



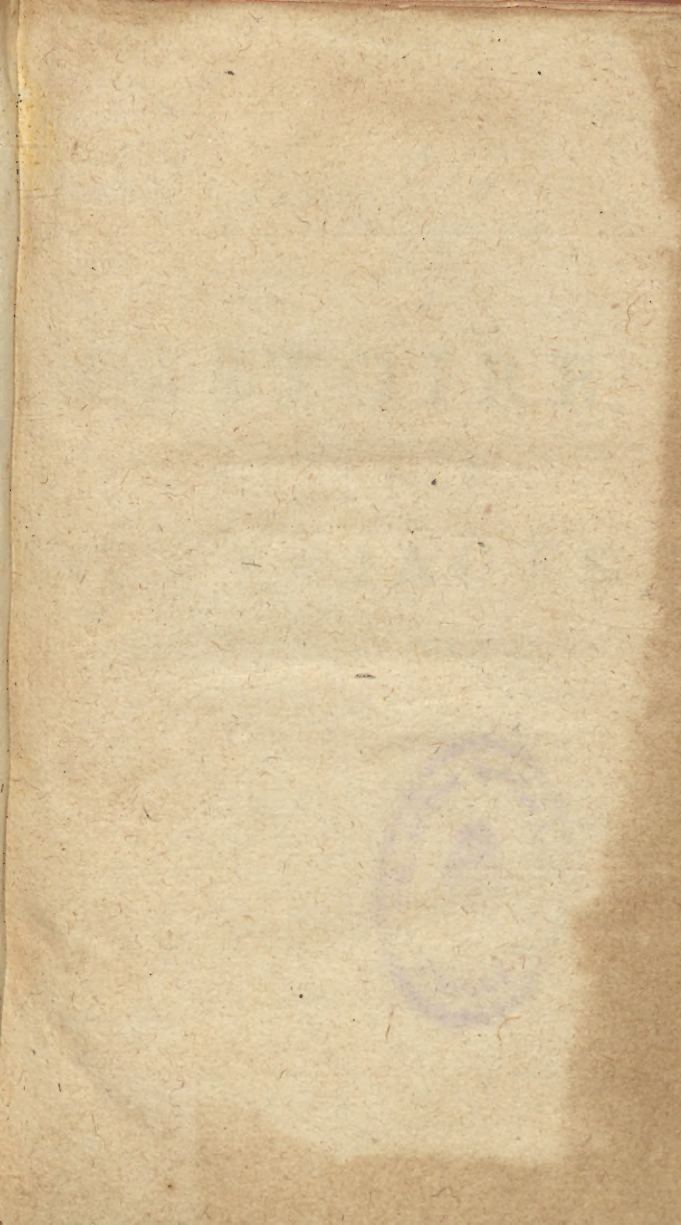






47=7. 62=8







*Vol 213*

*n 29*

HISTOIRE  
GENERALE  
DES VOÏAGES.  
TOME QUARANTE-SIXIEME.





HISTOIRE  
GÉNÉRALE  
DES VOÏAGES.  
TOME QUARANTE-SIXIÈME.



# HISTOIRE GENERALE DES VOÏAGES, OU

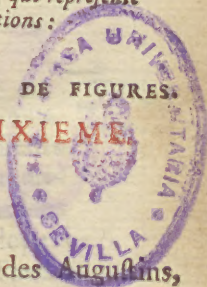
NOUVELLE COLLECTION  
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES  
PAR MER ET PAR TERRE,  
Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes  
Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT  
CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,  
DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES  
PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ :  
AVEC LES MŒURS DES HABITANS,  
LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES,  
COMMERCE, MANUFACTURES, &c.  
POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET  
d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente  
l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHÉ  
DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.  
TOME QUARANTE-SIXIEME.

A PARIS,  
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins,  
à la Bible d'or.

M. DCC. LIV.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOIAGES

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUS LES VOYAGES DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE

Qui ont été publiés jusqu'à ce jour dans les éditions  
de cette collection les plus connues :

CONTIENANT

TOUS LES VOYAGES REMARQUABLES

DE CEUX QUI ONT ÉTÉ FAITS DANS LES  
PARTS DE LA TERRE QUI SONT DÉCOUVERTES :

AVEC LES MÉTIERS DES NATIFS

DE CHACUN DES PAYS, ET  
LES MŒURS, LES COUTUMES, LES

TOUS LES VOYAGES UN SYSTÈME COMPLET

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE, DE LA  
GÉNÉRALITÉ DE TOUTES LES SCIENCES :

EN UN

SEUL VOLUME, ET DE PLUS

TOME QUARANTE-SIXIÈME

A PARIS,

DEBIDOT, Libraire, Quai des Augustins

M. DEBIDOT

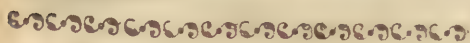
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI







# HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES. TROISIÈME PARTIE.



*SUITE DU V<sup>e</sup>. LIVRE.*

PREMIERS VOÏAGES, DÉCOUVERTES  
ET ÉTABLISSEMENS DES EUROPÉENS  
EN AMÉRIQUE.

---

*Voïage de PONCE DE LEON ,  
& Découverte de la Floride.*

**L**A conquête de Cuba fut comme un nouvel éguillon , qui excita plusieurs Avanturiers à tenter d'autres entreprises. *Ponce de Leon* , qui se trouvoit sans Emploi dans l'Isle de Portoric , depuis que le crédit de Cerron & de Diaz l'avoit

---

PONCE  
DE LEON.  
1512.

*Tome XLVI.*

A

PONCE  
DE LEON.  
1512.

emporté sur le sien, résolut de faire un Voïage au Nord, où l'on étoit bien informé qu'il y avoit des terres à découvrir.

Il part de  
l'Isle de Por-  
toric.

Sa route.

Le premier jour de Mars 1512, il partit du Port de San-German, dans l'Isle de Portoric; & s'étant avancé jusqu'à l'*Aguada*, pour compter de-là le point de son départ, il employa huit jours à se rendre près des Bancs de Babuna, dans une Isle nommée *el Viejo*, à vingt & un degrés & demi de latitude du Nord. Le lendemain, il mouilla sous une des Isles Lucayes; & le jour suivant, il toucha au rivage d'une autre Isle, qui se nomme *Yaguna*, au vingt-quatrième degré. Le 11, il arriva dans l'Isle d'*Amaguyo*, où il prit des rafraîchissemens. Ensuite, ayant passé par l'Isle de *Manegua*, qu'il trouva sous les 24 degrés & demi, il arriva le 14 à *Guahani*, d'où il entreprit de traverser le Golfe de *Barlovento*. Sa route fut par le Nord-Est, jusqu'au 27, jour de Pâque Fleurie, qu'il apperçut une Isle sans pouvoir la reconnoître. Le Lundi, 28, & les deux jours suivans, il continua de suivre la route, jusqu'au 2 d'Avril, qu'il traversa directement à l'Est-Nord-Est. Vers la nuit, il se trouva près

d'une Terre , sur huit brasses d'eau ; & la prenant pour une Isle , il lui donna le nom de *Floride* , autant parce qu'on étoit au tems de la *Pâque* du même nom , qu'en faveur d'une belle perspective , qui présentoit quantité de Vergers , & d'autres Terres fort agréablement plantées. Ponce descendit au rivage , pour en prendre possession au nom de l'Espagne. Le 8 , il fit voile , en continuant la même route , jusqu'au 20 , qu'il découvrit quelques Cabanes d'Indiens. Il y aborda ; mais le lendemain , aiant levé l'ancre , il fut arrêté par un Courant , assez fort pour l'emporter sur la force du vent & sur celle des cables , & pour séparer de lui ses trois Vaisseaux , qu'il perdit de vûe. Quantité d'Indiens , partis du rivage , l'inviterent à descendre. Il y envoya sa Barque , dont ils se saisirent aussi - tôt ; & dans le doute de leurs intentions , on se contenta de les observer. Mais ils abusèrent de cette indulgence , & l'on ne se sépara point sans quelques blessures. Les Castillans s'avancerent à l'embouchure d'une Riviere voisine , que Ponce nomma la *Cruz* , après avoir fait élever une Croix de pierre sur le rivage. Le 20 , il doubla le Cap de la Terre qu'il avoit nom-

---

PONCE  
DE LEON.  
1512.

Il decouvrit  
une Terre ,  
qu'il prend  
pour une Isle,  
& qu'il nom-  
me Floride.

PONCE  
DE LEON.  
1512.

Diverses Isles  
auxquelles il  
donne des  
noms.

mée la *Floride*, & le nomma Cap de *Corrientes*, parce que, dans cet endroit, la force de l'eau l'emporte sur celle du vent. Toute cette Côte est très nette & n'a pas plus de six brasses de fond. Du Cap, qui est par les 28 degrés 15 minutes, on avança jusqu'au 27, où l'on trouva deux Isles au Sud, dont l'une, qui fut nommée *Santa-Marta*, offre de l'eau en abondance. Le 13, on suivit la Côte jusqu'à la hauteur d'une Isle qui reçut le nom de *Santa-Pola*; & le 15, on fit dix lieues le long de plusieurs autres petites Isles\*, qu'on nomma *los Martyres*, parce que dans l'éloignement les pointes de rochers se présentoient comme des figures d'Hommes souffrans; mais dans la suite, observe Herrera, elles ont mérité plus justement ce nom, par la quantité de Malheureux qui s'y sont perdus (1). Leur situation est au 26<sup>e</sup> degré 15 minutes. Après avoir couru au Nord, & quelquefois au Nord-Est, jusqu'au 23, on commença le 24 à suivre la Côte du Sud, sans reconnoître si c'étoit le Continent, jusqu'à d'autres Isles, où l'on mouilla jusqu'au 3 de Juin. Quel-

(1) Hist. de St-Domingue, Liv. 9. Chap. 10.



ques Indiens s'y présentèrent dans des Canots ; mais la défiance aiant produit des hostilités qui couterent la vie à quelques Castillans , on se déterminâ , le 14 , à reprendre la route de l'Espagnole & de Portoric. Une Isle , où l'on avoit tué quelques Indiens , reçut le nom de *Mantanca*. Le 21 , on arriva près d'onze autres petites Isles , dont les bords étoient si couverts de Tortues , qu'elles en prirent le nom de *Tortugas*. Le 24 , en portant au Sud-Est-quart-d'Est , on eut la vûe d'une grande Terre , que les uns prirent pour Cuba , quoiqu'on se crût à plus de dix-huit lieues de la véritable route de cette Isle. On continua d'avancer , avec la même incertitude , jusqu'au 3 de Juillet , qu'on découvrit l'Isle d'*Achecambey* ; d'où repassant par Santa-Pola & Santa-Marta , on alla mouiller à *Cheguescha* , & de-là , vers l'Est , à d'autres Isles , qui furent nommées *las Viejas* , parce qu'on n'y trouva qu'une vieille Indienne. Elles sont à 28 degrés ( 2 ).

Dans le doute si la Terre , qu'on avoit nommée *Floride* , étoit une partie du Continent , Ponce n'avoit pas

Nom que les Indiens donnoient à la Floride.

( 2 ) *Ibidem*.

PONCE  
DE LEON.  
1512.

manqué d'interroger tous les Indiens qu'il avoit rencontrés ; mais pour unique éclaircissement , il avoit appris d'eux qu'ils la nommoient *Cantio* , du nom de certaines feuilles dont les Habitans se couvroient le devant du corps. Il fut informé aussi qu'une Isle , qui lui avoit paru submergée , & qu'il envoya reconnoître , se nommoit *Bahama*. Ensuite , après avoir erré jusqu'au 16 d'Août , il fit gouverner au Nord-Est-quart-d'Est , pour arriver sous une haute Roche , qui servoit comme de rempart à toutes ces Isles. Le lendemain , changeant de route , il prit directement celle de Portoric.

Mais , en mettant à la voile , il détacha un de ses Vaisseaux , sous la conduite de Jean-Perez d'*Ortubia* , auquel il donna pour Pilote Antoine d'*Alaminos* , avec deux Indiens fort intelligens ; tous chargés d'une entreprise secrète , à laquelle il paroît qu'il renonçoit lui-même , quoiqu'elle eût fait le principal motif de son Voïage. Ponce de Leon avoit amassé de grands biens. Il avoit de l'expérience , de l'esprit , & du courage. L'espérance de découvrir de nouvelles Terres avoit servi de prétexte à son armement , & ce dessein n'avoit été condamné de per-

Imagina-  
tion romanes-  
que de Ponce  
de Leon,

bonne. Cependant il venoit d'une espece de folie, qui lui étoit commune avec plusieurs autres Espagnols, & qui est devenue comme une tache pour sa gloire. Une ancienne tradition des Antilles avoit persuadé à tous les Indiens que dans une Isle, nommée *Bimini*, du nombre des Lucayes & proche du Canal de Bahama, il y avoit une Fontaine, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les Vieillards, qui s'y baignoient. Il paroît que les Insulaires de Cuba avoient été les plus ardens à chercher cette précieuse source; & l'on voioit encore, dans l'Isle de Bimini, un Village qu'ils avoient formé. Herrera le place néanmoins dans le Continent de la Floride, & prétend qu'on attribuoit aussi la vertu de rajeunir à un Fleuve de la même Province. Ces Peuples étoient si crédules, qu'il n'est pas surprenant de les voir livrés à cette chimere; mais quelque penchant qu'on suppose aux Espagnols pour le Merveilleux, il est difficile de concevoir à quel point ils se remplirent d'une si folle opinion. Quelques-uns n'en furent jamais détrompés; & quoique plusieurs Avanturiers de leur Nation eussent perdu vraisemblablement la vie dans cette recherche, puisqu'on n'a ja-

PONCE  
DE LEÓN  
1512.

Il cherche la  
Fontaine de  
Jouvence.

Elle est cher-  
chée par d'au-  
tres Avantur-  
riers.

PONCE  
DE LEON.  
1512.

Recherche  
d'un troisié-  
me Monde.

mais appris qu'ils en fussent revenus ; on s'imagina que la seule raison qui les empêchoit de reparoître , c'étoit qu'ayant trouvé ce qu'ils cherchoient , ils ne vouloient plus sortir de ce délicieux séjour , où ils jouissoient de l'abondance de tous les biens & d'un Printems perpétuel. Personne ne fut plus enchanté de ces douces rêveries que Ponce de Leon. Un autre égarement d'imagination lui avoit fait espérer la découverte d'un troisième Monde ; & comme c'étoit trop peu , pour une si vaste entreprise , que les jours qui lui restoient dans l'ordre de la nature , il vouloit commencer par le renouvellement de ceux qui s'étoient écoulés , & s'assurer pour toujours d'une vigoureuse jeunesse. Dans la course qu'on vient de représenter , il s'étoit informé continuellement de la merveilleuse Fontaine ; il avoit goûté de toutes les eaux , jusqu'à celles des Marais les plus bourbeux : ce qui fait voir , suivant la réflexion d'un Historien dont j'emprunte les termes (3) , combien les réputations humaines ont quelquefois peu de solidité dans leur fondement ;

(3) Tout ce récit étant fort obscur dans les Historiens Espagnols , on fait ici plus de fond sur les

Mémoires de l'Historien de Saint-Domingue. Liv. 5. pages 124 & suivantes.



car la découverte de la Floride, quoique dûe au seul hafard, n'a pas laiffé d'immortalifer un Avânturier qui ne la fit qu'en courant après une chimere. D'ailleurs fon Voïage devint fort utile, par la connoiffance qu'il donna du Canal qui porte aujourd'hui le nom de nouveau Canal de Bahama, & que les Navigateurs commencerent bientôt à fuivre, pour retourner en Europe. De-là auffi l'établiffement du Port de la Havana, qui n'est qu'à deux petites journées du Canal, pour servir d'entrepôt à tous les Vailfeaux qui venoient de la nouvelle Espagne. Mais, d'un autre côté, la formation de ce Port paffe pour une des principales caufes de la décadence de l'Ifle (4) Efpagnole.

PONCE  
DE LEON.  
1512.

Comment  
ces rêveries  
font devenues  
utiles.

Ortubia & d'Alaminos furent plus heureux que celui dont ils exécutoient les ordres. S'ils ne trouverent pas la Fontaine, ils arriverent du moins à l'Ifle de Bimini, dont le feul avantage confiftoit dans une fraîcheur extraordinaire, caufée par le grand nombre d'arbres & de ruiifeaux dont elle est remplie. Ponce de Leon, dont les vûes ne purent demeurer fecrettes, & qui

Ifle de Bimini.

(4) *Ibidem.*

PONCE  
DE LEON.  
1512.

arriva fort mal en ordre à Portoric, y essuïa les railleries de ceux qui le voïoient revenir plus vieux qu'il n'étoit parti. Mais il se consola par l'honneur d'avoir découvert la Floride ; & cette nouvelle , qu'il porta lui-même à la Cour , lui fit obtenir un accueil si favorable que le Roi lui accorda la permission de mener des Colonies dans les Païs dont on lui devoit la connoissance , & d'y bâtir des Forts , avec le titre de Gouverneur , & le droit de lever du monde en Espagne & dans les Indes. On ignore quels furent les obstacles qui l'arrêterent : mais il étoit encore en Espagne vers la fin de 1514 ; & le Roi l'ayant chargé alors d'aller faire la guerre aux Caraïbes , qui désoloient l'Isle de Portoric , il retourna dans cette Isle , d'où il ne sortit point avant l'année 1521 (5).

Retour de  
PoncedeLeon  
à Portoric.

(5) *Ibidem.*



*Suite des Affaires des Indes ,  
& Découverte de la Mer du Sud  
par NUGNEZ DE BALBOA.*

SUITE DES  
DÉCOUVER-  
TES.

1512.

ON avoit vû , dans le même tems , à la Cour d'Espagne , Perez de Cordoue , Supérieur des Dominiquains de l'Isle Espagnole , qui avoit suivi de près Montefino , pour y soutenir la cause des Indiens ; & ses sollicitations y avoient fait tenir plusieurs Conseils , où les plaintes de ces deux Missionnaires avoient trouvé quelque (6) faveur. Cependant le Roi fit appeller un jour le Pere de Cordoue , & lui dit , après avoir loué son zele , que l'avis de la plupart des Jurisconsultes & des Théologiens du Roïaume étoit de ne rien changer à l'ordre établi ; qu'on apporteroit du remede aux abus , mais que les Missionnaires devoient cesser leurs invectives contre des usages approuvés d'un si grand nombre de Personnes sages , & se contenter , comme ils avoient fait auparavant , d'édifier les Indes par la sainteté de leur vie , sans se mêler de la Police & du Gouvernement. Ce langage fit comprendre , aux Domini-

Conclusion  
de l'affaire de  
Montefino.

(6) *Ibidem* , Chap. 10.

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1512.

quains , qu'il leur seroit fort difficile à l'avenir de vivre en bonne intelligence avec les Espagnols du Nouveau Monde. Ils supplierent le Roi de permettre qu'ils allassent prêcher l'Evangile dans les Provinces où leur Nation n'avoit point encore d'Etablissement ; & lui ayant fait goûter leur projet , ils obtinrent un ordre pour l'Amiral , de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire à leur entreprise.

Il retourne à l'Espagnole avec le Pere Cordoue.

Cordoue & Montefino s'embarquerent pour l'Espagnole , & trouverent l'Amiral disposé à leur accorder tout ce qu'ils desiroient. C'étoit la Côte de Cumana qu'ils avoient choisie , pour y commencer leurs travaux Apostoliques. Cordoue n'y passa point , parce que d'autres ordres de la Cour rendirent sa présence nécessaire pour la fondation de quelques nouveaux Couvents dans l'Isle Espagnole : mais il y envoia Montefino , avec un autre Cordoue , que l'Historien distingue par le nom de François , & Jean Garces. Montefino étant tombé malade en passant à Portoric , ses deux Compagnons ne continuèrent pas moins leur route , & débarquerent à la Pointe de Venezuela , dans le lieu où l'on bâtit ensuite la Ville de Casco , sur les ruines d'une Bourgade

Montefino est  
envoïé à la  
Côte de Cumana.

Indienne qui avoit reçu d'Ojeda le nom de petite Venise. Cette Bourgade subsistoit encore , & les deux Missionnaires y furent bien reçus des Indiens. Ils ne les disposerent pas moins heureusement à recevoir les lumieres de l'Evangile ; & leur zele commençoit à se promettre beaucoup de succès , lorsqu'un Navire Espagnol vint ruiner de si belles espérances. On cherchoit alors à surprendre les Indiens , & à les enlever , pour en faire un odieux commerce , qui sans être ouvertement autorisé , trouvoit de la protection dans les Officiers Roiaux , lorsqu'on leur faisoit part du butin. Cette injuste violence étoit colorée du titre d'Expédition contre les Cannibales , surtout depuis qu'il étoit permis , par une Déclaration du Roi , de réduire à l'Esclavage tous ceux qui étoient accusés de manger de la chair humaine ; & l'on n'apportoit pas beaucoup de soin à distinguer les coupables. Comme ce n'étoit pas la première fois qu'on eût enlevé des Indiens sur la Côte de Cumana , ces Peuples étoient dans la défiance ; mais ils furent rassurés par la présence des Missionnaires ; & loin de penser à la fuite , ils firent un accueil fort civil aux Espagnols. Plusieurs jours se

Violences  
exercées con-  
tre les In-  
diens.



SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1512. Passerent dans une profonde tranquillité. Enfin le Capitaine du Vaisseau invita le Cacique & les Principaux du Canton à venir dîner sur son Bord. Ils y allèrent au nombre de dix-sept : mais à peine y furent-ils entrés , que les Espagnols mirent à la voile avec cette proie , sans en excepter le Cacique & sa Femme. Une action si noire causa des transports de fureur dans la Bourgade , & les Missionnaires faillirent d'en être la victime. Un reste de vénération pour leur vertu fit épargner leur vie , & servit même à persuader aux Indiens que non-seulement il n'avoient eu nulle part à la trahison , mais qu'ils en avoient ignoré le dessein. Ils firent espérer à ce malheureux Peuple qu'on lui rendroit ses Chefs. Un autre Navire arriva dans l'intervalle. Le Capitaine étant descendu au rivage , parut extrêmement touché de voir toute la Nation en pleurs ; & les Missionnaires , qui le crurent honnête Homme , en conçurent l'espérance de le faire servir à l'exécution de leur promesse. Ils le chargerent d'une Lettre pour l'Amiral , par laquelle ils le conjuroient de renvoyer les Indiens ; & ne pouvant s'imaginer qu'on leur refusât une faveur à laquelle ils représentoient

que leur propre vie étoit attachée , ils ne firent pas difficulté d'engager leur parole , que si le Cacique & ses gens n'étoient pas renvoïés dans l'espace de quatre mois , ils se livreroient volontairement à la vangeance de la Nation. Cette assurance appaisa les ressentimens.

Le Capitaine partit avec la Lettre , à laquelle les deux Missionnaires n'avoient pas manqué d'en joindre d'autres pour les Religieux de leur l'Ordre.

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1512.

Il en coûte la vie à quelques Missionnaires.

Mais lorsqu'elles arriverent à San-Domingo , les Captifs étoient vendus , & c'étoit malheureusement des Officiers de l'Audience Roïale qui les avoient achetés. L'Amiral avoit peu d'autorité sur ces Magistrats. Enfin, ni la considération de deux Religieux , dont la vie dépendoit du retour des Indiens , ni les instances de leurs Supérieurs , ni l'honneur de la Nation Espagnole , ni l'intérêt de la Religion & du bien public , rien en un mot , n'eut la force d'inspirer le moindre sentiment de justice à ceux qui étoient commis pour la rendre. Ainsi les quatre mois étant expirés sans aucune apparence de satisfaction de la part des Espagnols, les deux Missionnaires furent impitoyablement massacrés à la vûe l'un de l'autre ( 7 ).

(7) *Ibid* , Chap. 14 & 15.

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1512.

Barbarie des  
Espagnols.

Si les Ordonnances du Souverain étoient violées avec cette audace, par ceux dont le devoir étoit de les faire exécuter, quelle devoit être la conduite du commun des Espagnols à l'égard des malheureux Indiens ? Aussi les accuse-t-on de les avoir traités avec des excès de barbarie, qu'on ne peut représenter sans horreur (8). » Ils les accoupoient pour le travail, comme des Bêtes de somme ; & les aiant excessivement chargés, ils les forçoient de marcher, à grands coups de fouet. S'ils tomboient sous la pesanteur du fardeau, on redoubloit les coups, & l'on ne cessoit point de frapper qu'ils ne fussent relevés. On séparoit les Femmes de leurs Maris. La plupart des Hommes étoient confinés dans les Mines, d'où ils ne sortoient point, & les Femmes étoient employées à la culture des terres. Dans leurs plus pénibles travaux, les uns & les autres n'étoient nourris que d'herbes & de racines. Rien n'étoit plus ordinaire que de les voir expirer sous les coups, ou de pure fatigue. Les

(8) L'Ouvrage de Barthelemi de las Casas est entre les mains de tout le monde. Mais, pour éviter un horrible détail, on se borne à quelques traits généraux.

„ Meres , dont le lait avoit tari , ou  
 „ s'étoit corrompu , faute de nourri-  
 „ ture , tomboient mortes de foiblesse  
 „ ou de désespoir , sur le corps de leurs  
 „ Enfans , morts , ou moribonds. Quel-  
 „ ques Insulaires s'étant réfugiés dans  
 „ les Montagnes , pour se dérober à  
 „ la tyrannie , on créa un Officier  
 „ sous le titre d'*Alguasil del Campo* ,  
 „ pour donner la chasse à ces Trans-  
 „ fuges ; & cet Exécuteur de la van-  
 „ geance publique se mit en campa-  
 „ gne avec une Meute de Chiens , qui  
 „ déchirerent en pièces un très grand  
 „ nombre de ces Misérables. Quantité  
 „ d'autres , pour prévenir une mort si  
 „ cruelle , avalerent du jus de Manioc,  
 „ qui est un poison très violent , ou se  
 „ pendirent à des arbres , après avoir  
 „ rendu ce funeste service à leurs Fem-  
 „ mes & à leurs Enfans. Tels étoient  
 „ ces Départemens qu'on représentoit  
 „ à la Cour , comme nécessaires pour  
 „ la conversion de ces Peuples , & qui  
 „ étoient approuvés par les Docteurs  
 „ d'Espagne ( 9 ).

La violence n'étoit pas moins em-  
 ployée dans l'Etablissement du Darien ,  
 ou Nugnez Balboa jugeoit cette voie  
 nécessaire , pour se faire , en Espagne ,

SUITE DES  
 DECOUVER-  
 TES.

1512.

NUGNEZ  
 DE BALBOA.  
 Sa conduite  
 dans le Da-  
 rien.

( 9 ) Histoire de Saint Domingue , Liv. 5. p. 132.

SUITE DES  
 DÉCOUVERTES.  
 NUGNEZ  
 DE BALBOA.  
 1512.

un mérite de ses services. Il avoit appris , par des Lettres de Zamudio , son Négociant à la Cour , que le Roi étoit fort irrité contre lui ; & que sur les plaintes d'Enciso , il avoit été condamné , par une Sentence formelle , à l'indemniser de toutes les pertes qu'il lui avoit causées. A la vérité , Ferdinand n'avoit pas voulu que la partie criminelle des accusations fût jugée sans avoir entendu ses défenses ; mais Balboa ne comprit pas moins qu'il lui seroit difficile de résister aux mauvais offices de ses Ennemis , s'il ne méritoit l'abolition du passé par quelque action d'éclat ; & ce motif devint la source d'un mélange de cruautés & d'héroïques entreprises , dont on verra recueillir d'immenses trésors à l'Espagne.

Voïages  
 qu'il entre-  
 prend pour  
 chercher des  
 richesses ima-  
 ginaires.

Il avoit appris , de quelques Princes Indiens , que dans une Province , nommée *Dabayda* , peu éloignée de la Colonie Espagnole , il y avoit un Cacique du même nom , qui comptoit entre ses richesses un Temple plein d'or. Cette nouvelle ayant échauffé le courage de ses gens , il embarqua cent soixante des plus braves , dans deux Brigantins , dont il confia l'un à Colmenarez , avec ordre de prendre sa route par une Riviere deux fois plus



grande que celle du Darien , & qui en est éloignée de neuf lieues à l'Est. Un Cacique voisin , nommé *Comaco* , & mal disposé pour les Espagnols , s'étoit retiré dans le Pais de Dabayda , pour y porter l'avis de leur dessein. Nugnez commença lui-même la conquête de ses Terres , d'où il tira la valeur de sept mille Castillans , en pièces & en joiaux d'or. Ensuite , descendant vers la Mer , qui est le Golfe d'Uraba , où les deux grandes Rivières se déchargent , il y essuïa une furieuse tempête , qui fit périr un Canot où il avoit mis son or , mais qui ne l'empêcha point de joindre Colmenarez dans la Rivière où il s'étoit déjà rendu , & qui reçut le nom de *Rio de las Redes* , parce qu'on avoit trouvé quantité de Rets sur ses bords. Un Cacique , nommé *Yuriu* , leur fournit des vivres en abondance. Après avoir remonté l'espace de douze lieues , ils rencontrèrent une Isle , que la multitude d'arbres à Casse , dont elle étoit remplie , fit nommer *Canna Fistola* ; & l'avidité des Espagnols à manger de ce fruit faillit de leur causer la mort à tous. Ils continuerent de remonter , à la droite de l'Isle , jusqu'à la vûe d'une autre Rivière , qui se jette dans la gran-

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1512.

Rivière qu'il  
nomme Rio  
de las Redes.

Isle nommée  
*Canna Fistola*

SUITE DES  
DECOUVER  
TES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1512.

Rio Negro.

de , & dont l'eau leur parut si noire , qu'ils lui donnerent le nom de *Rio Negro*. Cinq ou six lieues de plus les firent arriver sur les Terres d'un Cacique , nommé *Abenamechey* , où ils découvrirent un Village d'environ cinq cens Maisons , dont la plupart des Habitans prirent la fuite. Le Cacique , aiant entrepris de résister avec les plus résolus , eut le bras presque abbattu d'un coup de sabre , & n'en tomba pas moins au pouvoir des Espagnols. Ici , Colmenarez suivit une des Rives , pour observer les mouvemens des Indiens ; & Nugnez rangea l'autre , jusqu'à une troisième Rivière , qui se joignoit à celle où ils étoient tous deux ; & dans laquelle il ne craignit pas de s'engager avec la moitié de son monde. Il s'en fioit à ses Guides , qui l'avertirent bientôt qu'il étoit sur les Terres de Dabayda.

Pais où les  
Maisons sont  
bâties sur des  
arbres,

Cette Région étant pleine de Mairais & de Lacs , & la terre presque sans cesse inondée , les Maisons y étoient d'une forme dont on ne connoît pas d'autre exemple. Elles étoient bâties sur les plus gros arbres , qui les enveloppoient de leurs branches , & qui les couvroient de leur feuillage. On y trouvoit des Chambres & des

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1512.

Cabinets, d'une charpente aussi forte que dans les Maisons ordinaires, & chaque famille étoit ainsi logée séparément. Chaque Maison avoit deux échelles; l'une qui conduisoit jusqu'à la moitié de l'arbre; & l'autre, depuis la moitié jusqu'à la porte de la première Chambre. Ces échelles étoient de Canne, & par conséquent si légères, que se levant facilement le soir, les Habitans étoient en sûreté pendant la nuit, du moins contre les attaques des Tigres & d'autres Animaux voraces, qui étoient en fort grand nombre dans la Province. Ils avoient leurs Magasins de vivres dans ces Maisons aériennes; mais ils laissoient leurs Liquieurs au pied de l'arbre, dans des vaisseaux de terre: & lorsque les Seigneurs étoient à manger, leurs Valets avoient tant d'adresse & de promptitude à descendre & à monter, qu'ils n'y emploioient pas plus de temps qu'on n'en met du buffet à la table.

Le Cacique Dabayda, qui étoit dans son Palais, c'est-à-dire, sur son arbre, lorsqu'il vit paroître les Castillans, se hâta de faire lever les échelles. Ils l'appellerent à haute voix, & l'exhorterent à descendre sans crainte. Il répondit qu'il n'avoit offensé person-

Comment le  
Cacique Da-  
bayda est for-  
cé dans sa  
maison.

SUITE DES  
 DECOUVER-  
 TES.  
 NUGNEZ  
 DE BALBOA.  
 1512.

ne, & que n'ayant rien à démêler avec des Etrangers qu'il ne connoissoit pas, il demandoit en grace qu'on le laissât tranquille dans sa Maison. On le menaça de couper les arbres par le pié, ou d'y mettre le feu; & sur le refus qu'il fit encore, on mit la hache au pié de l'arbre qu'il habitoit. Le bruit, & la vûe des morceaux qui voloient en éclats, l'obligerent enfin de descendre, avec sa Femme & deux de ses Fils. On lui demanda s'il avoit de l'or. Il répondit qu'il n'en avoit point dans ce lieu, parce que ce métal ne lui étoit d'aucun usage pour vivre; mais que si les Castillans en desiroient avec tant d'ardeur qu'ils se crussent en droit de troubler le repos d'autrui pour en obtenir, il étoit prêt à leur en faire apporter d'une Montagne voisine. Ils prirent d'autant plus de confiance à cette promesse, qu'il leur laissa sa Femme & ses deux Fils pour gage de son retour. Mais, après l'avoir inutilement attendu pendant plusieurs jours, ils reconnurent qu'ils avoient été trompés par un Sauvage, & que leurs Otages mêmes qu'ils avoient fait remonter dans leurs Maisons, d'où ils ne s'imaginoient pas qu'ils pussent descendre sans échelles, avoient trouvé le moyen de

s'évader pendant la nuit. Tous les autres arbres étant abandonnés de même par leurs Habitans , Nugnez , qui se voioit à quelque distance de son Brigantin , & qui pouvoit être surpris à tous momens par des forces plus nombreuses que les siennes , dans un País aussi couvert d'eau que de bois , prit le parti de retourner à Bord. Il se hâta même de rejoindre Colmenarez , sur la Riviere Noire ; & pour surcroît de chagrin , il apprit , en y arrivant , que plusieurs Castillans , qui s'étoient débandés , avoient été massacrés par les Indiens (10).

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA  
1512

En effet , tous les Caciques du País , Soulevement de tous les Caciques.  
allarmés pour leur vie & leur repos , avoient déjà pris la résolution de se réunir , pour exterminer de cruels Brigans , qui venoient les attaquer sans avoir reçu d'eux la moindre offense. Abenamechey , qu'on avoit dédaigné d'enlever pour l'esclavage , dans l'état où on l'avoit laissé , couroit par les Bois , en poussant de grands cris , & montrant son bras coupé à tous ceux qu'il rencontroit. Ils se rassemblèrent jusqu'à six cens , qui chercherent leurs Ennemis , avec d'horribles marques de fureur. Cependant , à peine eurent-

(10) *Ibidem.*



SUITE DES  
 DECOUVER-  
 TES.  
 NUGNEZ  
 DE BALBOA.  
 1512.

Les Espa-  
 gnols sont  
 forcés de re-  
 tourner à leur  
 Colonie.

ils éprouvé l'effet des arquebuses , que leur courage se ralentit. Les lances & les épées des Castillans en firent un effroyable carnage. Ceux dont on put se saisir furent envoiés à la Colonie du Darien , pour y être emploïés aux travaux publics ; & le reste aiant disparu par la fuite , alors Nugnez se crut assez supérieur à toute crainte , pour laisser , dans le Village d'Abenamechey , trente Hommes, sous le commandement de *Barthelemi d'Hurtado* , avec ordre de contenir les Indiens dans la soumission , & de chercher ce qui se trouvoit d'or dans la Province. Ensuite il reprit le chemin de la Colonie , où sa présence étoit déjà nécessaire pour arrêter les Factions. Mais Hurtado se vit bientôt forcé , par les maladies & par d'autres craintes , d'abandonner son Poste aux Caciques , qui se rassemblèrent pour l'attaquer. Il n'arriva pas sans peine à Sainte-Marie du Darien ; & l'on y fut presque aussitôt informé , par une Indienne qui avoit son Frere au service de Comaco , que tous ces petits Princes , résolus de ne pas souffrir plus long-tems des Etrangers dans leurs Terres, avoient formé une Armée considérable, aux environs de *Tichiri*. Nugnez se hâta d'au-

tant plus de les prévenir , qu'il apprit en même tems qu'ils en vouloient particulièrement à lui , & qu'ils avoient chargé quarante de leurs plus adroits Tireurs d'emploier la trahison pour le tuer. Il partit , à la tête de soixante & dix Hommes ; tandis que Colmenarez , avec une autre troupe , prit une route différente , pour le joindre au même terme. Les Indiens qui ne croioient pas leurs desseins éventés , & qui se promettoient tout de leur nombre , par une fausse prévention , remarque l'Historien , qui leur étoit commune à tous , & qui les abusoit toujours (11) , étoient à tenir Conseil dans le Village de Tichiri , sur la manière dont ils devoient attaquer la Colonie Etrangere , & sur le partage du butin. Deux corps de Castillans , qui se firent voir tout-d'un-coup , & qui les prirent des deux côtés , après avoir commencé à les épouvanter par une furieuse décharge de leurs arquebuses , trouverent peu de résistance dans cette foible & timide Assemblée. Ils en firent une cruelle boucherie ; & ceux qui échapperent à la mort , ou à l'esclavage , n'eurent pas d'autre res-

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1512.

Vengeance  
qu'ils tirent  
des Indiens.

(11) Le même , Liv. 9. Chap. 6.

SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1512.

source que la fuite. Colmenarez , qui  
avoit été le plus heureux à faire des  
Prisonniers , fit pendre aussi - tôt les  
Principaux , pour augmenter la terreur  
de ceux qui s'étoient dispersés. Une  
victoire si complète aiant mis toute  
la Province sous le joug , Nugnez y  
fit bâtir un Fort , qui acheva d'y éta-  
blir la domination de l'Espagne (12).

1513.

Autre Voia-  
ge de Nugnez  
de Balboa.

Mais cette conquête ne lui fit pas  
perdre de vûe une entreprise beaucoup  
plus importante , qu'il n'avoit pas cessé  
de méditer , depuis les lumieres qu'il  
avoit tirées du jeune Comagre. Après  
y avoir préparé ses gens , par ses  
exhortations & par les plus hautes es-  
perances , il partit avec cent soixante  
Hommes & le jeune Cacique pour  
Guide , dans un Brigantin , qui le por-  
ta , par Mer , jusqu'aux Terres d'un  
Cacique , nommé *Careta* , avec lequel  
il avoit fait alliance. De-là , il prit le  
chemin des Montagnes , pour entrer  
dans le País de *Ronca* , autre Caci-  
que qui se cacha dans des lieux fort  
secrets , à l'approche des Castillans ;  
mais qui se rassurant ensuite , par l'ex-  
emple de son voisin , prit le parti d'al-  
ler volontairement au-devant d'eux .

& d'acheter leur amitié par l'offre de tout ce qu'il avoit d'or. Nugnez accepta d'autant plus joïeusement la sienne, qu'il étoit bien aise de s'assurer la liberté du passage pour toutes sortes d'événemens. Ensuite s'étant engagé dans des Montagnes fort hautes, il eut à combattre une nombreuse Armée de Barbares, dont il tua six cens, à coups d'arquebuse & par les morsures de ses Chiens. Le Cacique, nommé *Quarequa*, y périt avec honneur : mais son Frere & d'autres Seigneurs, qu'on prit en habits de Femmes, furent abandonnés aux Chiens, sur le simplé soupçon qu'ils étoient livrés à de honteuses débauches. Entre les dépouilles des Vaincus, on trouva une assez grosse quantité d'or.

Quoique le jeune Comagre eût assuré, avec raison, qu'il n'y avoit que six jours de chemin depuis les Terres de Ronca jusqu'au sommet d'une Montagne d'où l'on découvroit une immense étendue d'eau, la difficulté des passages & celle de trouver des vivres y firent employer vingt-cinq jours. Enfin l'on arriva fort près de cette élévation, la plus grande de tout le País qu'on avoit traversé ; & Nugnez y voulut monter seul, pour jouir le pre-

---

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA,  
1513.

Découverte  
de la Mer du  
Sud.

SUITE DES  
 • DÉCOUVERTES.

NUGNEZ  
 DE BALBOA.  
 1513.

Joie de Bal-  
 boa.

mier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si long-tems. A la vûe de la Mer, qu'il ne put méconnoître, il se mit à genoux, il étendit les bras vers le Ciel, en rendant grâces à Dieu d'un événement si avantageux à sa Patrie & si glorieux pour lui même. Tous ses gens, appelés par ce signal, s'empressèrent de le suivre. Il recommença devant eux la même cérémonie, qu'ils imiterent tous, à la vûe des Indiens étonnés, qui ne pouvoient s'imaginer le sujet d'une si grande joie (13).

Il ne manqua point de faire observer qu'il ne devoit rester aucun doute de la bonne foi du jeune Cacique, puisque son récit s'accordoit avec toutes les circonstances. Il ajouta qu'avec des richesses immenses, on devoit s'attendre à découvrir de nouvelles Nations, & par conséquent à voir l'Evangile plus répandu que jamais dans le Nouveau Monde. Nugnez avoit autant d'agrément dans le langage, que dans toutes ses qualités extérieures. Il y joignoit des manieres affables, & beaucoup de compassion pour les moindres maux de ceux qu'il voïoit souffrir. Sa hardiesse étoit éprouvée dans les

Son caractère.



dangers ; sa patience , dans les plus rudes travaux , & les ressources de sa prudence , dans les occasions les plus embarrassantes. Aussi tous les gens marquerent-ils une extrême satisfaction de l'entendre , & beaucoup d'ardeur à le suivre. Mais avec si peu de monde , il ne crut pas devoir s'engager plus loin , sans s'être assuré de tous les Caciques , dont il avoit de la résistance à craindre , ou du secours à espérer. Il se borna donc à prendre possession , pour les Rois ses Maîtres , du País qui l'environnoit & de la Mer qu'il venoit de découvrir. Le même jour , après avoir fait élever de gros tas de pierres , planter des Croix , & graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus grands arbres , il entra dans la Mer jusqu'à la ceinture , l'épée dans une main & le bouclier dans l'autre. Dans cette situation , adressant la parole aux Castillans & aux Indiens qui bordoient le rivage : Vous êtes témoins , leur dit-il , que je prends possession de cette Partie du Monde pour la Couronne de Castille ; & je saurai bien lui en conserver le Domaine avec cette (14) épée.

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Comment il  
prend possession de la Mer  
du Sud au  
nom de la  
Castille.

Ensuite , aiant soumis quelques Ca-

(14) Ibid , Chap. 2.

SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.

NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Golfe de  
St-Michel.

Tempête  
horrible.

Extrêmi-  
tés auxquelles  
Balboa est ré-  
duit.

ciques voisins , dont les plus redouta-  
bles & les plus riches se nommoient  
*Chiapera & Coquera* , il embarqua tou-  
ses gens sur neuf Canots , pour s'avan-  
cer sur les Côtes du Golfe où il étoit ,  
& qu'il avoit nommé *Saint - Michel*.  
Mais à peine eut-il quitté le rivage ,  
qu'une furieuse tempête le jeta dans  
le plus grand péril qu'il eût jamais es-  
suié. Les Indiens mêmes en parurent  
épouvantés. Mais , comme ils excel-  
loient à nâger , ils eurent l'adresse d'at-  
tacher les Canots deux à deux avec des  
cordes , pour les rendre plus capables de  
résister aux flots , & celle de les con-  
duire , entre quantité de petites Isles ,  
jusqu'à la Pointe d'une plus grande ,  
où ils ne les amarrèrent pas moins ha-  
bilement aux arbres & aux rochers. La  
nuit qui survint avant le retour du  
beau tems , prépara aux Castillans une  
scène encore plus effrayante. Les eaux  
aïant cru jusqu'au jour , l'Isle se trouva  
toute inondée , sans qu'on apperçût  
aucun reste de terre ; & comme on  
avoit passé la nuit sur les Rochers ,  
ceux qui visiterent les Canots furent  
consternés d'en trouver une partie en  
pièces , & d'autres entr'ouverts ou ren-  
plis de sable & d'eau. Le bagage & les  
vivres avoient été emportés par la vio-

lence des flots. On n'eut pas d'autre ressource, dans un si grand péril, que d'arracher l'écorce des arbres, & de la mâcher avec des herbes, pour s'en servir à boucher les fentes des Canots qui n'étoient pas absolument brisés; & l'on entreprit de gagner la terre sur de si frêles Bâtimens, en suivant les Indiens qui les précédoient à la nâge. Nugnez, aussi pressé de la faim que tous les autres, avoit recommandé à ses Guides d'aborder dans la Terre d'un Cacique, nommé *Tomaco*, dont ils lui avoient vanté l'abondance. Mais voiant les Indiens disposés à lui résister, il se mit à la tête de ses plus braves gens, avec ses Chiens, qui n'étoient pas moins affamés qu'eux; & dans sa descente il fit un carnage effroiable de ses Ennemis. Le Cacique même y fut blessé; & pendant quelques jours cette disgrâce ne parut servir qu'à redoubler sa fureur. Cependant, aiant appris de ses Voisins que les Castillans avoient bien traité ceux qui les avoient reçus civilement, il leur envoya son Fils, avec des vivres & un présent, dont la seule vûe leur fit oublier toutes leurs fatigues. C'étoit un amas d'or, de six cens quar-  
torze pesos, & deux cens quarante  
Perles d'une grosseur extraordinaire.

SUITE DES  
DECOUVER-  
TES  
NUGNEZ  
DE BALEJA  
1513.

On lui donne  
beaucoup d'or  
& de Perles.

SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Les Perles n'avoient que le défaut d'être un peu ternies, parce que les Indiens mettoient les Huitres au feu pour les ouvrir. Mais on leur apprit une méthode plus simple ; & Tomaco, voyant l'admiration de ses Hôtes pour des biens dont il faisoit peu de cas, leur en fit pêcher douze marcs dans l'espace de quatre jours (15). Il assura Nugnez que le Cacique d'une Isle, qui n'étoit éloignée que de cinq lieues, en avoit de plus grosses encore, & que toute cette Côte, qui s'étendoit fort loin au Sud, produisoit quantité d'or & d'autres richesses ; mais dans l'affection qu'il avoit conçue pour lui, depuis qu'il avoit éprouvé la douceur avec laquelle il traitoit ses Alliés, il lui conseilla d'attendre une saison où la Mer fût plus tranquille ; & les Castillans, rebutés par leur dernière Navigation, & la plupart accablés de foiblesse ou de maladie, presserent leur Chef de retourner au Darien. Il prit sa marche par une autre route, pour acquérir une parfaite connoissance du Pais. Ce ne fut pas sans peine & sans danger qu'il traversa de nouvelles Montagnes, parmi des Peuples si sauvages,

En retour au  
Darien.

qu'ils n'avoient entr'eux aucune communication, obligé souvent de s'ouvrir un passage par les armes, s'attachant, par ses caresses & ses bienfaits, ceux qui lui fournissoient volontairement des vivres & de l'or, & faisant dévorer par ses Chiens tous les Caciques qui entreprenoient de lui résister. Mais, quoique la plûpart de ces Malheureux soient nommés dans l'Histoire, on n'y trouve aucune lumiere sur la situation de leurs Terres. Enfin, le 29 de Janvier de l'année suivante, Nugnez rentra glorieux & triomphant dans la Colonie, avec plus de quarante mille pesos d'or, qu'il rapportoit de la dépouille des Indiens (16).

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Son premier soin fut d'informer le Roi & ses Ministres, de tant d'importantes Découvertes, & des suites qu'on devoit s'en promettre. Il chargea de ses Lettres *Pierre d'Arbolancho*, & les accompagna d'une très grande quantité d'or & de ses plus belles Perles. Arbolancho partit au commencement de Mars, & son arrivée remplit de joie toute la Cour. Le Ministre des Indes, qui étoit passé alors au Siége de Burgos, & qui continuoit de gouverner les affaires des Indes avec une autorité pres-

Il informe  
la Cour, de ses  
Découvertes.

(16) *Ibid*, Chapitre 3.



SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Balboa est  
supplanté à la  
Cour d'Espa-  
gne.

Pedrarrias  
d'Avila est  
nommé pour  
lui succéder.

que souveraine, le reçut avec de gran-  
des marques de faveur, & lui procura  
le même accueil du Roi. Ce Prince pa-  
rut fort satisfait des services de Nu-  
gnez, & donna ordre au Prélat de ne  
pas les laisser sans récompense. Mais ce  
fut un malheur pour ce brave Avantu-  
rier, que son Député ne fut point ar-  
rivé deux mois plutôt. Les coups, qui  
devoient entraîner sa ruine, étoient  
déjà portés. Ferdinand, à qui l'on avoit  
fait comprendre que la Colonie du Da-  
rien méritoit beaucoup d'attention,  
s'étoit déterminé à lui donner un Chef,  
dont le caractère & le rang fussent ca-  
pables d'y établir l'ordre, & d'y faire  
respecter l'autorité Souveraine. Il avoit  
d'abord nommé, pour cette Commis-  
sion, Dom *Diegue del Águila*, qui s'é-  
toit dispensé de l'accepter. On lui pro-  
posa aussi-tôt Dom *Pedarrrias d'Avila*,  
Officier de naissance & de mérite, qui  
joignoit à la gloire des armes une gran-  
de réputation de galanterie. Quelques  
autres Seigneurs s'étoient mis sur les  
rangs; mais le crédit de l'Evêque de  
Burgos aiant fait donner la préférence  
à Pedrarrias, on avoit travaillé à ses  
instructions avec tant de diligence,  
qu'il étoit parti peu de jours avant l'ar-  
rivée d'Arbolancho.

La Flotte , qui le portoit , étoit de quinze Vaisseaux bien équipés. Il menoit avec lui *Jean de Queredo* , Franciscain , sacré sous le titre d'Evêque de Terre-ferme , un bon nombre de Missionnaires , & deux mille Hommes de guerre , ou destinés à peupler la Colonie. Le Roi lui avoit donné pour Lieutenant , *Jean d'Ayora* ; pour Alcalde Major , *Jean d'Espinosa* qui fut dans la suite Président de l'Audience Roïale de San - Domingo , & Gouverneur de l'Isle Espagnole ; & pour Alguasil Major , Charge qui répond à celle de Grand Prévôt , ce même *Enciso* dont on a rapporté les aventures. Quelles que fussent les vûes de la Cour , ce choix parut de mauvais augure pour Nugnez , à ceux qui le virent tomber sur son Ennemi. La Flotte portoit aussi quatre Officiers Roïaux , qui devoient composer , avec l'Evêque , le Conseil du Gouverneur ; & l'on comptoit , dans ce nombre , Gonzale Fernandez d'Oviedo y Valdez (17) , Auteur d'une Histoire du Nouveau Monde , qui est une des principales sources d'où les Historiens postérieurs ont tiré leurs lumières.

SUITE DE  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Il se rend au Darien : de qui il est accompagné.

(17) Son Emploi particulier étoit celui de Contrôleur des Mines , & des Fontes d'or.

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Simplicité de  
la vie & du  
caractère de  
Balboa.

Pedrarias arriva vers la fin de Juillet, au Golfe d'Uraba ; & faisant mouiller à quelque distance de Sainte Marie, il y envoya donner avis des ordres de la Cour. L'Officier, qu'il chargea de cette Commission, se fit présenter d'abord au Commandant. Il fut surpris de voir un Homme si célèbre en simple Camisole de coton, en Caleçon, & en Souliers de corde, occupé à faire couvrir de feuilles un assez mauvaise Case, qui lui servoit de demeure. Herrera, qui rapporte cette circonstance, observe que c'étoit par cette simplicité, que Nugnez étoit devenu la terreur de tant de Nations, & s'étoit tellement attaché tous les Habitans de la Colonie, qu'avec quatre cens cinquante Hommes, qu'on y comptoit à peine, il auroit empêché, s'il l'eût entrepris, toutes les forces de la Flotte d'Espagne de mettre Pedrarias en possession de son Gouvernement. Ce nouveau Gouverneur ne s'étoit pas même attendu d'y être reçu sans obstacle : mais il fut agréablement trompé. Son Officier, ayant déclaré à Nugnez que Dom Pedrarias d'Avila, nommé par le Roi au Gouvernement de cette Province, étoit dans la Rade avec sa Flotte, reçut pour réponse, que toute la Colonie étoit dis-

posée à respecter les volontés du Roi. Cependant il s'éleva dans la Ville un assez grand murmure. Il se fit des Assemblées, & Nugnez se vit le Maître de faire soulever tout le monde en sa faveur. Mais, aiant pris de bonne-foi le parti de la soumission, il ne voulut pas même qu'aucun de ses gens parût armé devant le Gouverneur ; & marchant au-devant de lui avec tous ses Braves, il se présenta, suivant les termes d'un Historien, comme un Président à la tête d'un Conseil. Après lui avoir fait un compliment respectueux, il le conduisit dans sa Cabane, où il lui fit servir un repas de Cassave, de Fruits & de Racines, avec de l'eau du Fleuve pour toute liqueur. Dès le jour suivant, Pedrarias vérifia ce qu'on avoit publié des grandes entreprises & des conquêtes de Nugnez. La Mer du Sud étoit découverte, & tout le Pais, jusqu'à cette Mer, avoit été soumis : mais les Espagnols qui venoient pour jouir de ces nouveaux avantages, & qui s'étoient flattés de trouver de l'or en étendant la main, se virent fort éloignés de leurs esperances, lorsqu'ils eurent appris ce qu'il en avoit coûté aux Conquérans pour s'enrichir.

Peu de jours après, le Gouverneur fit

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Il se soumet  
à Pedrarias.

Etat du Da-  
rien, & con-  
duite de Pe-  
drarias.

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
NUGNIZ  
DE BALBOA.  
1513.

proclamer l'ordre , qu'il avoit apporté ; de finir le Procès de Nugnez. L'Alcalde Major commença par faire arrêter cet illustre Accusé. On examina les charges contenues dans le Mémoire d'Enciso. Un Jugement du Conseil le condamna d'abord à une très grosse amende ; mais il fut mis ensuite en liberté. Pedrarias n'en prit pas moins ses instructions , pour former de nouvelles Peuplades dans des lieux dont on lui faisoit connoître les propriétés : mais pendant qu'il paroissoit vivre avec lui dans la meilleure intelligence , il écrivit au Roi que la Colonie du Darien n'étoit pas telle , à beaucoup près , que Nugnez l'avoit représentée. Avec sa Lettre , les anciens Habitans en firent partir d'autres , qui contenoient de grandes plaintes contre les nouveaux Officiers ; & la suite fit connoître que ces accusations étoient mieux fondées que les premières. Pedrarias avoit trouvé la Colonie dans un état très florissant. Tout le monde y jouissoit d'un sort heureux. On n'y voïoit que des Fêtes ; on n'entendoit que des chants de joie , au son de toutes sortes d'instrumens. Les Terres étoient ensemencées & commençoient à fournir assez de vivres pour la nourriture des Habitans. Non - seule-

ment les Caciques étoient soumis , mais la plupart portoient tant d'affection à leurs Vainqueurs , qu'un Espagnol pouvoit aller librement d'une Mer à l'autre. Aussi le Roi , démêlant la vérité au travers des nuages , dont on vouloit l'obscurcir , écrivit l'année suivante , à Pedrarias , que pour reconnoître les services de Vasco de Nugnez , il le créoit son Adelantade dans la Mer du Sud & dans les Provinces de Panama & de Coyba. Il ordonnoit qu'il fût obéi comme lui-même , & que tout subordonné qu'il devoit être au Gouverneur Général , il ne fût gêné en rien sur tout ce qui regardoit le bien public. Ce Prince ajoûtoit qu'il reconnoîtroit le zele de Pedrarias pour sa Personne , au traitement qu'il feroit à Nugnez , dont il vouloit qu'il prît les avis , dans toutes ses entreprises.

SUITE DES  
DECOUVERTES  
DE NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Ordres de  
la Cour pour  
récompenser  
Balboa.

Des ordres si flatteurs ne firent qu'avancer sa perte. Pedrarias étoit bien éloigné de la douceur qui avoit fait tant d'Amis à l'Adelantade. Oviedo étoit déjà retourné secrettement en Castille , pour y faire ses plaintes contre lui. Nugnez avoit écrit de son côté , à la Cour , une Lettre du 15 d'Octobre dans laquelle il ne se plaignoit pas moins du nouveau Gouverneur. L'Evêque entre-

Ils ne servent  
qu'à sa perte.



SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.

NUGNEZ  
DE BALBOA.  
1513.

Pedarias lui  
fait couper la  
tête.

prit de les réconcilier ; mai ses soins eurent peu de succès, puisque Pedarias, aigri par quelques faux rapports, prit enfin la résolution de perdre un Homme dont le mérite lui avoit causé de l'ombrage. Il lui fit un Procès criminel, dans lequel la mort de Nicuesa & les violences exercées contre Enciso lui furent encore reprochées. On y ajouta le crime de felonie, qu'on fit consister dans l'intention supposée d'usurper le Domaine du Roi. En vain Nugnez se récria contre ces accusations, dont les unes étoient déplacées, après le Jugement de l'Alcalde Major, & les autres absolument fausses. Il eut la tête coupée à Sainte-Marie, à l'âge de 42 ans ; & sa mort fit perdre au Roi le meilleur Officier qu'il eût alors dans les Indes. Ce qu'il avoit fait, en si peu d'années, ne laissa aucun doute qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Pérou, si la Cour ne lui eût pas ôté le Commandement, lorsqu'il se disposoit à partir pour cette expédition. Les Peres de Saint Jérôme, qui jouissoient alors d'une grande autorité dans les Indes, témoignèrent un vif ressentiment contre Pedarias, & lui en écrivirent dans des termes qui lui firent connoître ce que toute l'Amérique pensoit de sa conduite. Ils

ajoutoient qu'on en faisoit beaucoup d'autres plaintes, & qu'il paroïssoit avoir oublié les ordres du Roi, qui l'obligeoient de ne rien faire sans la participation du Conseil de sa Province. Mais ces avis venoient trop tard pour l'infortuné Nugnez, & ne furent pas moins inutiles en faveur des Indiens. Las Casas, sans nommer ce violent Gouverneur, mais en le désignant avec beaucoup de clarté, & le représentant comme une Bête féroce, déchaîné par le Ciel en colere, pour la ruine d'un Peuple qui méritoit apparemment cette punition par l'excès de ses crimes, lui reproche d'avoir désolé, depuis le Darien, jusqu'au Lac Nicaragua, cinq cens lieues d'un País très peuplé, le plus riche & le plus beau qu'on puisse s'imaginer, & d'avoir exercé sur les Indiens, sans distinction d'Alliés & d'Ennemis, des cruautés qui paroïtroient incroyables, si les preuves n'en avoient été déposées au Fisc Roïal, où cet Ecrivain renvoie ses Lecteurs. Comme on peut juger qu'un Homme de ce caractère se voïoit impatiemment dans la dépendance de plusieurs autres Supérieurs, il est naturel de croire que ce fut le desir de secouer un joug dont il se croïoit blessé, qui contribua, plus que tout autre mo-

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1513.

Plaintes contre Pedrarias

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1513.

Sainte-Marie  
du Darien est  
abandonnée.

Fondation  
d'une nouvelle  
Ville à Panama.

tif, à la destruction de Sainte-Marie du Darien. Il s'imagina qu'en allant s'établir sur la Mer du Sud, l'éloignement pourroit le dérober à l'autorité de ceux qui commanderoient dans l'Isle Espagnole, & le délivrer de l'obligation qu'on lui avoit imposée de prendre les avis du Conseil de sa Province. En 1518, il chargea Diego d'Espinosa, son Alcalde Major, de se rendre à Panama, avec ordre d'y bâtir une Ville. En même tems il écrivit au Roi que le Pais, où la Colonie de Sainte-Marie avoit été fondée, n'étoit pas propre pour un Etablissement, & qu'il convenoit, aux intérêts de l'Espagne, de transporter le Siège Episcopal à Panama. L'année d'après, ayant reçu des réponses favorables, il envoya ordre à Oviedo, qui commandoit alors sur le Darien, avec la qualité de son Lieutenant, de transporter à Panama, tout ce qu'il y avoit d'Habitans à Sainte-Marie. Ces événemens regardent quelques années postérieures; mais en faveur de l'ordre, ils demandoient d'être rapprochés.

1514.

Quoique les Castillans eussent commencé à s'établir en Terre-ferme, c'étoit toujours l'Isle Espagnole, qui tenoit le premier rang entre leurs Colonies, & qui, par les secours que les

autres ne cessoient pas d'en tirer , autant que par la dignité & le pouvoir général de l'administration , passoit pour le principal Siège des forces de l'Espagne & de l'autorité du Roi dans le Nouveau Monde. Mais, depuis tant d'années , l'ordre & la paix n'y étoient pas encore bien établis. On continuoit de rendre à l'Amiral toutes sortes de mauvais offices auprès du Roi , & ce Prince n'étoit pas toujours en garde contre ces fâcheuses impressions. D'ailleurs , le Conseil étoit fort opposé à Dom Diegue. Un Gentilhomme , nommé Dom *Rodrigue d'Albuquerque* , y eut assez de crédit pour faire créer en sa faveur un nouvel emploi , sous le titre de *Distributeur des Indiens* , à la seule condition d'agir de concert avec le Trésorier Passamonte , qui étoit l'Ennemi déclaré de l'Amiral. Cet Office avoit toujours appartenu aux Gouverneurs Généraux. Albuquerque arriva triomphant à San-Domingo , & commença par révoquer tous les Départemens actuels , à l'exception de ceux qui avoient été accordés par le Roi même. Comme il ne dissimula point qu'il avoit besoin (18) d'argent , on comprit quelles étoient ses

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1514.

Mécontentemens de l'Amiral Diegue Colomb.

(18) Il donnoit pour grand mérite. Herrera , raison qu'il avoit épousé Liv. 10. Chap. 12.  
une jeune Dame d'un

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1514.

vûes ; & les Départemens aiant été bien-  
tôt mis à l'enchere , on vit passer tout  
ce qui restoit d'Indiens dans l'Isle (19),  
au pouvoir de ceux qui lui en offrirent  
le plus. Il acordoit des Brevets , dont  
la forme sembloit justifier ses (20) in-  
tentions. Mais elles n'étoient pas assez  
déguisées dans sa conduite , pour ne  
pas donner prise aux Ennemis qu'il s'é-  
toit faits de ceux qu'il avoit dépouillés.  
On écrivit à la Cour. Il eut besoin de  
tout le crédit d'un Parent qu'il avoit  
au Conseil , pour résister à tant de plain-

(19) On n'en comptoit  
plus alors que quatorze  
mille.

(20) Herrera nous l'a  
conservée. » Moi, Rodri-  
» gue d'Albuquerque, Dis-  
» tributeur des Caciques  
» & des Indiens , pour le  
» Roi & la Reine nos  
» Seigneurs , en vertu des  
» Patentes Royales que je  
» tiens de leurs mains ,  
» de l'avis & du consen-  
» tement du Seigneur Mi-  
» chel de Passamonte ,  
» Trésorier Général en  
» ces Illes & Terres fer-  
» mes pour leurs Majes-  
» tés. Je vous commets  
» tel Cacique , avec tant  
» d'Indiens , que je vous  
» recommande pour vous  
» en servir dans vos la-  
» bourages , dans les Mi-  
» nes & dans la Ménage-  
» rie , suivant l'intention

» de leurs Majestés & leurs  
» Ordonnances, que vous  
» observerez ponctuelle-  
» ment ; & vous en au-  
» rez tout le tems de vo-  
» tre vie & de votre hé-  
» ritier Fils ou Fille , si  
» vous en avez , parce  
» qu'ils ne vous sont com-  
» mis qu'à cette condition  
» par leurs Majestés , &  
» par moi en leur nom ;  
» vous avertissant que si  
» vous ne gardez pas les  
» susdites Ordonnances ,  
» ces Indiens vous seront  
» ôtés , & que l'obliga-  
» tion de conscience ,  
» pour le tems & la ma-  
» niere , tombera sur  
» vous & non sur leurs  
» Majestés ; outre la pei-  
» ne que vous encourez ,  
» & qui est contenue dans  
» les mêmes Ordonnan-  
» ces , *ibidem*.

tes. Ce Conseiller, qui se nommoit *Zapata*, & qui jouissoit d'une haute faveur, obtint un Brevet du Roi, par lequel tout ce qu'Albuquerque avoit fait au sujet des partages étoit approuvé, avec défense à tout autre de le troubler dans l'exercice de sa Commission. Ce dernier coup parut insupportable à l'Amiral. Il crut sa présence nécessaire en Espagne, pour y soutenir ses droits, & pour se garantir des nouvelles humiliations qu'il avoit à redouter. Son départ ne causa que de la joie à ses Ennemis, qu'il laissoit Maîtres du Gouvernement, & qui craignoient peu ses mauvais offices à la Cour. Ce fut pendant son absence que Dom Barthelemi Colomb, son oncle, mourut dans l'Isle Espagnole; & ce qui lui restoit de crédit ne put empêcher que la petite Isle de Mona, qui avoit été donnée à l'Adelantade, ne fût réunie au Domaine. Mais les deux-cens Indiens, qu'on lui avoit accordés aussi, passerent à la Vice-Reine, qui étoit restée dans les Indes. Dom Barthelemi fut sincèrement regretté du Roi. Toutes les préventions de ce Prince, contre la Maison des Colombs, qu'il trouvoit trop puissante, n'avoient pû diminuer son estime pour un Homme dont le mérite s'étoit fait

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1514.

Il repasse en  
Espagne.

Mort de  
Dom Barthe-  
lemi Colomb.



SUITE DES  
 DECOUVERTES.  
 1514. connoître avec tant d'éclat , & qui avoit si bien servi l'Espagne. La prudence & le courage ne s'étoient jamais démentis dans son caractère. Si Ferdinand n'avoit pas voulu l'emploier aux nouvelles Découvertes , dans la crainte qu'il n'exigeât les mêmes conditions que l'Amiral son Frere , son inclination l'avoit toujours porté à lui donner de l'Emploi dans les guerres de l'Europe , pour l'entretenir avec dignité. Mais l'Historien , qui attribue cette idée au Roi , ne nous apprend pas ce qui fut capable d'en arrêter (21) l'exécution.

Toute la faveur de Zapata ne put soutenir long-tems Albuquerque. On lui donna un Successeur , avec le soin de fixer les bornes de son Emploi ; & pour adoucir la malheureuse condition des Indiens , autant que pour réparer les vuides qui furent causés par une grande mortalité , on publia de nouvelles défenses d'empêcher les Mariages des Espagnols avec les Indiennes. Le Conseil s'étoit toujours proposé d'unir étroitement les deux Nations par ces alliances : mais les esprits étoient trop divisés , & le seul libertinage for-

(21) Le même , Liv. 10. Chap. 16.

moit des liaisons qui n'avoient pas d'autre nœud. En vain les Missionnaires s'efforçoient d'y apporter du remede. Ils étoient réduits à demeurer comme témoins de tant de désordres & de la tyrannie qu'on continuoît d'exercer contre les Indiens, sans avoir la liberté de faire éclater leurs plaintes.

Las Casas fut le seul qui se crut assez supérieur à tous les ménagemens de l'intérêt, pour déclarer la guerre aux Fauteurs des Départemens. On le peint comme un esprit ferme & solide, d'une érudition sûre, d'un naturel ardent, d'un courage que les difficultés animoient; & surtout d'une vertu héroïque. Rien n'étoit capable de lui faire abandonner son sentiment, lorsqu'il y croioit l'honneur du Ciel intéressé. Les services qu'il avoit rendus dans l'Isle de Cuba lui avoient acquis de la considération dans les Indes, & l'on ne voit pas que ses Adversaires mêmes lui aient jamais reproché d'autre défaut qu'une imagination trop vive, par laquelle il se laissoit quelquefois dominer. Un Homme de ce caractère n'avoit pû manquer d'applaudir aux entreprises des Peres Dominiquains. Il entreprit de faire revivre la même Cause; & ce zele, qui lui fit obtenir dans

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1514

Entreprises  
de las Casas  
en faveur des  
Indiens  
Son caractère.

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1514.

la suite le titre de Protecteur des Indiens, ne se rallentit point jusqu'à sa mort. Dans la difficulté de se persuader que le Roi Catholique eût été bien informé, il prit la résolution de passer en Espagne, pour y porter des lumières auxquelles il croioit sa victoire attachée.

1515.

Il se rend en  
Espagne.

Comment il  
parle au Roi.

Il ne put arriver à Séville que vers la fin de l'année 1515. Il en partit pour la Cour, avec des Lettres de recommandation de l'Archevêque; & dans la premiere audience qu'elles lui firent obtenir, il déclara librement au Roi qu'il n'étoit venu de l'Isle Espagnole, que pour lui donner avis qu'on tenoit, dans les Indes, une conduite également nuisible aux intérêts de sa conscience & de sa Couronne. Il ajoûta qu'il s'expliqueroit autrement, quand il plairoit à sa Majesté de l'écouter. Le Roi, surpris d'un langage si ferme, lui dit de faire son Mémoire, & lui promit de le lire. Après cette courte audience, s'adressant au Pere *Matienço*, Dominiquain, Confesseur du Roi, il lui dit, avec la même noblesse, qu'il n'ignoroit point que Passamonte & d'autres Officiers de l'Isle Espagnole avoient prévenu la Cour contre lui; que le (22) Mi-

(22) C'étoit toujours Fonseca, ancien Evêque de

nistre des Indes & le Commandeur Lope de Conchilos lui feroient contraires, parce qu'ils avoient des Départemens d'Indiens, qui étoient les plus maltraités, & qu'il n'avoit de fond à faire que sur lui & sur la justice de sa Cause. Ensuite, lui aiant exposé toutes les cruautés qu'on exerçoit sur ces malheureux Insulaires, il l'exhorta, au nom du Ciel, à prendre la défense de la Religion, de la justice & de l'innocence.

Matienco rendit compte au Roi de ce qu'il venoit d'entendre, & n'eut pas de peine à lui faire promettre une audience particuliere, dans laquelle il se donneroit le tems de recevoir les mêmes informations. Le tems & le lieu furent nommés. Las Casas, par le conseil de Matienco, ne laissa pas de se présenter à l'Evêque de Burgos & au Commandeur de Conchilos, auxquels il falloit s'attendre que toutes ses explications seroient communiquées. Il en fut mal reçu, quoique moins durement par le Commandeur. Mais il se flattoit que la recommandation de l'Archevêque de Séville pourroit balancer

---

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1515.

Il est mal reçu  
des Ministres.

---

1516.

Badajos ; & qui l'étoit alors de Burgos. On lui avoit donné Conchilos pour Associé dans le Ministère des Indes.

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1516.

Mort du Roi  
Ferdinand.

le crédit de ses Adversaires, lorsqu'il apprit la mort de Ferdinand. Ce Prince, dont la langueur faisoit connoître, depuis quelques années, qu'il avoit été redevable à la Reine, sa Femme, de la plus grande partie de sa gloire, étoit mort à Madrigalejos, le 23 de Février 1516. Un si fâcheux contretems n'eut pas la force de refroidir las Casas. Il résolut aussi-tôt de faire le voiage de Flandres, pour instruire le Prince Charles, avant qu'on eût pensé à le prévenir. Cependant, d'autres considérations ne lui permettant pas de faire cette démarche, sans l'agrément du Cardinal de Ximenès, qui venoit d'être déclaré Régent du Roïaume, il prit le parti de l'aller voir à Madrid. Il le trouva fort bien disposé en sa faveur ; mais son voiage de Flandres n'en fut pas approuvé.

Le Cardinal de Ximenès, Régent d'Espagne, fait un nouveau Règlement pour les Indes.

Le Cardinal, après lui avoir accordé plusieurs audiences particulières, souhaita de l'entendre dans une Assemblée de quelques Docteurs (23). Ensuite s'étant fait représenter les instructions qui avoient été dressées en 1512, à l'occasion des plaintes de Mon-

(23) C'étoit le Doyen de Louvain, qui devint ensuite le Pape Adrien II ; Zapata ; l'Evêque d'Avila ; Carvajal, & Palecios Rubios.

refino , il fit composer un nouveau Règlement , dans lequel il recommanda que les intérêts des Espagnols & des Indiens fussent également ménagés. Las Casas , & ceux qui furent nommés avec lui pour cette conciliation , en surmontèrent les difficultés. Il n'en restoit qu'une , qui étoit de trouver des Sujets propres à l'exécution. Le Cardinal jugea qu'il n'en falloit attendre que de l'Etat régulier ; mais comme les Religieux de Saint Dominique & ceux de Saint François n'avoient jamais été d'accord sur le principal point , il se crut obligé d'exclure ces deux Ordres ; & ses réflexions le déterminèrent pour celui de Saint Jérôme. Le Général , auquel il demanda quelques Personnes de mérite , lui envoya les noms de douze , entre lesquels il l'assura que son choix ne pouvoit tomber que sur des Sujets d'une prudence & d'une capacité reconnues. Il étoit question d'en choisir trois , que le Cardinal Régent vouloit revêtir d'une autorité presque absolue. Las Casas fut chargé de joindre ses lumières à celles du Général. Ils s'accorderent en faveur de trois Religieux , également respectables par leur savoir & leur piété (24). Le nou-

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1516.

Il confie  
l'administration de l'Isle  
Espagnole à  
des Religieux  
Jérônimites.

(24) Le Pere Louis de rade d'Olmedo , déclaré  
Fuerva , Prieur de la Myo. Chef de la Commission .



SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.

1516.

veau Règlement portoit que les Indiens seroient instruits dans la Foi, & qu'on les occuperoit utilement, mais sans rigueur, pour les mettre en état de paier à la Couronne le Tribut qu'on leur avoit imposé. On ordonnoit, dans cette vûe, qu'ils seroient séparés des Espagnols; qu'on en formeroit plusieurs Villages, dans chacun desquels on placeroit un Missionnaire, avec toute l'autorité nécessaire pour faire respecter son ministère & sa personne; qu'on assigneroit, à chaque Famille, un héritage qu'elle cultiveroit à son profit; & que le Tribut seroit mesuré sur la nature du terrain, & sur les autres avantages de la situation.

Aussi-tôt le Régent, sans aucun égard pour les représentations & les clameurs, fit dresser les Instructions des Commissaires. Un Etablissement si singulier, qui fut d'ailleurs comme l'essai Politique du fameux Ximenès, mérite d'être représenté avec plus d'étendue (25).

le Pere Bernardin de Manzanedo, & le Prieur du Couvent de Séville, auquel on substitua ensuite celui du Couvent d'Ortega.

(25) Le premier article portoit qu'en arrivant à l'île Espagnole, ils com-

menceroient par licencier les Indiens de l'Evêque de Burgos, ceux du Commandeur de Conchilos, de Ferdinand de Véga, & généralement de tous les Ministres & Seigneurs de la Cour, qui avoient obtenu des Départemens du

Il ne paroît pas que pour cette nouvelle forme d'administration, l'Amiral

feu Roi. Parle second, il leur étoit enjoint d'assembler les Espagnols, pour leur déclarer qu'ils étoient envoïés pour examiner leur conduite, dont on avoit fait de grandes plaintes, & remédier aux abus. Le troisiéme leur ordonnoit de bien faire sentir que dans cette recherche ils auroient uniquement en vûe le bien Public & celui des Particuliers. Le quatriéme portoit qu'ils appelleroient ensuite les principaux Caciques, & leur parleroient en ces termes : » Le Conseil des Rois Catholiques, vous regardant » comme un Peuple libre, » Sujet de leur Couronne & Chrétien, nous » a envoïés ici pour entendre vos griefs. Ne » craignez point de déclarer les torts, qu'on » vous a faits, afin qu'on » y remédie, & qu'on en punisse les auteurs. » Nous souhaitons aussi » d'apprendre de vous-mêmes ce qu'on peut » faire pour votre soulagement; car persuadez-vous bien que leurs Majestés ont à cœur vos intérêts, autant que vous-mêmes, & n'épargneront rien pour vous en donner des

» preuves Les Commissaires devoient faire visiter, par des Religieux, toutes les Habitations de l'Isle, pour s'assurer de quelle maniere on avoit traité jusqu'alors les Indiens; s'informer exactement de l'état des Mines; voir s'il étoit à propos de réunir les Naturels du País & d'en former des Bourgades; & supposé qu'on prît ce parti, composer ces Bourgades de trois cens Indiens, qui auroient une Eglise, un Hôpital, un Cacique; prendre soin que les Habitans des Bourgades éloignées des Mines s'appliquassent aux travaux de la terre, soit pour en tirer des vivres, soit pour cultiver le Cotton, le Gingembre, la Casse, l'Indigo, les Canes de sucre, & d'autres Plantes qui faisoient déjà le fond d'un très grand Commerce; regler que les Caciques, Commandans des Bourgades, auroient quatre fois plus de terrain que les autres, & que chacun de leurs Sujets seroit tenu de leur donner tous les ans quinze journées de son travail; nommer des Visiteurs Roïaux, dont chacun auroit inspection sur un certain nombre de Bourga-

1516.

eût été consulté ; soit que les mauvais offices de ses Ennemis eussent prévalu à

des ; établir qu'on n'entreprendroit rien de considérable dans une Bourgade, sans le consentement du Missionnaire, du Cacique & du Visiteur ; déclarer que ce Visiteur seroit toujours un Castillan, nommé par le Roi, & que son principal soin seroit d'empêcher qu'on ne fit aucun tort aux Indiens de son District ; avertir les Caciques qu'avec l'agrément du Visiteur & du Missionnaire, ils pourroient condamner au fouet, mais que pour les crimes, qui mériteroient d'autres peines, la connoissance en seroit réservée aux Tribunaux établis par le Roi ; empêcher que les Indiens n'eussent aucune sorte d'armes ; ne pas souffrir qu'ils fussent nus ; ne leur pas permettre d'avoir plus d'une Femme, ni de changer celle qu'ils auroient une fois prise ; décerner la peine du fouet contre les Adultères ; assigner les appointemens des Visiteurs, partie sur le Domaine, & partie sur les Villages de leur dépendance, & ceux du Missionnaire sur les Décimes, les Messes & les Offrandes ; mais lui défendre de rien recevoir pour aucune sorte de fonction Ecclésiastique, & les

obliger tous d'avoir un Cathéchiste, qui apprît à lire aux Enfans, & qui leur enseignât la Langue Castillane.

Le dernier article regardoit l'or. Les Indiens n'étant plus sous la puissance des Particuliers, il s'ensuivoit qu'ils pourroient travailler au moins pour leur compte. Mais on recommandoit aux Commissaires ; 1<sup>o</sup>, d'engager ces Insulaires au travail ; 2<sup>o</sup>, d'ordonner que l'heure de le commencer & de le finir fût fixé ; 3<sup>o</sup>, que personne n'y fût employé avant l'âge de vingt ans, ni après cinquante ; 4<sup>o</sup>, qu'il n'y eût jamais à la fois plus d'un tiers du Village dans les Mines, & que le même tiers ni passât que deux mois de suite ; 5<sup>o</sup> que les Femmes n'y fussent point employées, à moins qu'elles ne s'y offrisse d'elles-mêmes, avec l'agrément de leurs Maris ; 6<sup>o</sup>, que les Mineurs gardassent jusqu'au tems de la Fonte ce qu'ils auroient tiré des Minéraux, pour le porter alors au rendez-vous, sous la conduite du Visiteur & du Cacique, & que du produit on fit trois parts égales, la première pour le Roi, & les deux autres

la Cour; soit qu'on voulût lui épargner la mortification de contribuer à des arrangemens qui resserroient plus que jamais son pouvoir. Sous prétexte même que l'autorité désarmée s'attire peu de respect, & que la conduite des armes, l'administration immédiate des Finances, & l'exercice de la Justice criminelle ne convenoient pas à la profession des Commissaires, Dom Diegue eut le chagrin de leur voir donner un Adjoint séculier, sous le titre d'Administrateur, avec une autorité qui ne fut bornée que par celle de la Commission, parce qu'il devoit exercer seul l'Office des Auditeurs Roïaux, qui furent interdits pour avoir abusé de leur pouvoir. Ce

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1516.

Autres dispositions du Régent pour les Indes.

pour être distribuées entre le Cacique, le Mineur & la Bourgade, en prélevant néanmoins les frais de la fonte, les outils & toutes les dépenses communes; 7<sup>o</sup>, que dans toute l'Isle il y eût douze Mineurs Castillans, dont l'emploi seroit de découvrir les Mines & de les montrer aux Indiens, & dont les appointemens étoient assurés moitié sur le Trésor, & moitié sur les Indiens; 8<sup>o</sup>, que les Espagnols, qui auroient des Esclaves Caraïbes, pourroient les employer

aux Mines, mais à condition de payer au Roi le Dixième, s'ils étoient mariés, & le Septième s'ils ne l'étoient pas; & que le Roi fourniroit des Caravelles pour enlever de ces sortes d'Esclaves, mais avec défense, sous peine de la vie, de courir sur d'autres que des Cannibales. Il y avoit un grand nombre d'autres articles; mais moins importants. Herrera, seconde Décade, Liv. 2. Ch. 4, 5 & 6. Histoire de Saint-Domingue, Liv. 5. p. 144 & suiv.

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1516.

fut Alphonse de *Zuazo*, auquel l'Histoire ne donne pas d'autre qualité que celle de Licencié. Mais lorsque le Cardinal eut fait dresser ses Provisions, Zapata, irrité apparemment du rappel d'Albuquerque, refusa de les signer, en alléguant qu'il lui paroïssoit dangereux d'accorder une si grande autorité, dans les Indes, à un Particulier sans caractère. Le Docteur Carvajal s'étant déclaré pour le même sentiment, Zuazo, que ses inclinations portoient à une vie tranquille, voulut retourner dans son Université : mais le Cardinal fit appeler Carvajal & Zapata, leur reprocha d'avoir osé blâmer sa conduite, & les força de signer (26) ; ce qu'ils ne firent néanmoins qu'avec des précautions qu'ils crurent capables de les justifier auprès du Roi. Las Casas, que ses grandes qualités firent juger nécessaire aux Indes, fut honoré du titre de Protecteur des Indiens, avec cent pesos d'appointemens, & l'ordre d'accompagner les Commissaires pour les aider de son crédit auprès des Naturels du Pais, & les instruire de tout ce qu'ils ne de-

Las Casas re-  
çoit le titre  
de Protecteur  
des Indiens.

(26) Signant contre leur gré, dit-il tr ra, ils y mirent un certain trait de plume, afin qu'à l'arrivée du Roi ils pussent dire qu'ils y avoient été contraints par le Cardinal, *ibid*, Chap. 6.

voient pas ignorer. Dans le même tems, on vit arriver en Espagne quatorze Religieux de l'Ordre de Saint François, tous envoiés de différens Couvens de Picardie, qui vinrent offrir d'aller sacrifier leur vie pour la conversion des Indiens. On comptoit, entr'eux, un Frere du Roi d'Ecosse, aussi respectable par sa sainteté que par sa (27) naissance; & leur Chef, nommé le Pere *Remi*, avoit déjà prêché l'Evangile dans les Indes. Le Cardinal, qui étoit du même Ordre, donna des louanges à leur zele, & leur procura toutes sortes de commodités pour le passage.

On avoit armé à Séville un Navire, qui se trouva trop petit pour le nombre de ceux qui devoient s'y embarquer, & qui fut abandonné aux Commissaires, tandis que las Casas & Zuazo, monterent sur le premier qui fut en état de mettre à la voile. Ces deux Bâtimens n'ayant pas laissé d'arriver ensemble à Portoric, las Casas auroit souhaité de faire le reste du voiage sur celui des Commissaires; mais ces Peres, qui n'ignoroient pas ses démêlés avec les principaux Officiers de l'Espagnole, & qui craignirent qu'une liaison trop étroite avec lui n'eût quelque apparence de par-

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1516.

Départ des  
Commissaires  
Jérônimites.

Las Casas  
retourne à  
l'Espagnole.

(27) *Ibidem.*



SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.  
1516.

tialité, le prièrent d'entrer dans leurs  
vûes. Ils mouillèrent à San-Domingo  
le 2 de Décembre; & le Vaisseau, qui  
portoit las Casas & Zuazo, n'y arriva  
que treize jours après (28). D'autres  
événemens se présentent ici, dans l'or-  
dre des années; mais il est impor-  
tant de suivre un récit, qui conduit à  
des révolutions fort intéressantes, &  
de faire une courte peinture du Gou-  
vernement des Jéronimites.

Commence-  
mens de leur  
Administra-  
tion.

A leur arrivée, les Officiers de l'Isle  
aïant demandé à voir leurs Provisions,  
ils ne firent pas difficulté de les mon-  
trer; & tout le monde en écouta la lec-  
ture avec soumission. Ils s'étoient logés  
d'abord au Couvent des Franciscains;  
mais après avoir fait reconnoître leur  
autorité, ils prirent possession du Pa-  
lais de l'Audience royale. Bientôt il s'é-  
leva quelques murmures, sur le bruit  
qui s'étoit répandu qu'ils devoient abo-  
lir les Départemens. Cependant ils les  
appaîserent aussi-tôt par un coup de vi-  
gueur; qui releva les esperances de ceux  
qui avoient des Indiens en leur pouvoir.  
Un des principaux Officiers, qu'on lui  
fit connoître pour l'auteur du bruit  
dont on avoit paru s'offenser, reçut  
d'eux une correction sévère, & fut mê-

me interdit peu de jours après , avec une amende de dix pesos d'or , pour avoir maltraité un Particulier qu'il soupçonnoit de lui avoir attiré cet affront. Ensuite ils firent publier qu'il n'y avoit rien de décidé touchant les Indiens ; qu'ils alloient donner tous leurs soins à s'instruire du fond des choses , & qu'ils ne régleroient rien qu'après une mûre délibération. Dans l'intervalle néanmoins , il déclarerent libres tous les Indiens dont les Maîtres étoient absens ; mais les ordres qu'ils avoient apportés là-dessus étoient si précis , qu'ils ne souffroient point d'explication. L'Administrateur arriva , & se conduisit avec autant de prudence que de fermeté. Après avoir réglé la Justice civile , il établit une sage Police , il fit construire plusieurs Edifices publics , & son administration ne fit naître aucune plainte. Les Jérônimites continuant de leur côté , avec le même esprit de douceur , on étoit déjà revenu de la fraïeur qu'avoit causée la nouvelle de leur Commission. Ils avoient même distribué , dans la Ville & dans les Habitations Espagnoles , les Indiens qu'ils avoient ôtés aux absens ; & lorsqu'on leur vit d'ailleurs apporter tous leurs soins à corriger les abus qui s'étoient glissés dans les Départe-

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1516.

SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.

1516.

Le zele de  
las Casas se  
gellume.

temens, tout le monde demeura persuadé qu'ils n'avoient pas dessein d'y porter la moindre atteinte.

C'étoit effectivement leur intention ; mais rien n'étoit si contraire aux vûes de las Casas , qui jugeoit indispensablement nécessaire d'attaquer le mal dans sa source. Ce qui portoit les autres à le laisser subsister , c'étoit la crainte que les Indiens , rendus à eux-mêmes , ne voulussent plus recevoir les lumieres de la Foi. On assuroit même que leur stupidité naturelle les rendoit incapables d'y rien comprendre ; d'où l'on concluoit que le seul moïen de les faire vivre en Hommes étoit de les laisser sous le joug. Les Jéronimites se contenterent donc de leur procurer tous les adoucissmens qu'ils pouvoient recevoir dans un véritable Esclavage. Ils mirent en vigueur toutes les anciennes Ordonnances ; ils en firent de nouvelles , avec les plus sages mesures pour en assurer l'exécution. Mais ce frein ne suffisoit pas pour arrêter la cupidité , & las Casas s'emportoit avec raison contre les Départemens.

Ses condui c.

Ses représentations furent d'abord assez moderées : mais lorsqu'il les vit sans effet , il passa aux invectives & aux menaces. Il fit valoir sa qualité de Protec-

teur des Indiens, qu'il voïoit disoit-il, dans une cruelle oppression, malgré les ordres formels de la Cour. Cette conduite, que la douceur constante des Jéronimites fit regarder comme un emportement, lui attira tant de haine, que pour mettre sa vie en sûreté, il fut obligé de se renfermer dans le Couvent des Dominiquains. Il écrivit en Cour contre les Commissaires, qui ne manquèrent pas d'écrire aussi, & qui, étant écoutés avec plus de faveur, reçurent l'ordre de le renvoyer en Espagne. Mais il l'avoit prévenu; & n'ayant pu contenir son indignation lorsqu'il les avoit vus déclarer enfin qu'on ne toucheroit pas aux Départemens, il s'étoit embarqué sur le premier Vaisseau qui avoit fait voile en Europe.

Il repasse en  
Espagne,

En arrivant, il s'étoit rendu à Aranjuez, pour y porter ses plaintes au Cardinal Ximenès. Il ne put voir ce Ministre, qui étoit dangereusement malade. Le Roi Charles devant arriver bientôt à Valladolid, sa ressource fut de l'aller attendre dans cette Ville. Il y fut suivi de près par le Pere de Manzanedo, un des trois Commissaires de l'Espagnole, envoyé par ses deux Collègues, pour répondre aux accusations du Protecteur des Indiens. Ce Religieux fut

Dans quel-  
le disposition  
il trouva la  
Cour.

SUITE DES  
 DÉCOUVERTES.  
 T. 15.

1516.

d'abord mieux reçu, que son adversaire, de tous ceux qui composoient le Conseil : mais il avoit en tête un Homme, dont la constance n'étoit pas capable de se rebuter. On apprit bientôt que le nouveau Monarque de l'Espagne étoit arrivé à Villa-Viciosa, & que de-là il avoit pris la route de Tordesillas, pour rendre visite à la Reine sa Mere. On fut informé en même tems que le Cardinal Ximenès étoit mort ; que les Grands avoient représenté au Roi le tort que ce Ministre leur avoit fait en voulant leur ôter les Départemens ; que les Seigneurs Flamans, qui étoient tout-puissans à la Cour, avoient demandé d'entrer en part des avantages du Nouveau Monde, & que ce jeune Prince, sans en prévoir les conséquences, n'avoit pas fait difficulté d'accorder tout ce qu'on lui avoit demandé. Ces nouvelles allarmerent vivement las Casas, qui, malgré ses liaisons avec M. de Chievres, avoit fait inutilement de fortes représentations sur cette libéralité du Roi. Enfin, il proposa un moyen, qu'il crut infailible, pour assurer quelque soulagement à ses chers Indiens. Ce fut d'envoier des Nègres & des Laboureurs dans tous les lieux où les Espagnols avoient commencé à s'établir. Ce projet, qu'il fit goûter

Moyen qu'il  
 propose pour  
 soulager les  
 Indiens.

d'abord à M. de Chievres, au Cardinal Adrien, & à d'autres Seigneurs Flamands, passa aux Conseil des (29) Indes; & le Roi signa une Ordonnance, pour faire transporter quatre mille Nègres aux grandes Antilles. Un Seigneur Flamand, Grand-Maître de la Maison de ce Prince, en obtint le Privilege: mais il le vendit aux Génois (30), qui mirent leurs Nègres à fort haut prix; & cet incident fit évanouir tous les avantages qu'on s'en étoit promis.

Manzanedo n'étoit pas moins actif que las Casas; mais il ne trouva point le même zele dans ses Amis; & quoiqu'il eût obtenu des audiences favorables, il comprit que le regne des Commissaires étoit passé (31). La Commission des Jéronimites n'avoit pas dû plaire à l'Evêque de Burgos; & ce Prélat, qui se retrouvoit, par la mort du Cardinal de Ximenès, à la tête des affaires des Indes, n'attendit pas long-tems pour

On se dégoûte  
des Commis-  
saires Jéroni-  
mites.

(29) Il étoit alors composé de l'Evêque de Burgos, de Fernand de Vega, Grand-Commandeur de Castille, de Dom Garric de Padilla, de Zapata, de Dom Pierre Martyr d'Anglerie, & Dom Francisco de los Cabos; sans parler de M. de Chievres, qui entroit dans toutes les

affaires, & du Doyen de Besançon, qui depuis la mort de Sauvage, Grand-Chancelier, faisoit toutes les fonctions de cette Charge, & entroit dans tous les Conseils.

(30) Pour la somme de 23 mille Ducats.

(31) Il prend le parti de retourner dans son Couvent.



SUITE DES  
DÉCOUVER-  
TES.

1516.

Las Casas est  
appuyé par les  
Seigneurs Fla-  
mands.

la faire révoquer. Un démêlé fort vif, entre les Commissaires & les Officiers roiaux de l'Espagnole, pour l'élection d'un Député qui devoit venir féliciter le Roi sur son avènement au Trône, ne contribua pas peu à cette révocation. Zuazo, qui avoit pris parti pour les Commissaires, se vit entraîné dans leur disgrâce, & Rodrigue de *Figueroa* fut nommé pour lui succéder. Las Casas ne laissa point échapper une si belle occasion de faire la guerre aux Départemens. Il fit même entrer les Seigneurs Flamands dans sa cause; & leurs raisons firent d'autant plus d'impression sur le Roi, qu'ils parloient contre eux-mêmes. Mais les Espagnols aiant embrassé l'opinion contraire, le Roi, qui ne se crut pas encore en état de porter une décision absolue sur un point si contesté, prit le parti de donner un plein pouvoir à Figueroa, pour agir d'une manière convenable aux circonstances, avec l'avis des plus sages & des plus fideles Officiers que l'Espagne eût alors aux Indes. Las Casas s'étoit plaint, dans une audience particuliere, que sous prétexte d'enlever des Caraïbes, pour en faire des Esclaves, on enlevait indifféremment toute sorte d'Indiens. Il avoit représenté, sur-tout, le malheur des

Insulaires de la Trinité, gens doux & sociables, qui couroient risque de se voir détruits jusqu'au dernier (32), si l'on n'apportoit quelque remède à ce brigandage. Ses plaintes furent écoutées favorablement; & le nouvel Administrateur eut ordre de rendre la liberté à tant de Malheureux.

Mais il en trouva le nombre fort diminué, dans l'Isle Espagnole, par une maladie qui ne s'y étoit pas encore fait sentir depuis les découvertes, & qui, s'étant communiquée dans les Isles voi-

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
T. 5.  
1516.

Maladie singulière qui acheva de dépeupler l'Espagnole.

(32) L'année précédente, Jean Bono, Pilote de Biscaye, ayant abordé dans cette Isle, y fut reçu plus civilement qu'il ne devoit l'espérer, après toutes les perfidies que ces pauvres Indiens avoient eussées de sa Nation. Il les assura qu'il étoit venu pour vivre avec eux. Ses caresses & ses présens les engagèrent à lui bâtir une Maison, de la grandeur qu'il parut désirer. Elle pouvoit contenir environ cent personnes. Lorsqu'elle fut achevée, il invita les Indiens du Canton à venir voir quelque chose de merveilleux, qu'il promit de leur montrer. Ce Peuple crédule entra sans défiance dans la Maison; & la foule y devint si grande qu'on ne pouvoit s'y tenir. C'étoit l'occasion

sur laquelle Bono avoit compté. Soixante Hommes bien armés, qui composoient son Equipage, s'assemblerent à la porte, présentèrent l'épée nue & le bout de leurs arquebuses aux Indiens, & les menacèrent non seulement de les égorger, à mesure qu'ils tenteroient de sortir, mais de les brûler vifs s'ils entreprenoient de faire la moindre résistance. Ces Malheureux, au nombre de 180, se laisserent prendre l'un après l'autre, furent liés de même, conduits au Navire, jetés au fond de calle, & transportés pour l'esclavage à Portoric, où ils ne faisoient qu'arriver lorsque las Casas y avoit passé avec les Jéronimites. Herrera, Chap. 12.

SUITE DES  
 DECOUVRE-  
 MENS.

1515.

finés, y fit périr une si grande quantité d'Indiens, qu'à peine auroit-on pû croire qu'elles eussent jamais été peuplées. Il y a beaucoup d'apparence que ce triste présent leur étoit venu de l'Europe, quoiqu'Herrera paroisse persuadé qu'il étoit naturel aux Habitans de toutes les Parties des Indes (33). S'il n'eût pas été nouveau pour les Insulaires de l'Espagne, l'expérience leur auroit appris quelque remède; mais lorsqu'ils se sentirent attaqués, ils ne penserent qu'à se jeter dans les Rivières, pour chercher du soulagement au feu qui les dévorait; & le même Historien reconnoît que la mortalité n'eut pas d'autre cause. Ce fléau, qui n'étoit tombé que sur les Indiens, fut suivi d'un autre, dont les effets furent communs aux deux Nations. On vit paroître, dans l'Isle Espa-

(33) » Ceux, dit Her- » que que les Castillans  
 » tera, qui ont recher- » au lieu qu'alors & de-  
 » ché les antiquités du » puis, on n'a pas sù  
 » País, assurent que ce » qu'ils en aient été frap-  
 » mal ne venoit pas de » pés; enfin qu'il y a  
 » Castille, & qu'il étoit » d'ailleurs, dans les In-  
 » naturel aux Indiens; » des, des maladies qui  
 » qu'ils en étoient atteints » attaquent les Castillans  
 » de tems en tems, & » & non les Indiens, &  
 » qu'il en arrivoit de mê- » d'autres qui attaquent  
 » me dans toutes les autres » les Castillans nés dans  
 » Isles & Terre-ferme des » les Indes, & non ceux  
 » Indes occidentales; que » qui y passent de Castil-  
 » s'il avoit été porté de » le, ni les Indiens mé-  
 » Castille, il n'eût atta- » mes, Liv. 3. Chap. 144

ghole & dans celle de Portoric, une si prodigieuse quantité de Fourmis, que la surface de la terre en fut couverte. Celles de Portoric étoient armées d'aiguillons, dont les piquûres caufoient une douleur plus vive que celles des Guêpes. Elles pénétoient dans toutes sortes de lieux; & l'on étoit contraint, pour prendre un peu de repos, de placer les lits sur de grands bassins d'eau. Dans l'Espagnole, elles s'attachèrent aux arbres qu'elles attaquèrent d'abord par la racine, & qu'elles rendoient aussi secs & aussi noirs que s'ils eussent été brûlés par le feu du Ciel (34). En vain les noïoit-on dans l'eau. Un instant après, il en reparoissoit le même nombre. On emploïa le feu, qui n'eut pas plus de succès; & souvent, après avoir brûlé des monceaux de leurs œufs, qu'on trouvoit dans la terre jusqu'à la hauteur de quatre palmes, on voïoit sortir le lendemain, des mêmes endroits, de nouvelles légions de ces

SUITE DES  
RECUEIL-  
TES.

Ravage ex-  
traordinaire,  
cause par les  
Fourmis.

(34) Surtout les Orangers, qui étoient très beaux & en nombre infini, les Grenadiers & les Cailliers, dont le nombre étoit si grand qu'il auroit pu suffire pour en fournir toute l'Europe & l'Asie, ibidem. L'Historien de Saint Domingue fait dire à Her-  
rera, des Cannes de sucre, ce qu'il dit des Cailliers. Il ne s'est pas souvenu d'avoir observé dans un autre endroit, que la même année, les Castillans n'avoient encore des Cannes de sucre que dans leurs Jardins.

SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.

1516.

Insectes. Après avoir épuisé toutes les ressources humaines, on s'adressa au Ciel, par des cérémonies & des vœux fort bizarres (35), auxquels on attribua la fin du mal. Toutes les Plantes, qui avoient été attaquées, périrent entièrement; mais celles qu'on leur fit succéder en vinrent plus vite, & produisirent presque aussitôt des fruits (36). A peine l'Isle étoit-elle délivrée de cette plaie, qu'elle eut beaucoup à souffrir de la voracité d'un grand nombre de Chiens, échappés des Habitations. Ils s'attachèrent particulièrement aux Porcs sauvages, qui avoient multiplié d'une manière surprenante depuis l'Etablissement des Espagnols, & qui, se nourrissant d'excellens fruits, ou de racines fort délicates, avoient la chair exquisite. Les Veaux ne furent pas plus épargnés, à mesure qu'ils naissoient dans les Pasturages. Enfin le dommage fut extrême.

(35) » Les Castillans jugent à propos de prendre quelque Saint pour Avocat, & de le tirer au sort. Après une Procession solennelle ils jetterent le sort, qui tomba sur Saint Saturenin. Ils le reconnurent aussitôt pour leur Patron, avec toutes les ré-

» jouissances possibles, comme ils ont toujours fait depuis; & l'on voit par expérience que le mal diminua; & s'il ne fut pas apaisé tout-à-fait, les péchés des Hommes en furent la cause. *Ibidem.*

(36) *Ibidem.*

me, & l'on n'eut pas peu de peine à l'arrêter (37).

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1516.

Ce fut dans ces circonstances, que Figueroa mouilla au Port de San Domingo. Son Prédécesseur, dégoûté de la fortune & de l'ambition par les mauvais offices qu'on lui avoit rendus à la Cour, avoit déjà pris le parti d'abandonner son Emploi, pour mener une vie privée; & les Jérônimites, à qui le Roi faisoit dire, par le nouvel Administrateur, qu'il étoit content de leurs services, mais qu'ils pouvoient revenir en Espagne, n'attendent pas d'autres ordres pour repasser la Mer. Ils se rendirent à Barcelone, où le Roi étoit alors; dans le dessein de lui rendre compte de leur administration, & de l'état où ils avoient laissé les Indes. Ils vouloient l'informer que le désordre des Colonies du Nouveau Monde venoit du défaut de subordination, & des Partis dont elles étoient déchirées. Ils avoient à se plaindre particulièrement du Trésorier Général, dans lequel ils prétendoient que les Factieux trouvoient toujours une protection sûre, & les gens de bien un Ennemi déclaré,

Les Jérônimites sont rappelés.

(37) *Ibidem*. On ver- avoient tant de part aux  
ra d'autres effets de ces conquêtes des Castillans.  
fertiles Animaux, qui



SUITE DES  
DECOUVERTES.

1516.

qui n'épargnoit pas la calomnie pour les perdre, comme il venoit d'arriver à *Zuazo*, & qui s'attachoit surtout à persécuter ceux qu'il croïoit dans les intérêts de l'Amiral, dont il avoit causé toutes les disgraces. Mais les Amis de ce redoutable Officier, qui se défierent apparemment de leur dessein, eurent assez de crédit pour leur fermer l'accès de la Cour. Après avoir longtemps sollicité une Audience, sans la pouvoir obtenir, ils prirent enfin, comme leur Collègue, le parti de retourner à leurs Exercices monastiques (38).

Projet bizarre de las Casas, pour la formation d'une nouvelle Colonie.

Las Casas, aussi peu capable d'être rebuté par l'exemple d'autrui, que par le mauvais succès des deux propositions qu'il avoit fait agréer (39), s'efforçoit alors de faire entrer l'Evêque de Burgos dans un nouveau projet, dont il lui promettoit autant d'avantage pour la Couronne d'Espagne, que pour l'avancement de la Religion. Mais, ce Prélat s'étant excusé sur le caractère du Roi, qui n'aimoit pas les entreprises

(38) Histoire de Saint-Domingue, Liv. 5. page 163.

(39) On a vu ce qui fit manquer le premier. Le second avoit été exécuté,

quoiqu'avec beaucoup de peine; mais deux cens Défriseurs, qu'il avoit fait embarquer à Cadix, lui avoient été débauchés tous, en passant à Portorico.

où il ne voïoit de certain que de la dépense, il eut recours encore aux Seigneurs Flamans. Il croïoit avoir trouvé, dans son expérience & ses réflexions, un moïen sûr d'établir une Colonie qui devoit être d'un grand profit pour l'Etat; & sa confiance alloit jusqu'à répondre du succès, si dans le País, qu'il vouloit choisir, on ne permettoit à personne de s'établir sans son consentement. Les cruautés des Espagnols ayant aliené tous les Indiens, il vouloit faire prendre à ses Colons un habit particulier, pour faire croire aux Naturels du País qu'ils étoient d'une autre Nation. Cet habit devoit être blanc, avec une Croix à-peu-près semblable à celle de l'Ordre de Calatrava; & las Casas portoit ses vûes jusqu'à vouloir fonder dans la suite un Ordre Militaire de cent cinquante Chevaliers, qu'il se flattoit de faire approuver par le Saint Siége & par le Roi Catholique (40).

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1516.

(40) Le détail de ses vûes fait honneur à son imagination, dans le récit d'Herrera. Il demandoit mille lieues de Côtes, depuis *Rio Dolce*, jusqu'au Fleuve de *los Anas*, à dessein, suivant l'Historien, de débusquer *Pedratias* de la Terre-fer-

me: En deux années il se flattoit d'appriivoiser & de civiliser dix mille Indiens. En trois ans, il promettoit de leur imposer un Tribut de 15000 Ducats; & de le faire monter à 60000 dans l'espace de dix ans. Il vouloit bâtir trois Bourgades, chacune avec

SUITE DES  
DECOUVERTES.

1716.

Action hardie  
de las Casas,  
& de quel-  
ques autres  
Théologiens.

Ce Plan fut approuvé de Chievres & de la Chaux, ses deux Protecteurs déclarés. Le Chancelier Gatinara promit aussi son suffrage ; mais quelques Négociations avec la France aiant conduit le Chancelier & de Chievres sur la Frontière, les propositions de las Casas furent si peu goûtées du Conseil, que dans le premier mouvement de son impatience il prit une résolution, où la prudence fut moins consultée que son zèle. Il alla trouver tous ceux qui avoient le titre de Prédicateurs ou de Théologiens du Roi, & les engagea, au nombre de huit, à se rendre au Conseil, pour y déclarer que les Seigneurs dont il étoit composé répondroient à Dieu de tout le mal qui se commettoit dans les Indes, puisqu'après tant de représentations ils ne vouloient pas y apporter le remède qui dépendoit d'eux. Le Pere Michel de

Ils entrent au  
Conseil, &  
parlent d'un  
bon serme.

sa Citadelle, & cinquante de ses Chevaliers. Il devoit s'instruire avec soin de tous les lieux où l'on trouvoit de l'or, pour en informer le Roi ; mener avec lui douze Missionnaires qui lui fussent soumis, dix Insulaires de l'Isle Espagnole, & tous les Indiens qui avoient été transportés de la Terre-ferme dans cette Isle. Pour l'enrichir de ses Chevaliers, il ne demandoit que le douzième de ce que le Roi devoit retirer du Pais ; mais il vouloit que ce revenu fût continué à leur postérité, jusqu'à la quatrième génération, qu'ils fussent créés Chevaliers aux Eperons dorés, & que toute leur race fût à jamais exempte de taxes & d'impôts. Le même L. 4. Chap. 2.

Salamanque, Dominiquain, qu'ils choisirent pour leur Orateur, exposa, sans ménagement, tout ce que le Protecteur des Indiens lui avoit inspiré. On eut la patience de l'écouter : mais lorsqu'il eut fini, l'Evêque de Burgos, le regardant d'un œil sévère, lui demanda d'où venoit cette hardiesse, & depuis quand les Prédicateurs se mêloient du Gouvernement ? La Fuente, autre Docteur, répondit qu'ils étoient chargés des intérêts de la Maison de Dieu, pour lesquels ils devoient être prêts à donner leur vie ; qu'il n'étoit pas surprenant que des Docteurs en Théologie, qui pouvoient être consultés par un Concile général, donnassent des avis aux Ministres des Rois ; qu'ils venoient donc, par office, leur déclarer que si l'on ne réformoit pas les abus qui s'étoient introduits dans les Indes, ils monteroient en Chaire, pour attaquer publiquement ceux qui violoient la Loi de Dieu, & qui négligeoient le service du Roi ; sans quoi, ils croiroient manquer à la plus essentielle de leur obligation, qui étoit d'accomplir & de prêcher l'Evangile. Dom Garcie de Padilla, qui étoit Homme de savoir, prit la parole, & dit que jusqu'alors le Conseil avoit fait tout ce qu'il avoit dû ; témoins les Actes mê-

Comment ils  
y sont reçus.

SUITE DES  
DECOUVERTES.

2516.

mes, qu'on vouloit bien leur communiquer, quoique leur présomption ne méritât point cette condescendance, mais pour leur faire sentir combien ils s'étoient oubliés. La Fuente répartit » qu'on » devoit leur montrer en effet ces Actes, » & qu'ils étoient disposés à les louer, » s'ils les trouvoient dignes de louanges; » mais que si la justice y étoit blessée, » ils prononceroient anathème contre » les Auteurs; extrémité à laquelle ils » ne croïoient pas que leurs Seigneuries » voulussent les obliger (41).

Le jour suivant, ils furent appelés au Conseil, pour y entendre la lecture de toutes les Ordonnances qui avoient été dressées pour les Indes. Le Président reçut leurs objections avec beaucoup de douceur. On leur promit même de les examiner, & d'avoir égard à leurs avis. Las Casas attendit quel seroit l'effet d'une démarche de cet éclat, & ne cessa point de solliciter Gatinara & de Chievres, qui étoient revenus à la Cour. Mais n'apprenant rien de favorable, il fit une nouvelle tentative auprès des Seigneurs Flamands. Ces Etrangers, qui n'étoient pas fâchés de trouver les Ministres Espagnols en défaut, pour en prendre occasion de se rendre plus nécessaire

Las Casas résuse le Conseil des Indes.

res, lui conseillèrent de récuser tout le Conseil des Indes, & particulièrement l'Evêque de Burgos. Il saisit cette ouverture; & par le crédit de ceux qui lui en avoient fait naître l'idée, il obtint une Junte extraordinaire (42). Son Plan y fut examiné avec soin, & généralement approuvé; à l'exception que les mille lieues de Côtes, qu'il demandoit, furent réduites à trois cens, depuis le Golfe de Paria jusqu'à Sainte-Marie. A la vérité, cette décision ne fut pas plutôt publiée, qu'elle parut causer un soulèvement général. Quantité de personnes, nouvellement arrivées des Indes, & tout le Conseil récuse, en parlerent comme d'une extravagance, qui n'étoit propre qu'à jeter l'Etat dans une dépense inutile, & dont on ne pouvoit espérer de succès. Malheureusement pour las Casas, cette opinion ne fut que trop justifiée par l'événement. Cependant malgré les représentations de ses Adversaires, qui demanderent même que les Délibérations fussent recommencées, son

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1516.

Ce qu'on pensait  
se du projet  
de las Casas,

Il obtint la  
permission de  
l'exécuter.

(42) Elle fut composée de Dom Jean Manuel, qui avoit été Favori du feu Roi Philippe I, Pere de Charles; de Dom Alonse Tellez, Frere aîné du Marquis de Vilana, tous deux du Conseil d'Etat & de celui de la Guerre; du Marquis d'A-

guilar, Grand Veneur & Conseiller d'Etat; de Vargas, qui avoit été Grand Trésorier du feu Roi; du Cardinal Adrien, Grand Inquisiteur d'Espagne, & de tous les Seigneurs Flamands qui entroient au Conseil, *ibid.*, Chap. 3.



SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.

1516.

éloquence fut détruire toutes les objections. On lui opposa tout ce qu'on avoit publié jusqu'alors du mauvais naturel des Indiens, de leur stupidité, de leur inconstance, de leur panchant pour les vices les plus odieux, de leur perfidie & de leur cruauté, de leur éloignement pour l'Évangile & pour toutes sortes d'instructions; enfin de leur aversion comme invincible pour le travail. Il en fit une autre peinture, qui rejettoit la plupart de ces imputations sur la tyrannie & les barbares excès de leurs nouveaux Maîtres. A ceux qui sembloient mal juger de ses propres intentions, il répondit que sa conduite, ses mœurs, & la dignité du Sacerdoce, dont il avoit l'honneur d'être revêtu, devoient le mettre à couvert de ces injurieuses défiances; sans compter qu'il promettoit, comme il l'avoit toujours offert, de contribuer de vingt ou trente mille écus à son entreprise. Il ne se défendit pas avec moins de force contre le reproche d'avoir engagé le Cardinal de Ximènes à faire passer des Jéronimites aux Indes, & d'avoir bientôt vécu si mal avec eux, qu'il avoit abandonné sa Commission de Protecteur des Indiens, pour venir apporter ses plaintes en Espagne (43). Enfin,

(43) On eut la malignité de prétendre que s'étoit

Sur l'article du nouveau revenu qu'il promettoit à la Couronne, il fit voir, par des raisonnemens sans réplique, que tout dépendoit du zele & de la fidélité dans l'administration; & fortifiant ses raisons par l'exemple, il prouva que depuis quelques années que Dom Pedrarias d'Avila commandoit dans la Castille d'or, le Roi n'avoit pas dépensé moins de cinquante quatre mille ducats pour cet Etablissement, & n'avoit pas tiré, pour son quint, plus de trois mille pesos; tandis que les profits du Gouverneur & de ses Officiers montoient à plus d'un million d'or (44). Ses réponses & ses preuves durent porter la conviction dans tous les esprits, puisque la décision de la Junte fut confirmée, & que les Provisions du nouveau Gouverneur aiant été signées, les ordres furent données pour l'armement des Vaisseaux qui devoient transporter la nouvelle Colonie.

Mais il auroit manqué quelque chose à la victoire du Protecteur des Indiens, si l'on n'eût rien statué pour le soulagement des Habitans naturels de l'Isle Es-

toit par cette raison qu'à son retour il n'avoit pu obtenir une seule audience du Cardinal, & que ce Prélat avoit paru faire peu de cas

de lui, *ibidem*.

(44) Il explique just-  
qu'aux rui- qu' me  
prou- pour et la rui-  
nerie

SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1516.

pagnole & des autres Colonies actuelles du Nouveau Monde. Ce fut comme un second triomphe, qu'il obtint avant son départ, & dont il eut la principale obligation au crédit des Seigneurs Flamans. Herrera entre ici dans un curieux détail.

Fameuses disputes de las Casas en faveur des Indiens.

Occasion qui les fait naître.

Dom Juan de Quevedo, Evêque de Sainte - Marie l'ancienne du Darien, étoit arrivé en Espagne pendant le cours de ces contestations ; & c'étoit lui qui avoit apporté les trois mille pesos, que Pedrarias envoïoit pour le quint du Roi. Il s'étoit attaché aux Seigneurs Flamands, après avoir reconnu ce qu'il pouvoit espérer de leur crédit pour le succès de ses prétentions. Un jour que le Docteur Mota, qui avoit succédé à Fonseca dans le Siége de Badajos, & qui étoit un des principaux Partisans de la Cause des Indiens, donnoit à dîner à ce Prélat, las Casas se trouva au nombre des Convives avec Dom Juan de Zuniga, Frere du Comte de Miranda, qui fut ensuite Gouverneur de Philippe II, & Dom Diegue Colomb, Amiral des Indes. Après la table, le discours tomba sur les Indes ; & las Casas plein de ses idées, fit un reproche à l'Evêque du Darien, de n'avoir pas employé la voie des censures contre Pedrarias &

les Officiers, pour arrêter les vexations tyranniques qu'ils exerçoient sur les Naturels du Pais. Comme ils ne s'accordoient pas sur tous les points, la dispute devint si vive, que l'Evêque de Badajos se vit dans la nécessité de l'arrêter. Ce Prélat, étant allé ensuite au Conseil, ne manqua point de rapporter au Roi ce qui venoit de se passer chez lui, entre l'Evêque du Darien & las Casas. Charles, qui ne desiroit que l'occasion de s'instruire, fit avertir les deux Parties de se trouver au Conseil, deux jours après, & donna ordre, à l'Amiral de s'y rendre aussi, avec un Religieux de Saint François, qui étoit arrivé depuis peu de l'Isle Espagnole, & qui gardoit encore moins de ménagement que las Casas sur les intérêts de la Religion & de l'humanité dans le Nouveau Monde (45).

SUITE DE  
DECOUVERTES.

1616

Cette Assemblée fut accompagnée de tout ce qui pouvoit servir à lui donner de l'éclat. Le Roi parut dans une grande Salle du Palais, sur un Trône élevé, avec tout l'appareil de la Roiauté. De Chievres, l'Amiral Colomb, l'Evêque du Darien & le Licencié Aguirre étoient assis à sa droite, dans l'ordre où l'on

Assemblée  
solemnelle,  
où le Roi d'Es-  
pagne assiste.

(45) Herrera observe qu'il aspirait à quelque dignité, *Ibid*, Chap. 4.

SUITE DES  
DECOUVER-  
TES.

1516

vient de les nommer. Le Chancelier Gatinara, l'Evêque de Badajos, & les autres Conseillers d'Etat étoient à sa gauche. Las Casas & le Franciscain se tinrent debout, vis-à-vis le Roi. Lorsque chacun fut placé, de Chievres & le Chancelier, montant chacun de leur côté les degrés du Trône, se mirent à genoux aux pieds du Roi, & lui parlèrent quelque tems à voix basse. Ensuite ils reprirent leur place; & le Chancelier, se tournant vers l'Evêque du Darien, lui dit: » Révérend Evêque, Sa » Majesté (46) vous ordonne de parler, » si vous avez quelque chose à lui dire. L'Evêque se leva aussi-tôt, & répondit que les explications qu'il avoit à donner ne pouvant être communiquées qu'au Roi & à son Conseil, il supplioit S. M. de faire éloigner ceux qui ne devoient pas les entendre (47). Il insista même après un second ordre; & ce ne fut qu'au troisième, lorsque le Chancelier eut ajouté que tout ce qu'il y avoit de Seigneurs

Discours de  
l'Evêque du  
Darien.

(46) C'étoit la première fois qu'on donnoit ce titre à Charles, à l'occasion de son élévation à l'Empire dont il venoit de recevoir la nouvelle, *Ibid.*

(47) L'Historien lui fait faire un préambule, qu'il appelle gracieux & bienfaisant: » il y avoit plu-

» sieurs jours, lui fait-il » dire, qu'il souhaitoit » passionnément de voir » cette Présence royale; » & maintenant que Dieu » lui fait la grâce d'accomplir son desir, il se » commet à lui que la face » de Priam étoit digne » du Royaume, *Ibid.*

dans la Salle avoient été appelés pour assister au Conseil, qu'il prit le parti d'obéir. Mais, évitant les détails, il se contenta de déclarer que depuis cinq ans, qu'il s'étoit rendu au Continent de l'Amérique, avec la dignité Episcopale, il ne s'y étoit rien fait pour le Service de Dieu, ni pour celui du Prince; que le País se perdoit au lieu de s'établir; que le premier Gouverneur qu'il y avoit vû étoit un méchant Homme, que le second étoit encore pire, & que tout alloit si mal, qu'il s'étoit cru obligé de passer en Espagne, pour en informer le Roi. Cependant, comme il étoit question de donner son avis, sur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard des Indiens, il ajouta que tous ceux qu'il avoit vûs, soit dans le País qu'il venoit d'habiter, soit dans les autres lieux où il avoit passé, lui avoient paru nés pour la servitude; qu'ils étoient naturellement pervers, & que son sentiment étoit de ne les pas abandonner à eux-mêmes, mais de les diviser par bandes, & de les mettre sous la discipline des plus vertueux Espagnols; sans quoi l'on n'en feroit jamais des Chrétiens, ni même des Hommes.

Lorsque l'Evêque eut cessé de parler, les Casis reçut ordre d'expliquer ses



SUITE DES  
DECOUVERTES.  
1516.

Discours de  
las Casas.

idées ; & l'Historien lui fait tenir le discours suivant (48).

» Très Haut, très Puissant Roi &  
» Seigneur, je suis un des premiers Castillans qui aient fait le Voïage du  
» Nouveau Monde. J'y ai vécu longtemps, & j'ai vû de mes propres yeux  
» ce que la plupart ne rapportent que sur le témoignage d'autrui. Mon Pere  
» est mort dans le même Pais, après y avoir vécu, comme moi, dès l'origine des découvertes. Sans m'attribuer  
» l'honneur d'être meilleur Chrétien qu'un autre, je me suis senti porté, par  
» un mouvement de compassion naturelle, à repasser en Espagne, pour informer le Roi, votre Aïeul, des excès qui se commettoient dans les Indes. Je le trouvai à Piacentia. Il eut la bonté de m'écouter ; & dans le dessein d'y apporter du remede, il remit l'explication de ses ordres à Séville ; mais, la mort l'aïant surpris en chemin, sa volonté roïale & toutes mes représentations demeurèrent sans effet. Après son trépas, je fis mon rap-

(48) Là dessus, dit-il, Chievers & le Chancelier retournèrent consulter avec le Roi. Puis, aïant repris leurs places, le Chancelier dit à de las Casas ;

Messire Barthélemy, Sa Majesté vous commande de parler. Les Flamands l'appelloient ainsi, & Garçinara les imitoit, qu'on qu'italien, *ibidem*.

„ port aux Régens du Roïaume, les Car-  
 „ dinaux Ximenès & Tortosa, qui en-  
 „ treprirent de réparer le mal par de  
 „ sages mesures, mais la plûpart mal  
 „ exécutées. Ensuite, Votre Majesté  
 „ étant venu prendre possession de ses  
 „ Etats, je lui ai représenté la situation  
 „ de ses malheureuses Colonies, à la-  
 „ quelle on auroit remédié, si dans le  
 „ même tems le Grand Chancelier n'é-  
 „ toit mort à Sarragosse. Aujourd'hui  
 „ je recommence mes travaux pour ce  
 „ grand objet.

„ L'Ennemi de toute vertu ne man-  
 „ que pas de Ministres, qui tremblent  
 „ de voir l'heureux succès de mon zele.  
 „ Mais, laissant à part un moment ce  
 „ qui touche la conscience, l'intérêt de  
 „ Votre Majesté est ici d'une si haute  
 „ importance, que les richesses de tous  
 „ ses Etats d'Europe ensemble ne peu-  
 „ vent être comparées à la moindre par-  
 „ tie de celles du Nouveau Monde; &  
 „ j'ose lui dire qu'en lui donnant cet  
 „ avis, je lui rends un aussi grand service  
 „ que jamais Prince en ait reçu de son  
 „ Sujet. Non que je prétende aucune  
 „ espece de gratification ou de salaire.  
 „ Ce n'est pas seulement à servir Votre  
 „ Majesté que j'aspire. Il est certain mê-  
 „ me que dans toute autre supposition

SUITE DES  
 DÉCOUVER-  
 TES.

1716.

» que celle d'un ordre exprès, le seul  
 » motif de son service ne m'auroit pas  
 » ramené de Indes en Europe : mais je  
 » crois en rendre beaucoup à Dieu, qui  
 » est si jaloux de son honneur, que je ne  
 » dois pas faire un pas pour l'avantage de  
 » Votre Majesté, auquel il n'ait la premie-  
 » re part. Aussi le prens-je à témoin que je  
 » renonce à toutes sortes de faveurs &  
 » de récompenses temporelles ; & si ja-  
 » mais j'en accepte, ou moi-même, ou  
 » par quelqu'un qui les reçoive en mon  
 » nom, je veux être regardé comme un  
 » Imposteur & un Faussaire, qui auroit  
 » trompé son Dieu & son Roi. Appre-  
 » nez donc, Sire, que les Naturels du  
 » Nouveau Monde sont capables de re-  
 » cevoir la Foi, de prendre de bon-  
 » nes habitudes, & d'exercer les Actes  
 » de toutes les vertus. Mais c'est par la  
 » raison & les bons exemples qu'ils y  
 » doivent être excités, & non par la vio-  
 » lence ; car ils sont naturellement li-  
 » bres ; ils ont leurs Rois & leurs Sei-  
 » gneurs naturels, qui les gouvernent  
 » suivant leurs usages. A l'égard de ce  
 » qu'a dit le Révérend Evêque, qu'ils  
 » sont nés pour la servitude, suivant  
 » l'autorité d'Aristote, sur laquelle il  
 » paroît qu'il se fonde, il y a autant de  
 » distance de la vérité à cette proposi-

» tion , que du Ciel à la Terre. Quand  
 » le Philosophe auroit été de cette opi-  
 » nion , comme le Révérend Evêque  
 » l'affirme , c'étoit un Gentil , qui brûle  
 » maintenant dans les Enfers , & dont  
 » la doctrine ne doit être admise qu'au-  
 » tant qu'elle s'accorde avec celle de l'E-  
 » vangile. Notre sainte Religion , Sire ,  
 » ne fait acception de personne. Elle se  
 » communique à toutes les Nations du  
 » Monde. Elle les reçoit toutes , sans  
 » distinction. Elle n'ôte à aucune sa li-  
 » berté , ni ses Rois ; elle ne réduit pas  
 » un Peuple à l'esclavage , sous prétexte  
 » qu'il y est condamné par la Nature ,  
 » comme le Révérend Evêque veut le  
 » faire entendre. J'en conclus , Sire ,  
 » qu'il est de la dernière importance ,  
 » pour Votre Majesté , d'y mettre or-  
 » dre , au commencement de son (49)  
 » Regne.

Après las Casas , le Missionnaire Fran-  
 ciscain reçut ordre de parler à son tour.  
 Il le fit en ces termes : » Sire , je reçus  
 » ordre de passer dans l'Isle Espagnole ,

SUITE DES  
 DECOUVER-  
 TES.  
 1516.

Discours du  
 Missionnaire  
 Franciscain.

(49) On s'est attaché à rendre ce Discours tel qu'il est dans Herrera. L'Histoire de Saint Domingue en donne un tout différent ; & la confiance qu'on doit à un Ecrivain de sa profes-  
 sion , lorsqu'il vante sa li-

berté & celle de ses Mémoires , oblige de croire qu'il ne l'a pas tiré de son imagination ; mais il ne cite point sa source. Hist. de Saint Domingue , Liv. 5. pages 174 & suiv.

SUITE DES  
 DÉCOUVER-  
 TES.

1536.

» où je demeurai quelques années. On  
 » m'y donna la Commission de faire le  
 » dénombrement des Indiens. Il y en  
 » avoit alors quantité de milliers. Quel-  
 » que tems après , je fus encore chargé  
 » du même ordre , & je trouvai ce nom-  
 » bre extrêmement diminué. Si le sang  
 » d'Abel , c'est-à-dire celui d'un seul  
 » Mort , injustement répandu , a crié  
 » vangeance & l'a obtenue du Ciel, Dieu  
 » fera-t'il sourd au cri de ce déluge de  
 » sang qu'on ne cesse pas de répandre ?  
 » Je conjure donc Votre Majesté , par le  
 » Sang de Notre - Seigneur , & par les  
 » plaies du grand Saint dont je por-  
 » te l'Habit , d'apporter un prompt re-  
 » mede à des maux , qui ne manque-  
 » roient pas d'attirer sur votre Cou-  
 » ronne l'indignation & les rigoureux  
 » châtimens du souverain Maître des  
 » Rois (50).

Discours  
 de l'Amiral  
 Dom Diegue  
 Colomb.

Dom Diegue Colomb eut ordre en-  
 suite de donner son avis. Les grands  
 maux , dit-il , qu'on venoit de représen-  
 ter , n'étoient que trop manifestes ; &  
 les Ministres de la Religion , qui s'é-  
 toient tant de fois élevés contr'eux , en  
 étoient les véritables témoins. C'étoit  
 justement qu'après avoir vû l'inutilité

de leur zele, ils se croïoient obligés d'apporter leurs plaintes au pié du Trône. Bientôt les Indes ne feroient plus qu'un vaste désert; & lui, qui n'avoit pas d'autre ressource que l'Etablissement qu'il y avoit obtenu de la Couronne, ne voïoit déjà plus de lieu au Monde où il pût se retirer. Il ajouta qu'il n'avoit pas eu d'autre motif pour faire le voïage d'Espagne, & qu'il assuroit Sa Majesté que de toutes les affaires qu'elle avoit à terminer, c'étoit une des plus importantes pour sa gloire & sa science.

Aussi-tôt que l'Amiral eut fini, l'Evêque du Darien demanda la permission de parler encore une fois. Mais, après un moment de consultation avec le Roi, le Chancelier lui dit que s'il avoit quelque chose à répliquer, Sa Majesté lui ordonnoit de le mettre par écrit, & qu'on y feroit une sérieuse attention. Ce Prélat fit deux Mémoires, qui regardoient uniquement Pedrias & la Province du Darien; & dans une Assemblée, qui se tint chez le Chancelier, il déclara qu'il approuvoit les vûes & l'entreprise de las Casas. Mais une fièvre maligne l'ayant emporté dans l'espace de trois jours, & Charles étant attendu par sa Flotte, à la Co-

L'Evêque  
du Darien ap-  
prouve las  
Casas.



SUITE DES rogne, pour aller recevoir la Couronne  
 DECOUVERTES de l'Empire, l'affaire des Indes demeu-  
 1516. ra suspendue. Il paroît que ce jeune  
 L'affaire des Prince commençoit à craindre que la  
 Indes est sus- jalousie n'eût quelque part à la protec-  
 pendue, tion déclarée que le Chancelier & les  
 Seigneurs Flamands accordoient à las  
 Calas, & qu'il vouloit attendre des  
 informations moins suspectes, sur un  
 point dont il sentoît l'importance (51).

(51) *Ibid.* Liv. 4 Chap. 5. Hist. de St-Domingue,  
 Liv. 5. pag. 179. & précédentes.



## DERNIER VOÏAGE

DE JEAN DIAZ DE SOLIS,  
& Découvertes au Sud.

P ENDANT le cours de ces Négociations , qui n'avoient pas duré moins d'environ trois ans , plusieurs Aventuriers avoient tenté de nouvelles découvertes ; mais la plûpart vers le Sud , par un ordre particulier du Roi , qui craignoit que les Portugais ne vinsent moissonner de ce côté-là ses plus belles espérances , & qui se promettoit d'ailleurs , sur les raisonnemens des Cosmographes , de trouver un passage par cette voie pour le Commerce des Moluques. Son impatience avoit été si vive , qu'ayant fait armer deux Vaisseaux , dont il avoit donné le commandement à Jean *Diaz de Solis* , le plus habile Navigateur de ce tems , il n'avoit point attendu que tous les préparatifs fussent achevés , pour les presser de lever l'ancre ; & l'un des deux s'étoit ouvert , au moment du départ. Cependant , on l'avoit réparé avec tant de diligence , que Solis s'étoit trouvé en état de mettre à la voile le 8 d'Octobre 1515. Il

Voïage de  
Jean Diaz de  
Solis.

DIAZ  
DE SOLIS.  
1516.  
Ses Décou-  
vertes au Sud  
de l'Améri-  
que.

n'étoit arrivé qu'à la fin de la même an-  
née à la vûe du Cap St-Augustin, d'où  
il s'étoit avancé vers l'embouchure du  
Fleuve de Janega, sur la Côte du Brésil,  
& de-là au Cap de Navidad. Ce Voïageur,  
continuant sa route jusqu'à la vûe d'un  
Fleuve, qu'il nomma *los Innocentes*, à  
25 degrés 15 minutes de latitude austra-  
le, se rendit delà au Cap qu'il nomma  
*Cananée*, à 25 degrés, & proche d'une  
Isle qui reçut de lui le nom de la *Plata*.  
Ensuite, il alla mouiller à 27 degrés,  
dans une Baie qu'il appella *Bahia de*  
*los Perdidas*; d'où passant le Cap de  
*Corriente*, il prit terre au vingt-neuvié-  
me degré. De-là, il reconnut l'Isle qu'il  
nomma *Saint-Sébastien*, & trois autres  
Isles auxquelles il donna le nom de *los*  
*Lobos*; après quoi il entra au trente-  
cinquième degré, dans un Port qu'il  
appella, du nom du jour, *Notre Dame*  
*de la Chandeleur*, & dont il prit posses-  
sion au nom de la Castille. Enfin, il  
mouilla à 34 degrés 20 minutes, dans un  
grand Fleuve, qu'il nomma *los Platos*,  
& qui a pris depuis le nom de *Rio de la*  
*Plata*. Ce fut le terme de sa navigation  
& de sa vie. Ses Compagnons rapporte-  
rent qu'étant descendu dans sa Barque  
avec quelques Soldats, pour s'appro-  
cher d'une Troupe d'Indiens qui se

sa fin tragi-  
que.

présentoient sur une des rives du Fleuve, il y avoit été tué, mis en pièces & dévoré par ces Barbares, lui & tous ceux qui l'accompagnoient (52).

DIAZ  
DE SOLIS.  
15164

D'un autre côté, quelques Aventuriers de la Colonie du Darien, sous la conduite d'*Espinosa*, avoient poussé leurs Découvertes l'espace d'environ 150 lieues, sur les Côtes de la Mer du Sud, d'où ils étoient revenus chargés de richesses (53). Un Officier, nommé Dom Diego d'*Albitez*, se trouvant proche du Fleuve *Cocabira*, avec un détachement de cette Troupe, apprit d'un Cacique, qu'il avoit fait prisonnier, que dans un Edifice à deux lieues de - là, il trouveroit un immense trésor. Il s'y rendit, avec toute l'ardeur que cette nouvelle étoit capable de lui inspirer. Une Femme Indienne, qu'il avoit à sa suite, lui dit que cet Edifice étoit un Temple consacré aux Mauvais Esprits, & qu'ils avoient ordonné que la Terre s'ouvrît pour engloutir les Castillans. Albitez s'effraia peu d'un avis de cette nature. Le soir en arrivant au Temple, il le vit trembler, comme un roseau agité par le vent. Alors, son courage & celui de

Découvertes  
sur les Côtes  
de la Mer du  
Sud.

Superstition  
plus forte que  
l'avarice.

(52) Herrera, *ubi sup.* pesos d'or, & 2000 Escaves.  
Liv. 1. Ch. 7.

(53) Quatre-vingt mille

DIAZ  
DE SOLIS.  
1516.

tous les gens ne résistant point à ce spectacle, ils s'armerent, pendant toute la nuit, de signes de Croix & de prieres; & l'arrivée du jour eut si peu de force pour les rassurer, qu'ils revinrent sans avoir osé toucher aux murs du Temple (54).

Port de Nicoya.

Fernand Ponce & Barthelemi Hurtado firent aussi des courses vers le Golfe d'Oza, & découvrirent le Port de *Nicoya*, auquel ils donnerent le nom de San-Lucar. Vers le même tems, Pedrias fit jeter les fondemens d'une Ville dans le Port d'*Acla*, pour se mettre en état de pousser les Conquêtes, & d'envoier des Brigantins sur la Mer du Sud.

Ville d'Acla.

(54) Le même, Liv. 2. Chap. 9.



# DESCRIPTION

## DE L'ISLE ESPAGNOLE,

*vulgairement SAINT-DOMINGUE.*

**I**L doit paroître assez étrange que depuis près de deux cens cinquante ans, que cette Isle est fréquentée des Nations de l'Europe, on ne s'accorde point encore sur sa véritable position. Un Missionnaire Jésuite (55), qui pendant un fort long séjour, a pris soin d'observer toutes les Eclipses, prétend avoir trouvé constamment quatre heures 43 minutes & 51 secondes de différence entre le Méridien de l'Observatoire de Paris & celui du Cap François; d'où il s'enfuit que ce Port est au 308<sup>e</sup> degré de longitude. Le Pere feuillée, suivant l'observation des Satellites de Jupiter, à la Caye Saint-Louis, le met au 304<sup>e</sup> degré; & la différence de longitude, entre la Caye Saint-Louis & le Cap François, n'est, au jugement de M. Frezier, que d'un degré & environ 55 mi-

Position de  
cette Isle.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

nutes. A l'égard de la latitude, il paroît certain que la Pointe de Saint-Louis, proche du Port de Paix, qui est l'endroit de l'Isle le plus septentrional, est par le 20<sup>e</sup> degré deux ou trois minutes; sur quoi le nouvel Historien remarque qu'il faut réformer les Cartes Hollandoises, dont l'erreur a causé plusieurs naufrages sur les écueils voisins.

son étendue.

L'étendue de Saint-Domingue est d'environ 160 lieues de longueur, du Levant au Couchant; & de trente, dans sa largeur moyenne, du Nord au Sud. Son circuit est d'environ 350 lieues; & ceux qui lui en donnent six cens font le tour des anses. Sa situation ne peut être plus avantageuse, au milieu de quantité d'autres Isles (56) qui forment un grand Archipel, où l'on diroit qu'elle est placée pour leur donner la loi. Elle a trois pointes avancées, vers trois des plus grandes de ces Isles. Le Cap Tiburon, qui la termine au Sud-Ouest, n'est qu'à trente lieues de la Jamaïque. Entre celui de l'Espade, qui est sa Pointe orientale, & Portoric, on n'en compte que dix-huit; & douze seulement du

(56) Ce sont toutes celles qui sont comprises sous le nom d'Antilles, & dont les principales seront décrites dans leur ordre. Elles

les sont renfermées entre les 8 & les 28 degrés de latitude; & leur longitude s'étend depuis les 203 jusqu'aux 306 degrés.

Cap, ou Mole Saint-Nicolas, qui regarde le Nord-Ouest, à l'Isle de Cuba. Saint-Domingue est d'ailleurs entourée de plusieurs autres petites Isles, qui en sont comme les annexes, & dont elle peut tirer de fort grands avantages. Les plus considérables sont la Saona, la Beata, Sainte-Catherine, Altavela, Avache, la Gonave, & la Tortue; sans compter la Navazza, & la Mona, dont la première est à dix lieues du Cap de Tiburon, vers la Jamaïque, & la seconde à moitié chemin du Cap de l'Espade à l'Isle de Portoric.

Il semble que la Nature n'ait pas moins pourvû à la sûreté de cette grande Isle, par quantité de Rochers qui en rendent l'abord dangereux. Le côté du Nord est sur-tout bordé d'écueils & de petites Isles fort basses: On a cru longtemps que de tous ces écueils, celui que les Espagnols nomment *Abrojo*, & les François le *Mouchoir quarré*, étoit le plus reculé à l'Orient; mais on a reconnu, aux dépens d'un grand nombre de Navires, qu'il y avoit d'autres brisans au Sud-Est; ce qui, joint aux Observations sur lesquelles on a reculé l'Isle de 20 minutes vers le Sud-Est, en a rendu l'accès beaucoup plus sûr. A l'Ouest du Mouchoir quarré, & presque

Ecueils qui  
la bordent,

DESCRIPT.  
DE L'ISLE.  
ESPAGNOLE.

sur la même ligne, on trouve de suite plusieurs groupes de petites Isles assez basses, entre lesquelles il n'y a quelquefois de passage que pour des Canots.

Isles Turques  
& Caïques.

Les unes ont reçu le nom d'*Isles Turques*, & les autres celui de *Caïques*. Mais elles ne sont pas toutes aussi peuplées qu'on le croit, & quelques-unes ont même des Côtes fort saines. Un Voyageur respectable (57), en ayant rangé une de fort près, sur un Navire de quatre cens tonneaux, y remarqua, dans plusieurs endroits, des Terres assez élevées & d'une bonne nature. Les Isles Turques, qui sont les plus orientales, se nomment aussi *Amanas*. Elles ont des Salines naturelles, dont les Anglois de la Bermude & de la Jamaïque tirent un grand profit.

Isles Lucaies.

Les Lucaies suivent, après les Caïques, & n'en sont séparées que par un débouquement assez étroit. C'est aujourd'hui le passage de tous les Navires, qui sortent du Cap François pour retourner en France. Les plus occidentales des Lucaies ne sont séparées de la Floride que par un Canal, qui n'a nulle part plus de vingt lieues de largeur, & qui tire son nom de Bahama, la der-

(57) Le Pere de Charlevoix, Historien de Saint-Domingue. Liv. 1. p. 8.

niere de toutes ces Isles. Depuis les ravages des Espagnols , elles sont demeurrées sans Habitans , à l'exception de celle de la Providence , où les Anglois ont un petit Etablissement. Mais on y voit une quantité prodigieuse de toutes sortes de gibier. Leurs Côtes sont aussi beaucoup plus poissonneuses que celles des grandes Isles , & sur-tout que celles de St. Domingue , qui le sont très peu , si ce n'est aux embouchures des Rivières , & dans l'étendue de la marée , c'est à-dire , au plus , l'espace d'un quart de lieue ; sur quoi l'on observe qu'en aucun endroit des Antilles , le flux ne monte jamais plus de trois piés (58).

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

On a déjà remarqué qu'à l'arrivée des Espagnols , l'Isle de Saint-Domingue étoit nommée par ses Habitans , *Quisgueia* & *Hayti* , deux noms tirés de leur Langue , dont le premier signifioit une grande Terre ; & le second , une Terre montagneuse. Mais elle a perdu l'un & l'autre , en changeant de Maîtres Ses Conquérans la trouverent divisée en cinq Roïaumes, indépendans les uns des autres , & en quelques Souverainetés moins puissantes , dont les Seigneurs portoient le nom de Caciques , comme ceux des principales divisions. De ces

Noms Indiens de l'Isle  
Espagnole.

Son ancienne  
division en  
cinq Roïaumes.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Magua.

cinq Roïaumes, l'un se nommoit *Magua*, qui signifie Roïaume de la Plaine. Il comprenoit ce qu'on a depuis nommé la Vega-Réal ; ou du moins il en comprenoit le milieu & la meilleure partie. La Vega-Réal est une Plaine de quatre-vingt lieues de long, qui en a dix dans sa plus grande largeur. On assure (59) qu'il y coule plus de trente mille Rivières, parmi lesquelles il s'en trouve douze, aussi larges que l'Ebre, & le Guadalquivir. Les autres ne sont que des Torrens & des Ruisseaux, dont elle reçoit un prodigieux nombre, d'une longue chaîne de Montagnes qui la bornent à l'Occident ; & la plupart rouloient de l'or avec leur sable. Aussi ce Canton est-il voisin des fameuses Mines de Cibao, qu'on a nommées tant de fois : mais elles n'étoient pas du Roïaume de Magua, dont le Souverain se nommoit Guarinoex. Ce Prince avoit sa Capitale dans le lieu où les Espagnols bâtirent une autre Ville, sous le nom de la Conception de la Vega.

Marien.

Le second Roïaume étoit celui de *Marien*, que plusieurs Historiens représentent aussi grand & plus fertile que le Portugal. Il comprenoit toute cette

(59) Barthelèmi de las Casas qui y avoit fait un long séjour,

partie de la Côte du Nord , qui s'étend depuis l'extrémité occidentale de l'Isle , où est le Cap Saint-Nicolas , jusqu'à la Riviere Yaqué , ou *Yaqui* , nommée *Monte-Christo* par Christophe Colomb , & comprenoit toute la Partie septentrionale de la Vega-Réal , qui s'appelle à présent la Plaine du Cap François. C'étoit au Cap même , que Guacanagari , Roi de Marien , faisoit sa résidence ; & c'est de son nom , que les Espagnols donnent encore aujourd'hui le nom d'*el Guaric* à ce Port.

Le troisième Roïaume , nommé *Maguana* Maguaná , renfermoit la Province de Cibao , & presque tout le cours de la Riviere *Hattibonito* , ou l'Artibonite , qui est la plus grande de l'Isle. Caonabo , qui y regnoit , étoit Caraïbe. Il étoit venu dans l'Isle , en Aventurier , qui cherche un établissement. Son courage & son esprit l'ayant rendu redoutable aux Insulaires , il n'avoit pas eu beaucoup de peine à se former parmi eux un Etat considérable. Sa demeure ordinaire étoit le Bourg de Maguana , d'où son Roïaume avoit tiré son nom. Les Espagnols en firent une Ville , sous le nom de San-Juan de la Maguana , mais elle ne subsiste plus ; & c'est le quartier , où elle étoit située , que les François appellent



· DESCRIPT.  
· DE L'ISLE  
· ESPAGNOLE.

aujourd'hui la Savane de San-Ouan Coanabo étoit, sans contredit, le plus puissant Monarque de l'Isle, & celui qui soutenoit le mieux la dignité de son rang.

Xaragua

Le Roïaume de Xaragua, qui étoit le quatrième, devoit son nom, ou le donnoit, à un assez grand Lac, dont on verra bientôt la Description. C'étoit le plus peuplé & le plus étendu. Il comprenoit toute la Côte occidentale de l'Isle, & une bonne partie de la méridionale. Sa Capitale, nommée aussi Xaragua, étoit à-peu-près dans le lieu qu'occupe aujourd'hui le Bourg du Cul-de-Sac. Les Peuples de ce Roïaume l'emportoient sur tous les autres par la taille & la figure, par la politesse des manieres, & par l'élégance du langage. On y voïoit aussi plus de Noblesse. Le Roi, qui se nommoit Bohechio, étoit Frere d'Anacoana, Princesse d'un mérite distingué, dont la honteuse fin deshonore les Espagnols.

Higüey.

Enfin, le cinquième Roïaume étoit le *Higüey*, qui occupoit toute la Partie orientale de l'Isle, avec le Fleuve Yaqui pour borne à la Côte du Nord, & le Fleuve d'Ozamo à celle du Sud. Ses Peuples étoient plus aguerris que tous les autres, parce qu'ils avoient souvent

à se défendre des Caraïbes, qui faisoient de continuelles descentes sur leurs Côtes. Cependant, comme ils n'entendoient pas bien l'art de se servir de leurs flèches, ils ne se défendoient le plus souvent que par la fuite. Leur Souverain, nommé Cayacoa, étant mort peu de tems après l'arrivée des Espagnols, sa Veuve embrassa le Christianisme, & reçut le nom d'Agnès Cayacoa. Elle ne survécut pas long-tems à son Mari; & leurs Etats passèrent à Cotentubanama, puissant Cacique, qui fit, jusqu'à sa destruction, son séjour ordinaire vers la presqu'Isle de (60) Samana.

Les Espagnols aiant bientôt changé l'ancienne forme du Gouvernement de l'Isle, on y vit naître par leurs mains quantité de Villes, dont on a rapporté successivement l'origine. Après la ruine de San-Domingo, qui fut renversée en 1502 par un ouragan, Ovando, Gouverneur Général, changea la situation de cette Place, qui étoit à l'Orient du fleuve d'Ozama. Il la transpor-

Villes bâties  
par les Espa-  
gnols.

(60) Las-Casas donne à cette Province une Reine qu'il nomme Hyguanana. Il ajoute que les Espagnols la firent pendre, comme Anaçana; mais on n'en

trouve aucune trace dans les autres Historiens. C'étoit peut-être une Cacique particulière de quelque Canton du Higues.

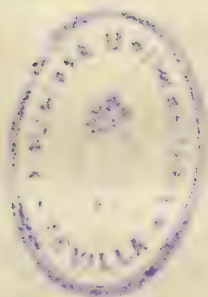
DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.  
San-Domin-  
go change de  
situation.

Ses incom-  
modités.

ra sur l'autre rive , par la seule raison qu'il s'y trouvoit déjà quelques Habitations Espagnoles. On l'accuse de n'avoir pas fait réflexion que pour la commodité d'un petit nombre de Particuliers , il faisoit perdre à la Ville deux avantages considérables , dont l'un ne pouvoit être remplacé , & l'autre ne pouvoit l'être sans qu'il en coûtât beaucoup. La Ville , étant à l'Ouest , se trouve continuellement enveloppée des vapeurs du Fleuve , que le Soleil chasse devant lui ; ce qui est fort incommode dans un País si humide & si chaud. D'un autre côté , elle se trouve privée d'une source d'excellente eau , dont elle jouissoit dans sa première situation ; & comme l'eau des Puits & celle du Fleuve sont saumâtres, on n'y a suppléé jusqu'à présent que par des Citernes. Un Officier François (61) , qui a commandé long-tems dans une Place de l'Isle , & qui en connoissoit toutes les Parties , rapporte qu'on a découvert une autre source à cent pas de la Ville , du côté du Nord , & que tous les Navires y font leur provision d'eau ; mais que les

(61) M. Butet , Lieutenant de Roi & Commandant à Bayaha , qui a parcouru toute l'Isle en 1716 & 1717 , & dont le nou-

vel Historien s'est procuré le Journal. Livre 1. p. 23 , & Liv. 3. p. 287 & suiv.



VILLE DE S.<sup>T</sup> DOMINGUE.



Habitans, la trouvant presqu'aussi éloignée que celle qui est à l'Est de la Riviere, s'en tiennent aux Citernes, malgré leurs mauvaises qualités. On justifie Ovando par le dessein qu'il avoit de faire, au milieu de la Ville, un Réservoir, avec une magnifique Fontaine, pour y recevoir les eaux d'une autre Riviere, nommée la Hayna, qui sont excellentes, & qu'il ne falloit faire amener que d'environ trois lieues. Mais il fut rappellé avant l'exécution de son projet.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Ceux, qui ont vû la Capitale de Saint-Domingue dans tout son lustre, assurent qu'il ne lui manquoit que cet ouvrage, pour être une des plus belles Villes du Monde. Elle est située sur un terrain parfaitement uni, où elle s'étend du Nord au Sud le long du Fleuve, dont la rive est bordée de beaux Jardins. La Mer borne la vûe au Midi, comme le Fleuve & ses bords la terminent à l'Orient; & ces deux côtés occupent plus de la moitié de l'Horison, parce que le Fleuve tourne un peu à l'Ouest. La Campagne, des deux autres côtés, est d'une beauté singuliere. L'intérieur de la Ville répondoit à de si beaux dehors. Les rues étoient larges & bien percées, & les Maisons exactement alignées. La plupart étoient bâ-

Sa description, & quelle étoit autrefois sa beauté.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

tées d'une sorte de marbre, qu'on a trouvé dans le voisinage. Les autres étoient d'une espèce de terre, extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure presque autant que la brique. Le pié des murs est encore baigné par la Mer, & lui fait une digue assez forte pour la mettre à l'abri de ses fureurs. Les Navires passent le long de la Ville, & le mouillage y est bon par-tout, pour les Vaisseaux même de guerre, s'ils y pouvoient arriver; mais l'entrée du Fleuve est coupée par une barre, qui n'a ordinairement qu'onze piés d'eau, treize à quatorze en Marée haute, & quinze au plus dans les grandes Marées. La Rade extérieure est assez sûre, excepté depuis le milieu de Juillet jusqu'au premier d'Octobre, qu'il regne sur cette Côte des ouragans d'une violence extraordinaire.

Qualités du  
Pais qui l'en-  
vironnent.

Le terrain des environs de la Ville n'est pas le meilleur de l'Isle. Il est raboteux, inégal, semé de petites Collines, & d'un fond de pur argile. Aussi les Espagnols y font ils fabriquer beaucoup de Briques, & de très belles Poteries, d'une terre plus fine & plus rouge que celle de la Havane, dont on fait d'ailleurs tant de cas; & l'eau s'y conserve extrêmement fraîche. La stérilité

lité de la terre est compensée par un air assez frais , qu'on attribue en partie à la Riviere & à la Mer, dont la plus grande moitié de la Ville est environnée , en partie au Salpêtre qui s'y trouve en abondance. Les vents du Nord, qui y regnent toutes les nuits , & les brises de de l'Est & de l'Est-Sud-Est , qui y soufflent ordinairement tous les jours , contribuent aussi beaucoup à cette fraîcheur : ce qui n'empêche point que les Espagnols n'y soient sujets à une maladie qui leur est particuliere , & qu'ils appellent *Pasino*. Elle attaque les nerfs , qui se roidissent & se retirent : le sang se congele dans les veines ; les Malades souffrent beaucoup du défaut de respiration, & c'est rarement qu'ils en guérissent. On a vû quelques Nègres mourir de ce mal ; mais on assure qu'aucun François n'en est attaqué. La Lepre est assez commune aussi dans cette Capitale , & quelques-uns en attribuent la principale cause à l'eau des Citernes. Il se trouva dans l'enceinte de la Ville une Mine de vif - argent fort abondante , qui fut fermée par un ordre de la Cour. On y découvrit même une Mine d'or , mais elle rapportoit peu. Les débordemens du Fleuve Ozama ne sont , ni fréquens , ni dangereux , parce que ses bords sont fort élevés.

Maladie dont  
il est affligé.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Cependant il pleut beaucoup dans ce quartier de l'Isle , & les plus grandes sécheresses n'y durent pas plus d'un mois. Les pluies , qui viennent ordinairement du Nord-Est & du Sud-Est , s'arrêtent à quatre lieues sous le vent , aux environs de la Rivière Yuna ; & l'on a observé que tous les quartiers qui sont à l'Ouest de la Capitale , jusqu'à ceux qu'occupent aujourd'hui les François , sont si souvent exposés aux sécheresses , que les Bestiaux y périroient de soif , si l'on n'avoit soin de les mener dans les doubles Montagnes , pour les y nourrir de feuilles d'arbres ; précaution , qui n'en sauve même qu'une partie. Enfin , les tremblemens de terre sont assez fréquens aux environs du Fleuve Ozama ; mais ils n'y causent presque jamais d'effets dangereux.

Fortereffes &  
Edifices pu-  
blics de San-  
Domingo.

Ovando bâtit une Forteresse , qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui. Le Pailais , qu'il éleva pour sa demeure , étoit d'une magnificence achevée. Il fonda un Couvent pour les Peres de Saint François , & un Hôpital , sous le titre de Saint Nicolas , dont il portoit le nom. Quelques années après , les Religieux de Saint Dominique & de la Merci vinrent aussi s'établir dans San-Domingo , & le Trésorier Passamonte

Fonda un second Hôpital, sous le nom de Saint Michel. On y éleva une superbe Cathédrale (62), & plusieurs belles Eglises. Jamais Ville ne parvint si promptement au plus haut degré de splendeur. Quelques Particuliers, qui s'étoient enrichis, se firent honneur de bâtir des rues entières, dont ils ne furent pas long-tems à retirer leurs avances, avec de fort gros profits. En un mor, San - Domingo devint presque tout-d'un-coup une si grande & si belle Ville, qu'Oviedo ne craignit point de dire à l'Empereur Charles-Quint, que l'Espagne n'en avoit pas une seule qui pût lui être préférée, & que Sa Majesté Impériale habitoit souvent des Palais qui n'avoient, ni les commodités, ni l'étendue, ni la richesse de quelques-unes des Maisons de la Capitale des Indes Espagnoles (63). Mais son éclat ne dura guere plus long-tems que ce titre. Des conquêtes plus brillantes firent bientôt choisir, à l'Espagne, un autre siège de ses forces & de sa grandeur.

On a vû qu'après la guerre de 1503, Ovando fit bâtir quantité de Villes & de Bourgades, dans des lieux qu'il jugea plus avantageux pour l'affermissement

(62) Elle ne fut érigée Domingue, Liv. 3. p. 292, en Métropole qu'en 1547. & précédentes.

(63) Histoire de Saint-

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Origine de  
Léogane.

de la Colonie. Sainte-Marie de la Vera Paz fut formée dans le Roïaume de Xaragua, des premiers Espagnols qui s'y étoient retirés, assez près d'un Lac du même nom, à deux lieues de la Mer, dont elle fut plus approchée dans la suite, sous le nom de Santa-Maria del Puerto. Mais le nom d'*Yaguana*, que les Insulaires donnoient à ce dernier lieu, aiant prévalu dans l'usage, les François en ont formé celui de *Léogane*. Cette Ville étoit éloignée d'environ soixante & dix lieues de la Capitale. A huit lieues au Nord de San-Domingo, Ovando fonda *Buanaventura*; & vers le milieu de l'Isle, entre les deux Rivières d'Yaqui & de Neyva, San-Juan de la Maguana. A vingt-quatre lieues de la Capitale, on vit naître, près du Port d'Azua, une bonne Ville, sous le nom d'Azua de Compostel, dans un lieu qui n'avoit été jusqu'alors qu'une Habitation d'un Commandeur de Galice. Villa Nueva d'*Yaquimo* & Salvatierra de la Savana furent établies vers le même tems. Pendant que *Puerto Real* s'élevoit d'un autre côté, Rodrigue de Messia fit bâtir el Cotuy, à seize lieues au Nord de San-Domingo, & Guahaba (64), sur la même Côte. Ces neuf

(64) Ou Latex de Guahaba.

Villes , jointes à celles de la Conception de la Vega , de Bonica , de Bonao , de Puerto di Plata , & de Goava , qui devoient leur origine aux Colombb , en faisoient quinze dès l'année 1504 (65) , sans y comprendre la Capitale , & deux Forteresses dans le Higüey , qui furent aussi changées en Villes , sur la fin de la même année. Mais celles de Salvatierra , d'Yaquimo , de San-Juan de la Maguana , de Bonao , de Buonaventura , de Guahaba & de Puerto Real , ne se soutinrent guere plus d'un siècle. La Conception de la Vega , que Charles-Quint avoit pris plaisir à faire peupler , fut renversée en 1564 , par un tremblement de terre (66). Yguana & Puerto di Plata furent abandonnées par diverses raisons , en 1616 ; & les Habitans de la premiere formerent une autre Ville à l'Orient , sous le nom de *Bayaguana* , tandis que ceux de Puerto di Plata s'approcherent de la Capitale , & bâtirent *Monte di Plata*. Les François , qui partagerent ensuite l'Isle de Saint-Domingue avec les Espagnols , y firent

(65) Hist. de St-Domingue , Liv. 4. p. 12.

(66) Il n'en est resté qu'un Village , qui se nomme la Vega , formé de ses débris , à deux lieues au Sud-Est de la Plata. Mais

on voit encore , au milieu des masures de cette Ville , un Monastere tout entier , deux Fontaines & quelques restes de Fortifications. Histoire de St-Domingue , Liv. 6. p. 327.



# RIO HISTOIRE GÉNÉRALE

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Climat de  
l'Isle Espa-  
gnole.

Vent de  
l'Ouest qu'on  
nomme Bri-  
se, & ses ef-  
fets.

divers Etablissmens, dont la descrip-  
tion appartient à d'autres tems, & fera  
naître l'occasion de rappeler l'état de  
ceux de l'Espagne, à leur arrivée.

A juger du climat de Saint-Domin-  
gue par la situation de cette Isle, on  
s'imagineroit que la chaleur y est ex-  
cessive pendant les six mois que le So-  
leil passe entre la Ligne & notre Tro-  
pique; mais un vent d'Orient, qui se  
nomme Brise (67), sert beaucoup à la  
rallentir. Le nouvel Historien de l'Isle  
s'étend beaucoup, après d'Acosta, sur  
la cause de ce vent, dont il prétend ex-  
pliquer jusqu'aux moindres variations.  
Il paroît suffire ici d'ajouter, avec lui,  
que la Brise ne se fait guere sentir, sur  
les Côtes, que vers les neuf ou dix  
heures du matin, & qu'elle croît à me-  
sure que le Soleil monte sur l'Horison,  
comme elle décroît à mesure qu'il des-  
cend, pour tomber enfin tout-à-fait  
avec lui. Les pluies contribuent beau-  
coup aussi à temperer le climat de Saint-  
Domingue. Elles y sont fréquentes,  
sur-tout dans les plus grandes (68) cha-

(67) Ce nom lui vient  
apparemment de ce qu'il  
brise les rayons perpendi-  
culaires du Soleil. On le  
nomme aussi Alisé, d'un  
vieux mot François qui si-

gnifie uni, égal. Voyez  
l'Histoire naturelle des In-  
des orientales, Tome 44.  
de ce Recueil.

(68) Quelques-uns pré-  
tendent qu'il y a des ses

leurs. Mais en rafraîchissant l'air, elles DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE. causent une fâcheuse humidité, qui corrompt la viande en moins de vingt-quatre heures, & qui oblige d'enterrer les Morts, peu d'heures après qu'ils ont expiré. La plupart des fruits mûrs pourrissent presque aussi-tôt qu'ils sont cueillis; & ceux même, qu'on cueille avant leur maturité, ne sont pas longtemps sans se gâter. Le pain, s'il n'est fait comme du biscuit, se moisit en deux ou trois jours. Les vins ordinaires y tournent, & s'aigrissent bientôt. Le fer s'y rouille du soir au matin; & ce n'est pas sans peine qu'on conserve le riz, le maïs & les fèves, d'une année à l'autre, pour les semer (69).

Cependant la différence des qualités Variété des climats de l'Espagne. du terroir en met assez dans l'air, pour causer une extrême variété dans les climats de l'Isle. Un Canton est continuellement inondé de pluie, pendant qu'il n'en tombe presque jamais dans celui qui le touche. Les nuages s'arrêtent sur les confins. Il s'en détache seulement de petites vapeurs, qui se dissipent après avoir répandu quelques gouttes de pluie.

maines où il tombe autant de pluie, qu'il en tombe à Paris dans toute une année; ce que M. Mariotte fait monter, l'un portant

l'autre à 18 pouces cubiques.

(69) Hist. de St-Dominigue, *ubi supra*, pag. 19 & précédentes.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Le Tonnerre se fait rarement entendre à Saint-Domingue, depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril, parce qu'alors le Soleil ne demeure pas assez longtemps sur l'Horison, pour enflammer les exhalaisons de la Terre (70). Dans ce tems, néanmoins, les nuits n'y sont jamais si noires, qu'on n'ait assez de clarté pour se conduire, à moins que le Ciel ne soit couvert. On en apporte deux raisons; l'une, que les Planètes, y étant plus élevées sur l'Horison, envoient une plus grande quantité de rayons; l'autre, que l'air y est plus pur & plus serein, parce que les vapeurs, dont il se charge, retombent plutôt en pluies & en rosées que dans les Pays froids. De-là vient encore qu'il n'est pas rare d'y voir des Etoiles en plein midi, vers le Zenith, & d'y pouvoir lire des caractères assez menus à la clarté de la Lune, dont les rayons ont souvent assez de force pour produire des Arcs-en-ciel. Aussi-tôt que les pluies ont cessé dans un endroit, les rosées y deviennent très-abondantes; ce qui vient

(70) Quoique l'élévation de cet Astre soit plus grande, à l'Equinoxe de Mars, qu'elle n'est à Paris au Solstice d'Été, les jours y sont plus courts de quatre heures, & davantage; & comme, en tout tems, il tombe perpendiculairement pendant six mois, le crépuscule ne sauroit être fort long, *Ibidem*.

de la quantité de vapeurs que le Soleil éleve pendant le jour, & de la longueur des nuits, qui leur donne le tems de se condenser. D'un autre côté les brouillards n'y sont pas si communs, ou sont plutôt dissipés; parce que le Soleil, qui s'éleve perpendiculairement, acquiert bientôt assez de force pour les résoudre. La même raison fait qu'on s'y plaint peu du ferein. Mais les nuits y sont très fraîches, sur-tout lorsque le tems est calme & le Ciel pur; ce qui est très ordinaire dans les Provinces intérieures. Il est rare qu'on y sente un souffle de vent, le matin; les rosées y sont si fortes, qu'elles blanchissent les Plaines, & l'on y voit même des gelées. Le froid est quelquefois si piquant, qu'on est obligé de s'approcher du feu. Ces Plaines étant environnées de Montagnes très hautes, on conçoit que le Soleil s'y couche plutôt & s'y leve plus tard qu'ailleurs; ce qui rend toujours les nuits très longues.

Il arrive, de cette variété d'air dans les différentes parties d'une même Isle, que ses Habitans ne conviennent point de ce qu'ils doivent nommer l'Hiver & l'Eté. Ceux qui sont à l'Ouest, au Sud, & dans le milieu des Terres, prennent pour l'Hiver le tems des orages, qui

DESCRIT:  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Ce qu'on y  
appelle l'Hiver  
& l'Eté.

DESCRIPT  
DE L'ISLE  
ESAGNOLE.

dure depuis Avril jusqu'en Novembre. Sur la Côte du Nord, on se rapproche plus de notre manière de compter; mais le vulgaire ne connoît point de Printems ni d'Automne. Ceux, qui observent de plus près le cours de la Nature, font commencer l'Hiver au mois de Novembre, & le font finir au mois de Février. Alors, les nuits & les matinées sont fraîches, & même un peu froides; les Plantes reçoivent peu d'accroissement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoique ce soit le tems des grandes pluies. Il en résulte souvent des mortalités parmi les Bestiaux. Le Printems suit, & dure jusqu'au mois de Mai. La Nature semble renaître alors; les Prairies sont revêtues d'une herbe nouvelle, la sève monte aux arbres, les plantes se parent de leurs fleurs, & l'air en est enbaumé. Ensuite la sécheresse, qui vient faire disparaître tous ces agrémens, représente l'Eté; & c'est un Eté de la Zone torride, qui dure jusqu'à la fin d'Août. Enfin les orages qui recommencent après quelque interruption, depuis le décours de la Lune d'Août jusqu'au mois de Novembre, mettent assez de ressemblance entre cette saison & notre Automne (71). Le tempéram-

ment des Européens s'accommode difficilement d'un climat si peu régulier. Il faut y être naturalisé, ou se conduire avec beaucoup de sagesse, pour y vivre long-tems. La plupart, après quelques années de séjour, s'apperçoivent d'une grande diminution de leurs forces. La chaleur mine insensiblement les plus robustes; & peu après l'humide radical se détruit, par une violente transpiration. Le teint du visage se ternit. On sent, dans l'estomach, une grande diminution de chaleur naturelle. Le sang qu'on se fait tirer, même par précaution, est livide. Une saignée indiscrete suffit pour causer l'hydropisie. Si l'on est échauffé par quelque exercice, loin d'avoir cette avidité que nous sentons pour les rafraîchissemens, on recherche au contraire tout ce qui est capable d'échauffer. On vieillit de bonne heure. Les enfans, qui naissent dans l'Isle de Parens venus de l'Europe, sont moins formés; moins forts, & meurent en fort grand nombre. Mais l'Historien remarque aussi que tous ces maux viennent du peu de soin qu'on a de se ménager, & des excès de débauche ou de travail; que d'un autre côté, à mesure que les Créoles s'éloignent de leur origine, ils y sont moins sujets; que les anciens In-

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

L'air de l'Isle  
est dangereux  
pour les Européens.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

fulaires se portoient bien & vivoient long-tems ; que les Nègres y sont forts , & jouissent d'une santé inaltérable , aussi bien que les Espagnols , qui y sont établis depuis deux siècles ; qu'il n'est pas rare de trouver parmi eux des Vieillards de 120 ans ; enfin , que si l'on vieillit plutôt qu'ailleurs à Saint - Domingue , on y demeure plus long-tems vieux , sans ressentir les incommodités de l'extrême vieillesse. (72).

Diversité de  
son Terroir.

Cette différence de climats , qu'on éprouve dans l'Isle , venant en partie de la diversité de son terroir , on ne sera pas surpris qu'il s'y en trouve de toutes les sortes & de toutes les couleurs. Le meilleur est d'un noir tanné , & mêlé d'un peu de sable , qui le rend léger , meuble & poreux ; mais les moins bons ne sont pas sans quelque utilité. La moitié de l'Isle est en Montagnes , dont la plupart peuvent être cultivées jusqu'à la cime. On en voit quelques-unes de stériles , qui sont escarpées , & d'une hauteur extraordinaire ; comme celles qui sont vers le Cap Tiburon , d'où l'on découvre celles de Sainte-Marthe , qui en sont éloignées de 180 lieues. En plusieurs endroits , celles des Côtes servent de digues aux flots de la Mer ; & mal-

heur, dit poétiquement l'Historien, aux Vaisseaux qu'un coup de vent jetté-  
 roit sur des Côtes sans rivage, où l'on  
 ne découvre que des rocs fourcilleux, qui  
 s'élevent à pic, & que cette raison fait  
 nommer Côtes de Fer. Telle est particu-  
 lièrement celle dont l'extrémité orientale  
 aboutit au Cap François, qui en a pris  
 son nom, & l'occidentale, au Port de  
 l'Acul. Dans quelques terres, on ne  
 creuse pas beaucoup sans trouver le ruf,  
 ou l'argile, ou la terre glaise, ou un lit  
 de sable; mais souvent aussi, la bonne  
 terre a beaucoup de profondeur. Ce  
 dernier terrain n'est pas toujours le plus  
 garni d'arbres; & l'on en donne pour  
 raison que la sécheresse, durant trois  
 ou quatre mois de suite, dans les trois  
 quarts de l'Isle, empêche que ces ter-  
 res ne fournissent aux arbres un suc suf-  
 fisant pour les nourrir; au lieu que dans  
 les autres, les pluies & les rosées, qui  
 sont arrêtées par des fonds durs, entre-  
 tiennent le peu de bonne terre qui les  
 couvre, dans l'humidité nécessaire. Au  
 reste, ces terres sans profondeur ne  
 laissent pas de porter des arbres très  
 hauts & très forts; ce qui doit passer  
 pour une des merveilles de l'Isle. Les  
 racines n'y sont pas enfoncées de plus  
 de deux piés, & la plupart ne vont pas

DESCRIPT.  
 DE L'ISLE  
 ESPAGNOLE.

Les racines  
 des arbres y  
 ont peu de  
 profondeur.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Réflexion de  
la Reine Isa-  
belle à cette  
occasion.

même si loin ; mais elles s'étendent plus ou moins en superficie , suivant le poids qu'elles ont à soutenir , à l'exception du Cassier , qui pousse ses racines à-peu-près comme les arbres de l'Europe : mais il est venu d'ailleurs. Oviedo raconte que Christophe Colomb entretenant un jour la Reine Isabelle de Castille de plusieurs propriétés des Pais qu'il avoit découverts , cette Princesse lui dit d'un air chagrin , à l'occasion des arbres de Saint - Domingue , qu'elle craignoit beaucoup qu'il n'en fût des Insulaires comme de leurs arbres , & qu'ils ne manquassent de solidité , de constance & de sincérité (73). Suivant l'observation du nouvel Historien , il auroit pu répondre que les arbres regagnoient , par l'étendue horizontale , ou par le nombre de leurs racines , ce qu'ils perdoient en profondeur ; & qu'apparemment il y auroit aussi , pour les Habitans de l'Isle , une compensation , qui les dédommageroit d'un côté de ce qui leur manquoit de l'autre (74). L'arbre dont les racines s'étendent le plus est le Figuier. Elles vont au-delà de soixante & dix piés. celles des Palmiers , qui

(73) Liv. 4. Chap. 17. Domingue , Livre 1. pag. 54.

(74) Histoire de Saint-

sont fort courtes, croissent en si grand nombre, que l'arbre n'en est pas plus incommodé du vent que les autres; quoique sa hauteur ordinaire soit de plus de cent piés.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE

L'Isle est arrosée d'un nombre incroïable de Rivières; mais on a déjà fait remarquer que la plupart ne doivent passer que pour des Torrens & des Ruisseaux, dont plusieurs sont extrêmement rapides. Les eaux en sont saines, & même salutaires, quoique si vives & si fraîches, qu'il en faut boire avec discrétion, & qu'il est dangereux de s'y baigner. On en distingue environ quinze, dont la largeur n'est pas moindre que celle de la Charente à Rochefort; & dans ce nombre, on ne comprend point les six principales, qui sont l'Ozama, dont l'embouchure forme le Port de San-Domingo; la Neyva, qui n'a de considérable que la quantité de bouches par lesquelles elle se décharge dans la Mer, & l'incommodité de changer souvent de lit; le Macoris qui passe pour le plus navigable de tous les Fleuves de l'Isle, & tout à la fois le plus poissonneux, quoiqu'il ne vienne pas de fort loin; l'Yaqui, ou la Rivière de Monte Christo, à la source de laquelle on a trouvé une mine d'or, & qui charie,

Rivières dont  
l'Isle est arro-  
sée.

Six princî-  
pales.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

avec son sable, des grains de ce précieux métal; l'*Yuna*, qui est extrêmement rapide, & dont la source est accompagnée d'une très abondante Mine de cuivre; l'*Hattibonite* (75) vulgairement Artibonite, qui est la plus longue & la plus large des six. Les trois premières se déchargent au Sud; les deux suivantes au Nord & la dernière à l'Ouest (76).

Deux Lacs  
Singuliers.

Tous les Historiens vantent deux Lacs, dont ils rapportent plusieurs singularités; l'un, qu'ils nomment le Lac de Xaragua, mais sur lequel ils ne s'accordent pas exactement avec les Cartes & les Relations modernes. Oviedo, qui l'avoit visité en 1515, assure que sa longueur est de dix-huit lieues; que dans quelques endroits il en a trois de large, deux en d'autres, & quelquefois moins d'une; qu'il reçoit plusieurs Rivières, & que par-tout, excepté à leur décharge, il est salé comme la Mer, avec laquelle il ne doute point qu'il ne communique; qu'on y pêche toutes sortes de poissons de Mer, à l'exception des Baleines, & de quelques autres de la première grandeur; qu'on y trouve

(75) Ce nom paroît Espagnol, & semble venir de *Hato Budeno*, ou *Ha-*

to Bonico.

(76) Oviedo, Livre 6. Chapitre 7.

Sur-tout quantité de Turbots & de Requins , & que le Poisson de Riviere n'y manque point. D'un autre côté , le Missionnaire , dont le nouvel Historien a tiré ses Mémoires , prétend que ce Lac est séparé en deux parties inégales , par un isthme assez long ; & Pierre Martyr semble parler de deux Lacs au lieu d'un (78). Un Journal récent , dont on a déjà fait valoir l'autorité (79) , nous apprend que le Cul-de-sac , Bourgade Françoisise située à une lieue de la Mer , dans un enfoncement assez profond qui se trouve presque au milieu de la Côte occidentale de l'Isle , & où l'on croit qu'étoit l'ancienne Xaragua , Capitale du Roïaume de même nom , donne son nom à une espèce de Lac ou d'Etang , de figure irrégulière , qui n'a que quatre lieues dans sa plus grande largeur , & beaucoup moins en plusieurs endroits , qui court Nord-Ouest & Sud - Est , & dont l'eau est douce , mais d'un goût très fade. A l'Est de cet Etang , on trouve une Plaine , connue aujourd'hui sous le nom de Plaine des Verrettes , dont la longueur , qui est de quatre lieues , est bornée des deux côtés par des Montagnes ; & dont

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Différentes  
opinions sur  
le Lac de Xa-  
ragua.

Plaine des  
Verrettes.

(78) Dérad. 3. Li.  
etc 8.

(79) Celui de M. Buret  
Commandant à Bayahia.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE

L'Etang salé,  
ou de Riquil  
le.

la largeur, qui est de trois lieues seulement, sépare l'Etang d'avec un autre de plus grande étendue, que les Espagnols nomment *Riquille*, & les François l'*Etang salé*. Ce dernier a huit lieues de long, Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest; & sa situation est à l'Est de la Plaine des Verrettes. Il a deux lieues, dans sa plus grande largeur. Ses eaux sont saumâtres; & l'Auteur du Journal, après les avoir observées trois fois, pendant quatre ou cinq heures, ne s'est point aperçu qu'elles montassent, ni qu'elles descendissent, non plus que dans l'Etang du Cul-de-sac. Il a remarqué aussi, dans l'un & dans l'autre, quantité de Caymans, sans y avoir aperçu de Requins, ni d'autres Poissons de Mer; d'où il conclut que l'opinion commune, suivant laquelle l'Etang salé communique à la Mer, est sans fondement, & que l'acreté de ses eaux vient uniquement des Mines de sel, qui sont en abondance dans les Montagnes voisines. Outre ces deux Etangs, on trouve, à une lieue du second, un petit Lac, d'un lieue de circuit, qui s'y décharge dans le tems de grandes eaux, par des ravines dont tout l'entre-deux est occupé. Suivant le même Journal, ce petit Lac est entre les

Montagnes de la *Beata*, que les Ecrivains Espagnols nomment Montagnes de *Baoruco*, & dont une des extrémités se termine à la Côte du Sud, vis-à-vis la petite Isle *Beata*. Le nouvel Historien, donnant aux Observations de M. Butet tous le poids qu'elles méritent, s'efforce de les concilier avec celles d'Oviedo, dont il n'ose rejeter le témoignage oculaire. La difficulté de l'étendue, qui est assurément la principale, lui paroît levée par la simple supposition que cet Historien avoit vu le Lac dans le tems de quelque inondation (80).

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Un autre Lac, fort célébré par les Castellans, est sur la cime d'une très haute montagne. Ovando, troisième Gouverneur de l'Isle, en ayant entendu faire des récits merveilleux, donna la Commission de le visiter à deux Officiers de résolution; l'un nommé Pierre de *Lumbreros*; & l'autre, Rodrigue de *Mescia*. La Montagne qui contient ce Lac, est si roide d'un côté, qu'ils ne purent y monter que de l'autre. Il est beaucoup plus long, sans être beaucoup plus aisé. Aussi les deux Observateurs, & les Indiens qui les acompagnoient,

Lac visité sous  
le Gouverne-  
ment d'Ovan-  
do.

Récit de Lum-  
breros.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

ne purent-ils aller jusqu'au terme. Outre la lassitude, il furent arrêtés par un grand bruit, qui les effraia beaucoup. Cependant Lumbreros, surmontant la fatigue & le froid, continua de marcher par des détours fort pénibles. Le froid augmentoit, & le bruit devenoit terrible. Il arriva néanmoins au sommet de la Montagne, où il découvrit une sorte de Lagune, qui lui parut large d'un trait d'arbalette, sur deux ou trois fois autant de longueur. Mais il n'eut pas la hardiesse d'en approcher de plus près qu'à dix ou quinze pas, ni celle de la regarder plus de deux ou trois minutes. Le bruit, qui croissoit toujours, lui causa tant d'épouvante, qu'il ne pensa qu'à retourner sur ses traces, comme s'il eût perdu le jugement & la vue. Oviedo, qui tenoit cette aventure de Lumbreros même, ajoûte qu'on n'a jamais rien su de plus positif sur un Lac dont on n'a pas cessé de raconter bien des fables (81). C'est du pié de la Montagne, que sort une Riviere nommée *Nizao*. Celle de *Pani*, dont Lumbreros suivit quelque tems les bords, après avoir quitté ses Compagnons, paroît descendre du Lac.

Mines &  
Pierres de  
Mlle.,

De toutes les Isles connues, Saint-

(81) Oviedo, Liv. 5. & 6.

Domingue est celle où l'on a trouvé, jusqu'ici, les plus belles Mines d'or. On y a découvert aussi des Mines d'argent, de cuivre & de fer; & l'on y voit encore des Minieres de talc, de crystal de roche, d'antimoine, d'étain de glace, de souffre & de charbon de terre, avec des Carrières d'un marbre blanc & jaspé, & d'autres sortes de pierres. Les plus communes sont des pierres à feu, parmi lesquelles il s'en trouve d'aussi blanches que le crystal, naturellement taillées en pointe de diamant, qui coupent le verre, & qui ont beaucoup d'éclat. On y voit des Pierres-ponces, des Pierres à rasoir, & ce qu'on nomme des Pierres aux (82) yeux, parce qu'elles ont la vertu de chasser des yeux les parties étrangères qui y sont entrées. Les Côtes offrent, en plusieurs endroits, des Salines naturelles; & l'on trouve du Sel minéral, dans une montagne voisine du Lac Xaragua, plus dur & plus corrosif que le Sel marin; avec cette propriété, que ses brèches se réparent, dit-on, dans l'espace d'un an. Oviedo ajoûte que toute la Montagne est d'un très bon Sel, aussi luisant que le crystal, & compa-

(82) En Latin, *Umbilicus marinus*.

DESCR. DE L'ISLE ESPAGNOLE. rable à celui de Cordoue en Catalogne (83).

Origine de ses premiers Habitans. Si l'on s'en rapporte à quelques Historiens, les premiers Habitans de Saint-Domingue furent des Sauvages venus de la Martinique, qui, dans l'étonnement de sa grandeur, s'imaginèrent que c'étoit la plus grande Terre du Monde, & la nommerent *Quisqueia* du mot *Quisquey*, qui signifioit *Tout* dans leur langue. Ensuite, ayant apperçu de longues chaînes de Montagnes, qui occupent presque tout le milieu de l'Isle, & dont plusieurs la traversent d'un bout à l'autre, ils l'appellerent *Hayti*, c'est-à-dire, *Pais rude* & (84) *montagneux*. Mais quelle espérance de pouvoir jeter du jour sur ces obscurités? Quelques Ecrivains ont prétendu qu'à l'arrivée des Espagnols, le nombre des Habitans de l'Isle montoit à trois millions. D'autres en retranchent les deux tiers. Mais il paroît certain qu'elle étoit bien peuplée. Le commun des Insulaires étoit d'une taille médiocre & bien proportionnée. Ils avoient le teint extrêmement basané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux & grossiers.

Leur figure.

(83) Liv. 6. Chap. 6.

(84) Martyr, Décad. 3. Il ajoute quelques remarques sur le nom de *Cipango*, qui décréditent les premières.

les narines fort ouvertes , les cheveux  
 longs , nulle sorte de poil dans le reste  
 du corps , presque point de front , les  
 dents sales & mauvaises , & quelque  
 chose de sauvage dans les yeux. Mais  
 on reconnut que cette figure ne leur  
 étoit pas naturelle. La couleur de leur  
 peau venoit du *Rocou* , dont ils se frot-  
 toient souvent , & des ardeurs d'un So-  
 leil fort actif , auxquelles leur nudité  
 les exposoit. Ils se donnoient aussi , par  
 une espece d'art , cette forme de tête ,  
 qui leur ôtoit presque tout le front ,  
 & qu'ils regardoient comme un agré-  
 ment. Leurs Enfans n'étoient pas plutôt  
 nés , que les Meres leur tenoient le haut  
 de la tête fort ferré , avec les mains , ou  
 entre deux petits ais , pour l'applatir par  
 degrés ; & cette méthode , par laquelle  
 le crâne étoit comme replié , le rendoit  
 si dur , que les Espagnols cassoient quel-  
 quefois leurs épées , en frappant ces  
 Malheureux sur la tête. Une opération  
 de cette nature devoit changer leur  
 physionomie , & leur donner cet air fa-  
 rouche qui révolte les yeux des Euro-  
 péens. Les Hommes alloient nus , &  
 n'apportoient pas même beaucoup de  
 soin à se couvrir le milieu du corps.  
 L'usage des Femmes étoit de porter une  
 espece de juppe , qui ne leur descen-

Dureté de  
 leur crâne,



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Leur nourri-  
ture, & oisive-  
té de leur vie.

Chansons qui  
leur tiennent  
lieu d'Histoi-  
re & d'Ecritu-  
re.

doit pas au - delà des genoux. Les Fil-  
les avoient le corps entièrement décou-  
vert. Ils étoient tous d'une complexion  
foible, d'un tempéramment flegmati-  
que, & tourné à la mélancolie. Ils man-  
geoient fort peu, & leur nourriture  
commune étoit des coquillages & des  
racines. Ils ne travailloient point, ils ne  
s'inquiétoient de rien. Toute leur vie  
se passoit dans une parfaite indolence.  
Après s'être amusés une partie du jour à  
danfer, ils emploioient le reste du tems  
à dormir; simples d'ailleurs, doux, hu-  
mans, sans apparence d'esprit & de mé-  
moire, mais sans malignité, sans fiel,  
& presque sans passions. Ils ne savoient  
rien, & n'avoient nulle envie d'appren-  
dre. Quelques chansons, qui leur ten-  
noient lieu de Livres & d'écriture, ren-  
fermoient toutes leurs connoissances  
historiques; mais comme elles chan-  
geoient à la mort de chaque Prince ré-  
gnant, elles ne pouvoient établir des  
traditions fort anciennes, à la réserve  
de quelque Fables sur l'origine du genre  
humain. Ils faisoient sortir les premiers  
Hommes, de deux Cavernes de leur  
Isle. Le Soleil, irrité de les voir paroî-  
tre, avoit changé en pierres les Gar-  
diens de ces Cavernes, & métamor-  
phosé les Fugitifs, en Arbres, en Gre-  
nouilles

mouilles & en d'autres sortes d'Animaux; ce qui n'avoit point empêché que l'Univers ne se fût peuplé. Une autre Tradition portoit que le Soleil & la Lune étoient aussi sortis d'une Grotte de leur Isle, pour éclairer le Monde. On alloit en pèlerinage à cette Grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux Démons, auxquels on rendoit d'abord une sorte de culte. Ainsi c'étoit par leur Isle, qu'ils croïoient que la Terre avoit commencé à se peupler; sur quoi l'Historien observe qu'il y a peu de Nations dans l'Amérique, où l'on n'ait trouvé la même prévention en faveur de leur Païs (85).

Ces chansons, qui leur servoient d'Annales, étoient toujours accompagnées de danses. Un des Acteurs regloit le chant & les pas, en commençant seul ce que tous les autres répétoient après lui. La mesure & la cadence étoient observées. Tantôt les Hommes dansoient d'un côté, & les Femmes de l'autre; tantôt les deux Sexes étoient mêlés. Dans les Fêtes publiques, ces exercices de joie se faisoient au son d'un Tambour, composé d'un tronc d'arbre, & c'étoit ordinairement un des Principaux de la

Leurs danses  
& leurs divertissemens.

(85) *Ubi supra*, page 52.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Bourgade, ou le Cacique même, qui touchoit cet Instrument. Le titre de *Cacique*, que les Espagnols trouverent en usage à Saint-Domingue, signifioit Prince ou Seigneur. Ils ont continué de l'employer, dans le même sens, pour tous les Souverains & les Seigneurs particuliers de leurs nouvelles Conquêtes, à la réserve des Empereurs du Mexique & des Incas du Perou.

Un autre divertissement, qui n'étoit pas moins commun dans l'Isle, se nommoit *Batos* (86). C'étoit une espece de Balon, d'une matiere solide, mais poreuse & si légère, qu'il suffisoit de le laisser tomber, pour le voir bondir plus haut que l'endroit d'où il étoit parti. Chaque Bourgade avoit une Place destinée à cet exercice. Souvent on se défiloit, d'une Bourgade à l'autre, & la victoire étoit célébrée par une danse générale, après laquelle on ne manquoit pas de s'enivrer de fumée de Tabac ;

Ivresse de  
Tabac.

débauche fort courte, qui ne consistoit

(86) Il se jetoit avec la tête, les hanches, les coudes & sur-tout avec les genoux. Celui qui le pouffoit le dernier comptoit un Jeu, & la partie consistoit dans le nombre de Jeux dont on étoit convenu. Les Femmes y jouoient comme les Hommes. Oviedo dit que le *Batos* étoit fait d'une composition de racines & d'herbes, bouillies ensemble, dont on formoit une sorte de poix, qui étant sèche ne s'attachoit point à la main, Liv. 6. Chap. 2.

qu'à tirer par le nez, avec un tuyau en forme d'Y, dont on se mettoit les deux branches dans les narines, la fumée d'un tas de feuilles humides de Tabac, qu'on étendoit sur des braises à demi allumées. L'ivresse suivant bientôt, chacun demouroit assoupi dans le lieu où il étoit tombé, à l'exception du Cacique, que ses Femmes prenoient soin de porter sur son lit. Les songes, qui pouvoient arriver dans cet état, passaient pour autant d'avis du Ciel. Observons, avec l'Historien, que le Tabac étant naturel à l'Isle de Saint-Domingue, où les Habitans le nommoient *Cohiba*, & *Tabaco* étant le nom de l'instrument qu'ils emploioient pour fumer, il ne faut pas chercher plus loin l'origine d'un mot, qui n'en peut avoir de plus certaine (87).

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Origine du  
nom de Ta-  
bac.

La curiosité des premiers Conquêteurs se tourna peu du côté des mœurs, des usages, & de la Religion des Insulaires. Oviedo leur reproche de n'avoir pensé à la description du País & de ses Habitans, qu'après les avoir détruits. C'est ce qui le rend lui-même un peu suspect d'exagération, dans la peinture qu'il fait de plusieurs vices odieux, qu'il attribue à

Vices qu'on  
a reprochés  
aux Insulai-  
res.

(87) *Ubi supra*, page 54.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Origine  
du mal Véné-  
rien , & com-  
ment les In-  
sulaires s'en  
guérissent.

ces malheureux Indiens ; d'autant plus qu'il sembloit intéressé , pour l'honneur des Espagnols , à noircir une Nation sur laquelle ils avoient exercé tant de cruautés. Il prétend ; par exemple , que le péché de Sodome étoit commun dans toutes les parties de l'Isle (88) ; tandis que d'autres Historiens assurent que cette abomination n'y étoit pas même connue. Celui , qu'on fait ici profession de suivre , n'ose prendre parti entre des témoignages si opposés ; mais il lui paroît indubitable qu'en d'autres genres de débauche sensuelle , les Insulaires ne connoissoient aucunes bornes. La masse de leur sang , dit-il , en étoit tellement corrompue , que la plûpart étoient atteints de cette infâme & cruelle maladie , dont la communication a causé à l'ancien Monde , & sur-tout à l'Espagne , un tort que toutes les richesses du Nouveau ne peuvent réparer. A peine les Castillans eurent paru sur les Côtes de l'Isle Espagnole , qu'ils en furent empestés. Ceux qui l'apportèrent en Europe ont trouvé le secret de préserver leur nom de cette infâmie (89). Mais ils en ont

(88) Oviedo , Liv. 5 tour , pour la guerre de Naples , donnerent leur

(89) Plusieurs d'entre eux , mal aux femmes Napolitaines , qui ne tardèrent

si peu garanti leur sang , sur-tout dans l'Amérique , qu'il ne s'y trouve presque aucune famille de leur Nation qui ne s'en ressentent. Les Insulaires s'en guérissent , ou du moins y apportent beaucoup de soulagement , avec le bois de Gayac.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Leurs emportemens d'incontinence n'étoient moderés par aucune loi qui réglât le nombre des Femmes. Chacun n'avoit pas d'autre frein que ses facultés ; & le premier degré du sang étoit le seul , que la Nature leur fît respecter. Entre les Femmes du même Homme , il y en avoit une qui jouissoit ordinairement de quelque distinction , mais sans aucune supériorité sur les Com-

Lettr. Ma-  
riages.

point à le porter au Camp des François , où il fit encore de plus grands ravages que dans celui des Espagnols ; & où l'on apporta moins d'étude à le cacher. Les Italiens , dit le même Ecrivain , surpris de voir naître ce Monstre au milieu de leur Païs , s'en prirent à ceux qui en faisoient le plus de bruit , ou qu'ils haïssoient le plus , & le nommerent le *Mal François* ; comme les François , qui l'avoient reçu des Femmes du Païs , l'appellerent le *Mal de Naples*. Les Espagnols eurent la prudence de ne pas se mê-

ler dans une querelle qu'ils avoient fait naître ; & quoique dans la suite Oviedo , Guichardin , & presque tous les Historiens d'Espagne & d'Italie , aient rendu justice aux deux Parties intéressées , les noms qu'elles avoient donnés , en dépit l'une de l'autre , à la nouvelle maladie , ont passé dans l'usage ordinaire , & n'ont pas manqué d'être adoptés par les autres Nations , suivant leur attachement ou leur aversion pour les François & les Italiens. *Hist. de St-Domingue, ubi sup. p. 58.*



DESCRIPT.  
D- L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Leurs En-  
terremens.

pagnes. A la mort de leur Mari, quelques-unes se laissoient ensevelir toutes vives dans le même tombeau ; mais ces exemples étoient rares & volontaires. C'étoit toujours les Femmes, qui étoient chargées des Obsèques de leurs Maris. Elles enveloppoient le corps , de larges bandes de coton , & le mettoient dans une fosse assez profonde , avec tout ce que le Mort avoit possédé de plus précieux. Le Cadavre étoit assis sur une espece de banc ; & l'on faisoit , avec du bois , une sorte de voûte au caveau , pour soutenir la terre au-dessus. Cette cérémonie étoit accompagnée de chants & de beaucoup de superstitions, dont les Historiens ont ignoré le détail : mais les corps des Caciques n'étoient enterrés , qu'après avoir été vuidés soigneusement, & séchés au feu. C'étoit dans ces occasions que se composoient les Chansons , qui contenoient les louanges du Mort , & ce qui s'étoit passé sous son regne. Elles étoient chantées dans toutes les Fêtes & les actions publiques , pendant le regne de son Successeur. Les funeraillles d'un Cacique ne duroient pas moins de quinze ou vingt jours ; & tout ce qui restoit de ses meubles étoit partagé entre les Assistans (90).

Si la nécessité tiroit quelquefois ces Barbares de leur inaction, c'étoit pour la Chasse ou pour la Pêche. Ils emploioient, dans le premier de ces exercices, une espece de petits Chiens muets, qu'ils nommoient *Gofchis*. Mais souvent, ils se contentoient de mettre le feu au quatre coins d'une Savanne (91); & dans un instant, ils la trouvoient pleine de Gibier à moitié rôti. Ils manioient trop mal l'arc & les flèches, pour être redoutables aux Oiseaux; mais ils suppléaient aux armes, par quelque apparence d'industrie. Dans l'abondance des Perroquets, ils faisoient monter sur un arbre un Enfant de dix à douze ans, avec un Perroquet privé sur la tête. Les Chasseurs, couverts de feuillages, s'approchoient doucement, & faisoient crier le Perroquet. Ce bruit attiroit tous les Oiseaux de la même espece, qui s'attroupoient en criant aussi de toutes leurs forces. Alors l'Enfant passoit au cou du plus proche un nœud coulant, par lequel il le tiroit à soi. Il achevoit aussitôt de lui tordre le cou; & le jettant à terre, il continuoit cette opération, qui les lui faisoit prendre tous jusqu'au

DESCRIPTE.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.  
Leur pêche &  
leur chasse.

(91) Ce mot, que nous avons emprunté des Espagnols, signifie Plaine, & en général tout lieu où il ne croît que de l'herbe.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

dernier. Ils prenoient les Ramiers, en imitant assez bien le cri de ces Oiseaux, qu'ils rassembloient ainsi en fort grand nombre, & dont ils enveloppoient une grande partie dans des filers assez bien travaillés, comme ceux qu'ils emploioient pour la Pêche (92).

Quelle idée  
ils avoient de  
l'or.

Quoiqu'ils n'attachassent point autant de prix que nous à l'or, ils l'estimoient assez pour le rechercher avec soin; mais ils se bernoient à recueillir les grains, qu'ils trouvoient facilement, & dont ils se faisoient des pendans, après les avoir un peu aplatis. Peut-être les regardoient-ils comme des particules sacrées, car ils n'alloient à cette recherche, qu'après s'y être préparés par de longs jeûnes, & par plusieurs jours de continence. Les Historiens racontent que Christophe Colomb entreprit de faire imiter cet exemple aux Espagnols, en les obligeant de se confesser & de recevoir la Communion avant que d'aller aux Mines: mais il eut peine à faire goûter cette nouveauté; & ses Aumôniers mêmes lui représentèrent que l'Eglise n'ordonnant qu'une fois l'année l'approche des Sacremens, il n'appartenoit pas à sa qualité de Viceroi & d'Amiral, d'é-

établir là - dessus de nouveaux préceptes (93).

L'Agriculture étoit si peu exercée dans l'Isle Espagnole, que ses Habitans n'avoient aucune sorte d'outils. Leur instrument universel étoit le feu. Ils brûloient l'herbe de leur Savannes, lorsqu'elles étoient seches; & remuant légèrement la terre avec un bâton, ils y plantoient leur Maïz. Pour faire du feu, ils prenoient deux morceaux de bois, l'un poreux & léger, l'autre d'une substance plus compacte & plus dure: ils piquoient celui-ci dans le premier, & le tournoient avec tant de vitesse, que cette violente collision lui faisoit jetter du feu, qui prenoit facilement dans le plus léger des deux bois. Ce n'est point que l'Isle manquât de pierres, beaucoup plus propres à cet usage; mais ils ignoroient apparemment le secret d'en tirer des étincelles. Le feu leur servoit aussi, presque uniquement, à faire leurs Canots ou leurs Barques. Ils choissoient un arbre, autour duquel ils allumoient du feu, pour le faire mourir. Ensuite, l'ayant laissé secher sur pied, ils y met-

DESCRIP-  
TION DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Comment i  
supplément  
la connoissanc-  
ce des Arts.

(93) On ajoûtoit que la vie des Espagnols, qui se trouvoient éloignés de leurs Femmes, & réduits à de fort mauvais alimens; étoit un jeûne continuel. Ovide, *ubi sup.* Hetrera, *Liv.* 4 Chap. 5.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

toient le feu pour l'abbattre. Les dimensions se prenoient, suivant la grandeur qu'ils vouloient donner au Canon. Ils le creusoiient lentement avec le feu, sans autre peine que de lever le charbon, à l'aide d'une espece de hache, composée d'une pierre verte, très dure, dont les Espagnols n'ont jamais trouvé de Carrieres, dans aucune partie de l'Isle. Ils ont jugé que cette pierre venoit de la Riviere des Amazones, dont on prétend que le limon, exposé à l'air, se pétrifie; mais personne n'explique par quelle voie, des Insulaires, qui n'avoient de commerce avec aucune autre Nation, faisoient venir de si loin ce limon pétrifié.

Leur Gouver-  
nement.

Leur forme de Gouvernement étoit despotique; mais les Souverains n'abusoient pas de leur pouvoir. Ils avoient peu de Loix, & la plus sévère étoit celle qui regardoit le larcin. Le Coupable étoit empalé, sans qu'il fût permis à personne d'intercéder pour lui. Cette rigueur avoit produit, non-seulement beaucoup de confiance & de sûreté dans toutes les communications de la vie, mais encore une extrême éloignement de l'avarice, & tant de disposition à se secourir mutuellement, que l'hospitalité s'observoit à l'égard de tout le mon-

de, sans qu'il fut besoin d'être connu dans une Maison, pour y trouver tous les secours de l'amitié. Aussi voioit-on naître peu de querelles ; & s'il survenoit, entre les Caciques, quelque différend au sujet de leurs droits, il se terminoit presque toujours sans effusion de sang. Les armes n'étoient pas fort meurtrières. Dans les Provinces orientales, on avoit l'arc & les flèches, dont il paroît que l'usage étoit venu des Caraïbes ; mais les autres Parties de l'Isle ne connoissoient que des Javelots d'un bois fort dur, & une espece de Bâtons, ou de Massues, qui se nommoient *Macanas*, larges d'environ deux doigts & pointues par la tête, avec un manche en forme de garde. La succession aux Principautés ne faisoit jamais naître de guerre, parce qu'on la croïoit fondée sur la Nature, qui substitue d'elle-même les Enfans à leurs Peres ; & l'ordre du sang étant certain par les Femmes, les Etats d'un Cacique, qui mourroit sans Enfans, passeroient à ceux de ses Sœurs (94).

Les Maisons des Insulaires étoient bâties sur deux desseins ; & chacun, ayant la liberté du choix, ne consultoit

(94) Ibidem, page 65.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

que son goût ou ses facultés. Les plus pauvres plantoient des pieux en rond, à quatre ou cinq piés de distance. Ils étendoient dessus, des pièces de bois plates, mais fort épaisses, sur lesquelles ils appuioient de longues perches, qui se joignant toutes par la pointe, formoient un toit de figure conique. Ils attachoient à ces perches, des cannes, qui tenoient lieu de lattes, deux à deux, pour les rendre plus solides, & à la distance environ d'une palme. Ils couvroient cette fabrique d'une paille fort déliée, ou de feuilles de Palmier, ou de l'extrémité des mêmes cannes. Pour former les murs, ils garnissoient les intervalles des pieux, de cannes fichées en terre & liées avec une sorte de filasse, nommée *Beschiuchi*, qui croît sur les arbres, d'où elle pend aux branches, & qui est à l'épreuve de la corruption (95). Il s'en trouve de différentes grosseurs; & les moins épaisses pouvant se diviser, on s'en sert à lier les choses les plus fines. Les cannes, qui sont beaucoup plus grosses que les nôtres, en Amérique, étoient si bien affermies par ces liens, qu'elles étoient capables de résister aux vents les plus

(95) On lui attribue aussi quelques vertus médecinales.

impétueux, & si serrées qu'il n'y passoit pas le moindre soufle. On achevoit de donner une parfaite solidité à l'édifice, en plantant, au centre, un grand poteau, au sommet duquel se réunissoient toutes les extrémités des perches. Les plus belles Maisons étoient construites des mêmes matériaux ; mais la forme en étoit différente, & ressembloit beaucoup à celle de nos Granges. Le toit étoit soutenu par une longue pièce de traverse, qui l'étoit elle-même par des fourches plantées au milieu de l'espace, qu'elles séparaient en deux parties. Ces Bâtimens étoient non-seulement plus étendus que les autres, mais plus ornés, mieux couverts ; & plusieurs avoient des vestibules, en maniere de portiques, qui servoient à recevoir les visites. Oviedo assure que les toits en étoient mieux travaillés, que ceux des Villages de Flandres (96).

Quoique le langage ne fût pas uniforme dans toutes les Parties de l'Isle, on s'y entendoit facilement ; & la Langue du Roïaume de Xaragua, qui étoit la plus estimée, s'apprenoit soigneusement dans les autres Provinces. On ajoute qu'elle passoit pour sacrée, c'est-à-dire, Langue de l'Isle.

(96) *Ubi supra*, Livre 6. Chapitre 1.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Religion des  
Insulaires.

à-dire, apparemment, qu'elle étoit employée dans les pratiques de Religion : mais quoiqu'on vante sa douceur (97), il ne paroît pas que dans cet usage elle servît à des opérations fort sensées, ni fort aimables. La Religion de l'Isle Espagnole n'étoit composée que d'un tissu mal assorti des plus grossières superstitions. Les premiers Historiens du Nouveau Monde s'accordent à raconter que le Démon se montroit souvent aux Insulaires, & qu'il rendoit des Oracles, pour lesquels ils avoient une aveugle soumission. Il est même assez vraisemblable que les différentes figures, qu'ils donnoient à leurs Divinités, étoient celles sous lesquelles ils croioient les avoir vûes. Elles étoient fort hideuses. Les plus supportables étoient celles de quelques Animaux, tels que des Crapauds, des Tortues, des Couleuvres, & des Caymans; mais le plus souvent, c'étoit des figures humaines, horribles & monstrueuses, qui avoient tout-à-la-fois quelque chose de bisarre & d'affreux. Si cette

(97) On en peut juger par quelques mots, qui nous viennent de là, tels que *Canoa*, *Aoracha* & *Uracune*, dont nous avons fait, *Canot*, *Hamach* & *Ouragan*, *Savina*, qu'on

trouve dans toutes les Relations, paroîtroit venir de la même source, si Mariana ne le metoit entre ceux que les Espagnols ont conservés de l'ancienne Langue des *Wiligots*.

variété d'Idoles, observe le nouvel Historien, leur persuadoit qu'il y avoit plusieurs Dieux, il n'étoit pas moins naturel qu'un tel excès de difformité les leur fit regarder comme des Etres redoutables, qui pouvoient leur faire plus de mal que de bien. Aussi-tôt l'objet de leur Culte n'étoit-il que de les apaiser. Ils les nommoient *Chemis* ou *Zemez*. Ils les faisoient de craie, de pierre, ou de terre cuite. Comme ils n'avoient aucun Temple, leur usage étoit de les placer à tous les coins de leurs Maisons, d'en orner les meubles, & de s'en imprimer l'image en divers endroits du corps. Il n'est pas surprenant que les aiant sans cesse devant les yeux, ils les vissent souvent dans leurs songes. Ils ne leur attribuoient pas le même pouvoir. Les uns présidoient aux saisons; d'autres à la santé, à la chasse, à la pêche; & chacun avoit son culte. Cependant quelques Ecrivains assurent que les *Zemez* ne passaient que pour des Divinités subalternes, & pour les Ministres d'un Etres souverain, unique, invisible, tout-puissant, auquel on donnoit une Mere, qui portoit cinq différens noms; mais qu'on ne rendoit aucun culte à ce Dieu suprême, ni à sa Mere. L'Historien de Christophe Colomb raconte, après un

Anciennes  
Divinités de  
l'Isle.

DESCRIPT.  
DE L'ISL.  
ESPAGNOLE.

Missionnaire, dont il adopte les Mémoires, que les Zemez étoient comme les esprits tutélaires des Hommes, & que chaque Insulaire s'en attribuoit un, qu'il mettoit au-dessus de tous les autres; qu'ils étoient placés dans des lieux secrets, où les Chrétiens n'avoient pas la liberté d'entrer; qu'un jour quelques Espagnols, s'étant introduits, sans être attendus, dans la maison d'un Cacique, y apperçurent un Zemez, qui faisoit beaucoup de bruit, & qui sembloit dire quantité de choses qu'ils n'entendoient pas; qu'y soupçonnant de l'imposture, ils brisèrent la Statue à coups de piés, & trouverent un long tuyau, dont une extrémité donnoit dans la tête de l'Idole, & l'autre dans un petit coin, couvert de feuillages, sous lesquels ils découvrirent un Homme, qui faisoit dire au Dieu tout ce qu'il vouloit faire entendre au credule Adorateur; que le Cacique les supplia de ne pas révéler ce qu'ils avoient vû, & leur avoua qu'il emploïoit cet artifice, pour se faire paier un tribut, & pour contenir ses Sujets dans la soumission. Il ajoûta que les Caciques avoient trois pierres, qu'ils conservoient religieusement, chacune revêtuë d'une propriété particulière; l'une de faire croître les grains; l'au-

Imposture.  
de Religion.

tre, de procurer aux Femmes une heureuse délivrance ; & la troisiéme, de produire du beau tems & de la pluie. (98)

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

On ne nous a donné la description que d'une seule Fête religieuse des anciens Habitans de l'Isle Espagnole. Le Cacique en marquoit le jour, & le faisoit annoncer par des Crieurs publics. Elle commençoit par une nombreuse Procession, où les Hommes & les Femmes mariés portoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Filles y paroissoient dans leur nudité ordinaire. Un des principaux Habitans, ou le Cacique même, marchoit à la tête, avec un Tambour, dont il jouoit sans cesse ; & la Troupe se rendoit dans un Temple, rempli d'Idoles. Elle y trouvoit les Prêtres, occupés à les servir, & prêts à recevoir les offrandes, dont la plûpart n'étoient que des gâteaux, présentés par des Femmes, dans des corbeilles ornées de fleurs. Après cette cérémonie, les mêmes Femmes attendoient le signal des Prêtres, pour chanter en dansant, les louanges des Zemez. Elles y ajoûtoient celles des anciens Caciques, qu'elles finissoient par des Prie-

Fête religieuse.

(98) Histoire de Saint-Domingue, Livre 1. page 72., après Herrera.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

res pour la prospérité de la Nation. Ensuite les Prêtres rompoient les gâteaux consacrés , & distribuoient les morceaux aux Chefs des Familles. Ces fragmens , qui étoient regardés comme des préservatifs contre toute sorte d'accidens , se conservoient toute l'année. Le Cacique n'entroit point dans le Temple. Il se tenoit assis , à la porte , où jouant sans cesse de son Tambour , il faisoit passer devant lui toute la Procession. Chacun couroit , en chantant , pour aller se présenter à la principale Idole. Il cessoit de chanter devant elle , & se fourroit dans la gorge un bâton propre à le faire vomir. L'esprit d'une cérémonie si bizarre étoit de faire connoître que pour se présenter dignement devant les Dieux , il faut avoir le cœur pur , & comme sur les lèvres (99).

Médecins  
Prêtres.

Les Zemez se communiquoient particulièrement aux *Rutios* ; nom des Prêtres de l'Isle , qui exerçoient avec cet office ceux de Médecins , de Chirurgiens & de Droguistes. Il y entroit beaucoup de fourberies. Lorsque ces Impositeurs consultoient les Zemez , en public , jamais on n'entendoit la réponse du Dieu , & l'on ne jugeoit de l'Oracle que par la contenance du Prêtre.

Les Butios s'appliquoient à la connoissance des Simples. Mais leur maniere de traiter les Malades étoit fort étrange : après diverses cérémonies, ils suçoient la partie infirme ; & feignant d'en tirer une épine, ou quelque chose de même nature, qu'ils avoient eu soin de mettre dans leur bouche, ils déclaroient que c'étoit la cause du mal, avec la malignité de l'attribuer à quelqu'un, qu'ils mettoient, par cette calomnie, dans la nécessité d'avoir recours à leur protection.

Depuis plus de deux siècles, on ne cesse point de rencontrer, dans plusieurs endroits de l'Isle, des figures de Zemez, par lesquelles on croit pouvoir juger des lieux, où les anciennes Bourgades étoient situées. On porte le même jugement de divers amas de coquilles, qui se trouvent sous terre ; parce que les Insulaires mangeoient beaucoup de cette espèce de Poisson. En général, il est rare qu'on creuse la terre, sans y faire d'assez curieuses découvertes. On y reconnoît des pots de terre, des platines, sur lesquelles ils faisoient cuire la cassave, des haches, de ces petites lames d'or qui leur pendoient des narines & des oreilles, & tout ce qui étoit à l'usage de ces Peuples ; mais sur-tout

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE

Découvertes  
souterraines,  
qui font ju-  
ger où étoient  
les anciennes  
Bourgades.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

une grande variété de Zemez. Il ne reste aucune trace de leurs opinions sur l'immortalité de l'ame. Les Historiens rapportent seulement qu'ils admettoient un lieu où les Ames vertueuses étoient récompensées, mais sans aucune notion de la durée de cet état, & qu'ils ne parloient d'aucun supplice pour les Méchans. Chacun plaçoit cette espece de Paradis dans une partie invisible de sa Province. Quelques-uns le mettoient néanmoins vers le Lac de Tiburon, où l'on voit de grandes Plaines couvertes de Mameis, espece de fruit auquel nous avons donné le nom d'Abricot de St-Domingue. Ils prétendoient que les Ames faisoient leur nourriture ordinaire de ce fruit; qu'elles prenoient le tems de la nuit pour en faire leur provision, & qu'elles se tenoient cachées, tout le jour, dans des lieux inaccessibles. Cette opinion sembloit répandre quelque chose de religieux sur les Mameis; & les Vivans avoient la modération de s'en abstenir, pour ne pas exposer les Morts à manquer de nourriture. On juge que la caverne, d'où ils faisoient sortir les premiers Hommes, est la même qui se voit encore dans le quartier du *Dondon*, à six ou sept lieues du Cap françois; elle a 150 piés de

Caverne de  
*Dondon*.

profondeur, & presque autant de hauteur; mais elle est forte étroite. Son entrée est plus haute & plus large que nos plus grandes Portes cochères. La grotte ne reçoit de jour que par cette ouverture, & par un conduit pratiqué, dans la voûte, en forme de clocher. On suppose, que suivant l'opinion des Insulaires, le Soleil & la Lune s'étoient fait un passage par cette voie, pour s'élever au Ciel. Toute la voûte est si belle & si régulière, qu'on a peine à la prendre pour l'ouvrage de la seule nature. Il n'y paroît aucun reste de Statue; mais on y apperçoit, de toutes parts, des Zemez gravés dans le roc; & toute la Caverne est partagée en quantité de niches, assez profondes. Les premiers Historiens rapportent unanimement que peu de tems avant l'arrivée de Christophe Colomb, les Insulaires avoient été avertis d'un événement qui devoit entraîner la ruine de leur repos & de leur liberté. Colomb se fit raconter les circonstances de cette prédiction. Un jour le Pere du Cacique Guarinoex aiant eu la curiosité de consulter les Zemez, sur ce qui arriveroit dans l'Isle, après sa mort, leur réponse avoit été qu'il y viendroient bientôt des Hommes qui auroient du poil au menton, & qui seroient vêtus de la tête

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE

Prédiction  
qui annon-  
çoit aux Insu-  
laires la con-  
quête de leur  
Isle.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

aux piés ; que ces Etrangers mettroient en pièces les Divinités de l'Isle, & qu'ils en aboliroient le Culte ; qu'ils porteroient à leurs ceintures de longs instrumens de fer, avec lesquels ils feroient un Homme en deux ; enfin qu'ils dépeupleroient l'Isle, de ses anciens Habitans. Cette effroyable menace s'étoit divulguée, & n'avoit pas manqué de jeter la consternation dans tous les esprits. On avoit composé, là-dessus, une Chanson lugubre, qui se chantoit à certains jours. Le nouvel Historien, reconnoissant qu'on ne peut douter d'un fait si bien attesté, croit, avec la même confiance, que Dieu avoit forcé l'Esprit d'erreur de donner ces lumieres à des Peuples qu'il séduisoit depuis long-tems ( 1 ). Mais il reste à demander dans quelle vûe ? Lorsque, loin de les disposer aux Christianisme, un avertissement de cette nature sembloit devoir les attacher plus que jamais à des Dieux assez éclairés pour pénétrer dans les ténèbres de l'avenir, & assez bons pour faire connoître à leurs Adorateurs les maux qui les ( 2 ) menaçoient.

( 1 ) Histoire de Saint-Domingue, Liv. 1. p. 84, après Herrera & Oviedo.

( 2 ) On trouvera les mêmes prédictions au Mexique & au Pérou.

Quoiqu'on se propose de recueillir , dans un Article séparé , les productions naturelles des Antilles , on n'abandonnera pas la méthode à laquelle on s'est attaché jusqu'à présent , d'observer , sous le nom de chaque Pais , ce qu'il produit de particulier , ou plus parfaitement , ou dans une plus grande abondance. Entre les Animaux de l'Isle Espagnole , les Quadrupedes ne méritent d'être nommés , que pour faire remarquer qu'en la découvrant on n'y en trouva que de cinq especes ; & comme ils étoient sans défenses , les Chiens & les Chats espagnols ne furent pas long-tems à les détruire. Les Insulaires les nommoient *Utias* , *Chemis* , *Mohuis* , *Coris* , & *Gofchis*. Il paroît que les plus grands ne l'étoient pas plus que nos Lapins ordinaires , dont les trois premières especes tenoient beaucoup , & que tous avoient la chair assez bonne. L'*Utias* étoit de la grosseur d'une Souris , & le *Cori* , de celle d'un petit Lapin. On voïoit des *Utias* tout blancs ; mais , dans le plus grand nombre , les couleurs étoient mêlées. Le *Cori* étoit blanc & noir. Il n'avoit point de queue , & sa gueule ressembloit à celle d'une Taupe. Les *Gofchis* étoient de petits Chiens muets , qui servoient d'amusement aux Fem-

 Animaux de  
 l'Isle.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

mes, & qu'elles portoient entre leurs bras. On les emploïoit aussi à la chasse, pour éventer les autres animaux. Comme ils n'étoient pas moins bons à manger, ils furent d'une grande ressource pour les Espagnols, dans les premières famines auxquelles ils se virent réduits. On en distinguoit plusieurs sortes : les uns avoient la peau tout-à-fait lisse ; d'autres étoient couverts d'une laine fort douce, & le plus grand nombre n'avoit qu'une espece de duvet, fort tendre & fort rare. Leurs couleurs étoient aussi variées que celles de nos Chiens, & beaucoup plus vives.

Volailles Les anciens Habitans de l'Espagnole  
& autres Oiseaux de l'Isle. n'avoient aucune sorte de Volaille domestique ; & l'on ne voit point dans cette Isle, ni dans les Isles voisines, autant de sortes d'Oiseaux qu'en Europe : mais il s'y en trouve d'une beauté dont les nôtres n'approchent point. Les Hirondelles, les Corneilles, les Tourterelles, les Ramiers, les Oies & les Canards sauvages y sont à-peu-près les mêmes. On y voit aussi des Canards dont le plumage est tout blanc, à l'exception de la tête, qui est d'un très beau rouge. Les Espagnols y en ont porté de musqués ; & c'est la seule espece qu'on élève, autant pour leur grosseur

grosseur que pour la beauté de leur plumage. Ils font plusieurs pontes par an ; & l'on observe que les Cannelons , qui viennent de l'accouplement de ces Canards étrangers avec les Canes de l'Isle , n'en font point d'autres. Les Oies n'ont des Petits qu'une fois l'année : mais toutes les autres espèces de Volailles , qu'on a trouvées dans les Bois de l'Isle , ou qu'on y a portées , produisent indifféremment dans toutes les saisons ; & l'on n'auroit pas de peine à les élever , si elles n'étoient sujettes à une maladie qu'on nomme *les Pians* , & qui en fait mourir un fort grand nombre. Ce qu'on voit aujourd'hui de plus commun dans les basses cours , ce sont des Poules Pintades , qui y sont venues de Guinée ; des Paons , qu'on a trouvés en abondance sur les bords de la Rivière de Neyva , & des Faisans. L'Isle avoit des Pintades un peu différentes de celles d'Afrique , & moins grosses ; mais il n'a jamais été possible de les rendre domestiques. Si l'on met leur œuf sous une Poule ordinaire , les Poussins n'ont pas plutôt leurs ailes , qu'ils (4) disparoissent.

Ce qu'on a pris , dans la même Isle ,

(35) Hist. de St. Domingue , pag. 39 , après Oyiedo , Liv. 5.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

pour des Perdrix rouges & des Ortolans, n'est au fond que différentes especes de Tourterelles. Les nôtres, surtout, y sont fort communes. Le Picvert a toutes les propriétés de celui de France ; mais il l'emporte beaucoup par la beauté de son plumage, qui est rouge & noir, sur un fond jaune. Les François l'ont nommé Charpentier, à l'exemple des Espagnols ; parce qu'en piquant le bois, de son bec, il fait beaucoup de bruit. Le nombre en est si grand, qu'on est quelquefois contraint d'abbattre des Edifices dont ils ont criblé les poutres. L'Isle a son Rossignol, quoique par la figure & le chant, cet Oiseau approche assez peu du nôtre ; mais il doit son nom au plaisir que les premiers Espagnols ressentirent de l'entendre chanter, au mois de Décembre. On y trouve une espece de Linotte, dont le ramage est très agréable. Malheureusement elle est rare ; & l'on remarque, en général que le chant des Oiseaux ne fait pas, dans l'Isle Espagnole, un agrément de la Campagne & des Bois. S'ils plaisent aux yeux, plus que les nôtres, ils flattent moins les oreilles ( 5 )

Oiseaux de  
proie.

Les Oiseaux de proie y sont en grand

( 5 ) Ibidem, page 40.

nombre , & d'espèces fort différentes. On y voit sur-tout quantité de *grands Gofiers* , que plusieurs Ecrivains confondent mal-à-propos avec le Pélican , mais qui tiennent de sa nature & de celle du Cormoran. La couleur de cet Oiseau est d'un cendré obscur. De la partie inférieure de son bec , qu'il a fort long & fort large , pend une espèce de bourse , qui lui sert de magasin , & de laquelle il tire son nom. Il ne cesse point de pêcher jusqu'à ce qu'il l'ait remplie ; après quoi il digere à son aise. Cette description n'a rien qui puisse le faire juger différent de celui d'Afrique. Cependant on ajoute que sa couleur change , le long des Rivières , & que dans quelques endroits du moins il est d'un fort beau blanc (6). Un autre Oiseau de proie , fort commun dans l'Isle , est le *Malsenis* , qui approche du Faucon & de l'Aigle. Quantité d'autres , auxquels on donne indifféremment les noms de *Pêcheurs* , ou d'*Aigrettes* , sont de vrais Hérons , qui diffèrent peu des nôtres.

Les Perroquets sont des Habitans naturels de l'Isle Espagnole , où l'on en voit de toutes les espèces & de toutes les couleurs. Les *Flamingos* , ou les *Fla-*

Autres Oiseaux.

Flamingos;

(6) *Ibidem* , p. 44. & précédentes.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

*mands*, y bordent les Marais en grand nombre de troupes ; & comme ils ont les piés d'une extrême hauteur , on les prendroit de loin pour un Escadron rangé en bataille. Leur grosseur est celle d'une Poule - d'Inde ; & leurs plumes sont d'un très bel incarnat , mêlé d'un peu de blanc & de noir. La chair n'en est pas bonne à manger ; mais leur langue passe pour un morceau délicat. Le Colibry , que les Espagnols ont nommé *Tominejo* , parce que dans son extrême petitesse il ne pèse avec son nid qu'environ deux de ces petits poids qu'on appelle *Tominos* , en Espagne , est un peu plus gros néanmoins que celui du Canada, que les François appellent Oiseau-mouche , & dont le corps , en comprenant les plumes, n'a que la grosseur d'un Hanneton. Ses couleurs, dans l'Espagnole , sont le rouge , le noir , le verd & le blanc , avec des nuances d'or sur le verd & sur le rouge. Il a sur la tête une petite aigrette noire. Sa gorge est d'un rouge très vif ; son ventre est d'un beau blanc ; & tout le reste , d'un verd de feuille de rolier. Il a le bec un peu crochu , au lieu que l'Oiseau-mouche du Canada l'a tout droit. La femelle n'a , de toutes les couleurs du mâle , que le blanc sous le ventre. Un cendré clair

Le Colibry ,  
ou Tominejo.

est celle de tout le reste de son plumage. Le bec & les pattes de ce charmant Oiseau sont fort longs. Quelques-uns lui donnent un chant fort mélodieux ; & d'autres prétendent qu'il ne fait pas d'autres bruit que celui du bruissement de ses aîles , qui est assez fort , parce qu'il a le vol très rapide.

La Mouche luisante , que les anciens Insulaires nommoient *Locuyo* , & qui a conservé le même nom parmi les Espagnols , est une espece d'Escarbot , moins gros , de la moitié , qu'un Moineau. Il a deux yeux à la tête , & deux sous les aîles , d'où il sort un feu qui jette une très grande lumière. On voyage , on lit même , à sa clarté ; & les Insulaires n'avoient pas d'autres flambeaux pour s'éclairer pendant les ténèbres. Ils prenoient ces petits animaux la nuit , avec des tisons embrasés , dont la vûe les faisoit approcher ; & lorsqu'on les avoit fait tomber , ils ne se relevoient point. Ce qui les fait briller est une humeur , qui produit le même effet sur les mains & le visage , quand on s'en est frotté. Mais ils n'ont qu'une saison , qui est celle des grandes chaleurs ; & c'est avec beaucoup de peine qu'on les garde plus de huit jours. Nos mouches communes , qui ont passé dans les An-

Mouches extraordinaires



tilles sur nos Vaisſeaux, y ont ſi prodigieusement peuplé, qu'on ne ſauroit tuer une piece de gibier, un peu loin des Habitations, qui ne ſoit couvert<sup>n</sup> & corrompue, en peu d'heures, par ces Infectes. Les Rats & les Souris, que ces Iſles ont reçus de nous par la même voie, y cauſent auſſi des ravages incroyables. Parmi les autres infectes, on remarque pluſieurs eſpeces de Scorpions, une ſorte d'Eſcarbot qu'on a nommé *Rhinoceros*, diverſes ſortes de petits Léſards, d'Araignées & de Fourmis; & des Couleuvres, dont quelques-unes ſont aſſez groſſes pour avaler des Poules entieres. Mais tous ces Animaux ne ſont pas venimeux, à la réſerve de certains Scorpions, qui naiſſent dans la preſqu'Iſle de Samana, & d'une Araignée à cul rouge, la plus grande & la plus monſtrueuſe qu'on connoiſſe au monde.

Description  
de l'Eſcarbot  
*Rhinoceros*.

L'Eſcarbot *Rhinoceros* eſt un animal ſi curieux, qu'il mérite particulièrement une deſcription, d'après Oviedo & le nouvel Historien. Quelques tems après qu'on a coupé un Palmier, une eſpece d'Eſcarbot y produit quantité de vers cornus, que les Habitans recherchent avec ſoin, & qui paſſe pour un mets fort délicat. Ce n'eſt qu'une

graisse, douce & agréable, enveloppée d'une pellicule ondulée en volute. Sa figure rebute, & cause une sorte d'horreur que tout le monde ne sauroit vaincre; mais la plûpart s'y font bientôt. L'Escarbot qui les enfante est celui qu'on a nommé *Rhinoceros*. C'est une sorte de Mouche volante, qui a le nez fort allongé, en forme de corne un peu cintrée, d'où lui est venu ce nom. Cette corne est ornée d'une double épouffette, l'une en dessus, & l'autre en dessous. Il sort, de ses narines, deux barbillons mobiles, qui ont plusieurs articles terminés par de jolis ombelles veloutés, qui lui servent d'oculaires. Il a la tête couverte d'un casque tout d'une piece, un peu en bosse, d'un noir luisant très poli, d'une consistance ferme, brune & cassante. Sa gueule, fendue horizontalement, renferme deux mâchoires, armées de bonnes dents. Son thorax est osseux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois nœuds, ou trois articulations. Ces bras sont recouverts, & terminés par une patte fourchue, arpillonnée & velue. Un peu au-dessous, ils s'emboîtent dans une échancrure, qui se trouve dans la partie supérieure du ventre. De chaque côté, il y a un pié, tout semblable aux bras qu'on

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

vient de décrire, enchassé dans un corselet fait de plusieurs pièces, qui s'unissent avec le plastron. Du bas ventre, il sort pareillement deux pattes, qui ne sont pas différentes des autres. Plusieurs tuniques, rangées les unes sur les autres, terminent en bas cet insecte, lequel porte en dessus quatre aîles; deux intérieures, fines & tissues comme de la gaze; & deux extérieures qui sont raïées, noires, ovalles, seches & raïonnantes (7).

L'Iguana.

C'est dans l'Isle Espagnole qu'on a commencé à connoître une sorte d'Amphibie, que les anciens Insulaires nommoient *Ivana* ou *Iguana*, & qu'on voit aussi souvent dans l'eau, que sur le haut des arbres (8). Il tient du Léopard & du Crocodile; mais il a cet avantage, sur l'un & l'autre, que sa chair est un aliment délicieux. Cependant on assure qu'elle est nuisible à ceux qui sont atteints des maladies honteuses. Quelques-uns le mettent au nombre des Serpens, parce que sa peau a les mêmes couleurs. Sa figure est horrible; mais il n'y a point d'Animal plus doux & moins mal-faisant. Les plus grands ont deux palmes & demie de

(7) *Ibid.* Page 45.

mais un peu différens.

(8) Il s'en trouve aussi dans les Indes orientales,

Voiez la Description de l'Isle de Ceylan,

long, & un peu plus d'une palme de large. L'Iguana a des pattes de Léopard, la tête plus grosse, & une queue, qui est le double de son corps pour la longueur; ses dents sont fort aigües. Il est muni d'un long & large jabot, qui lui pend jusques sur la poitrine. Ses pattes de devant sont plus longues que celles de derriere, avec des doigts dont les ongles sont comme les serres d'Oiseau de proie, quoiqu'incapables de rien ferrer fortement. Enfin il a, dans toute la longueur du dos, comme une nageoire, élevée & crêtée en forme de scie. On en voit souvent de forts petits, qui sont apparemment d'une espece particuliere. Cet Animal est absolument muet, & n'a aucune sorte de cri. Il est d'une douceur & d'une patience extraordinaires. On peut le tenir trois semaines à l'attache, sans aucune nourriture, & sans qu'il fasse le moindre mouvement pour se dégager. Les aliments qu'on lui donne sont de la cassave & des herbes. Il ne peut nager que lorsqu'il est petit; & dès qu'il a toute sa taille, le mouvement manque à ses pattes pour le soutenir sur l'eau. Ses œufs, qu'il fait dans le sable, le long des Rivières & des Ruisseaux, montent ordinairement à quarante ou cinquante.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

On observe qu'ils ne cuisent point dans l'huile ni dans le beurre, mais uniquement dans l'eau. Ils sont de la grosseur d'une noix, & leur enveloppe n'est qu'une petite peau fort déliée. Il n'est pas difficile de prendre l'Iguana, parce qu'il se laisse aisément approcher. On le chatouille doucement sur le dos, tant dis qu'il se laisse saisir par le col avec un nœud coulant (9).

Crocodiles  
de l'Isle Espagnole.

Quoiqu'on ait parlé des Crocodiles & des Manates, ou Lamentins, dans les Descriptions de l'Afrique & de l'Asie, il ne fera point inutile de représenter ces deux especes d'Animaux dans une autre Hemisphere, pour en faire observer les différences. On a déjà remarqué que les Crocodiles portent le nom de Caymans, en Amérique. On n'y a point, comme à la Chine, l'art de les apprivoiser; mais ils y ont un instinct admirable, pour aller chercher leur proie jusques dans les Forêts, où ils dressent fort adroitement des embuches aux Cochons marons, & à d'autres Animaux, qu'ils surprennent presque toujours. Les Chasseurs mêmes ont quelquefois le malheur d'y être pris. On vante la legereté des Caymans de Cuba, qui gagnent, dit-on, les Hommes

à la course. Ils piquent leur queue en terre , pour s'élancer d'une grande vitesse ; mais comme c'est toujours en ligne droite , il suffit , pour les éviter , de courir en serpentant. Ceux de l'Isle Espagnole quittent rarement les Rivières , où ils se tiennent en embuscade aux passages & aux abreuvoirs. Ils n'attaquent ordinairement les Hommes qu'après en avoir reçu quelque offense ; mais ils font la guerre à tous les autres Animaux. La nature leur apprend à les saisir toujours par le museau , pour leur ôter la respiration. Ensuite ils les entraînent au fond de l'eau , où ils les laissent pourrir avant que de manger. Ils aiment les odeurs fortes ; & celle qu'ils jettent eux-mêmes approche de celle du musc. Les Corneilles du Pais sont fort avides de leurs œufs , qu'elles éventent sous le sable , où cet Amphibie les cache , & où la seule chaleur du Soleil les fait éclore , comme ceux de la Tortue. On assure qu'il se trouve des Caymans de vingt-cinq piés de long , & de la grosseur d'un Bœuf. Les Insulaires , qui ont à passer un Lac ou une Rivière , jettent sur l'eau des vessies enflées , après lesquelles ces dangereux Animaux courent aussi-tôt ; & la crainte , que leur vue



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Lamentins  
ou Manatis.

inspire, se change en amusement (10). L'Historien observe que suivant quelques Auteurs, la plupart des singularités, qu'on attribuoit anciennement à la Sirene & au Dauphin, se trouvent dans le seul Lamentin. Mais il ajoute qu'il n'est pas aisé de les y reconnoître. Le Lamentin, dit il, n'a jamais chanté. Il jette des larmes & se plaint, lorsqu'on le tire à terre; & de-là vient le nom qu'il a reçu des François. Sa figure n'approche point de celle qu'on suppose au Dauphin; & la seule ressemblance qu'il ait avec lui, c'est qu'il paroît assez ami de l'espèce humaine. Deux nageoires, qu'il a sous les deux épaules, à-peu-près de la figure de deux mains, & dont il se sert également pour nager & pour porter ses petits, l'ont fait nommer *Manati* par les Espagnols. Le premier, comme on doit l'avoir observé, qui ait pris cet Animal pour la Sirene des Anciens, fut Christophe Colomb; mais cet imagination, d'un Homme qui donnoit volontiers dans le merveilleux, pour rendre ses découvertes plus célèbres, n'a pas fait de fortune après lui. La femelle du Lamentin met bas & allaite ses petits, à la manière des Vaches; ce qui lui a fait donner le nom de Vache.

marine. Sa tête ressemble , d'ailleurs , à celle d'un Bœuf ; mais il a le museau plus enfoncé , le menton plus charnu , & les yeux plus petits. Sa couleur est d'un brun foncé. Il s'en trouve de vingt piés de long ; & d'environ dix piés de large , du moins vers les épaules , car cette largeur va toujours en diminuant vers la queue. La chair salée du Lamentin a le goût de celle du veau , mais elle est plus agréable & se conserve plus long-tems. La graisse qu'on en tire est aussi très bonne , & ne rancit point. Sa peau est un excellent cuir. Il se forme dans sa tête une espece de Bezoard , à laquelle on attribue d'admirables propriétés pour la colique & la pierre. On ne tue gueres les grands Lamentins que sur les bords de la Mer ou des Rivières , lorsqu'ils y vont paître ; mais les petits se prennent souvent dans les filets. On fait des récits fort étranges de leur facilité à s'appriivoiser (11).

(11) Gomera raconte qu'un Cacique nourrissoit un Lamentin dans un petit Lac des Gonaives , où cet Animal est en effet plus commun que dans aucun autre lieu. Il l'avoit rendu si familier , qu'en l'appelant , il le faisoit venir à lui. Il le chargeoit , sur le dos , de tout ce qu'il vou-

loit , & le Lamentin portoit paisiblement son fardeau jusqu'à l'autre bord. Un Espagnol s'avisa de l'appeller un jour , & le blessa d'un coup de fusil. Cet accident le rendit si circonspect , qu'il n'approchoit plus de la rive , sans avoir bien examiné si celui qui l'appelloit étoit

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Coquillages  
& Poissons.

Après les tempêtes, connues sous les noms de coups de Sud, de Nord & d'Ouragans, les Rivages de l'Isle Espagnole se trouvent remplis de coquillages, d'un lustre & d'une beauté extraordinaires. Les plus curieux sont le Lambis, le Burgot, le Pourpre, la Porcelaine, les Cornets & les Pommes de Mer. Quoique les Côtes ne soient pas fort poissonneuses, il ne faut pas s'en écarter bien loin pour y pêcher une grande abondance d'excellens Poissons. On nomme, entre les plus communs, la Raie, le Congre, l'Ange, le Mulet, le Marsouin, la Bonite, la Dorade, & le Pilote. Il s'y trouve, par-tout, des Limaçons & des Ecrevisses de Mer, des Moules, des Crabes & des Cancres. On y a trouvé des Perles. L'Ambre gris y est rare ; mais quelquefois les tem-

Indien ou non ; ce qu'il reconnoissoit à la barbe. Enfin il disparut tout-à-fait, après une grande crue d'eau, qui l'entraîna peut-être à la Mer, avec laquelle le Lac communique. Histoire des Indes, Liv. 1. Chap. 31. On lit aussi dans Herrera, qu'un Lamentin de l'Isle Espagnole venoit à terre, lorsqu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui donnoit à la main, & suivoit, jusques dans les maisons,

ceux qui le nourrissoient. Il y jouoit avec les Enfans. Il paroissoit prendre beaucoup de plaisir à la Musique. Il souffroit qu'on montât sur son dos, & passoit jusqu'à dix Hommes à la fois, d'un bord du Lac à l'autre. Il y a beaucoup d'apparence que ces deux Histoires, sont la même, avec des alterations qui arrivent aux faits, en changeant de bouche ou d'Ecrivain.

pêtes en amenant. On n'y a jamais vu de Corail; à moins qu'on ne veuille donner ce nom à diverses sortes de Madrepores ou de Panaches de Mer.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Especie de  
Cancres, nom-  
mée Agama.

On pêche, dans ces Parages, deux sortes de Cancres; la premiere, qui se nomme *Agama*, se prend dans les filets. C'est un Animal d'environ sept pouces de long, sur quatre de large. Son cerapouste, ou sa coque, est de figure quarrée, velue, chagrinée, un peu enflée, marquetée de plusieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées & ornées de poil. Ses yeux, éloignés l'un de l'autre d'environ deux pouces, sont de la grosseur d'un pois, & d'un noir luisant, enchassés dans deux orbicules arrondis. Sur son front, qui est plat, on voit à droite & à gauche deux larges plaques, crenelées, remplies de poil, surmontées de deux autres; mobiles, toutes quatre en divers sens, par le moien de deux jointures. Du milieu de ces plaques sortent deux cornes, & quatre pointes, dont le bout est fendu en pincettes. La gueule est au-dessous, dans une fofsette ovale, couverte de plusieurs barbillons.

La seconde especie est le *Pagurus* des Anciens. Il s'en trouve beaucoup sur les Rochers escarpés, où l'on ne peut dou-

*Pagurus* des  
Anciens.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

ter qu'il ne grimpe. Il fréquente aussi les hauts fonds, & les endroits les plus féconds en Madreporés, en Panaches, en Litophytes, sur-tout dans le voisinage des Isles Caraïbes. L'écaille de ce Cancre est presque ronde; le fond en est roussâtre, & tout le dehors est parsemé de piquans. Son museau est armé de cornes peu saillantes. Ses yeux sont enfoncés, couchés de travers, & défendus de plusieurs pointes, qui leur servent de paupieres. Il sort, de ses narines, quantité de longs filets plians & mobiles. Sa gueule n'est pas différente de celle des Crabs, auxquels il ressemble aussi par le plastron. Ses deux bras sont fort grêles, & ses mordans médiocres, en comparaison du reste du corps. Les quatre autres piés, qu'il a de chaque côté sous le ventre, sont grossiers; mais ils ont chacun leur articulation, avec un ardillon noirâtre, à leur extrémité. La chair est coriassée, & d'un goût sauvage (12).

Crabs.

Les Crabs, qui se trouvent en abondance sur toutes les Côtes, sont un des plus utiles présens dont les Insulaires soient redevables à la Nature. On en distingue particulièrement trois es-

(12) *Ibid.* pages 30 & 31.

ces : ceux de Mer , ceux de Montagnes & ceux de Rivières. Les premiers & les plus communs n'habitent point la Mer ; mais ils vont s'y rafraîchir : & c'est ordinairement sur ses bords qu'on les trouve. Ils sont d'une extrême ressource pour la nourriture du commun des Habitans. Les seconds sont rouges, s'arrêtent dans les lieux secs , & sont plus estimés que les premiers. Mais ceux des Rivières passent pour les meilleurs. Le Soldat est aussi une espèce de Crabe , ou d'Ecrevisse de Mer , qui se trouve sur toutes les Côtes , & qui ne fait point un mauvais aliment. Ce nom lui vient de ce qu'il est armé par tout le corps , excepté vers le bas où il est nu , & si sensible , que dès qu'il est né , il se jette dans la première coque qu'il rencontre. Mais il suffit d'approcher la coque du feu, pour l'en faire déloger (13).

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Le Soldat.

Dans ces grandes herbes qui se nomment *Sargasses* , & qui paroissent en divers endroits sur la surface de la Mer , mais dont le grand nombre est au fond de l'eau & sur les Côtes, on trouve, entre plusieurs autres espèces d'Animaux marins , une prodigieuse quantité de Tortues. On n'en distingue que deux es-

Deux sortes  
de Tortues.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

peces , autour de l'Isle (14). Celles qu'on nomme Tortues franches, recherchent les pâturages gras & bien fournis d'herbes. Les autres , qui sont connues sous le nom de Carret , & dont l'écaille fait un riche commerce , se plaisent ordinairement dans les lieux pierreux , couverts seulement d'un peu de mousse.

**Le Pilote.**

Entre les Poissons particuliers à cette Mer , on remarque le Pilote , qui tire son nom , de la fidélité avec laquelle il s'attache aux Navires qu'il rencontre , & devant lesquels il ne cesse point de nager , qu'il ne les ait conduits dans

**La Galere.**

un Port. La Galere est une autre espece de petit Poisson , ou plutôt un insecte , dont la peau , enflée & pleine de vent , lorsqu'il la pousse hors de l'eau , paroît ornée de toutes les couleurs & lui sert comme de voiles. Mais on n'y touche pas impunément. Pour peu qu'on mette la main dessus , elle est infectée d'une glue mordicante , qui cause les plus vives douleurs , & l'on prétend avoir observé que le mal augmente , à mesure que le Soleil monte sur l'horison. Le

(14) On trouve , dans les Voïages de Dampier , de curieuses observations sur les Tortues en général , & sur leurs transigrations périodiques. Elles paroîtront dans un autre Article.

Perroquet de Mer, les Poissons qu'on nomme de *Roche*, dont les couleurs sont un mélange éclatant d'or & d'azur, le Hérifson, le Crapaud de Mer, & une espece fort singuliere de petit Cochon marin, sont d'autres productions des mêmes Parages.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Pour les Arbres & les Plantes de l'Isle Espagnole, on doit regretter qu'un Ouvrage annoncé depuis long-tems (15) n'ait point encore vû le jour. Mais, en attendant les lumieres qu'on doit se promettre des Observations de deux siècles, qui s'y trouveront apparemment rassemblées, il me suffira, pour remplir mes engagements, de recueillir, dans les anciennes Relations, ce qu'elles ont de plus curieux sur cet article. Oviedo, qui devoit au titre de son Ouvrage, non-seulement les recherches par lesquelles il s'est efforcé de l'enrichir, mais encore toute l'exactitude d'un Historien Philosophe, commence par le dénombrement des Arbres, que les premiers Conquistans apportèrent de Castille. Il explique leurs progrès sous un climat étranger, & les raisons qui en firent perir un grand nombre. Ce détail n'est pas sans utilité (16) :

Arbres &  
Plantes.

(15) Par le nouvel Historien, Liv. I.

(16) Je ne changerai rien au vieux langage du

mais attachons-nous aux simples productions de l'Isle.

Traducteur. On a donc apporté quelques Orangers de Castille, en cette Isle-Espagnole, partie douce, partie aigres, qui s'y sont bien augmentés & multipliés, tant en cette Cité de San-Domingo & Héritages d'icelle, comme ès autres endroits de cette Isle, peuplé de Chrétiens. *Item*, des Limoniers & Citroniers, en aussi grand nombre qu'en grande bonté; si qu'il n'y en a point de meilleurs dans l'Andalousie. *Item*, plusieurs Figuiers, produisant fort bonnes figues toute l'année, & ces Arbres y viennent fort bien. Les figues sont de celles qu'on appelle, en Castille, *Godenes*, & en Arragon & Catalogne *Burgacotes*: la plupart desquelles ont les petits grains de dedans rouges, combien qu'aucuns soient blancs. La feuille de ces Figuiers tombe, & sont sans icelle une partie de l'année; mais ils commencent à bourgeonner & jeter leur feuille, au mois de Février; & à la Primevere, au mois de Mars, commencent à s'en revêtir. *Item*, plusieurs Grenadiers, doux & aigres, garnis de fort bonnes grenades. *Item*, des Coings, mais qui ne viennent pas

bien, ni en si grande abondance que les fruits susdits; car avec ce qu'ils sont petits, ils ne sont pas fort bons, ains rudes. Ce n'est toutefois sans espoir qu'ils viendront meilleurs avec le tems. *Item*, quelques Palmes ont été plantées en cette Cité & en plusieurs Héritages. *Item*, aucuns noiaux de Dattes, qui en produisent de fort belles; mais on ne les fait pas bien accourir par deçà; & encore qu'aucuns en mangent, elles ne sont si parfaites, faute de les savoir accourir. *Item*, plusieurs & fort beaux Cassiers, & avec cette excellente beauté, ils sont grands. Si est-ce toute fois qu'ils n'ont été apportés d'Espagne, & n'y en avoit aucunement en cette Isle; mais on a semé les pepins, lesquels y sont bien venus. *Item*, l'on a planté en cette Cité plusieurs sèps & provins de Vignes, lesquels certes rapportent de bons raisins, & crois qu'ils y viendroient à foison si l'on mettoit peine à les planter & cultiver comme il est besoin. Mais parce que la terre est humide, si tôt que la Vigne a rendu son fruit elle recommence incontinent à bourgeonner, pourvu qu'on la souisse & accou-

Le *Hobo* est un grand Arbre , beau & frais , qui donne un ombrage fort sain. Son fruit , qui ressemble à des petites prunes , avec un fort gros noïau , est de couleur jaune , de bon goût & d'une odeur agréable ; mais si l'on en mange beaucoup , il gâte les dents. Les bourgeons & l'écorce , bouillis dans l'eau , la rendent fort bonne à laver la

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Le *Hobo*.

tre , si qu'elles perdent bientôt leur naïve bonté , & sont incontinent usées.

*Item* , de grands & beaux Oliviers , mais qui n'apportent que des feuilles , sans aucun fruit ; & c'est chose grandement esmerveillable , que tous les fruits à noïau qu'on apporte d'Espagne , prennent bien racine & croissent assez , mais ne rapportent que des feuilles & point de fruit. J'ai pourtant apporté de Tolède quelques noïaux de Pêches , de Presles , d'Alvers , de Prunes , de Frayles , de Cerises , de Guines & de Pommes de Fin , que j'ai fait semer , & pas un n'a pris racine.

*Item* , les Plantins , qui croissent si bien ici , que j'en ai plus de quatre mille piés dans mes Jardins , & qu'ils sont communs à présent dans toute l'Espagnole & les autres Isles , y furent apportés de l'Isle de la grande Canarie , l'an

1516 , par Frere Thomas de Berlanga , de l'Ordre des Freres Prescheurs , & j'ai appris de plusieurs Personnes dignes de foi , que ce fruit est de l'Inde orientale. *Item* , les douces Canes , desquelles on fait le Sucre , dont sourdent si grands profits , ont été apportées des Isles Canaries. Pierre d'Atienca fut le premier qui les planta en cette Isle , en la Cité de la Conception de la Vega ; & le Lieutenant de la Vega , Michel Valletero , natif de Catalogne , fit premièrement le Sucre : mais le Bachelier , Gonçalo de Velosa y amena des Ouvriers , & fut le premier qui fit un Pressoir & un petit Moulin , dans l'Yaguaté , à une lieue & demie du Fleuve de Nicão. Oviedo , Liv. 8. Chap. 1. & Liv. 4. Ch. 8. Acosta , Livre 4. Chapitre 31 & 32 , confirme les mêmes choses.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

barbe , & à servir de bain pour les Voyageurs fatigués. L'ombre du Hobo est si saine , qu'on y suspend volontiers les hamacs , pour dormir sous ses branches. Oviedo reproche à Pierre Martyr de s'être trompé , lorsqu'il a mis cet Arbre au nombre des Myrobolans. Il vante une autre de ses propriétés , qu'il a vérifié , dit-il , par sa propre expérience : c'est que dans la disette d'eau , ses racines en fournissent abondamment. Il suffit de les découvrir , d'en couper une & de la porter à la bouche , en tenant , de la main , l'autre bout levé. Il en sort aussi-tôt quelques gouttes d'eau , & bientôt assez pour soulager la plus grande soif (17).

**Le Caymito.** Le *Caymito* , Arbre commun aux Isles de l'Amérique , a les feuilles presque toutes rondes , vertes d'un côté , & si rousses de l'autre , qu'elles paroissent avoir passé sous le feu. Son fruit , dans le Continent , est rond , & de la grosseur d'une balle de paume ; au lieu que dans l'Isle Espagnole , il est longuet & n'a pas la grosseur du doigt. Sa poulpe est blanche , moelleuse & pleine de sève. On la compare à du lait épais , qui tourne en fromage. Elle est saine

& se digere facilement. Le bois est dur , & propre à toutes sortes de construction : mais il demande qu'on le laisse sécher , avant que de le mettre en œuvre (18).

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Le *Higuero* (19) est un Arbre de la hauteur du Meurier. Il produit des Courges , les unes rondes , d'autres longues , dont les Insulaires font différentes sortes de très beaux vases. Son bois , qui est fort dur , sert à faire des chaises & d'autres meubles. La feuille est longue & étroite , mais plus large vers la pointe , d'où elle va toujours en diminuant vers le pié. Les Indiens mangent la poulpe du fruit , dans sa fraîcheur. Il est de la grandeur d'un pot de deux quarts , & plus ; mais il va , comme ses feuilles , en diminuant de haut en bas , où il n'est pas plus gros que le poing.

Le Higuero.

Le *Xagua* , dont on fait de très beaux fûts de lance , dans plusieurs parties de l'Amérique , est de la hauteur du Frêne. Son bois est pèsant , dur , & d'un fort beau lustre , entre gris & fauve. Il

Le Xagua.

(18) Le même , Chapitre 3.

(19) L'Auteur fait observer que dans *Higuero* il faut prononcer l'u long & le distinguer de l'e , ainsi

qu'on ne pense pas , dir il , que ce soit *Higuero* ou *Higuera* , qui signifie Figuier ; de *Higo* , Figue. *Ibid.* Chapitre 4.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

produit , dans l'Isle Espagnole , un fruit de la grosseur du Pavot , auquel il ressemble fort , excepté qu'il n'a point de petites couronnes. On le mange dans sa maturité , & l'on en tire une eau fort claire , dont on se lave les jambes pour se délasser. Les Insulaires en font aussi une peinture , qui noircit beaucoup , & qu'ils mêlent avec la Bixa , autre peinture d'un rouge très fin , pour se colorer toutes les parties du corps. L'eau seule du Xagua , si l'on ne s'essuie promptement après s'en être lavé , produit sur la peau des taches noires , que tous les soins du monde ne peuvent faire disparoître avant l'espace de quinze ou vingt jours (20).

La Bixa.

La *Bixa* n'est qu'un Arbrisseau , de trois ou quatre piés de hauteur , dont les feuilles ressemblerent à celles du Coton. Son fruit se forme en coques , qui approchent aussi de celles du Coton , excepté qu'elles ont en dehors des poils assez gros , comme par veines , qui répondent aux parties intérieures , dont les divisions renferment quelques grains rouges , plus visqueux que la cire. Les Insulaires en font une espece de savonnets , pour se peindre & se farder :

en les mêlant avec quelques gommess, qui rendent cette peinture aussi fine que le vermillon.

DESCRIPTI  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Le *Guacuma* est un Arbre assez haut, dont la feuille ressemble à celle du Meurier, sans être aussi grande, & qui donne aussi une espee de mûre. Les Insulaires font de ce fruit, en le faisant trumper & le pilant dans l'eau, un breuvage qui les engraisse beaucoup, & qui produit le même effet sur les Animaux. Le bois de l'Arbre est fort léger.

Le Guacuma.

Le *Guama*, grand Arbre fort commun dans l'Isle Espagnole, donne un bois très propre à brûler, dont la flamme & la fumée n'ont rien de nuisible, & que cette raison fait employer pour les fournaises des chaudières à sucre. Son fruit, dit Oviedo, est une espee d'Algarrouas, plus larges & plus grosses que celles de Castille, mais presque du même goût (21).

Le Guama.

Le *Hicaco* ressemble beaucoup au Framboisier, par sa feuille & par sa hauteur; mais ses fruits sont de petites pommes, dont les unes sont blanches, d'autres rouges, & d'autres noirâtres. Ils sont d'une bonté médiocre. Leur noïau est si gros, & leur poulpe si mince,

Le Hicaco.

(21) Chap. 8.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE.  
ESPAGNOLE.

qu'il faut les ronger avec les dents. On vante néanmoins leur vertu pour le flux de ventre. Ils sont de meilleur goût, lorsqu'on apporte quelque soin à cultiver l'Arbre. La terre le produit naturellement proche des Côtes de la Mer, dont il aime l'air.

2<sup>e</sup> *Yaruma*.

Le *Yaruma* de l'Isle Espagnole est une espece de Figuier sauvage, dont les feuilles sont découpées, & plus grandes que celles des figuiers d'Espagne, avec lesquelles elles ont néanmoins quelque ressemblance. Il produit un fruit doux, de la longueur du doigt, & semblable à un gros ver. La hauteur commune de l'Arbre est celle d'un Noier moien, quoiqu'il s'en trouve de beaucoup plus hauts. Le bois est léger, creux, & cassant. Le germe du bout des branches a la vertu des meilleurs caustiques. On le pile, pour l'appliquer sur les plaies. Il mange les mauvaises chairs, il dissipe l'enflure, & par degrés il guérit parfaitement (22).

Le *Macagua*.

Le *Macagua* est un grand Arbre, qu'Oviedo nomme excellent. Son fruit ressemble, par la forme, aux petites olives, & par le goût, aux cerises. Le bois en est très bon; la feuille

verte & fraîche, & semblable à celle du Noier.

DESCRITT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.  
L'Acuba.

L'*Acuba* est un arbre fort haut, qu'on vante beaucoup aussi, & dont le fruit sur-tout est d'une merveilleuse bonté. Il paroît que c'est une espece de Figues, qui ont le goût des Poires muscades ; mais il en sort tant de lait gluant, que pour les manger il faut les mettre dans l'eau & les frotter entre les doigts, si l'on ne veut point qu'elles s'attachent aux lèvres. Ce lait ressemble à celui que les figues vertes rendent par la queue, lorsqu'on les cueille. Mais il demeure dans l'eau, pour peu qu'on y frotte le fruit. L'Isle n'a point de bois plus dur que celui de l'*Acuba*.

Le *Guiabara*, que les Espagnols ont nommé *Uvero*, parce qu'il donne pour fruit une espece de raisin en grappe, couleur de rose ou de mûre, & d'un fort bon goût, est un Arbre dont le bois fait d'excellent charbon. Ses branches sont étendues, rondes & ferrées, son tronc fort gros, & son bois rougeâtre. Les feuilles ont une paume de longueur, dans une largeur proportionnée. Elles sont fort vertes & d'une épaisseur extraordinaire. Les Espagnols, dans les premiers tems de leur arrivée,

Guiabara.

DESCRIT.  
DE L'ILE  
ESPAGNOLE.

où l'encre & le papier leur manquoient, s'en servoient pour écrire, avec une épingle, ou le fer d'une éguillette, qui formoit des lettres très distinctes, & si différentes de la couleur de la feuille, qu'elles pouvoient se lire aisément. Chaque grain du fruit a son noiau, plus ou moins gros, suivant la grosseur du grain, qui est ordinairement celle d'une balle d'arquebuse ou d'une aveline (23).

Le Copey.

Le *Copey* a la feuille du Guiaraba, ou l'Uvero, mais plus grande du double, plus épaisse encore, & plus propre à l'écriture. L'Arbre est aussi beaucoup plus haut, & le bois en est excellent. Les premiers Espagnols faisoient, de ses feuilles, des cartes à jouer, sur lesquelles ils gravoient avec une épingle toutes les figures d'usage commun. Oviedo n'avoit jamais vû le fruit du Copey, quoiqu'il en vît souvent des feuilles, & qu'il eût éprouvé qu'on y peut tout graver, sans les rompre.

Le Gagney.

Le *Gagney* est un autre Arbre, dont le fruit n'est pas plus gros qu'une aveline, mais qui ressemble intérieurement à la figue de Castille, par ses petits grains, & par la blancheur de sa poulpe. Il est de fort bon goût. Le bois,

sans être des meilleurs, n'étoit pas inutile aux Insulaires, du moins par son écorce, dont ils faisoient des cordes. Les premiers Espagnols imiterent leur exemple, & s'en faisoient aussi de fort bons fouliers, lorsqu'il ne leur en venoit point de l'Europe (24).

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

On représente le *Cibucan* comme un des beaux Arbres de l'Isle Espagnole. Il a les feuilles du Saule. Son fruit ressemble aux avelines blanches; mais il est rempli de petits grains, qu'Oviedo compare aux lentes, en demandant grâce néanmoins pour une comparaison, dont il n'a pû se dispenser, parce que plusieurs, dit-il, ont donné au *Cibucan* le nom d'Arbre des lentes (25). Il est d'ailleurs fort beau, & d'une continue fraîcheur.

Le *Cibucan*.

Le *Guanabana* est un grand Arbre, dont le fruit, qui porte le même nom, égale en grosseur nos Melons moïens. Il est verd, & revêtu d'écailles figurées, comme la Pomme de Pin. Sa fraîcheur le rend d'autant plus agréable en Eté, qu'il n'a rien de dangereux. Sa peau n'est pas moins déliée que celle d'une poire; & sa chair, qui est fort blanche, a toute l'apparence de la crème,

Le *Guanabana*.

(24) Chap. 14.

(25) Chap. 16.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

ou de ce qu'on appelle du Blanc-manger. Elle se fond dans la bouche avec une extrême douceur. Les pepins qu'elle contient sont de la grosseur de ceux des Courges, & leur couleur est un fauve-brun. Outre leur hauteur & leur beauté, ces Arbres ont les feuilles fort vertes & fort fraîches, presque semblables à celles du Citronier. Le bois en est assez bon; mais on lui reproche de n'être pas fort.

L'Anon.

L'*Anon* a beaucoup de ressemblance avec le Guanabana, excepté que son fruit n'est pas si gros, & qu'au goût d'Oviedo (26), il est encore plus agréable que l'autre. Ajoûtez qu'il est jaune, & que celui du Guanabana est verd.

Le Guayabo.

Le *Guayabo*, Arbre fort commun, mais sauvage dans les autres Isles & dans le Continent, est cultivé avec beaucoup de soin par les Insulaires de l'Espagnole. Aussi devient-il plus haut dans leur Isle. Sa grandeur est celle d'un Oranger; mais les branches sont plus éparfes, & la feuille, qui n'est pas si verte, ressemble à celle du Laurier, avec cette seule différence qu'elle est plus épaisse & qu'elle a les veines plus élevées. Il produit des pommes.

Les unes oblongués, & d'autres rondes. Elles sont d'abord vertes ; mais elles jaunissent en meurissant. Leur poulpe est ou blanche, ou vermeille. Dans leur maturité, elles sont sujettes à se remplir de vers ; ce qui oblige de les cueillir un peu vertes. Chaque pomme est couronnée de petites feuilles. Elles sont divisées en quatre parties massives, & pleines de petits grains fort durs, qu'on ne laisse pas d'avaller, parce qu'ils se digerent aisément. On vante même leur vertu pour le flux de ventre. La fleur du Guayabo ressemble à celle de l'Oranger, sans être si épaisse ; & dans quelques-uns elle rend l'odeur du Jasmin. Le bois est excellent pour les petits ouvrages de Menuiserie ; mais la durée de cet Arbre n'est pas longue. Il vieillit au bout de cinq ou six ans ; & chaque année fait alors diminuer sa grosseur.

Le *Mamey* de l'Isle Espagnole est non-seulement haut, branchu, rond, verd & frais, avec une très belle feuille, un peu plus grande que celle du Noier ; mais il a, sur ceux des autres Isles & du Continent, l'avantage de porter de si bons fruits, qu'il n'y en a point de meilleur goût dans l'Isle. Leur grosseur ordinaire est celle des deux poings. lis-

Le Mamey.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

sont à-peu-près ronds. Leur peau, qui ressemble à celle des poires, tire sur la couleur fauve. Les uns n'ont qu'un noïau; les autres en ont deux ou trois ensemble, distingués néanmoins par une pellicule fort déliée. La chair de ce fruit est aussi agréable que celle des Coings de Valence, quoiqu'elle ne soit pas si sucrée. Le bois de l'Arbre est fort bon; mais on ne le trouve point assez fort pour les Edifices.

Vignes sauvages.

Avant qu'on eût pensé à transporter ici des Vignes de Castille, on y en avoit trouvé de sauvages, qui rapportoient de véritable raisin, dont Oviedo rend témoignage qu'il avoit mangé plusieurs fois. Il ne doute point qu'en les cultivant, on n'eût pû les rendre beaucoup meilleures; mais elles demandoient apparemment des soins qu'on voulut s'épargner. Il vit un sep de ces Vignes, aussi gros, ou plus, que le bras d'un puissant Homme (27).

Chardons singuliers.

Il nomme trois especes de Chardons d'une forme extrêmement singuliere, qui portent un fruit fort doux, dont la principale propriété est de rendre l'urine couleur de sang. Le fruit du Char-

(27) *Ibid.* Chap. 21. est l'intérêt de l'Espagne, La vraie raison, qui s'est opposée à leur culture, pour le commerce de ses vins,

don , qui se nomme *Pitahaya* , est de la grosseur du poing. La Plante est fort épineuse. Une sorte de bras , longs & quarrés , lui tient lieu de branches & de feuilles. Ces bras sont de la grosseur de celui d'un Homme. Chaque face du quarré forme un canal , duquel il sort , de distance en distance , trois ou quatre épines piquantes & venimeuses , d'un pouce & demi de longueur. C'est entre ces bras que croît le fruit. Il est d'un rouge cramoisi , & revêtu d'une peau fort épaisse , en forme d'écaille. Sa chair est mêlée de petits grains , qui ressemblent à ceux des figues. Elle rache plus que les mûrs ; & la couleur qu'elle donne à l'urine n'empêche point qu'elle ne soit fort saine.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Le *Pitahaya*

Le *Tuna* est un autre Chardon , d'une forme encore plus étrange. Ses feuilles sont rondes & massives , de l'épaisseur du doigt , épineuses aux bords & au milieu. La hauteur de toute la Plante est celle du genou. Son fruit est long , verd au-dehors , rouge & vermeil au-dedans , de si bon goût & d'un usage si sain , qu'il s'en vend chaque jour au Marché. Une troisième espece , dont Oviedo parle avec la même admiration (28) , est celle

Le *Tuna*

(28) Son admiration sur l'effet qu'il en ressent tombe particulierement sur , lorsqu'on le mange.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

qu'on transporte tous les jours en Europe, & qui est aujourd'hui fort connue sous le nom de *Cierge*. Il ajoute que les Tunas sont si communs, que non-seulement on en trouve des champs remplis, mais qu'on en couvre les murs des champs & des jardins.

Quentas del  
Xavon.

L'Arbre qui se nomme *Quentas del Xavon*, ou *Patenôte de Savon*, parce que son fruit, mis dans l'eau chaude, rend une écume qui sert à nétoier le linge; le Mangle, le Terebinthe, le Tamarin & le Cedre, sont d'une singulière beauté dans l'Espagnole. Le *Caoban*, qui est plus particulier à cette Isle, en est un des plus grands Arbres & des meilleurs bois. On en fait des poutres, de toute sorte de longueur & de grosseur, dont la couleur tire sur le rouge, & qui seroient estimées, dit Oviedo, dans tous les Païs du monde.

Le Caoban.

Pommes fort  
venimeuses.

Sur la Côte occidentale de l'Isle, entre les Rochers & les Montagnes de la Pointe de Tiburon, & dans quelques autres endroits, on trouve une infinité de ces petits Pommiers dont les Caraïbes composent, avec un mélange d'au-

quelque veine, & que sa mort étoit fort proche.  
pour la première fois, du fruit des Tunas, il rendit du sang pur, qui lui fit croire qu'il s'étoit rompu.  
Liv. 8. Chap. 25.

très suc, le poison dans lequel ils trem-  
 pent leurs fleches. La hauteur de ces  
 Arbres est d'environ quinze piés. Ils  
 sont fort touffus. Leur feuille ressemble  
 à celle du Poirier. Ils donnent, pour  
 fruit, de petites pommes, les unes ron-  
 des, d'autres oblongues, d'un si beau  
 rouge & d'une odeur si agréable, qu'il  
 est difficile de les voir sans être tenté  
 d'en manger. Mais leur suc est un ve-  
 rin, qui empoisonne également les  
 Hommes & les Animaux. On assure  
 même que ceux qui dorment à l'ombre  
 de ces Arbres, s'éveillent avec une  
 grande douleur de tête; les yeux, les  
 paupieres & les machoires enflées. Si  
 la rosée des feuilles touche au visage,  
 elle brûle la peau. Entre-t-elle dans les  
 yeux? elle éteint la vûe, jusqu'à la  
 faire perdre entièrement. Le bois allu-  
 mé jette une vapeur insupportable (29)  
 qui cause des maux de tête dont on a  
 peine à guérir. Oviedo ne nomme point  
 cet Arbre, ni son fruit, qu'on prend  
 ici néanmoins pour la Manzanille,  
 quoique l'idée qu'il donne de l'Arbre,  
 ne s'accorde pas exactement avec d'au-  
 tres descriptions.

Il en décrit un, auquel il ne donne <sup>Le Monté</sup>  
 pas d'autre nom que celui de *Monstre*. <sup>d'Arbre.</sup>

(29) Liv. 9. Ch. 12.



DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

*d'Arbre.* C'est le seul, dit-il, qui convienne à la singularité de sa forme & de ses effets. Il n'ose même décider si c'est une simple Plante ou un Arbre. A peine se croit-il capable de le décrire (30). On en trouve beaucoup entre San-Domingo & Yaguana. Sa hauteur est de dix ou onze piés. Son effet le plus merveilleux est de guérir toutes les fractures d'os, par la simple application de son écorce ou de ses feuilles broiées (31). Il produit un fruit rude, de la grosseur d'une grosse olive, & d'un beau rouge cramoisi, revêtu d'épines si subtiles qu'on a peine à les voir, & qui ne laissent pas d'entrer dans

(30) » Il produit, dit-  
» il dans la Traduction,  
» des branches remplies  
» de feuilles larges & fort  
» laides à voir, de façon  
» difforme, fort épaisses  
» & épineuses. Ces bran-  
» ches ont premièrement  
» été feuilles & côtes ; &  
» de chacune feuille ou  
» côte en sortent d'au-  
» tres ; puis de ces feuil-  
» les ou côtes, endurcies  
» & grandes, ou pendant  
» qu'elles s'endurcissent,  
» en sortent encore d'au-  
» tres, s'augmentant &  
» croissant les unes des  
» autres, & de côte en  
» côte se changent & de-  
» viennent branches. La

» couleur du tronc de  
» l'Arbre est gris rude ;  
» & les branches aussi ;  
» & les feuilles sont quel-  
» que peu vertes, de  
» quelles les unes crois-  
» sent de travers où une  
» autre branche commen-  
» ce à issir de nouveau  
» en la même feuille, &  
» faut remarquer que tou-  
» tes les feuilles & les  
» branches sont fort épi-  
» neuses. Liv. 9. Ch. 13.

(31) Quand l'emplâtre  
fait son opération, elle  
s'attache si fort à la chair  
qu'il est fort difficile de  
l'ôter ; mais après la gué-  
rison, elle tombe d'elle-  
même. *Ibid.*

les doigts , lorsqu'on y touche. Les Indiennes en font une pâte , qu'elles coupent en petits morceaux quarrés , de la grandeur de l'ongle du doigt , & qu'elles portent au Marché , enveloppée dans du coton. C'est une couleur fort estimée , & qui leur sert à se peindre. Oviedo éprouva plusieurs fois que l'on pouvoit s'en servir pour les Tableaux ; il la trouva excellente , & si durable , quoiqu'il ne l'eût trempée qu'à l'eau claire , sans gomme & sans autre mélange , que six ans après , elle étoit aussi belle que le premier jour.

DESCRITT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

Le *Lirenes* est le fruit d'une Plante que les Insulaires cultivoient ; & les Espagnols ne tarderent point à les imiter. Cette Plante jette & répand ses branches sur terre. On les coupe pour les replanter. Leur fruit , qu'elles produisent en terre , attaché à de petites verges dépendantes de la branche , est blanc & de la grosseur des grosses dattes. Il est de fort bon goût. Oviedo assure qu'il n'a rien vû à quoi il puisse le comparer. Les Insulaires le portent en abondance aux Marchés , & le vendent tout cuit (32).

Le Lirenes

Le *Cabuya* & l'*Henequen* sont deux

Le Cabuya &  
l'Henequen.

(32) Ibid. Livre 7. Chapitre 11.

DESCRIPT.  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE.

especes d'herbes, dont la feuille ressemb-  
ble assez aux cardes, quoiqu'elle soit  
plus large, plus épaisse & fort verte.  
On en fait de la filasse & des cordes  
assez fortes, après avoir roui les Plan-  
tes dans des ruisseaux chargés de pier-  
res, & les avoir fait sécher au Soleil.  
En les broiant avec un bâton, on en  
tire la filasse, qui est de la longueur  
de la feuille. Depuis que les Insulaires  
sont tombés au pouvoir des Espagnols,  
qui les chargent souvent de chaînes,  
ils ont trouvé le moyen de scier le fer  
avec des cordes de ces deux herbes; &  
souvent ils emploient cette méthode  
pour se délivrer de leur prison (33).

**Observation.** Répétons qu'il a paru suffire, pour  
cet Article, de choisir les Arbres & les  
Plantes qu'Oviedo distingue par ses  
éloges, ou qu'il attribue particuliére-  
ment à l'Isle Espagnole. On ne doute-  
ra point, qu'avec les avantages de sa  
situation, elle ne produise aussi ce qu'il

(33) » Ce qu'ils font, » sur le fil; & lorsqu'il  
» dit l'Auteur, en cette » s'use, y mettent du fil  
» sorte: ils prennent un » neuf. Ainsi scient un  
» fil de Henequen ou de » fer quoiqu'il soit gros.  
» Cabuya, & le mettent » Et afin que cela ne sem-  
» & remuent sur le fer, » ble incroyable, il est  
» comme celui qui scie ou » advenu que les Indiens  
» lime. L'un le tire, l'au- » ont ainsi coupé en mor-  
» tre le lâche d'une main » ceaux les ancres des Na-  
» vers l'autre; & mettent » vires. Liv. 7. Chap. 10.

Y a de plus vanté dans les autres Isles de l'Amérique. Mais c'est la matiere d'un Article général, qui doit suivre quantité d'autres Descriptions. On ajoute seulement que pendant le long séjour que le même Ecrivain avoit fait dans cette Isle, il n'y avoit vû que deux especes d'Arbres, qui n'y conservassent point leurs feuilles pendant toute l'année (34).

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
ESPAGNOLE

*Nota. Tout ce qui regarde l'Isle Espagnole, depuis que les François s'y sont établis & qu'ils ont pris l'habitude de la nommer Saint-Domingue, est remis au tems de leur Etablissement, c'est-à-dire, à l'année 1660, & plus loin.*

(34) Liv. 9. Chap. 16.



HERNANDEZ  
DE CORDOUE  
1517.

# VOIAGE

## D'HERNANDEZ

## DE CORDOUE,

*& Découverte de l'Yucatan.*

LA plus importante entreprise des Castillans, dans l'absence de Dom Diego Colomb, fut la découverte de l'Yucatan (1), & du Mexique; deux Régions dont il étoit surprenant qu'après tant de courses on n'eût point encore acquis la connoissance, & qui ouvrirent bientôt un champ si vaste à l'ambition de l'Espagne, que l'Isle Espagnole cessa presque tout-d'un-coup de tenir le premier rang entre les nouvelles Colonies. On a vû qu'en 1502 Christophe Colomb s'étoit avancé fort près de l'Yucatan, & que de faux avis l'avoient empêché de continuer sa Navigation par cette route. La découverte qu'il fit ensuite de la Province de Veragua, où il trouva beaucoup d'or, & quelques an-

Raisons qui  
avoient retardé  
la décou-  
verte de l'Yu-  
catan.

(1) Herrera, 1.<sup>re</sup> sup. Chap. 10 &c. 111





CARTE  
DES PROVINCES DE  
TABASCO, CHIAPA,  
VERAPAZ, GUATIMALA,  
HONDURAS ET YUCATAN.  
*Situées dans l'Amerique Meridionale.  
Pour l'Histoire Generale des Voyages.  
Par M. B. Ing' de la Marine.*  
Echelle  
Lignes communes de France.  
0 10 20 30 40





nées après, celle de la Floride, par Jean Ponce de Leon, firent oublier apparemment tout ce qui avoit moins d'éclat que les espérances présentes. Enfin, vers le commencement de l'année 1517, ou sur la fin de la précédente, Velasquez, qui avoit mis l'Isle de Cuba dans un état florissant, ne voulut pas perdre l'occasion de s'étendre par de nouvelles conquêtes, ou de se fortifier dans son Isle, en y faisant amener un grand nombre d'Esclaves, pour la culture des terres. La douceur de son Gouvernement avoit attiré près de lui une grande partie de la Noblesse Espagnole des Indes. Il proposa une Expédition sur quelque'endroit de la Terre-ferme, où l'on n'eût point encore pénétré; dans le dessein d'y faire un Etablissement, si le Pais en paroïssoit digne, ou d'enlever des Indiens, s'ils étoient Cannibales, ou du moins d'y faire la traite de l'or, s'il s'y en trouvoit. Quelques Mémoires assurent qu'il en demanda la permission à l'Amiral Dom Diegue, dont il n'étoit que le Lieutenant: mais d'autres Ecrivains y trouvent peu d'apparence. Dom Diegue étoit en Espagne depuis trois ans; & Velasquez, loin de s'être contenu dans la subordination, n'avoit rien épargné pour se

HERNANDEZ  
DE CORDOBA  
1517.

HERNANDEZ  
DE CORDOUE  
1517.

rendre indépendant. Il avoit même obtenu, par la protection du Trésorier Général, des Provisions de Gouverneur absolu, que Dom Diegue, à la vérité, eut le crédit de faire révoquer; mais sans pouvoir l'emporter sur le point le plus essentiel, qui étoit le pouvoir de le rappeler (2).

Velasquez en  
charge Her-  
nandez de  
Cordoue.

Il arriva, comme Velasquez l'avoit prévu, que non-seulement ses Marelots & ses Soldats, qui s'ennuioient de l'oisiveté, mais plusieurs Castillans de considération, passionnés pour la fortune, ou pour la gloire, entrèrent volontiers dans ses desseins. François Hernandez de Cordoue, un des plus riches, & des plus entreprenans, se chargea de la conduite de l'entreprise, & d'une grande partie des frais. Velasquez accepta son offre, & fit armer à San-Yago, Capitale de Cuba, deux Navires & un Brigantin, sur lesquels il embarqua cent dix Hommes. Hernandez mit à la voile, le 8 de Février, avec *Alaminos*, pour premier Pilote. Cet habile Navigateur, qui avoit servi dans sa jeunesse, sous Christophe Colomb, n'eut pas plutôt doublé le Cap de Saint Antoine, qui est à l'extrémité occidentale de Cu-

(2) *Ibid.* Chap. 17. Hist. de Saint Domingue, Liv. 5. p. 140.

ba, qu'il propofa de gouverner droit à l'Oueft, par la feule raifon que l'ancien Amiral avoit toujours eu du penchant à fuivre certe route. C'étoit affez pour déterminer Hernandez. Une tempête, qui dura deux jours, leur fit voir la mort de fort près, fous mille faces terribles; & pendant trois femaines, leur Navigation fut très dangereufe, dans une Mer qu'ils connoiffoient fi peu. Mais ils apperçurent enfin la terre, & s'en approcherent affez près. Leurs premiers regards s'étoient arrêtés fur une grande Bourgade, qui leur parut éloignée d'environ deux lieues; lorsqu'ils virent partir de la Côte cinq Canots chargés d'Indiens, qui étoient vêtus d'une forte de pourpoints fans manches, & de caleçons de la même étoffe. Ces Barbares femblerent voir avec admiration les grands Navires des Caftillans, leur barbe, leurs habits, & tout ce qui ne refsembloit point à leurs propres ufages. On leur fit quelques préfens, dont ils furent affez fatisfaits pour revenir le lendemain en plus grand nombre, avec de grandes apparences d'amitié: mais leur defsein étoit d'emploier la perfidie & la violence, pour fe faifir de tout ce qu'ils avoient admiré à la premiere vûe. Les Caftillans n'ayant pas fait difficulté de

HERNANDEZ  
DE CORDOUE  
1517.

Il aborde à  
l'Yucatan.

**HERNANDEZ**  
**DE CORDOUE**  
 1517.

Combat avec  
 les Indiens.

Statues  
 & Médailles  
 d'or du Pays.

descendre, ceux qui débarquerent les premiers se trouverent tout-d'un-coup environnés d'un grand nombre d'Ennemis, qui s'étoient embusqués, & qui poussant de grands cris, firent tomber sur eux une grêle de pierres & de flèches. Avec l'arc & la fronde, ils étoient armés d'une sorte de lames d'épées, dont la pointe étoit un caillou fort aigu, de rondaches, & de cuirasses doublées de coton. Hernandez eut quinze Hommes blessés; mais le feu des arquebuses aiant bientôt dissipé ces Traîtres, on observa dans le même lieu trois Edifices de maçonnerie, qui étoient des Temples remplis d'Idoles, la plupart d'une figure monstrueuse (3). Alphonse Gonzalez, Chapelain du Général, y trouva, dans de petits coffres, d'autres Statues de pierres & de bois, avec des especes de Médailles d'un or assez bas, des bagues & des pendans d'oreille & des couronnes de même métal. On avoit pris, dans le combat, deux jeunes Indiens, qui furent baptisés sous le nom de Julien & de Melchior (4).

Les Castillans fort joyeux, malgré

(3) A faces de Démon, les plus infâmes déreglés d'Hommes & de Femmes. Herrera, Liv. 2.  
 Quelques-unes, renversées Chap. 17.  
 sur d'autres, représentoient (4) *Ibidem*.

leur disgrâce, d'avoir découvert un País HERNANDEZ DE CORDOBA 1517. dont les Habitans étoient vêtus, & les Maisons de pierre & de chaux, spectacle qu'ils n'avoient point encore eu dans les Indes, donnerent au Cap le nom de *Cotoche*, qui étoit celui de la Bourgade, & retournerent à Bord pour suivre la Côte. Après quinze jours de navigation, pendant laquelle ils observèrent constamment de ne mouiller que la nuit, ils arriverent proche d'un Golfe, à la vûe d'une Bourgade aussi grosse que la première, qu'ils appellerent *Lazare*, parce qu'on étoit au Dimanche de ce nom, mais que les Indiens nommoient *Kimpefh*, & qui a pris depuis le nom de *Campeche*. Dans une si grande étendue de Côte, on fut surpris de n'avoir pas découvert une seule Rivière (5); & l'on fut obligé de prendre de l'eau d'un puits, qui étoit la seule ressource des Habitans. Pendant qu'on rentroit à Bord, cinquante Indiens, vêtus de Camisoles & de Mantes de coton, se présenterent aux Castillans; & leur aiant demandé, par divers signes, s'ils ne venoient pas du côté d'où le So-

Découverté de Kimpefh, ou Campeche, nommé d'abord Lasarez.

(5) Nos Cartes en marquent néanmoins quelques rivières entre le Cap de Cotoche & Campeche;

mais il est vrai que le País est peu arrosé, & qu'on n'y boit que de l'eau de puits, qui est très bonne.



HERNANDEZ

DE CORDOUE

1517.

Cérémonies  
obscuras des  
Indiens.

leil se leve, ils les inviterent à s'approcher de leur Bourgade. Quoique l'aventure de Cotoche leur rendît cette invitation suspecte, ils résolurent d'y aller bien armés. La curiosité les fit entrer dans quelques Temples bien bâtis, qui se présentoient sur leur passage, & dans lesquels ils furent surpris de trouver, avec quantité d'Idoles, des traces de sang toutes fraîches, & des Croix peintes sur les murs. Ils y furent bientôt environnés d'une multitude d'Indiens, des deux sexes & de toutes sortes d'âges, qui ne se laissoient point de les admirer. Quelques momens après, ils en virent paroître deux troupes, qui marchaient en bon ordre, & qui étoient armés comme ceux de Cotoche. Dans le même tems, il sortit d'un Temple dix Hommes, qu'ils prirent pour des Prêtres, vêtus de longues robes blanches, avec une chevelure noire fort frisée. Ils portoient du feu dans des réchaux de terre, où ils jettoient une sorte de gomme, qu'ils nommoient *Kopal*, en dirigeant la fumée du côté des Castillans & les pressant de se retirer. Après cette cérémonie, on entendit le bruit de plusieurs instrumens de guerre, qui sonnoient la charge. Hernandez, qui ne se voioit point en état de résister à un Peuple si nom-

breux , fit reprendre à ses gens le chemin de la Mer ; & quoique suivi par les deux troupes d'Indiens , qui ne le perdirent pas de vûe , il fut assez heureux pour se rembarquer sans aucun accident ( 6 ).

HERNANDEZ  
DE CORDOUE  
1517.

Il reprit sa route au Sud, pendant six jours ; & l'eau commençant à lui manquer , il mouilla dans une Anse , près d'un Village nommé *Pontonchan* , où il trouva un puits d'eau douce , dont il remplit ses tonneaux. Mais , aiant passé la nuit à terre , il y fut attaqué le lendemain par un grand nombre d'Habitans , qui lui tuèrent quarante-sept Hommes. La plupart des autres n'échapperent point sans blessures , & lui-même fut percé de douze flèches ( 7 ). Il ne dût la vie qu'à son courage ( 8 ) , qui lui ouvrit un chemin au travers des Ennemis ; & lorsqu'il fut rentré dans ses Barques , où les flèches le suivirent , il eut le chagrin d'y voir mourir encore cinq Hommes , de leurs blessures , outre deux qui avoient été enlevés dans le

Massacre des  
Castillans à  
Pontonchan.

( 6 ) *Ibidem.*

( 7 ) Herrera reproche ici à Gomera de s'être trompé, en faisant recevoir vingt-trois coups de flèches à Hernandez.

comme l'Historien de St-Domingue , qu'Hernandez fut tué ici ; il dit seulement que sa mort , arrivée ensuite , retarda la conquête du Païs. Tome 1. p. 30.

( 8 ) Solis ne dit pas ,

HERNANDEZ  
DE CORDOUB  
1517.

Embarras  
d'Hernandez  
de Cordoue.

combat, & dont la vie lui parut désespérée entre les mains des Indiens. Une si cruelle disgrâce fit donner à cette Baie le nom de *Mala Polea*. Il ne restoit pas d'autre parti que de retourner à Cuba. Alaminos, qui avoit fait le Voïage de la Floride avec Ponce de Leon, fut d'avis d'en prendre la route, parce qu'il trouvoit dans ses Cartes qu'on n'étoit éloigné de cette Terre que d'environ soixante lieues, & que la navigation de la Floride à la Havane étoit plus courte & plus sûre que par la voie qu'on avoit suivie.

Anse de los  
Lagartos, ou  
des Lésards.

Il falut brûler un de trois Navires, faute de Matelots pour le gouverner. Trois jours après avoir levé l'ancre, on arriva près d'une Anse, qu'on prit d'abord pour une Riviere : mais l'eau en étoit salée ; & ceux qui descendirent, pour creuser des puits, n'en purent tirer d'eau douce. Cette Anse reçut le nom de *los Legartos*, parce qu'on vit sur ses bords un grand nombre de Crocodilles, ou de gros Lésards. Dans l'espace de quatre jours, on découvrit la Floride, qu'Alaminos n'eut pas de peine à reconnoître. Hernandez y descendit, avec lui & vingt-deux Hommes. L'expérience lui ayant appris à se tenir sur ses gardes, il mit des Sentinelles autour

autour du lieu où il fit creuser des puits, dans un terrain fort large , où l'eau étoit excellente. Mais cette précaution n'empêcha point qu'il n'y fût surpris par une légion de Barbares , qui blessèrent d'abord Alaminos , & qui enlevèrent une des Sentinelles. Ce fut par une faveur extraordinaire du Ciel que les Castillans évitèrent d'être massacrés jusqu'au dernier , & qu'ils retournerent à Bord , où plusieurs furent même contraints de retourner à la nage. Hernandez , aiant mis à la voile sur le champ , arriva dans l'espace de deux jours aux Isles des Martyrs , où l'un des deux Navires qui lui restoit toucha si rudement , qu'il s'ouvrit ; & dans ce triste état , il se rendit à la Havane. Son premier soin fut de rendre compte , par une Lettre au Gouverneur de Cuba , des circonstances de son Voïage , & de l'importance de ses Découvertes. Il lui promettoit incessamment une visite , après qu'il se seroit rendu par terre à la Ville du Saint-Esprit , où il avoit son établissement ; mais il mourut dix jours après son débarquement ( 9 ). Telle fut la premiere découverte de cette belle partie de l'Amérique , que les Ecrivains

HERNANDEZ  
DE CORDOUE  
1517.

Nouvelle  
disgrace des  
Castillans.

Retour  
d'Hernandez  
de Cordoue,  
& sa mort.

( 9 ) *Ibidem* , Liv. 2. Chap. 18.

HERNANDEZ  
DE CORDOUE  
1517.

de toutes les Nations ont continué de nommer *Yucatan*, à l'exception de quelques Géographes modernes qui écrivent *Jucatan* (10).

(10) Herrera raconte que Bernard Diaz del Castillo, qui étoit de l'expédition d'Hernandez, rendit témoignage qu'ayant demandé à quelques Habitans du Pays s'ils avoient de ces racines dont les Indiens font du pain, ils avoient répondu *Tuca* &

*Ilatli*. Comme on a su depuis que parmi eux *Tuca* est en effet le nom de ces racines, & *Ilatli* celui de la terre où elles se plantent, il jugeoit que de *Tuca* & *Ilatli* joints ensemble, on avoit fait *Yucarla*, d'où s'est formé le nom de *Yucatan*. *Ibidem*.



# VOÏAGE

## DE JEAN DE GRIJALVA ,

*& premiere Découverte de la Nouvelle  
Espagne.*

**V**ELASQUEZ conçut une si haute idée de l'Yucatan , sur le témoignage des deux jeunes Indiens qu'Hernandez avoit amenés de Cotoche , & plus encore sur la vûe des médailles , des couronnes & des bijoux d'or , qui s'étoient trouvés dans leurs Temples , qu'il ne perdit pas un moment pour se mettre en état de pousser cette Expédition. Il arma trois Navires & un Brigantin , sur lesquels il mit deux cens cinquante Espagnols , & quelques Insulaires de son Gouvernement. Juan de *Grijalva* , dont tous les Historiens vantent le caractère & l'habileté (11) , fut chargé du Commandement général , & reçut , pour Capitaines , Pierre d'*Alvarado* , François de *Montejo* , & Alfonse d'*Avila* , trois

Occasion de  
ce Voïage , &  
forces con-  
fiées à Grijal-  
va.

(11) Quelques Historiens se sont trompés en le faisant parent de Velasquez ; il étoit seulement son compatriote , étant né comme lui à Cuellar.



GRIJALVA.  
1518.

Officiers respectés pour leur naissance ; leur courage & leur politesse. Les Pilotes furent les mêmes qui avoient servi au Voïage d'Hernandez (12).

Grijalva mit en Mer le 8 d'Avril (13)  
1518. Le dessein des Pilotes étoit de  
son départ. tenir la même route qu'ils avoient sui-

Il découvre  
l'Isle de Cozumel.

vie dans le premier Voïage : mais étant emportés par les Courans, qui les firent déchoir de quelques degrés, ils arriverent, après huit jours de navigation, à la vue d'une Isle que ses Habitans nommoient *Cozumel*, & qui a retenu ce nom, quoique Grijalva lui eût donné celui de Sainte-Croix, parce qu'on y aborda le jour qu'on célèbre l'Invention de la Croix du Sauveur. Il s'avança un peu dans les Terres, pour reconnoître le Pais ; mais il n'y rencontra qu'une Femme Indienne de la Jamaïque, que le vent avoit jettée depuis deux ans dans cette Isle, avec quelques Pêcheurs de la sienne, & que les

(12) Alaminos fut nommé premier Pilote.

(13) Oviedo le fait partir le 25 de Janvier ; mais c'est apparemment de San Jago, Capitale de l'Isle, pour aller faire ses préparatifs dans un autre Port, d'où il mit à la voile le 28. Il relâcha même en-

core à Matorran, au Nord de Cuba ; & là, ils se firent tous couper les cheveux, s'imaginant que dans les lieux où ils alloient, ils ne trouveroient pas de peignes pour se les peigner. Herrera, Liv. 3. Chap. 1.

Habitans avoient réservée pour l'esclavage , après avoir massacré les Hommes dont elle étoit accompagnée. Il apprit d'elle qu'à la vûe des Navires Espagnols , tous les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes. Ses prieres la firent consentir à leur aller proposer de revenir dans leurs Habitations. Mais n'ayant pû leur persuader qu'on n'avoit aucun dessein de leur nuire , elle revint prier les Espagnols de la recevoir sur un de leurs Navires ; ce qu'ils n'eurent pas de peine à lui accorder. Entre plusieurs Temples , qu'ils trouverent dans l'Isle , ils en remarquerent un , qui avoit la figure d'une Tour quarrée , avec quatre grandes fenêtrés & leur galerie. Dans un enfoncement , en forme de Chapelle , on voïoit les Idoles ; & à côté , une espece de Sacristie , qui contenoit les instrumens nécessaires au service du Temple. Proche de - là , dans un petit enclos , bâti de pierre , carrelé & fort luisant , ils virent une Croix de chaux , haute de neuf ou dix piés. Ils apprirent , apparemment de la Jamaïque , que cette Croix étoit adorée sous le titre du Dieu de la pluie , & qu'ils ne s'y adressoient jamais en vain pour en obtenir. On a déjà vû que dans la découverte de l'Yucatan , les Castillans

Temple qu'il  
y trouve.

Ancienne  
Croix adorée  
des Insulaires

GRIMALVA.

1518.

Explication  
de cette singu-  
larité.

avoient trouvé des Croix , la plupart peintes sur des murs (14). Herrera , cherchant l'explication d'un fait si singulier , rapporte que Montejo , le même qui commandoit un des trois Vaisseaux de l'Escadre , étant allé en 1527 , pour faire la conquête de l'Yucatan , fut reçu dans une Bourgade , nommé *Mini* , où il apprit que peu tems avant l'arrivée d'Hernandez de Cordoue dans le País , un Sacrificateur , nommée *Chilon Comb*al , qui passoit pour un grand Prophe-  
te , avoit publié que des Hommes blancs & barbus viendroient bientôt des quar-  
tiers d'où le Soleil se leve , porte-  
roient une Croix pour Etendart , & qu'à  
ce signe , tous leurs Dieux prendroient  
la fuite : que ces Etrangers se rendroient  
maîtres du País , mais qu'ils ne feroient  
aucun mal à ceux qui se soumettroient  
volontairement , & qui adoreroient un  
seul Dieu , qui leur seroit prêché par  
leurs Vainqueurs. Après cette Prophé-  
tie , Chilon Comb al avoit fait faire une  
mante de coton , qu'il avoit présentée

(14) Gomera semble em-  
brasser l'opinion de quel-  
ques autres Ecrivains , qui  
ont attribué ces Croix aux  
Maures chassés d'Espagne.  
Mais on lui reproche d'a-  
voir ignoré ce qu'on va  
lire de Montejo. Il pou-

voit se tirer de ce doute ,  
dit Herrera , puisque son  
Histoire fut imprimée en  
1553 , à Medina del Cam-  
po , & que le récit de  
Montejo regarde l'an 1527.  
*Ibid.* Liv. 3. Chap. 1.

aux Indiens qui l'écoutoient, comme le modele du Tribut que leurs nouveaux Maîtres devoient exiger. Ensuite il avoit fait dresser une Croix, à l'exemple de laquelle on en avoit élevé quantité d'autres. Peu de tems après, les Espagnols aiant paru sur les Côtes de cette Terre, on leur avoit demandé s'ils ne venoient point des Pais d'où le Soleil se leve; & dans la suite, les Habitans, qui virent rendre de grands honneurs à la Croix par les Soldats de Montejo, ne doutèrent plus que la Prophétie de Combal ne fût accomplie (15).

GRIJALVA.  
1518.

Après avoir fait quelques provisions dans l'Isle de Cozumel, Grijalva remir à la voile, & se trouva dans peu de jours à la vûe de l'Yucatan. Il doubla la pointe de Cotoche, qui est la partie la plus orientale de cette Province; & tournant à l'Ouest, il suivit la Côte, jusqu'à la rade de Pontonchan. Comme c'étoit dans ce lieu qu'Hernandez avoit été défait, l'ardeur de le vanger porta les Espagnols à descendre. Ils battirent les Indiens; & ce combat aiant répandu la terreur dans toute la Province, ils retournerent à bord pour achever cette découverte. Leur route fut continuée à l'Ouest, sans s'éloigner

Grijalva prit les Indiens de Pontonchan.

(15) *Ibid.* Liv. 3, Chap. 2.

**GRIJALVA.** beaucoup de la Terre. La beauté de  
 1518. cette Côte leur cauſoit de l'admiration.  
 Ils y découvroient, par intervalles, des  
 Edifices de pierre ; & l'étonnement  
 qu'ils avoient, de trouver cet uſage  
 dans les Indes, leur faiſoit paroître ces  
 Bâtimens comme de grandes Villes,  
 où l'imagination leur repréſentoit des  
 Tours, & tous les ornemens des Vil-  
 les de l'Europe. Quelques Soldats aiant  
 fait remarquer que le País reſſembloit  
 fort à l'Eſpagne, cette idée plut ſi fort  
 à ceux qui l'avoient entendue, qu'on  
 ne trouve pas d'autre raiſon qui ait fait  
 donner le nom de Nouvelle-Eſpagne à  
 toute cette Contrée (16).

Il décou-  
 vre une Terre  
 qu'il nomme  
 la Nouvelle-  
 Eſpagne.

Les Vaiſſeaux caſtillans continuerent  
 de ranger la Côte, juſqu'à l'endroit où  
 la Rivière, que les Indiens nommoient  
*Tabasco*, entre dans la Mer, par deux  
 embouchures. C'eſt un des plus navi-  
 gables qui ſe jettent dans le Golfe qu'on  
 a nommé *Mexique* ; & depuis cette dé-  
 couverte, elle a pris le nom de Grijal-  
 va, pour laiſſer le ſien à la Province  
 qu'elle arroſe, & qui eſt une des pre-  
 mières de la Nouvelle-Eſpagne, entre  
 celles d'Yucatan & de (17) Guazacoal-  
 co. Le País paroifſoit couvert de très

Rivière  
 nommée Gri-  
 jalva.

(16) Solis, Chap. 5. Chap. 2. Solis, Tome 1.  
 (17) Herrera, Liv. 3. Chap. 6.

grands arbres, & si peuplé sur les rives du Fleuve, que Grijalva ne put résister à l'envie d'y pénétrer. Mais n'ayant trouvé de fond que pour les deux plus petits de ses Bâtimens, il y fit passer tout ce qu'il avoit de gens de guerre, & laissa ses deux autres Vaisseaux à l'ancre, avec la plus grande partie de ses Matelots. A peine fut-il engagé dans le Fleuve, dont il eut beaucoup de peine à surmonter le Courant, qu'il aperçut un grand nombre de Canots, remplis d'Indiens armés, & plusieurs autres troupes sur les rives, qui paroissoient également résolues de lui fermer le passage, & de s'opposer à sa descente. Leurs cris & leurs menaces effraierent si peu les Espagnols, qu'ils ne s'avancerent pas moins jusqu'à la portée du trait. Grijalva leur avoit recommandé le bon ordre, & sur-tout de ne faire aucun mouvement qui ne parût annoncer la paix. Les Indiens, de leur côté, furent si frappés de la fabrique des Vaisseaux étrangers, de la figure & des habits de ceux qui les conduisoient, & de la belle ordonnance, autant que de l'impétuosité avec laquelle ils les voioient avancer, que dans leur première surprise, cette vûe les rendit comme immobiles. Le Général Castillan saisit ha-

Négociations  
avec les In-  
diens.



GRIJALVA.

1518.

bilement cette conjoncture , pour sauter à terre (18). Il y fut suivi de tous ses gens , dont il forma aussi-tôt un Bataillon. Tandis que cette action sembloit augmenter l'étonnement des Indiens , il leur envoya Julien & Melchior , ces deux jeunes gens qui avoient été pris dans l'Expédition d'Hernandez de Cordoue , & dont la Langue étoit entendue dans une grande partie de la Nouvelle - Espagne , pour les assurer qu'il ne pensoit point à troubler leur repos , & que dans le dessein au contraire de se rendre utile à leur Nation , il leur offroit la paix & son alliance. Cette déclaration en fit approcher vingt ou trente , avec un mélange de confiance & de crainte. Mais , l'accueil qu'ils reçurent aiant achevé de les rassurer , Grijalva leur fit dire que les Castellans étoient Sujets d'un grand Roi , Maître de tous les Païs où ils voioient naître le Soleil , & qu'il étoit venu les inviter , de la part de ce Prince , à le reconnoître aussi pour leur Souverain. Ce discours fut écouté des Indiens , avec

Ils paroissent  
supérieurs aux  
autres Sauvages.

(18) Herreras'écarte un peu de ce récit. Il prétend que les Castellans n'entendirent d'abord que le bruit des Indiens qui coupoient du bois , & qu'étant descendus à terre sous des Palmiers , ce fut alors que les Indiens s'approchèrent d'eux pour les observer. *Ibidem.*

une attention qui parut accompagnée de quelques marques de chagrin. Leur disposition sembloit encore incertaine, lorsqu'un de leurs Chefs, imposant silence à toute la troupe, répondit d'un ton ferme » que cette paix qu'on leur offroit, avec des propositions d'homme & de soumission, avoit quelque chose de fort étrange; qu'il étoit surpris d'entendre qu'on leur parlât de reconnoître un nouveau Seigneur, sans savoir s'ils étoient contents de celui auquel ils obéissoient; que pour ce qui regardoit la paix ou la guerre, puisqu'il n'étoit question maintenant que de ces deux points, il n'étoit pas revêtu d'une autorité suffisante pour donner une réponse décisive; mais que ses Supérieurs, auxquels il alloit expliquer ce qu'on avoit proposé, feroient connoître leur résolution. Un langage, si extraordinaire dans la bouche d'un Indien, ne causa pas peu d'inquiétude aux Espagnols. Ils jugerent qu'ils s'étoient mépris en croiant avoir à faire à des Sauvages, & que des Peuples, qui pensoient si bien, ne pouvoient être des Ennemis méprisables. L'Orateur, s'étant retiré après son discours, les laissa quelque tems dans cet embarras; mais il

GRIJALVA.

1518.

reparut bientôt, avec la même escorte ; pour leur déclarer » que ses Maîtres ne » craignoient pas la guerre ; qu'ils n'i- » gnoroient pas ce qui s'étoit passé dans » la Province voisine, & que cet exem- » ple n'étoit pas capable de les intimi- » der ; mais qu'ils jugeoient la paix » préférable à la plus heureuse guerre. Il avoit fait apporter quantité de fruits & d'autres provisions, qu'il offrit à Grijalva, de la part de ses Maîtres, comme un gage de la paix qu'ils acceptoient. Bientôt on vit arriver le Cacique du Canton, avec une Garde peu nombreuse & sans armes, pour faire connoître la confiance qu'il prenoit à ses Hôtes, & celle qu'il leur demandoit pour lui. Grijalva le reçut avec de grands témoignages de joie & d'amitié, auxquels le Seigneur Indien répondit d'un air fort noble. Après les premiers complimens, il fit approcher quelques gens de sa suite, chargés d'un nouveau présent, dont plusieurs pièces étoient également précieuses par la matière & le travail. C'étoient différentes sortes de bijoux d'or, renfermées dans une corbeille, des armes & des figures d'animaux, revêtues de lames d'or, des pierres enchassées, des garnitures de plumes de diverses couleurs, & de

robbes d'un coton extrêmement fin (19). Alors , sans laisser le temps à Grijalva de le remercier , il lui dit ; » qu'il ai-  
 » moit la paix , & que c'étoit pour la  
 » faire sublister entr'eux qu'il le prioit  
 » d'accepter ce présent ; mais que dans  
 » la crainte de quelque méfintelligen-  
 » ces qui pouvoit s'élever entre les deux  
 » Nations , il le supplioit de s'éloigner.  
 Le Général Castillan , charmé de tout  
 ce qu'il entendoit , répondit que son  
 dessein n'avoit jamais été d'apporter le  
 moindre trouble sur cette Côte , & qu'il  
 étoit disposé à partir. En effet , il se hâta  
 de mettre à la voile (20).

Deux jours de navigation le firent  
 arriver à la vûe d'une Bourgade , nom-  
 mée *Agualunco* , à laquelle il donna le  
 nom de la *Rambla* , parce que les Ha-  
 bitans , pour faire connoître apparem-

GRIJALVA  
 1518.

Bourgade  
 d'Agualunco,  
 qui prend le  
 nom de la  
 Rambla.

(19) Ces présens mon-  
 toient à la valeur de  
 3000 pesos d'or. Herrera  
 raconte que le Cacique ar-  
 ma le Général Castillan de  
 ses propres mains , que les  
 armes dont il le revêtit  
 étoient si justes , qu'elles  
 sembloient avoir été faites  
 pour lui , & que Grijalva  
 se trouva ainsi tout cou-  
 vert de l'or le plus fin ;  
 qu'à son tour il se fit ap-  
 porter ce qu'il avoit de  
 plus précieux en habits ,

& qu'il en revêtit aussi le  
 Cacique. Mais Solis croit  
 toutes ces circonstances  
 fort douteuses Herrera &  
 Solis , *ibidem*.

(20) Ses gens regrette-  
 rent néanmoins de n'avoir  
 pas fait un Etablissement  
 dans cette Terre. Ils de-  
 manderent plus d'or aux  
 Indiens , qui leur répon-  
 doient *culva , culva* , c'est-  
 à dire , allez plus loin.  
 Herrera , *ibidem*.

GRIJALVA. ment qu'ils ne redoutoient rien , firent  
1518.

Riviere de  
St-Antoine.

quantité de caprioles sur le sable. Ils étoient armés de boucliers fort luisans , qui n'étoient que d'écaillés de Tortues , mais que cet éclat fit prendre d'abord aux Castillans pour de l'or. Un peu plus loin , Grijalva découvrit un enfoncement , formé par l'embouchure d'une Riviere , que les Indiens nommoient *Tonala* , & qui reçut le nom de *Saint-Antoine*. Ensuite , il arriva au grand Fleuve de Guazavalco , où le mauvais tems ne lui permit pas de mouiller ; & presqu'aussi-tôt , on découvrit les Montagnes , couvertes de neige de la Nouvelle - Espagne , qui furent nommées *Saint-Martin* , du nom du Soldat qui les avoit apperçues le premier. Alvarado , prenant ici le devant avec son Vaisseau , entra dans un Fleuve , que les Indiens nommoient *Papaloana* , & qui prit de lui le nom d'*Alvarado*.

Montagnes  
de St-Martin.

Rio de Ban-  
deras.

En continuant de ranger la Côte , les Castillans arriverent ensemble à l'embouchure d'un autre Fleuve , qui fut nommé *Rio de Banderas* , parce qu'ils y apperçurent des Indiens avec une sorte de piques ornées de banderolles , qui sembloient les inviter à descendre. *Montejo* reçut ordre de s'avancer avec deux Chaloupes , pour recon-

noître leurs dispositions, & l'Escadre ne tarda point à le suivre. Les Castillans furent si bien reçus de ces Indiens, qu'ils en obtinrent la valeur de 15000 Riches échan-  
 pesos d'or, pour les plus vieilles mar-<sup>ges.</sup>  
 chandises d'Espagne. Ils apprirent, dans ce lieu, qu'ils étoient redevables des invitations & du bon accueil des Habitans, à l'ordre d'un puissant Monarque, voisin de cette Province, qui se nommoit *Motexuma*; que ce Prince, qui avoit été informé de leur approche, & qui avoit peut-être quelques pressentimens des malheurs qui le menaçoient, avoit mandé aux Commandans de ses Frontieres d'aller au-devant des Espagnols, de leur porter de l'or pour traiter, & de découvrir, s'il étoit possible, le véritable dessein de ces Etrangers. Grijalva prit possession du Pais avec les formalités ordinaires; & l'on observe que tous ces Actes se faisoient au nom du Roi & de Velasquez (21).

La Rade de Banderas étant mal défendue contre les vents du Nord, on remit à la voile, & l'on rencontra bientôt une Isle, assez proche de la Côte, que la blancheur de son sable fit nommer l'*Isle Blanche*. Un peu plus loin, *Isle Blanche*

21) Herrera, Liv. 3. Chap. 9; & Solis, Ch. 71



GRIJALVA.  
1518.

Isle Verte.

on en découvrit une autre , à quatre lieues de la Côte ; & l'ombrage de ses arbres lui fit donner le nom d'*Isle Verte*. Plus loin encore , à une lieue & demie du rivage , on en apperçut une , qui parut peuplée , & le Général y descendit. Il y trouva quelques bons édifices de pierre , & un Temple ouvert de toutes parts , au milieu duquel on découvroit plusieurs degrés , qui conduisoient à une espece d'Autel , chargé de Statues d'horrible figure. En le visitant de près , on y apperçut cinq ou six cadavres humains , qui paroissoient avoir été sacrifiés la nuit précédente. L'effroi , que les Castellans ressentirent de ce spectacle , leur fit donner à l'Isle

Isle des Sacrifices ; d'où lui vient ce nom.

le nom d'*Isle des Sacrifices*. Ils virent d'autres victimes d'une barbare superstition, dans une quatrième Isle , un peu plus éloignée , que ses Habitans nommoient *Culva* , & qu'ils prirent pour cette Terre abondante en or , qu'on leur avoit indiquée à Tabasco. On y traita effectivement beaucoup d'or ; & Grijalva , qui se nommoit Jean , lui donna le nom de *Saint-Jean de Culva* , dont on a fait Saint-Jean d'Ulva (22).

Saint-Jean d'Ulva.

La vue de tant de riches Contrées

# PLAN DE LA RADE ET VILLE DE LA VERA-CRUZ

Située par 19. deg. 10 min. de Lat. Sep. et 100 d. 15 m. à l'Occid. de Paris.

*Echelle de Deux Mille Cinq Cent Toises*





faisoit fouhaiter , au Général Espagnol , d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités. C'étoit le sentiment de la plûpart des Officiers de l'Escadre , sur-tout d'Alvarado , qui en avoit représenté plusieurs fois l'importance. Mais Grijalva étoit arrêté par une scrupuleuse soumission pour les ordres de Velasquez , qui lui avoit défendu d'entreprendre aucun Etablissement (23). Cependant il prit le parti de lui envoyer rendre compte du succès de son Voïage , pour se faire expliquer encore une fois ses intentions. Il lui dépêcha le Vaisseau d'Alvarado , sur lequel il chargea tout ce qu'il avoit recueilli de précieux & les Malades qui n'étoient pas capables de service. Velasquez , inquiet de son côté , de n'apprendre aucune nouvelle de l'Escadre , fit partir un Vaisseau , sous le commandement de Christophe d'Olid , pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un coup de vent , qui maltraita d'Olid , sur les Côtes de l'Yucatan , l'obligea de retourner à Sant-Yago , d'où il avoit fait voile ; & le Vaisseau d'Alva-

GRIJALVA

1518

Faute de Grijalva , qui ne s'établit point dans le Pais qu'il décou-  
vrit.

(23) Gomera est le seul Historien qui prétende , au contraire , qu'il avoit ordre exprès d'en faire un. Las Casas , Herrera , & Solis s'accordent à le contredire.

GRIJALVA.

1518.

rado étant arrivé presqu'en même tems dans ce Port , Velasquez fut consolé par les flatteuses nouvelles qu'il reçut d'un País , qu'on commença dès ce jour à nommer publiquement la Nouvelle-Espagne. Cependant , après avoir entendu le récit d'Alvarado , il parut fort irrité qu'on n'eût pas bâti même un Fort , dans une si grande étendue de País. On ne peut expliquer cette contradiction d'idées , qu'en supposant avec Herrera , qu'Alvarado , qui avoit toujours été porté pour un Etablissement , ne rendit point un témoignage favorable aux intentions de son Général ; & que Velasquez , à qui las Casas attribue beaucoup de bisarrerie & d'indécision , fit un crime à Grijalva de n'avoir pas trouvé dans les circonstances une raison assez forte pour lui faire oublier les ordres avec lesquels il étoit parti. Il est constant , du moins , qu'après s'être fort emporté contre un Officier dont le crime étoit de lui avoir trop bien obéi , il prit la résolution de faire un nouvel armement , & d'en remettre la conduite en d'autres (24) mains.

Mécontentement de Velasquez.

Grijalva étoit parti dans le même tems qu'Alvarado , pour continuer ses

(24) Herrera , Liv. 3. Chap. 10 ; & Solis Ch. 8.



découvertes, en suivant la Côte vers le Nord. Après avoir reconnu les deux Montagnes de Tuspa & de Tusta, qui s'étendent fort loin entre la Mer & la Province de Tlascala, il entra dans la Province de Panuco, qui est la dernière de la Nouvelle-Espagne, du côté du Golfe. Mais lorsqu'il eut mouillé dans une Rivière qu'il nomma *Rio de Canoas*, parce qu'il y trouva un grand nombre de Canots, le Vaisseau d'Alfonse d'Avila, qui étoit le plus avancé, fut attaqué par une multitude d'Indiens, auxquels il n'auroit pû résister, si Grijalva n'étoit venu le secourir avec toutes ses forces. On fit une cruelle boucherie de ces Barbares; & l'Escadre, étant sortie de la Rivière, suivit les Côtes de Tlascala, pour s'avancer vers une Pointe, où les Courans devinrent si contraires, qu'après quantité d'efforts pour la doubler, le Pilote Alaminos déclara qu'il y avoit de l'imprudence à le tenter plus long-tems. Alors plusieurs Officiers de l'Escadre se réunirent encore pour engager le Général à faire un Etablissement, & l'auroient peut-être emporté, si d'Avila & Montejó n'eussent été d'un avis opposé. Mais le résultat du Conseil fut de reprendre enfin la route de Cuba, où l'on arriva le 10 de Septembre.

GRIJALVA.  
1518.

Province de  
Panuco.

Rio de Ca-  
noas.

Grijalva re-  
tourne à Cu-  
ba.



FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

# VOÏAGE

## DE FERNAND CORTEZ ,

### *DÉCOUVERTE ET CONQUÊTE DU MEXIQUE.*

Nouvelle en-  
treprise pour  
suivre les dé-  
couvertes.

**E**N passant au Port de Matances ; Grijalva fut informé des préparatifs qu'on y faisoit déjà pour une autre Expédition. Comme il ignoroit encore les dispositions de Velasquez, il se flatta que s'il étoit question de la Nouvelle-Espagne, le Commandement de cette Flotte ne pouvoit être confié qu'à lui. Ses espérances furent bien trompées, lorsqu'au lieu des félicitations & des remerciemens auxquels il s'étoit attendu, Velasquez lui fit publiquement de vifs reproches. Il ne répliqua qu'en produisant l'ordre qu'il avoit reçu de lui-même : mais le Gouverneur étoit si rempli de ses préventions, qu'en reconnoissant que cet ordre étoit de sa main, il traita de crime la fidélité avec laquelle on l'avoit suivi. Il députa Jean de Salzedo à l'Isle Espagnole, pour faire agréer ses nouveaux des-

seins aux Gouverneurs Jérônimites ; & dans la crainte de perdre un moment , il fit radoubler aussi-tôt les Vaisseaux qui avoient servi au Voïage de Grijalva. Avec ceux qu'il avoit achetés , il en composa une Flotte de dix Navires , depuis quatre-vingt jusqu'à cent tonneaux. Mais il étoit question de leur donner un Commandant.

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

Armement  
de Velasquez  
dans l'île de  
Cuba.

Il auroit souhaité , suivant Solis , d'en trouver un , dans le caractère duquel la grandeur du courage fût réunie avec une soumission servile , c'est-à-dire , avec la bassesse de l'esprit (25) : deux extrémités qu'il est difficile de rapprocher. La voix publique étoit pour Grijalva , qui se recommandoit par ses bonnes qualités , par ses services , & par la connoissance de la route & du Pais. Antoine & Bernardin Velasquez , tous deux proches parens du Gouverneur, Balthazar Bermudez , Vasco Porcallo , & d'autres Officiers de distinction , se mirent sur les rangs ; mais les uns portoient trop haut leurs prétentions , & les autres n'avoient pas toute la capacité qu'on demandoit. Enfin , *Amador de Lariz* , Trésorier roïal de Cuba , & *André Duero* , Secrétaire du Gouverneur , profiterent de cette irré-

Son embarras pour le  
choix d'un  
Chef.

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

Fernand Cor-  
tez est choisi.

solution pour faire tomber le choix sur leur Ami commun ; mais , malheureusement pour Velasquez , sur l'homme du monde qui convenoit le moins à ses vûes. Ce fut le fameux *Hernand* , ou *Fernand Cortez* , celui de tous les Conquérans du Nouveau Monde , dont les vertus & les vices ont causé le plus de partage & d'indécision dans l'Histoire.

Son origine  
& ses premières  
aventures

Cortez étoit né en 1485 , à Medellin , Ville de l'Estramadoure , d'une famille dont on a contesté la noblesse (26). Dans sa première jeunesse , il avoit étudié les Lettres humaines , à l'Université de Salamanque ; & le dessein de son Pere étoit de l'appliquer à la Jurisprudence. Mais sa vivacité naturelle , qui ne s'accommodoit pas d'une Profession si grave , le ramena chez son Pere , dans la résolution de prendre le parti des armes. Il obtint la permission d'aller servir en Italie , sous Consalve de Cordoue ; & le jour de son départ étoit marqué , lorsqu'il fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie , qui mit du changement dans ses desseins , sans

(26) Son Pere se nommoit Martin Cortez de Monroy , & sa Mere Catherine Pizarre d'Altamirano , deux noms , dit Sorlis , qui marquent assez la noblesse de son extraction.  
Chap. 9.

En apporter à ses inclinations. Il résolut de passer aux Indes , où la guerre qui duroit encore dans les Isles , promettoit moins de fortune que de gloire. Il y passa dans le cours de l'année 1504 , avec des Lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Ovando , son Parent , qui commandoit alors dans l'Isle Espagnole. Quoiqu'il eût à peine vingt ans , il fit éclater sa hardiesse & sa fermeté , dans plusieurs dangers auxquels il fut exposé pendant la Navigation. Ovando le reçut avec amitié , & le garda quelque-tems près de lui. Ensuite , il lui donna de l'emploi dans Azua de Compostelle. Cortez étoit bien fait , & d'une physionomie prévenante. Ces avantages extérieurs étoient soutenus par des qualités qui le rendoient encore plus aimable. Il étoit généreux , sage , discret. Il ne parloit jamais au désavantage de personne. Sa conversation étoit enjouée. Il obligeoit de bonne grace , & sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits. Un mérite si distingué , & l'occasion qu'il eut de signaler sa valeur & sa prudence , lui avoient acquis beaucoup de réputation dans la Colonie , lorsqu'en 1511 Velasquez , qui passoit dans l'Isle de Cuba , lui proposa de le suivre , avec l'emploi de son Secrétaire.

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

En quelle  
année il passe  
aux Indes.

Ce qui lui  
arrive dans  
l'Isle de Cuba.

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

re. Il accepta cet Office. Mais le Gouverneur aiant fait des Mécontens, Cortez, qui étoit apparemment de ce nombre, se chargea, l'année suivante, de porter leurs plaintes à l'Audience roiale de San-Domingo. Ce complot fut découvert. Cortez fut arrêté, & condamné au dernier supplice. Sa grace néanmoins fut accordée aux instances de quelques personnes de considération; & le Gouverneur, se contentant de l'envoyer Prisonnier à San - Domingo, l'embarqua dans un Navire qui mertoit à la voile. Mais, n'étant point observé à Bord, il eut le courage, pendant la nuit, de sauter dans la Mer, avec un ais entre ses bras. Après avoir couru le plus terrible danger, il fut jetté sur le rivage, où il retomba sous le pouvoir du Gouverneur; mais il paroît que l'admiration de son caractère lui en fit un Ami, & qu'à l'exception de quelques difficultés qui survinrent encore, pour un mariage qu'il fit secrètement (27), il n'en reçut plus que

Il devient  
Ami du Gouverneur.

(27) Herrera est le seul qui se soit attaché au récit de cette aventure. » Quoi-  
» qu'il ne sût pas nager,  
» dit il, il se jeta dans  
» les flots, sur un ais  
» qui le contenoit en par-

» tie. Comme la Mer baiss-  
» soit alors, il fut poussé  
» à plus d'une lieue par le  
» Courant; mais le flux  
» qui revint le rejetta au  
» rivage, si fatigué, qu'il  
» avoit été plusieurs fois  
des

des faveurs. Aussi sa fortune devint-elle florissante ; & lorsque ses Amis le

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

» prêt de quitter son ais  
» pour finir ses peines en  
» se noïant. Lorsqu'il fut à  
» terre, & qu'il vit le jour  
» paroître, ne doutant  
» point qu'on ne le fit  
» chercher, il alla se ca-  
» cher dans une Eglise.  
» Proche delà demouroit  
» un Espagnol, natif de  
» Grenade, nommé Jean  
» Suarez, qui avoit une  
» Sœur, jeune & de  
» mœurs honnêtes. Cor-  
» tez, qui fut apperçu de  
» cette Fille, lui plut par  
» sa figure ; & la com-  
» passion qu'elle eut de son  
» malheur aiant abrégé les  
» formalités, elle lui fit  
» connoître qu'elle avoit  
» de l'affection pour lui.  
» Il profita de cette ouver-  
» ture. Mais un jour, qu'il  
» sortoit pour aller voir  
» sa Maîtresse, un Sergent,  
» nommé Jean Escudero,  
» qui l'observoit depuis  
» quelque tems, le suivit  
» jusqu'à la porte de l'E-  
» glise, l'embrassa par der-  
» rière, & l'emmena pri-  
» sonnier. Les Juges pro-  
» cederent contre lui avec  
» beaucoup de rigueur.  
» Dans cette situation, il  
» ne vit pas d'autre res-  
» source que d'en appeller  
» à Velasquez même, en  
» qualité de Gentilhom-  
» me, qui esperoit trou-  
» ver dans un Homme du

» même Ordre des senti-  
» mens nobles & supé-  
» rieurs à la vangeance.  
» Cette voie lui réussit.  
» Velasquez lui pardonna ;  
» mais il ne voulut pas le  
» retenir à son service :  
» & pendant quelques  
» mois, Cortez, fort à l'é-  
» troit, se vit réduit à faire  
» sa cour aux Amis du  
» Gouverneur. Cependant  
» il épousa Catherine Sua-  
» rez, avec laquelle il se  
» vantoit d'être aussi con-  
» tent, que s'il eût épousé  
» la Fille d'une Duchesse.  
» Il en eut un Fils, qu'il  
» supplia Velasquez de te-  
» nir sur les fonds. Cette  
» grace lui fut accordée,  
» & servit bientôt au ré-  
» tablissement de sa fortu-  
» ne. Le Gouverneur, qui  
» avoit entrepris alors de  
» former des Bourgades de  
» Castillans, lui donna un  
» bon nombre d'Indiens  
» pour s'établir à Ciudad  
» de Sant-Yago, dont on  
» ne faisoit que jeter les  
» fondemens, & lui ac-  
» corda ensuite la Lieute-  
» nance de cette Ville. Cor-  
» tez étoit rusé, ajoûte  
» l'Historien. Il continua  
» de ne rien épargner pour  
» se rétablir entièrement  
» dans les bonnes grâces  
» de Velasquez, qui étoit  
» d'ailleurs d'un caractère  
» facile. Il y parvint avec



FERNAND  
CORTÉZ.  
1518.

proposèrent pour commander la Flotte de la Nouvelle-Espagne, il exerçoit l'Office d'Alcade à Sant-Yago, Capitale de l'Isle.

Ce choix fut assez applaudi, pour la conduite de l'Expédition, parce que les grandes qualités de Cortez n'étoient ignorées de personne; mais ceux, qui connoissoient parfaitement son ambition & son adresse, doutèrent si Velasquez n'avoit pas manqué de prudence (28). Ce qui contribua beaucoup à le tromper, c'est qu'il crut avoir pris des mesures suffisantes contre les mauvais offices de ses Ennemis, en faisant partir pour l'Espagne, après l'arrivée d'Alvarado, un Vaisseau, par lequel, rendant compte au Roi des nouvelles découvertes, il lui envoioit ce qu'il avoit reçu de plus précieux de la Terre-fer-

tant de bonheur, qu'à la faveur de cette réconciliation & par son industrie, il acquit bientôt trois mille pesos d'or, qui étoient alors une grande richesse. Herrera, Décade 1. Liv. 9. Chap. 9.

(28) Herrera raconte qu'un jour que le Gouverneur & le Capitaine Général se promenoient ensemble, un Fou, nommé Francisquillo, s'appro-

cha d'eux, & se mit à crier que Velasquez n'y entendoit rien, & qu'il lui faudroit bientôt une seconde Flotte pour courir après Cortez. Compere, dit le Gouverneur, c'étoit ainsi qu'il nommoit ordinairement Cortez, entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo? Cortez répondit que c'étoit un Fou, qu'il falloit laisser parler. 2. Décade. Liv. 3. Chap. 12.

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

Velasquez  
établit son  
crédit en Es-  
pagne.

me. Bientôt même il dépêcha aussi Gonzalve de Gusman, qu'il chargea d'agir de concert avec les Amis qu'il avoit à la Cour, pour y soutenir son crédit & ses intérêts. Pamphile de Narvaez, qui étoit de ce nombre, l'avoit déjà si bien servi, auprès de l'Evêque de Burgos, dont l'autorité croissoit de jour en jour, qu'étant d'ailleurs Ami de Passamonte, & ne vivant pas bien avec l'Amiral, ce Prélat s'efforçoit de faire valoir son zele & ses services. Il songea même à se l'attacher, en lui faisant épouser Donna Mayor de Fonseca, sa Nièce; & le 13 de Novembre de cette année, il fit signer au Roi une Transaction, par laquelle ce Prince nommoit Velasquez, Adelantade, & le déclara son Lieutenant Général dans l'Isle de Cuba & dans tous les lieux qui avoient été ou qui seroient découverts par ses soins & sous ses ordres. Il lui accordoit même la permission de lever des Troupes pour ses Expéditions, jusques dans l'Isle Espagnole; & ses avantages n'avoient pas été moins ménagés dans la répartition des profits (29). Un Traité de cette nature & de si grands Privilèges ne purent pas plaire beaucoup à l'Amiral

Il est fait  
Adelantade.

(29) Herrera, Liv. 3. Chap. 11.

FERNAND  
 CORTEZ.  
 1518.

Diegue Colomb, dont la supériorité ne se réduisoit presque plus qu'à de vains titres. Mais Velasquez reçut trop tard cet effusion de graces, & n'en jouit pas long-tems. On verra même qu'elles ne servirent qu'à l'engager dans des entreprises mal concertées, qui tournerent à sa ruine.

Cortez lui  
 devint sus-  
 pect.

Cortez avoit reçu sa nomination avec de vifs témoignages de reconnaissance ; & la plupart des Castillans, qui devoient servir sous ses ordres, étoient charmés de ce choix. Mais les Concurrans, sur lesquels il l'avoit emporté, ne pouvant déguiser leur chagrin, commencerent à jeter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils lui représentèrent que c'étoit risquer beaucoup, que de donner tant de confiance à un homme qu'il avoit maltraité ; que le caractère de Cortez étoit connu ; que ses manieres agréables & flatteuses, sa libéralité, son empressement à se faire des Amis, & son adresse à se les attacher, étoient autant de qualités suspectes. Velasquez, peu porté à la défiance, n'en fut pas moins ferme dans le parti qu'il avoit embrassé, du moins s'il faut s'en rapporter au plus grand nombre des Historiens : & Cor-

rez ne pensa qu'à presser son départ. Il employa, aux préparatifs, tout son bien & celui de ses Amis. L'Etendart qu'il fit arborer portoit le Signe de la Croix, avec ces mots pour devise, en Latin, *Nous vaincrons par ce Signe*. En peu de jours, il rassembla sous ses ordres environ trois cens Hommes, entre lesquels on comptoit Diego d'Ordas, Ami particulier du Gouverneur, François de Morla, Bernard *Diaz del Castillo*, qui publia l'Histoire de cette (30) Expédi-

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

Avec quel-  
le habileté  
Cortez prele  
l'embarque-  
ment.

(30) Elle fut achevée en 1568, & publiée quelques années après, sous le titre de *Historia Verdadera de la Conquista de la Nueva España*, par Bernal Diaz del Castillo, in fol. La confiance, qu'on croit devoir à un témoin oculaire, fait préférer ici son autorité à celle d'Herrera; car la raison du détail, que Solis fait valoir pour s'attacher aussi à la même source, paroît assez faible. Herrera ne rapporte pas moins les circonstances du départ, dans un récit fort opposé : Les voici : Amador de Larez décou-

» vertissement, parce qu'il  
» lui suffisoit de regarder  
» Velasquez au visage. La  
» premiere nuit qu'il fut  
» cela, lorsque tout le  
» monde étoit couché, &  
» toutes choses dans un  
» profond silence, il alla  
» éveiller ses meilleurs  
» Amis, & leur dit qu'il fal-  
» loit s'embarquer prom-  
» ptement, avec assez de  
» gens affidés, pour se dé-  
» fendre. Il alla lui-même  
» à la Boucherie; & mal-  
» gré les Bouchers, il en-  
» leva toute la viande qui  
» s'y trouva. Il la fit por-  
» ter aux Navires, mal-  
» gré leurs plaintes. Mais  
» il tira de son col une  
» chaîne d'or, qu'il por-  
» toit, & la leur donna.  
» Aussi-tôt, sans autre  
» embarras, il se rendit à  
» Bord, où il trouva déjà  
» quantité de gens embar-

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

tion, & d'autres Gentilshommes, dont les noms paroîtront plus d'une fois avec

» qués, parce que chacun  
» vouloit être des premiers  
» pour cette Entreprise.  
» Cependant Velasquez fut  
» averti, par les Bouchers  
» & par d'autres, que la  
» Flotte alloit mettre à la  
» voile. Il se leva aussi-tôt,  
» & toute la Ville fut trou-  
» blée en même tems. Il  
» alla au rivage, dès la  
» pointe du jour, avec  
» une nombreuse suite.  
» Cortez, l'ayant apperçu,  
» descendit dans une Cha-  
» loupe armée de Faucon-  
» neaux, d'Escopetes &  
» d'Arbalières, accompa-  
» gné de ses plus fidèles  
» Amis, & s'approcha du  
» rivage. Velasquez lui  
» dit : Compere, Compe-  
» re, vous partez donc  
» ainsi, sans dire adieu ?  
» Il est bien étrange que  
» vous me quittiez ainsi.  
» Cortez lui répondit,  
» Seigneur, je vous en de-  
» mande pardon ; mais sa-  
» chez qu'on ne sauroit ap-  
» porter trop de diligen-  
» ce aux grandes entrepri-  
» ses. Ordonnez seulement  
» ce que vous souhaitez  
» que je fasse pour vo-  
» tre service. Velasquez,  
» surpris de tant de  
» hardiesse & de résolu-  
» tion, ne fut que répon-  
» dre ; & Cortez retourna  
» sur le Champ aux Vaif-  
» seaux, & partit ; mais

» avec peu de vivres, par-  
» ce que les Navires n'é-  
» toient pas encore bien  
» équipés. Il s'arrêta,  
» quinze lieues plus loin,  
» au Port de *Macaca*,  
» où il y avoit quel-  
» ques provisions qui ap-  
» partenoient au Roi ; &  
» dans l'espace de huit  
» jours, il se fit apporter  
» à Bord, par les Indiens,  
» plus de trois cens char-  
» ges de *Cazabi*, chaque  
» charge de cinquante li-  
» vres au moins, & suffi-  
» sante par conséquent  
» pour nourrir un homme  
» pendant un mois. Il prit  
» des Porcs, de la Volaille,  
» & tous les vivres qui  
» s'offrirent, disant qu'il  
» les prenoit en forme  
» d'emprunt, ou par achat,  
» & qu'il les paieroit au  
» Roi. De-là, suivant la  
» Côte, en descendant, il  
» rencontra un Navire de  
» la Jamaïque, chargé de  
» Lard & de *Cazabi*, qu'il  
» enleva, &c. Herrera,  
» *ubi supra*, Liv. 3. Chap.  
» 12. Malgré le parti qu'on  
» a pris de suivre Diaz del  
» Castillo & Solis, on n'a  
» pu se dispenser de faire ob-  
» server qu'un Ecrivain tel  
» qu'Herrera, ne s'accorde  
» point avec eux. Castillo fut  
» témoin oculaire, mais on  
» peut le soupçonner d'avoir  
» favorisé Cortez. Herrera

honneur. Les Troupes furent embarquées en plein jour, à la vûe du Peuple. La nuit suivante, Cortez, accompagné de ses Amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embrassa tendrement, avec d'autres caresses, qui le conduisit au Port, & qui le vit monter sur son Vaisseau. Solis a cru ce détail nécessaire, pour détruire d'autres récits, dans lesquels, dit-il, Cortez est représenté, sans vraisemblance, comme un ingrat, qui excita sa Flotte à la révolte, avant que de sortir du Port.

Quelque jugement qu'on en doive porter, la Flotte sortit de Sant-Yago, le 18 de Novembre, & rasant la Côte du Nord, vers l'Est, elle alla mouiller, en peu de jours, au Port de la Trinité, où Cortez avoit quelques Amis, qui le reçurent avec des transports de joie. Son dessein, qu'il fit publier, lui fit autant de Partisans, dans cette Ville, qu'il y avoit d'Espagnols ardens pour la gloire & la fortune. On nomme ici les principaux, pour donner plus de facilité à les reconnoître dans le cours de leurs exploits. C'étoit Jean d'Esca-

Premier Dé-  
part de la  
Flotte.

Principaux  
Officiers.

est un Historien sincere & judicieux ; mais il peut être soupçonné d'avoir travaillé sur des mémoires in-

fideles : source d'incertitude, trop ordinaire dans l'Histoire.



FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

lante, Pierre Sanche de Farfan, & Gonzale de Mexia. On vit bientôt arriver Alvarado & d'Avila, qui étoient partis après la Flotte; & ce renfort fut d'autant plus agréable à Cortez, qu'ils avoient déjà commandé tous deux dans l'Expédition de Grijalva. Alvarado amenoit ses quatre Freres, Gonzale, George, Gomez & Jean. La Ville du Saint-Esprit, qui est peu éloignée de la Trinité, fournit aussi ses plus braves Citoyens, tels qu'Alfonse Hernandez, Porto Carrero, Gonzale de Sandoval, Rodrigue de Ranjal, Jean Velasquez de Leon, Parent du Gouverneur, & plusieurs autres Gentilshommes de la même distinction. Une si belle Noblesse, & plus de cent Soldats, qui furent tirés de ces deux Villes, augmentèrent également la réputation & les forces de l'armée; sans compter les munitions, les armes, les vivres & quelques Chevaux, qui furent embarqués aux frais de Cortez & de ses Amis. Outre les dépenses communes, il distribua libéralement tout ce qui lui restoit de son propre bien, entre ceux qui avoient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité, jointe à l'espérance que ses qualités naturelles faisoient concevoir de sa conduite, lui

Ardeurs des  
Castillans à  
suivre Cortez.

sa générosité  
les anime.

attacha tous les cœurs , par des droits plus forts que ceux du rang & de l'autorité (31).

FERNAND  
CORTES  
1513

Cependant , à peine étoit-il parti de Sant-Yago , que Velasquez , excité par de nouvelles représentations , sur-tout par celles d'un Astrologue nommé Jean *Milan* , dont les prédictions ambigües augmentèrent ses craintes , résolut de tout tenter pour lui ôter le Commandement. Il commença par envoyer un ordre exprès à Verdugo , son Beau-Frere (32), qui exerçoit l'Emploi d'Alcalde Major à la Trinité , de le déposer dans toutes les formes établies au service d'Espagne. Cette Commission étoit plus facile à donner qu'à remplir. Cortez étoit sûr de tous ceux qu'il avoit sous ses ordres ; & Verdugo comprit qu'il exposeroit inutilement son autorité. D'ailleurs il se laissa persuader , par les discours séduisans de Cortez , que pour son propre intérêt & celui de son Beau-Frere , une entreprise de cet éclat demandoit plus d'explication. Il écrivit à Velasquez. La plupart des Officiers de la Flotte écrivirent de leur côté , pour représenter au Gouverneur l'injustice qu'il vouloit faire à un Homme de mé-

Velasquez  
prétend de lui  
ôter le Com-  
mandement.

(31) Solis , Chap. 11.

(32) Solis le nomme son Cousin.

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

Comment  
Cortez évite  
cet affront.

rite, dont tout le crime étoit apparemment d'avoir excité l'envie ; & le danger qu'il y avoit de révolter toute l'Armée, par le mauvais traitement dont on menaçoit son Général. Enfin Cortez écrivit lui-même, dans des termes fort mesurés, mais pleins de noblesse, qui faisoient sentir à Velasquez le tort qu'il avoit de prêter si facilement l'oreille à la calomnie (33). Cependant, après le départ de toutes ces dépêches, il jugea que dans une conjecture si délicate la prudence l'obligeoit de hâter sa navigation. Il envoya par terre, à la Havane, une partie de ses Soldats, sous la conduite d'Alvarado, pour y faire quelques nouvelles levées ; & mettant à la voile aussi-tôt, il s'avança vers cette Ville, dans le dessein de ne s'y arrêter que pour recevoir ses gens à Bord.

Second départ de Cuba.

La Flotte sortit du Port de la Trinité, avec un vent favorable ; mais au lieu de suivre le Vaisseau de Cortez, elle s'écarta pendant la nuit, & les Pilotes ne s'aperçurent point de leur erreur avant la pointe du jour. Cependant, comme ils se voioient fort avancés, ils continuerent leur route jusqu'à la Havane. Pierre de Barba, qui comman-

(33) Il ne vouloit pas paroître offensé, dit Solis, pour éviter les éclaircissements. *Ibid.*

doit dans cette Ville , entra vivement dans les intérêts du Capitaine général , & donna des ordres pour les besoins de la Flotte. Mais on fut extrêmement surpris de voir passer plusieurs jours , sans recevoir aucune nouvelle de Cortez ; & l'inquiétude alla si loin , qu'une partie de l'Armée proposoit d'éja d'élire un Commandant dans son absence. La nuit de son départ , en passant sur les dangereux bancs qui se rencontrent entre la Trinité & le Cap Saint - Antoine , assez près de l'Isle *Pinos* , son Vaisseau avoit touché , avec un danger si pressant , qu'il avoit fallu faire transporter une partie de sa charge dans l'Isle voisine. La présence d'esprit , qui avoit fait prendre au Général le seul parti qui pouvoit le sauver , & la fermeté avec laquelle il avoit fait exécuter ses ordres , augmentèrent beaucoup l'estime & la confiance qu'on avoit déjà pour (34) lui.

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

Péril de Cortez.

Le nombre de ses Soldats croissoit tous les jours. Entre les Gentilshommes de la Havane , on distingue François de *Montejo* , qui fut ensuite Adelantade de l'Yucatan , Diegue de *Soto del Toro* , Garcie *Caro* , & Jean de Ze-

Nouvelles  
forces qu'il  
prend a la  
Havane.

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

*dens*, qui donnerent un nouvel éclat à ses Troupes, & qui acheverent même de fournir aux frais des armes & des provisions. Pendant ces préparatifs, Cortez fut ménager jusqu'au tems de son loisir. Il profita de ce court intervalle, pour mettre l'artillerie à terre, pour faire nettoier les pièces, & pour exercer les Canoniers à leurs fonctions. Le Canton de la Havane produisant du coton en abondance, il en fit faire une sorte d'arme défensive, qui n'étoit qu'un double drap de coton piqué, & taillé en forme de casaque, à laquelle on donna le nom d'*Espanpille*. Cette armure, qui doit son origine à la disette du fer, devint si commune après l'expérience, qu'un peu de coton, piqué mollement entre deux toiles, passa pour une défense plus sûre que le fer, contre la pointe des flèches & des dards Indiens; sans compter que les flèches, y demeurant attachées, perdoient encore leur activité, & n'alloient blesser personne en glissant sur les armes. Cortez faisoit faire aussi tous les exercices militaires à ses Soldats. Il les instruisoit lui-même, par le discours & l'exemple (35).

Mais tandis que les derniers prépara-

tifs se faisoient avec une diligence & une conduite , qui lui attiroient de l'admiration , il vit arriver Gaspar de Garnica , chargé des Lettres de Velasquez , par lesquelles il étoit ordonné à Barba de l'arrêter , & de l'envoïer Prisonnier à la Capitale. Elles portoient ordre , à Diegue d'Ordaz & Jean Velasquez de Leon , de prêter main-forte à Barba. Les plaintes , que le Gouverneur de Cuba faisoit de Verdujo , faisoient comprendre qu'il ne recevrait aucune excuse dans l'affaire du monde qui l'interressoit le plus. Cortez en fut averti , & cette obstination lui causa de l'inquiétude. Ce fut alors , suivant Solis , qu'il prit la résolution de rompre ouvertement avec Velasquez ; d'où cet Historien conclut qu'on ne lui a pas rendu justice , en l'accusant d'avoir levé le masque à Sant-Yago. Il trouva des prétextes pour éloigner Diegue d'Ordaz , avant la publication de ces ordres ; parce qu'il n'ignoroit pas que la proposition de nommer un Commandant dans son absence étoit venue de lui. Ensuite , aiant mis dans ses intérêts Velasquez de Leon , qu'il connoissoit plus facile à persuader , il ne craignit point de se montrer à ses Troupes & de leur déclarer lui-même la nouvelle persécution dont

FERNAND  
CORTEZ.  
1518.

Velasquez  
donne ordre  
de l'arrêter.



BERNARD  
CORTEZ.  
1518.

Zeile des  
Troupes pour  
Cortez.

il étoit menacé. Leur ardeur fut égale, à lui promettre une fidélité sans réserve. La Noblesse se contint dans les bornes d'un attachement fondé sur l'estime & la reconnoissance ; mais la chaleur des Soldats fut poussée jusqu'aux cris & aux menaces. Barba, que ce mouvement tumultueux sembloit regarder, se hâta de paroître, pour jurer qu'il n'avoit pas dessein d'exécuter l'ordre du Gouverneur, & qu'il en reconnoissoit l'injustice. Ensuite, pour ne laisser aucun doute à ses intentions, il renvoïa publiquement Garnica, avec une Lettre, par laquelle il marquoit au Gouverneur qu'il n'étoit pas tems d'ôter à Cortez le pouvoir qu'il lui avoit confié, & que les Troupes n'étoient pas disposées à souffrir ce changement. Il ajoûtoit, en forme de conseil, que le seul parti qu'il eût à prendre étoit de retenir le Capitaine Général par la voie de la confiance, en ajoutant de nouvelles grâces aux premières, & qu'il valloit mieux espérer de sa reconnoissance ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force (36).

Après de telles assurances de l'affection de son Armée, Cortez ne vit plus

l'obstacle à redouter. En vain le bruit courut que Velasquez devoit arriver lui-même à la Havane. Il auroit beaucoup hasardé, suivant tous les Historiens. Les Guerriers de la Flotte n'étoient pas encore revenus de leur chagrin, & Solis décide hardiment qu'ils avoient pour eux la force & la raison. Ils presserent eux-mêmes le départ. La Flotte se trouva composée de dix Navires & d'un Brigantin. Cortez divisa toutes ses Troupes en onze Compagnies, & les mit sous les ordres d'autant de Capitaines, qui devoient commander ses onze Vaisseaux, avec une égale autorité sur mer & sur terre. Il prit le Commandement de la premiere Compagnie. Les autres Capitaines furent Velasquez de Leon, Porto-Carreiro, Montejo, d'Olid, Escalante, Alvarado, Morla, Sancedo, d'Avila & Ginez de Nortez, qui montoit le Brigantin. Orozco, qui avoit servi avec beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, fut chargé de la conduite de l'artillerie; & le sage Alaminos, dont l'expérience étoit connue sur toutes ces Mers, fut nommé premier Pilote. Cortez donna pour mot, *Saint Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettoit toutes ses entreprises.

FERNAND  
CORTIZ,  
1518.

Division  
qu'il fait de  
ses forces.

Il prend Saint  
Pierre pour  
Protecteur,

FERNAND

CORTEZ.

1519.

Départ absolu.

On mit à la voile, du Port de la Havane, le 10 de Février 1519. Après avoir eu, pendant quelques jours, des vents impétueux à combattre, toute la Flotte se réunit dans l'Isle de (37) Cozumel, & l'on fit une revûe générale. Le nombre des Troupes montoit à cinq cens huit Soldats, sans y comprendre les Officiers, & cent neuf Hommes pour le service de la Navigation. Quoique la plupart eussent déjà fait éclater leur ardeur, Cortez, après leur avoir fait une exhortation générale, prit les Officiers à part, s'assit au milieu d'eux, & s'efforça de leur communiquer le feu dont il brûloit pour la gloire, par une harangue (38), où l'on reconnoît son

Nombre des  
Troupes de  
Cortez.

Il les haran-  
gue dans l'Isle  
de Cozumel.

(37) Gomera dit que les Habitans la nommoient Acuzami, & que les Castillans corrompirent ce nom en Cozumel. Grijalva lui avoit donné celui de Sainte-Croix. Elle est à vingt degrés au Nord de la Ligne. Sa longueur est d'environ trente mille, & sa largeur de dix. Elle n'avoit gueres plus de deux mille Habitans, divisés en trois Bourgades, qui étoient bâties de pierre & de brique, mais couvertes de paille ou de branches, & quelques-unes de pierres fort larges. La terre est remplie de Forêts & de

Montagnes, entre lesquelles il y a d'excellentes Vallées. Liv. 2. Chap. 17.

(38) Diaz del Castilló nous a conservé ce Discours, auquel il assistoit, & Solis le rapporte après lui; Herrera n'en donne qu'un extrait. Autant que ces ornemens nuisent à la vérité de l'Histoire, lorsqu'ils ne peuvent passer que pour des fictions de l'Ecrivain, autant servent-ils à la confirmer, lorsqu'ils sont authentiques. » Mes Amis & mes Compagnons, quand je considère le bonheur qui nous a réunis tous dans

caractere. Les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes, à la vûe de

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

» cette Isle, & que je fais  
» réflexion sur les traver-  
» ses, & les persécutions  
» auxquelles nous sommes  
» échappés, & sur les dif-  
» ficultés qui se sont op-  
» posées à notre entrepri-  
» se, je reconnois avec res-  
» pect la main de Dieu, &  
» j'apprens, par cette dis-  
» position de sa Providen-  
» ce, qu'elle nous promet  
» un heureux succès, pour  
» un dessein dont elle a  
» daigné favoriser les  
» commencemens. C'est le  
» zele, que nous avons  
» pour lui & pour le ser-  
» vice du Roi notre Maî-  
» tre, zele parti du même  
» principe, qui nous fait  
» entreprendre la conquê-  
» te de ces Païs inconnus ;  
» & Dieu combattra pour  
» sa cause en combattant  
» pour nous. Je ne pense  
» point à vous déguiser les  
» difficultés qui se présen-  
» tent. Nous avons à sou-  
» tenir des combats san-  
» glans & furieux, des fa-  
» tiques incroyables dans  
» nos fonctions, & les  
» attaques d'une multitu-  
» des infinie d'Ennemis,  
» où vous aurez besoin  
» d'employer toute votre  
» valeur ; outre que le be-  
» soin des choses les plus  
» nécessaires, les injures  
» du tems, & la difficul-  
» té des chemins, exerce-

» ront votre constance,  
» que l'on peut nommer  
» une seconde valeur, &  
» qui n'est pas un moins  
» grand effort du courage ;  
» car la patience acheve  
» souvent à la guerre ce  
» qui n'a pû l'être par la  
» force des armes. C'est  
» par cette voie qu'Hercu-  
» le a mérité le nom d'In-  
» vincible, & c'est ce qui  
» a fait donner le nom de  
» travaux à ses exploits.  
» Vous avez pris l'habitua-  
» de de souffrir & de com-  
» battre, dans toutes ces  
» Isles que vous avez sou-  
» mises ; mais notre entre-  
» prise est bien d'une au-  
» tre importance ; & puis-  
» que la résolution se me-  
» sure sur la grandeur  
» des obstacles, nous y  
» devons apporter bien  
» plus de fermeté. Il est  
» vrai que nous sommes  
» en petit nombre ; mais  
» l'union fait la force des  
» armées ; elle paroît mê-  
» me les multiplier ; &  
» c'est ce que nous devons  
» attendre de la confor-  
» mité de nos sentimens.  
» Il faut, mes Amis, que  
» lorsqu'il s'agira de pren-  
» dre une résolution, nous  
» n'aïons tous qu'un même  
» avis ; une même main  
» quand il faudra les exé-  
» cuter ; que nos intérêts  
» soient communs, & nos

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

la Flotte; mais ils furent excités à descendre, par le bon ordre qu'ils virent regner dans le Camp des Espagnols; & bientôt ils se mêlerent parmi eux, avec autant de familiarité que de confiance.

Il fait chercher quelques Espagnols perdus sur la Côte. Ses vûes dans ce soin.

Cortez apprit du Cacique que dans un Canton de la Terre-ferme il y avoit quelques Hommes barbus, d'un País auquel ils donnoient le nom de Castille.

Il ne douta point que ce fût quelques-uns des Castellans qu'Hernandez de Cordoue & Grijalva s'étoient plaints d'avoir perdus sur cette Côte; & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de s'attacher quelques Hommes de sa Nation, qui devoient savoir la langue du País, il fit passer Ordaz à la Côte de l'Yucatan, dont l'Isle de Cozumel n'est éloignée que d'environ

»tre gloire & mon honneur. Je se flatte de cette espé-  
 » tout ce que nous aurons » rance, par un de ces  
 » le bonheur d'acquiescer. » mouvemens extraordi-  
 » La valeur particulière » naires qui surpassent  
 » doit établir la sûreté » tous les présages. Je  
 » commune. Je suis votre » finis. Il est tems de faire  
 » Chef, & je hasarderai » succéder les effets aux  
 » le premier ma vie pour » paroles. Que ma confian-  
 » le dernier des Soldats. » ce ne vous paroisse pas  
 » Vous aurez mon exem- » une témérité. Elle est  
 » ple à suivre, encore plus » fondée sur ceux qui  
 » que mes ordres. Dans » m'environnent; & tout  
 » cette confiance, je me » ce que je n'ose attendre  
 » sens assez de courage » de mes propres forces;  
 » pour conquérir le Mon- » je l'espère de vous. Solis;  
 » de entier; & mon cœur » Chap. 14.

quatre lieues. Deux Insulaires, choisis par le Cacique même, furent chargés d'une Lettre pour les Prisonniers, & de quelques présens, par lesquels on se flattoit d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours, qui étoient le tems nécessaire pour la réponse.

Cortez vit, avec horreur, toutes ces monstrueuses Idoles, qu'on a représentées dans le Voïage de Grijalva; & le zele de la Religion lui fit entreprendre de convertir le Cacique (39). Mais, tandis qu'il se flattoit de l'avoir persuadé, il s'éleva un bruit affreux des Sacrificateurs de l'Isle, qui annonçoient d'horribles châtimens au Cacique & à son Peuple, s'ils souffroient que le culte de leurs anciens Dieux fût troublé. Cortez indigné, donna ordre aussi-tôt que toutes les Idoles fussent mises en pièces. Ce fracas jeta les Indiens dans la consternation. Cependant, lorsqu'au lieu de la vengeance à laquelle ils s'attendoient, ils virent que le Ciel étoit tranquille, leur respect pour ce qu'ils avoient adoré se changea dans un tel

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Comment il  
entreprend de  
convertir les  
Insulaires de  
Cozumel.

(39) Il le prit à l'écart avec son Interprète, dit l'Historien, & lui fit connaître la vérité par des ar-

gumens si sensibles, que l'Indien fut comme étourdi, & n'osa se hasarder à répondre. Solis, Ch. 152.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

mépris, qu'ils consentirent sur le champ à voir élever, sur les ruines de l'Idolâtrie, un Autel où l'on mit une Image de la Vierge, avec une Croix. Ordaz n'ayant pas reparu, dans le terme des huit jours, le départ ne fut pas retardé plus long-tems. Cortez ne mit point à la voile sans avoir recommandé au Cacique de respecter l'Image & la Croix, en attendant des instructions & des lumieres qu'il lui promit dans un autre tems (40).

Quoiqu'il n'eût pas de fond à faire sur la durée d'une si bizarre conversion, une voie d'eau, qui se fit au Vaisseau d'Escalante, ayant bientôt obligé la Flotte de retourner dans l'Isle d'où elle étoit partie, les Castillans remarquerent avec admiration, non-seulement que l'Image & la Croix étoient dans le lieu où ils les avoient placées, mais que les Insulaires avoient fait éclater leur vénération par les parfums qu'ils y avoient brûlés, & par les fleurs dont ils avoient paré l'Autel. Mais ce n'est pas le seul effet que l'Historien semble attribuer à la piété de Cortez.

On retrouve  
un Espagnol  
perdu.

Il commençoit à désespérer qu'Ordaz eût rencontré les Prisonniers de l'Yucatan, lorsqu'après avoir employé qua-

tre jours à donner le radoub au Vaisseau, & dans le moment qu'on remettoit à la voile, on découvrit de fort loin un Canot qui traversoit le Golfe, pour venir droit à l'Isle. Il portoit quelques Indiens armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême, & témoigner peu de crainte à la vue de la Flotte. Le Général fit mettre quelques Soldats en embuscade, dans l'endroit du rivage où le Canot devoit aborder. Ils laissèrent descendre les Indiens; & leur aiant coupé le chemin, ils fondirent impétueusement sur eux; mais un de ces Etrangers, s'avancant les bras ouverts, s'écria, en Castillan, qu'il étoit Chrétien. Ils le reçurent avec mille caresses, & le conduisirent au Général, qui reconnut ses Compagnons pour les mêmes Insulaires qu'il avoit envoyés avec Ordaz à la Côte d'Yucatan. Si l'on considère, observe l'Historien, qu'une voie d'eau est un disgrâce commune, qui pouvoit être réparée sans retourner à l'Isle, que le tems nécessaire pour le radoub du Vaisseau, ne l'étoit pas moins pour l'arrivée du Prisonnier, que cet Homme savoit assez les différentes Langues du Continent pour servir d'Interprete au Général, & qu'il devint en effet un des prin-

Circonstances  
de son retour.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

cipaux instrumens de la Conquête du Mexique, on n'accordera point à la Fortune tout l'honneur de cet événement, & l'on sera forcé d'y reconnoître une merveilleuse disposition de la Providence (41).

**Ses aventures.** Ce malheureux Inconnu ne paroïsoit pas différent des Indiens. Il étoit nu comme eux & basanné, avec les cheveux tressés autour de la tête. Il portoit sa rame sur l'épaule, un arc à la main, un bouclier & des flèches sur le dos, & une sorte de rets en forme de sac, dans lequel étoit sa provision de vivres, & une paire d'Heures qu'il avoit toujours conservée pour ses exercices de Religion. Il demanda d'abord quel jour il étoit ? avec un embarras qu'on devoit attribuer à l'excès de sa joie, mais qu'on reconnut bientôt pour un véritable oubli de sa Langue naturelle. Il ne pouvoit tenir un discours suivi, sans y mêler quelques mots Indiens, qu'on n'entendoit point. Cortez, après l'avoir embrassé, le couvrit lui-même du manteau qu'il portoit. On apprit de lui, par degrés, qu'il se nommoit Jérôme d'Aguilar, qu'il étoit d'Ecija, Ville d'Andalousie, & d'une naissance qui

Il se nom-  
moit Jérôme  
d'Aguilar.

(41) Le même, Chap. 16 ; & Herrera, Liv. 4.  
Chap. 7.

lui avoit procuré tous les avantages d'une bonne éducation. Il étoit passé aux Indes , & se trouvant dans la Colonie du Darien pendant les dissensions de Nicuessá & de Vasco Nugnez de Balboa , il avoit accompagné Valdivia dans le Voïage qu'il devoit faire à San-Domingo : mais , à la vûe de la Jamaïque , leur Caravelle avoit échoué sur les bancs de *los Alacranes* (42). De 20 Hommes qu'ils étoient , sept étoient morts de fatigue & de misere. Les autres , aiant pris terre dans une Province nommée *Maya* , étoient tombés entre les mains d'un cruel Cacique , qui avoit commencé par sacrifier à ses Idoles Valdivia , & quatre de leurs Compagnons , dont il avoit ensuite mangé la chair ; Aguilar & les autres avoient été réservés pour la premiere Fête , & renfermés dans une cage , où l'on prenoit soin de les engraisser ; mais ils avoient trouvé le moïen d'en sortir ; & marchant pendant plusieurs jours au travers des Bois , sans autre aliment que des herbes , & des racines , ils avoient rencontré des Indiens qui les avoient présentés à un autre Cacique , Ennemi du premier & moins barbare , sous le pou-

(42) Autrement *Las Bivoras* , ou *Caymanes*.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Mort de ses  
Compagnons

Un seul,  
nommé Guer-  
rero embrasse  
la vie des In-  
diens.

voir duquel ils avoient mené une vie assez douce , quoique forcés continuellement à de pénibles travaux. Tous les Compagnons de son malheur étoient morts successivement , à l'exception d'un Matelot, nommé Gonzalez *Guerro*, natif de Palos , qui avoit épousé une riche Indienne , dont il avoit plusieurs Enfans. Pour lui , que son attachement pour la Religion avoit toujours éloigné de ces coupables mariages , il étoit parvenu , après diverses épreuves , à mériter l'affection & la confiance de son Maître. Il l'avoit servi fort heureusement dans ses guerres ; & ce Cacique nommé *Aquineuz*, l'avoit recommandé en mourant à son Fils , auprès duquel il avoit joui de la même faveur. Lorsqu'il avoit reçu la Lettre de Cortez , par les Indiens de Comuzel , il avoit employé les présens qu'ils lui avoient remis à traiter de sa liberté , qu'il avoit obtenue comme une récompense de ses services. Il avoit communiqué la Lettre à Guerrero ; mais sans avoir pu l'engager à quitter sa Femme & l'emploi de Capitaine dont il avoit été revêtu par le Cacique de *Nachanaum*. C'étoit apparemment la honte qui le retenoit ; parce qu'ayant le nez percé , les lèvres , les oreilles & le visage peints ,

peints, & les mains façonnées à la manière des Indiens, il n'osoit paroître, aux yeux des Castellans, dans un état qui marquoit un égal oubli de sa Patrie & de sa Religion (43).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Route de  
Cortez.

Les Castellans partirent pour la seconde fois de Cozumel, le 4 de Mars; & doublant la Pointe de Cotoche, ils suivirent la Côte jusqu'à la Rade de Champotan. Cortez pensoit à vanger sa Nation des pertes qu'elle avoit essuïées dans cette Rade: mais le vent rendit l'abordage si difficile, qu'il prit le parti d'aller mouiller à la Rivière de Grijalva. Il n'y fut pas long-tems sans entendre des cris tumultueux, qui sembloient lui annoncer de la résistance, dans un Canton où Grijalva n'avoit reçu que des caresses & des présens. Aguilar, qu'il envoya demander la paix, dans un Esquif, revint lui dire que les Indiens étoient en grand nombre, & si résolus de défendre l'entrée de la Rivière, qu'ils avoient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fut point par cette Province qu'il

Utilité qu'il  
tire d'Aguilar.

(43) Solis, *ibidem*, & Herrera, (chap. 7. & 8. Herrera fait remarquer que le caractère d'Aguilar ne permet pas de douter de son récit. Solis, se rectifiant sur l'aveuglement de Guerrero, ajoute que c'est le seul

exemple d'un excès de cette nature, qu'il ait trouvé dans toutes les Relations des Conquêtes Espagnoles en Amérique, & qu'il ne l'auroit pas placé dans son Histoire, s'il avoit pu l'effacer de toutes les autres.



FERNAND  
CORTÉZ,  
1519.

Il fit la  
guerre aux In-  
diens de la Ri-  
vière de Gui-  
jalva.

vouloit commencer ses conquêtes, il lui parut important, pour l'éclat de ses armes, de réprimer l'insolence de ces Barbares. La nuit approchoit. Il l'employa presque entière à disposer l'artillerie de ses plus gros Vaisseaux, avec ordre aux Soldats de prendre ces especes de casques piquées, qu'ils nommoient Estampilles. A l'arrivée du jour, les Vaisseau furent rangés en demie lune, dont la figure alloit en diminuant jusqu'aux Chaloupes, qui formoient les deux pointes. La largeur de la Riviere laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur, qui invitoit les Indiens à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir. Mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent, à la faveur du Courant, jusqu'à la portée de l'arc; & tout-d'un-coup ils firent pleuvoir sur la Flotte une si grande quantité de flèches, que les Espagnols eurent beaucoup d'embarras à se couvrir. Mais, après avoir soutenu cette premiere chaleur, ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie, que la plupart des Indiens, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avoient jamais entendu, & de la mort d'une infinité de leurs Compagnons, abandonnerent leurs

Canots pour sauter dans l'eau. Alors, les Vaisseaux s'avancerent sans obstacle jusqu'au bord de la Riviere, où Cortez entreprit de descendre, sur un terrain marécageux & couvert de buissons. Il y fallut rendre un second combat. Les Indiens qui étoient embusqués dans les Bois, & ceux qui avoient quitté leurs Canots, s'étoient rassemblés pour revenir à la charge. Les fleches, les dards & les pierres incommoderent beaucoup les Castillans : mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon, sans cesser de combattre, c'est-à-dire, que ses premiers rangs, faisant tête à l'Ennemi, couvroient ceux qui descendoient des Vaisseaux, & leur donnoient le tems de se ranger pour les soutenir. Aussi-tôt que le bataillon fut formé, il détacha cent Hommes, sous la conduite d'Avila, pour aller au travers du Bois attaquer la Ville de Tabasco, Capitale de la Province, dont on connoissoit la situation par les Mémoires des Voïages précédens. Ensuite il marcha, fort serré, contre une multitude incroïable d'Indiens, qu'il ne laissa point de pousser avec autant de hardiesse que de danger. Les Castillans combattoient dans l'eau jusqu'aux genoux. Le Général même s'ex-

Il force la  
Ville de Ta-  
basco.

Sa hardiesse  
& valeur.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

rapporte qu'ayant laissé, dans l'ardeur de l'action, un de ses souliers dans la fange, il combattit long-tems dans cet état, sans s'en appercevoir, & sans en ressentir l'incommodité.

Cependant les Indiens disparurent dans les buissons; apparemment pour la défense de leur Ville, vers laquelle ils avoient vû marcher d'Avila. On en jugea par la multitude de ceux qui s'y étoient rassemblés. Elle étoit fortifiée d'une espece de muraille, composée de gros troncs d'arbres, en maniere de palissades, entre lesquels il y avoit des ouvertures pour le passage des flèches. L'enceinte étoit ronde, sans autre défense; & vers l'extrémité des deux lignes, qui formoient le cercle, l'une avançoit sur l'autre, en laissant pour l'entrée un chemin étroit, à plusieurs retours, avec deux ou trois guérites de bois, qui servoient à loger leurs Sentinelles. Cortez arriva plutôt à la Ville que d'Avila, dont la marche avoit été retardée par des Marais & des Lacs. Cependant les deux Troupes se rejoignirent; & sans donner aux Indiens le tems de se reconnoître, elles avancèrent, tête baissée, jusqu'au pié de la palissade. Les distances servoient d'embrasures pour les arquebuses. Il s'y pré-

lenta peu d'Indiens, parce que la plupart s'étoient retirés au fond de la Ville; mais on reconnut qu'ils avoient coupés les rues par d'autres palissades. Ce fut là qu'ils firent tête avec assez d'audace, quoique sans succès, dans l'embarras qu'ils se caufoient mutuellement par le nombre. Ils redoublèrent leurs efforts, à l'entrée d'une grande Place, qui faisoit le centre de la Ville: mais ils se virent encore forcés d'abandonner ce poste; & bientôt, il ne leur resta plus d'autre ressource que de prendre la fuite vers les Bois. Cortez défendit de les poursuivre, pour leur laisser la liberté de se déterminer à la paix, & pour donner à ses gens le tems de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa première conquête. Cette Ville étoit grande & bien peuplée. Les Indiens en aiant fait sortir leurs familles & leurs principales richesses, elle n'offrit presque rien à l'avidité du Soldat: mais il s'y trouvoit des vivres en abondance. Entre plusieurs Castellans blessés, on nomme Diaz de Castillo, & Solis lui fait honneur de son courage. Les Ennemis perdirent beaucoup de monde; mais, faisant consister une partie de leur gloire à cacher leur perte, ils eurent l'adresse d'enlever leurs Morts.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Trahison  
d'un Interpré-  
te, & son sort.

Les Castellans passerent la nuit dans trois Temples, dont la situation les mettoit à couvert de toute surprise. Cortez ne se reposa que sur lui-même du soin de faire la ronde, & de poser les Sentinelles. Le jour n'ayant fait appercevoir aucune trace de l'Ennemi, il envoya reconnoître les Bois voisins, où l'on trouva la même solitude. Cette tranquillité lui fit naître des soupçons, qui augmentèrent en apprenant que Melchior, un des anciens Interprètes, avoit disparu cette nuit, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les habits qu'il avoit reçus en embrassant le Christianisme. Les avis qu'il alloit porter aux Indiens pouvoient être dangereux. En effet, on vérifia, dans la suite, qu'il les avoit excités à continuer la guerre, en les assurant que les Castellans n'étoient pas immortels, & que ces armes, qui répandoient tant d'effroi, n'étoient pas le tonnerre. Mais il ne tira aucun fruit de sa trahison. Les Barbares mêmes, auxquels il avoit donné ces lumieres, n'en aiant pas trouvé la victoire plus facile, le sacrifierent à leurs Idoles.

Cortez n'auroit pensé qu'à remettre à la voile, s'il n'eût jugé qu'après avoir commencé la guerre, une retraite trop

prompte ressembleroit trop à la fuite , ou du moins qu'une victoire imparfaite , sur la premiere Nation avec laquelle il en étoit venu aux mains , n'établirait point assez la terreur de son nom. Après avoir fait reconnoître le Pais par ses détachemens (44) , il fut informé que près d'un lieu , nommé *Cinthla* , on découvroit une Armée innombrable d'Indiens , qui ne pouvoient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Les Indiens  
se rassemblent  
contre les Cas-  
tillans.

Diaz décrit l'ordre de leur marche , pour donner une idée générale de toutes les actions de cette conquête ; dans une Région dont tous les Peuples ont les mêmes usages de guerre. Leurs armes ordinaires étoient l'arc & les flèches. La corde de leurs arcs étoit composée d'un nerf de quelque Animal , ou de poil de Cerf filé ; & leurs flèches étoient armées d'un os pointu , ou d'une arrête de Poisson. Ils avoient une sorte de dards , ou de zagaie , qu'ils lançoient dans l'occasion , & qui leur servoit quelquefois aussi de demi-pique. Quelques-uns portoient des épées , ou de larges

Marche &  
disposition de  
l'Armée In-  
dienne.

(44) Diaz de Castillo & l'Histoire , avec le soin de Solis rapportent en détail ne rien dérober au caractère de Cortez. toutes ces courses ; mais on s'en tient au fil général de



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

fabres d'un bois fort dur , incrusté de pierres tranchantes , & s'en servoient à deux mains. Les plus robustes y joignoient des massues fort pesantes , dont la pointe étoit armée de caillou. Enfin , d'autres n'avoient que des frondes , avec lesquelles ils jettoient d'assez grosses pierres , avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives , dont l'usage se bornoit aux Caciques & aux Officiers , étoient des cuirasses de coton , & des rondaches de bois ou d'écaillés de Tortues , garnies de métal ; quelques - unes d'or même , dans tous les endroits où le fer est employé parmi nous. Tous les autres combattoient nus , mais ils avoient le visage & le corps peints de diverses couleurs , pour se donner un air plus terrible. La plupart portoient autour de la tête une couronne de plumes fort hautes , qui sembloit ajouter quelque chose à leur taille. Ils ne manquoient pas d'instrumens militaires , soit pour les rallier , ou pour les animer dans l'occasion : c'étoient des flutes de roseau , des coquilles de Mer , & une espèce de tambours , d'un tronc d'arbre creusé , dont ils tiroient quelque son avec des grosses baguettes. Leurs Bataillons étoient sans aucun ordre de rang & de files : mais on y re-

marquoit des divisions, dont chacune avoit ses Chefs; & le corps d'Armée étoit suivi de quelques Troupes de réserve, pour soutenir ceux qui venoient à se rompre. Leur première attaque étoit toujours furieuse, & les cris dont elle étoit accompagnée pouvoient inspirer de la terreur. Après avoir épuisé leurs flèches, s'ils ne voïoient pas leurs Ennemis ébranlés, ils se précipitoient sur eux, sans autre méthode que de se tenir serrés dans leurs bataillons: mais comme ils attaquoient ensemble, ils fuïoient aussi tous à la fois, & lorsque la crainte ou d'autres raisons leur avoient fait tourner le dos, il étoit impossible de les arrêter.

Les Castillans, qui ne connoissoient point encore le caractère & les usages de ces Barbares, ne purent voir, sans quelque effroi, la Campagne inondée d'une Armée si nombreuse. Ils apprirent, dans la suite, qu'elle étoit de quarante mille hommes; & quand ils ne leur auroient pas supposé cette valeur ferme & régulière, qui est le partage des Nations civilisées, ils savoient, du moins, que leurs Ennemis avoient des mains & des armes, & qu'ils étoient capables de cet emportement féroce que la Nature a mis jusques dans les Bêtes.

FERNAND  
CORTIZ.  
1512.

Embarras des  
Espagnols.

FERNAND.  
CORTEZ.  
1519.

Mesures de  
CORTEZ.

Cortez sentoit le péril dans lequel il s'étoit engagé. Cependant, loin d'en être abattu, il anima ses gens par un air de joie & de fierté. Il leur fit prendre poste au pié d'une petite éminence, qui ne leur faisoit point craindre d'être enveloppés par derrière, & d'où l'artillerie pouvoit jouer librement. Pour lui, montant à cheval avec tout ce qu'il avoit de Cavaliers, il se jetta dans un taillis voisin, d'où il se proposoit de prendre l'Ennemi en flanc, lorsque cette diversion deviendroit nécessaire. Les Indiens ne furent pas plutôt à la portée des flèches, qu'ils firent leur première décharge; après quoi, suivant leur usage, ils fondirent avec tant d'impétuosité sur le Bataillon Espagnol, que les arquebuses & les arbaletes ne purent les arrêter. Mais l'artillerie faisoit une horrible exécution dans leur corps d'Armée; & comme ils étoient fort serrés, chaque coup en abbattoit un grand nombre. Ils ne laissoient pas de se rejoindre, pour remplir les vuides qui se faisoient dans leurs Bataillons; & poussant d'épouvantables cris, ils jettoient en l'air des poignées de sable, par lesquelles ils esperoient cacher leur perte. Cependant ils avancerent, jusqu'à se trouver en état d'en venir aux coups.

de main ; & déjà les Espagnols commençoient à s'appercevoir que la partie n'étoit pas égale , lorsque les Cavaliers , sortant du Bois , avec Cortez à leur tête , vinrent tomber à bride abbatue sur la plus épaisse mêlée de ces Furieux. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vûe des Chevaux , que les Indiens prirent pour des Monstres dévorans , à têtes d'Homme & de Bête , fit désespérer de la victoire aux plus braves. A peine osoient-ils jeter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne penserent plus qu'à se retirer , en continuant néanmoins de faire tête , mais comme s'ils eussent appréhendé d'être dévorés par derriere , & pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin , les Espagnols , à qui cette retraite donna la liberté de se servir de leurs arquebuses , recommencerent un feu si vif , qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs Ennemis.

Il met les Indiens en fuite.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance , par ses Cavaliers ; dans la vûe de redoubler leur effroi , mais avec ordre d'épargner leur sang , & d'enlever seulement quelques Prisonniers qu'il vouloit faire servir à la paix. On trouva sur le Champ de Bataille plus de huit cens Indiens morts ,

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Monument  
de la Victoire.

& l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux Hommes; mais ils eurent soixante & dix Blessés. Ce glorieux essai de leurs armes leur parut digne, après la conquête, d'être célébré par un Temple, qu'ils éleverent en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire; & la première Ville, qu'ils fondèrent dans cette Province, reçut aussi le même nom (45).

Il fait la paix  
avec les In-  
diens. Présent  
de Femmes  
qu'il en re-  
çoit, & pas-  
sion qu'il  
prend pour  
une d'entre-  
elles.

La paix se fit de si bonne foi, qu'après l'avoir confirmée par des présens mutuels, entre lesquels le Cacique de Tabasco fit accepter à Cortez vingt Femmes indiennes, pour faire du pain de Mais à ses Troupes (46), on se vi-

(45) Quelques Ecrivains Espagnols racontent qu'on avoit vu l'Apôtre Saint Jacques combattre en leur faveur, monté sur un Cheval blanc; mais que Cortez avoit prétendu que c'étoit Saint Pierre, auquel il avoit une dévotion particulière. Diaz de Castillo rejette ce miracle, & rend témoignage que non-seulement, ni lui, ni ses Compagnons n'avoient rien vu d'approchant, mais qu'on n'en avoit rien dit alors dans toute l'Armée.

(46) Ce fut le prétexte qui les fit recevoir; mais il est certain que Cortez

prit de l'inclination pour une de ces Femmes, qu'il fit baptiser sous le nom de Marina; & dont il fit sa Maîtresse. Elle étoit, suivant Diaz, d'une beauté rare & d'une condition relevée. Son Pere étoit Cacique de Guazacoalco, Province Mexiquaine. Divers incidens l'avoient fait enlever, dans ses premières années, à Xicalongo, Place forte sur la Frontière d'Yucatán; & par une autre injure de la fortune, elle avoit été vendue au Cacique de Tabasco. Elle avoit la mémoire si heureuse & l'esprit si vif,



MARINA ET AUTRES FEMMES DONNÉES A CORTEZ.







fit pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance. Mais si les magnifiques peintures que les Castillans firent au Cacique, de la puissance & de la grandeur du Roi d'Espagne, lui inspirerent de l'admiration pour un si grand Monarque, elles ne purent le disposer à se ranger au nombre de ses Sujets (47).

Cortez, appréhendant de s'affoiblir s'il pouloit plus loin ses prétentions, & rapportant toutes ses vûes à de plus hautes entreprises, remit à la voile, le Lundi de la Semaine sainte, pour continuer de suivre la Côte, à l'Ouest. Il reconnut, dans cette route, la Pro-

FRERNAN  
CORTEZ,  
1519.

La Flotte.  
aborde à St-  
Jean d'Ulua.

qu'elle apprit en peu de tems la Langue Castillane, ce qui la rendit fort utile à ses nouveaux Maîtres. Cortez en eut un Fils, qui fut nommé Dom Martin Cortez, & qui devint Chevalier de Saint Jacques, en consideration de la noblesse de sa Mere. Solis relève ici, quelques méprises d'Herrera, & l'accuse de ne s'être pas assez attaché à la Relation de Diaz. Liv. 1. Chap. 21.

(47) C'é ne fut pas faute d'adresse, de la part de Cortez. Les Seigneurs du Païs, qui l'avoient visité, entendant hennir les Chevaux dans sa cour, de-

manderent avec embarras de quoi se plaignoient les *Yeguanex*, nom qui signifie dans leur langue *Puissance terrible*, Cortez leur dit qu'ils étoient fâchés de ce qu'il n'avoit pas châtié plus sévèrement le Cacique & sa Nation, pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Aussi-tôt les Seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les Chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & leur promettant, pour les appaiser, d'être toujours Amis des Chrétiens. Herrera, Liv. 4. Ch. 12.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

vince de Guazacoalco, les Rivières d'Alvarado & de Banderas, l'Isle des Sacrifices, & tous les autres lieux (48) qui avoient été découverts par Grijalva. Enfin il aborda, le Jeudi saint, à Saint-Jean d'Ulua. A peine eut-il fait jeter l'ancre entre l'Isle & le Continent, qu'on vit partir de la Côte deux de ces gros Canots, que les Indiens du Pais nomment Pyrogues. Ils s'avancerent jusqu'à la Flotte, sans aucune marque de crainte ou de défiance; ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fussent reçus avec beaucoup de caresses. Mais Aguilar, qui avoit servi jusqu'alors d'Interprète, cessant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir; lorsque le hasard fit remarquer qu'une des Femmes, qu'on avoit amenées de Tabasco, qui avoit déjà reçu le Baptême sous le nom de *Marina*, s'entretenoit avec quelques-uns de ces Indiens. C'est de ce jour, que Solis compte sa faveur auprès du Général; & que par ses services, autant que par son esprit & sa beauté, elle acquit sur lui, dit-il, un ascendant qu'elle sut conserver.

Faveur de  
*Marina* au-  
près du Géné-  
ral.

(48) Tous ces lieux ensemble se nommoient Calchicoeca. Le même, Liv. 5. Chap. 4.

Les Indiens déclarerent à Cortez ,  
 par la bouche de Marina , que *Pilpatoé*  
 & *Teutilé* , le premier , Gouverneur de  
 cette Province , & l'autre , Capitaine  
 général du grand Empereur Motezu-  
 ma , les avoient envoiés au Comman-  
 dant de la Flotte , pour favoir de lui-  
 même quel dessein l'amenoit sur leur  
 rivage. Cortez traita fort civilement  
 ces Députés , & leur répondit qu'il ve-  
 noit en qualité d'Ami , dans le dessein  
 de traiter d'affaires importantes pour  
 leur Prince & tout son Empire ; qu'il  
 s'expliqueroit davantage avec le Gou-  
 verneur & le Général , & qu'il espéroit  
 d'eux un accueil aussi favorable qu'ils  
 l'avoient fait l'année précédente à quel-  
 ques Vaisseaux de sa Nation. Ensuite ,  
 aiant tiré des mêmes Indiens une con-  
 noissance générale des richesses , des  
 forces & du Gouvernement de Mote-  
 zuma , il les renvoia fort satisfaits. Le  
 jour suivant , sans attendre la réponse  
 de leurs Maîtres , il fit débarquer tou-  
 tes ses Troupes , ses Chevaux & son  
 Artillerie. Les Habitans du Canton lui  
 prêterent volontairement leurs secours ,  
 pour élever des Cabanes , entre lesquel-  
 les il en fit dresser une plus grande ,  
 qu'il destinoit au service de la Religion ,  
 & devant laquelle il fit planter une

FERNAND  
 CORTEZ.  
 1519.

Elle sert d'In-  
 terprète avec  
 les Indiens.

Cortez dé-  
 barque ses  
 Troupes.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Ctoix (49). Il apprit des Indiens que Teutilé commandoit une puissante Armée dans la Province , pour soumettre quelques Places indépendantes , que l'Empereur vouloit joindre à ses États. Tout le jour & la nuit suivante se passèrent dans une profonde tranquillité.

Teutilé & Pilpatoé, Officiers Mexicains, viennent au Camp Espagnol.

Elle fut troublée le lendemain , par une nombreuse Troupe d'Indiens armés , qui s'avancèrent sans précaution vers le Camp. Mais on fut bientôt informé que c'étoient les Avancoureurs de Teutilé & Pilpatoé , qui s'étoient mis en chemin pour venir saluer le Général. Ils arriverent , le jour de Pâque , avec un cortège digne de leur rang, Cortez , aiant conçu qu'il avoit à traiter avec les Ministres d'un Prince fort supérieur aux Caciques , résolut d'affecter aussi un air de grandeur , qu'il crut propre à leur en imposer. Il les reçut au milieu de tous ses Officiers , qu'il avoit engagés à prendre une posture respectueuse autour de lui. Après avoir écouté leurs premiers complimens , auxquels il fit une réponse fort courte, il

(49) Solis raille ici quelques Historiens d'avoir prétendu que le même jour Cortez fit dire la Messe dans cette Chapelle & de ne

s'être pas souvenus qu'on étoit au Vendredi Saint , jour auquel on ne dit point de Messe, Liv. 1. Ch. 21.

leur fit déclarer, par Marina, qu'avant que de traiter du sujet de son Voïage, il vouloit rendre ses devoirs à son Dieu, qui étoit le Seigneur de tous les Dieux de leur País; & les aïant conduits à la Cabane qui servoit d'Eglise, il y fit chanter une Messe solennelle, avec toute la pompe que les circonstances permettoient (50). On revint de l'Eglise à la Tente, où il fit dîner les deux Officiers Mexiquains avec la même ostentation. Ensuite, prenant un air grave & fier, il leur dit, par la bouche de son Interprète, qu'il étoit venu de la part de Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, pour communiquer à l'Empereur Motezuma des secrets d'une haute importance, mais qui ne pouvoient être déclarés qu'à lui-même; qu'il demandoit, par conséquent, l'honneur de le voir, & qu'il se promettoit d'en être reçu avec toute la considération qui étoit dûe à la grandeur de son Maître.

Cette proposition parut causer, aux deux Officiers, un chagrin dont ils ne purent déguiser les marques. Mais,

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Cortez les  
reçoit avec  
ostentation.

Déclaration  
qu'il leur fait.

(50) Cortez n'avoit que deux Aumôniers; mais, pour rendre le Clergé plus nombreux, on prit les Soldats qui savoient le chant de l'Eglise, & l'on en forma le Chœur. Solis, Liv. 2. Chap. 1.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Présens qu'il  
reçoit d'eux.

avant que de s'expliquer, ils demanderent la liberté de faire apporter leurs présens. C'étoient des vivres, des robes de coton très fin, des plumes de différentes couleurs, & une grande caisse remplie de divers bijoux d'or, travaillés avec une extrême délicatesse. Trente Indiens entrèrent dans la Tente, chargés de ce fardeau, & Teutilé en présenta successivement chaque partie au Général (51). Ensuite, se tournant vers lui, il lui fit dire, par l'Interprète, qu'il le prioit d'agréer ce témoignage de l'estime & de l'affection de deux Esclaves de Motezuma, qui avoient ordre de traiter ainsi les Etrangers qui abordoient sur les Terres de son Empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteroient peu, & qu'ils se hâteroient de continuer leur voiage; que le dessein de voir l'Empereur souffroit trop de difficultés, & qu'ils croïoient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua que les Rois ne refusoient

Ils lui conseillèrent de  
se retirer.  
Sa réponse.

(51) Herrera place au contraire la réponse de Teutilé avant l'arrivée des présens. Il ajoute qu'après les avoir reçus, Cortez fit aussi les siens, qui consistoient en un fauteuil fort bien couvert, une chemise ouvragée, un bonnet de velours cramoisi, une médaille d'or qui représentoit Saint George, & quantité de grains & de bracelets de verre. Liv. 4. Ch. 4.

jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains , & que sans un ordre bien précis leurs Ministres ne devoient pas se charger d'un refus si dangereux ; que dans cette occasion leur devoir étoit d'avertir Motezuma de son arrivée , & qu'il leur accordoit du tems pour cette information ; mais qu'ils pouvoient assurer en même tems leur Empereur , que le Général étranger étoit fortement résolu de le voir , & que pour l'honneur du grand Roi qu'il représentoit , il ne rentreroit point dans ses Vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Les deux Mexiquains , frappés de l'air dont Cortèz avoit accompagné cette déclaration , ne répondirent que pour le prier , avec soumission , de ne rien entreprendre , du moins avant la réponse de la Cour , & pour lui offrir toute l'assistance dont il auroit besoin dans l'intervalle.

Ils avoient , dans leur cortège , des Peintres de leur Nation , qui s'étoient attachés , depuis le premier moment de leur arrivée , à représenter , avec une diligence admirable , les Vaisseaux , les Soldats , les Chevaux , l'Artillerie , & tout ce qui s'étoit offert à leurs yeux dans le Camp. Leur toile étoit une étoffe de coton préparé , sur laquelle ils tra-

Peintres Mex  
iquains , qui  
dessinent les  
Vaisseaux &  
le Camp des  
Espagnols.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

çoient assez naturellement , avec un pinceau & des couleurs , toutes sortes d'objets & de figures. Cortez , qui fut averti de leur travail , sortit pour se procurer ce spectacle , & ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils exécutoient leurs desseins. On l'assura qu'ils exprimoient sur ces toiles , non-seulement les figures , mais les discours même & les actions ; & que Motezuma seroit informé , par cette méthode , de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avoit eu avec Teutilé. Là-dessus , pour soutenir les apparences de grandeur qu'il avoit affectées , & dans la crainte qu'une image sans force & sans mouvement ne donnât des idées peu convenables à ses vûes , il conçut le dessein d'animer cette foible représentation , en faisant faire l'exercice à ses Soldats , pour faire éclater leur adresse & leur valeur aux yeux de deux des principaux Officiers de l'Empire (52).

Adresse avec laquelle Cortez profite de leur curiosité.

Il fait faire devant eux l'exercice à ses Troupes.

L'ordre fut donné sur le champ. L'In-

(52) Diaz del Castillo exagere sans doute , lorsqu'il assure qu'ils tirent au naturel les Portraits de tous les Capitaines Espagnols. Le tems leur auroit manqué , quand ils en auroient eu l'habileté. Le

même Historien remarque que c'étoit aussi leur manière d'écrire , & que n'ayant pas l'usage des lettres , ils conservoient les événemens dans ce style. Voir ci-dessous la Description du Mexique.

fanterie Castillane forma un Bataillon, & tout le canon de la Flotte fut mis en batterie. On déclara, aux Mexiquains, que le Général étranger vouloit leur rendre les honneurs qui n'étoient accordés dans son País qu'aux Personnes d'une haute distinction. Cortez, montant à cheval avec ses principaux Officiers, commença par des courtes de bagues. Ensuite, aiant partagé sa Troupe en deux Escadrons, il leur fit faire entr'eux une espee de combat, avec tous les mouvemens de la Cavalerie. Les Indiens, dans leur premiere surprise, regarderent d'abord avec fraieur ces Animaux, dont la figure & la fierté leur paroissoient terribles; & n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des Hommes, capables de les rendre si dociles, avoient quelque chose de supérieur à la Nature. Mais, lorsqu'au signal de Cortez l'Infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit sur eux tant d'impres-

FERNAND  
CORTEZ,  
1519.

Fraieur que  
leur cause  
l'artillerie,

sion, que les uns se jetterent à terre, les autres prirent la fuite, & les deux Seigneurs cachèrent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer, en leur répétant d'un air enjoué que c'étoit par

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

ces Fêtes militaires, que les Espagnols honoroient leurs Amis. Il vouloit leur faire comprendre, observe l'Historien, combien ses armes étoient redoutables dans une action sérieuse, puisqu'un simple amusement, qui n'en étoit que l'image, avoit pû leur causer tant de fraïeur. Les Peintres Mexiquains inventerent de nouvelles figures, pour exprimer ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Les uns dessinoient des Soldats armés & rangés en bataille, & les autres peignoient les Chevaux, dans l'agitation du combat. Ils représentoient fort bien un coup de canon, par du feu & de la fumée; & le bruit même, par des traits lumineux qui faisoient naître une idée plus forte que celle de l'éclair.

Il se forme  
une Bourga-  
de de Mexi-  
quains près  
du Camp Es-  
pagnol.

Cortez avoit employé le tems, que les Mexiquains donnoient à l'admiration, pour faire préparer des présens considérables, qu'il les pria d'envoier de sa part à leur Empereur. Pilpatoé s'arrêta près du Camp des Espagnols, avec une Troupe assez nombreuse pour élever en peu d'heures une multitude de cabanes, qui prirent l'apparence d'une grosse Bourgade. Les Castellans n'eurent pas de peine à comprendre

que son dessein étoit de les observer : mais comme il les avoit avertis qu'il ne pensoit qu'à se mettre à portée de leur fournir des provisions , ils lui laisserent le plaisir de croire qu'il les trompoit , par une politique dont ils recueilloient tout l'avantage. Teutilé reprit le chemin de son Camp , d'où il se hâta d'envoier à Motezuma ses informations , avec les tableaux de ses Peintres & les présens de Cortez. Les Rois du Mexique entretenoient , pour cet usage , un grand nombre de Couriers , dispersés sur tous les grands chemins de l'Empire. On choisissoit , pour cet office , de jeunes gens fort dispos , qu'on exerçoit à la course , dès le premier âge. Acosta , dont on vante l'exactitude dans ses Descriptions , rapporte que la principale Ecole , où l'on dressoit ces Couriers , étoit le grand Temple de la Ville de Mexico , qui contenoit une Idole monstrueuse , au sommet d'un escalier de six-vingt degrés , & qu'il y avoit des prix , tirés du Trésor public , pour celui qui arrivoit le premier aux piés de l'Idole. Dans les courses , qu'ils faisoient quelquefois d'une extrémité de l'Empire à l'autre , ils se relevoient de distance en distance , avec une mesure si proportionnée à la force humaine ,

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

Couriers Indiens par lesquels l'Empereur du Mexique est informé de l'arrivée de Cortez.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

que malgré toute leur vitesse, ils se succédoient toujours avant qu'ils eussent commencé à se lasser (53).

Présens que  
ce Monarque  
envoie au Gé-  
néral Espa-  
gnol.

La réponse de Motezuma vint en sept jours ; quoique par le plus court chemin , on compte soixante lieues de la Capitale à Saint Jean d'Ulua (54) : & ce qui augmente l'admiration , c'est qu'elle étoit précédée par un présent , porté sur les épaules de cent Indiens. Avant l'audience , Teutilé , qui étoit chargé de négocier avec le Général étranger , fit étendre les présens sur des nattes (55) , à la vûe des Espagnols.

(53) Histoire naturelle des Indes occidentales , Liv. 3.

(54) Quelques Historiens racontent que Teutilé même porta les dépêches & revint dans huit jours , avec celles de la Cour & les présens. Diaz de Castillo dit que c'étoit un Ambassadeur exprès , nommé *Quintelbor* , qui étoit accompagné de cent Nobles Mexiquains ; ce qui paroît encore moins vraisemblable. Mais Solis attribue cette addition à l'Editeur , qu'il nomme le Recteur de *Villa Hermosa*.

(55) Herrera donne plus d'étendue à ce récit. Il prétend que Motezuma , épouvanté de la vûe des peintures , non-seulement parce

qu'elles lui présentoient des objets terribles , mais plus encore parce qu'il y trouvoit l'accomplissement de quantité de présages & de prédictions , qui le menaçoient de la ruine de son Empire , ne se rassura qu'en appercevant que les Etrangers aimoient beaucoup l'or. Il se flatta qu'un gros présent de ce précieux métal les satisferoit assez pour les disposer à partir ; & ce fut dans cette unique vûe qu'il leur envoya , deux fois consécutives , de grandes richesses en or. Mais il ne considéroit pas que c'étoit , au contraire , un amorce capable de les retenir. On donne le détail de ces présens , pour commencer à faire connoître

Ensuite ,

Ensuite , s'étant fait introduire dans la Tente de Cortez , il lui dit que l'Empereur Motezuma lui envoioit ces richesses , pour lui témoigner l'estime qu'il faisoit de lui , & la haute opinion qu'il avoit de son Roi ; mais que l'état de ses affaires ne lui permettoit pas

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il lui refuse  
la permission  
d'aller à la  
Cour.

le Mexique , & pour faire juger combien cette montre devoit exciter l'avidité des Espagnols. C'étoient des riches tapis & d'autres étoffes de coton , tissues de plumes d'oiseaux fort délicates & de divers couleurs ; des boucliers nattés , & couverts de petites plaques d'or & d'argent ; d'autres enrichis de petites perles ; un morion de bois , couvert de grains d'or non fondu ; un casque de lames d'or , entouré de sonnettes , orné d'émeraudes par le haut , avec des pa-  
raches de grandes plumes , au bout desquels pendoient des mailles d'or ; des chas-  
semouche de plumes avec mille ornemens d'or & d'argent ; des brassarts & d'autres armures , de cuir de Cerf , corroïé en rouge , & revêtu de plaques des mêmes métaux ; des escarpins & des sandales de même cuir , cousus avec du fil d'or , dont les semelles étoient d'une pierre couleurs d'azur , & doublées de coton ; des miroirs

d'un très beau métal , nommé Margachita , qui reluit comme de l'argent , en-  
chassés en or ; quantité de pièces d'or & d'argent ; un collier d'or , entouré de plus de cent émeraudes & d'autant de rubis , auquel pendoient de petites sonnettes d'or ; d'autres colliers cousus de perles & d'émeraudes , d'un ouvrage admirable ; diverses figures d'animaux d'or ; des especes de médailles d'or & d'argent , dont le travail surpassoit la matière ; des grains d'or , tel qu'on le tire des Mines , de la grosseur d'une noisette ; deux roues , l'une d'or , qui représentoit , le Soleil avec ses rayons , & quantité de feuillages & d'animaux , du poids de plus de cent marcs ; l'autre d'argent , avec la figure de la Lune , & du même travail , de plus de 50 marcs. Tous les Castillans demeurèrent comme épouvantés , à la vue de tant de richesses.  
Herrera , Liv. 5. Ch. 5.

FERNAND

CORTÉZ.

1519.

Cortez insiste  
à la deman-  
der.

d'accorder à des Inconnus la permission de se rendre à la Cour. Teutilé s'efforça d'adoucir ce refus par divers prétextes , tels que la difficulté des chemins , & la rencontre de plusieurs Nations barbares , que toute l'autorité de l'Empereur n'empêcheroit pas de prendre les armes , pour fermer les passages. Cortez reçut les présens , avec toutes les marques d'un profond respect ; mais il répondit que malgré le chagrin qu'il auroit de déplaire à l'Empereur , en négligeant ses ordres , il ne pouvoit retourner en arriere sans blesser l'honneur de son Roi. Il s'étendit sur son devoir , avec une fermeté qui déconcerta le Mexiquain ; & l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de l'Empereur , il promit d'attendre encore sa réponse. Cependant il ajouta qu'il seroit fort affligé qu'elle tardât trop à venir , parce qu'il se verroit alors forcé de la solliciter de plus près.

Partage des  
Castillans sur  
leur situation.

Teutilé insista sur la déclaration de l'Empereur ; mais n'obtenant point d'autre réponse , il partit avec quelques présens de Cortez , pour aller rendre compte de sa Commission à la Cour. Les Castillans , après avoir admiré la richesse des siens , se partagerent avec

beaucoup de contrariété dans le jugement qu'ils portoient de leur situation. Les uns concevoient les plus hautes espérances d'un si beau commencement. Les autres , mesurant la puissance de Motezuma sur ses richesses , s'épuisoient en raisonnemens sur les difficultés de leur entreprise , & trouvoient de la témérité dans le dessein de lui faire la loi avec si peu de force. Cortez même n'étoit pas sans inquiétude , lorsqu'il comparoit sa foiblesse avec la grandeur de ses projets ; mais , n'en étant pas moins résolu de tenter la fortune , il résolut d'occuper ses Soldats jusqu'au retour de l'Ambassadeur Mexiquain , pour leur ôter le tems de se refroidir par leurs réflexions ; & sous

Cortez fit  
chercher un  
autre mouil-  
lage.

prétexte de chercher un mouillage plus sûr , parce que la Rade de Saint-Jean d'Ulua étoit battue des vents du Nord , il chargea Montejo d'aller reconnoître la Côte , avec deux Vaisseaux , sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendoit le plus d'opposition. Montejo revint vers le tems où l'on attendoit Teutilé. Il avoit suivi la Côte , jusqu'à la grande Riviere de Panuco , que les Courans ne lui avoient pas permis de passer ; mais il avoit découvert une Bourgade Indienne , nommée

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

*Chianhuitzlan*, où la Mer formoit une espece de Port, défendu par quelques Rochers qui pouvoient mettre les Vaisseaux à couvert du vent. Elle n'étoit qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du Ciel, comme un témoignage de sa protection.

Il reçoit une  
nouvelle formation  
de  
partir.

Teutilé arriva bientôt, avec de nouveaux présens. Sa harangue fut courte. Elle portoit un ordre aux Etrangers de partir sans réplique. On ignore quelle auroit été la réponse de Cortez; mais, tandis qu'il la préparoit, avec quelque embarras, il entendit sonner la cloche de l'Eglise (56), & prenant occasion de cet incident pour former un dessein extraordinaire, il se mit à genoux, après avoir fait signe à tous ses gens de s'y mettre à son exemple. Cette action, qui fut suivie d'un profond silence, aiant paru causer de l'étonnement à l'Ambassadeur, Marina lui apprit, par l'ordre du Général, que les Espagnols reconnoissant un Dieu souverain, qui détestoit les Adorateurs des Idoles, & qui avoit la puissance de les détruire, ils s'efforçoient de le fléchir en faveur de Motezuma, pour lequel

(56) C'étoit celle qu'on nomme ordinairement l'*Auzteus*.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Mélange de  
ruse & de Re-  
ligion qu'il  
emploie mu-  
tilement.

ils craignoient sa colere. Olmedo , l'un  
des deux Aumôniers , reçut ordre aussi  
d'employer son éloquence , pour décou-  
vrir à Teutilé quelques lumieres de la  
Foi (57) ; & lorsqu'il eut cessé de par-  
ler , Cortez , d'un air plus imposant  
que jamais , déclara » que le principal  
» motif du Roi son Maître , pour of-  
» frir son amitié à l'Empereur du Me-  
» xique , étoit l'obligation où sont les  
» Princes Chrétiens de s'opposer aux  
» erreurs de l'Idolâtrie ; qu'un de ses  
» plus ardens desirs étoit de lui don-  
» ner les instructions qui conduisent  
» à la connoissance de la Vérité , &  
» de l'aider à sortir de l'esclavage du  
» Démon , horrible Tyran , qui re-  
» noit l'Empereur même dans les fers ,  
» quoiqu'en apparence il fût un puis-  
» sant Monarque ; que pour lui , ve-  
» nant d'un Pais fort éloigné pour une  
» affaire de cette importance , & de  
» la part d'un Roi plus puissant encore  
» que celui des Mexiquains , il ne pou-  
» voit se dispenser de faire de nou-  
» velles instances , pour obtenir une  
» audience favorable ; d'autant plus  
» qu'il n'apportoît que la paix , com-  
» me on en devoit juger par ceux qui

(57) Solis , Liv. 2. Chap. 5.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

» l'accompagnoient, dont le petit nom-  
» bre ne pouvoit faire soupçonner d'au-  
» tres vûes (58).

Mécontente-  
ment des Offi-  
ciers Méxi-  
quains.

Ce discours, par lequel il avoit es-  
peré de se faire, du moins, respecter,  
n'eut pas le succès qu'il s'en étoit pro-  
mis. Teutilé, qui ne l'avoit pas écouté  
sans quelques marques d'impatience,  
se leva brusquement, avec un mélan-  
ge de chagrin & de colere, pour répon-  
dre, que jusqu'alors Motezuma n'avoit  
employé que la douceur, en traitant les  
Etrangers comme ses Hôtes; mais que  
s'ils continuoient de résister à ses or-  
dres, ils devoient s'attendre d'être trai-  
tés en Ennemis. Alors, sans deman-  
der plus d'explication, ni prendre con-  
gé du Général, il sortit à grands pas,  
avec tous les Indiens de son cortège.  
Un procédé si fier causa quelques mo-

Comment  
Cortez rassu-  
re ses gens.

mens d'embarras à Cortez. Mais, tour-  
nant aussi-tôt son attention à rassurer  
ses gens, il parut s'applaudir (59) d'un

(58) *Ibidem.*

(59) Diaz lui fait dire  
à ses Officiers, d'un air  
riant; » Nous verrons  
» comment ils soutien-  
» dront la guerre; en  
» tout cas, nous savons  
» de quelle maniere ces  
» gens-là se battent. Et  
pendant qu'on serroit les  
présens, il railloit encore,

en disant que c'étoient des  
gages de leur foiblesse &  
de leur crainte, mais qu'ils  
n'acheteroient pas à si bon  
marché la retraite d'une  
Armée Espagnole. *Ibidem.*  
On aura continuellement  
occasion d'observer que  
Cortez employa la ruse au-  
tant que la valeur.

refus , qui lui donnoit la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit ; & quoiqu'il y eût peu d'apparence que les Mexiquains eussent une Armée prête à l'attaquer , il posa de tous côtés des Corps - de - Gardes , pour faire juger qu'on n'avoit rien à craindre de la surprise avec lui.

Cependant le jour d'après fit découvrir un changement , qui jeta l'allarme dans le Camp Espagnol. Les Indiens , qui s'étoient établis à peu de distance , & qui n'avoient pas cessé jusqu'alors de fournir des vivres , s'étoient retirés si généralement , qu'il ne s'en présentoit plus un seul. Ceux , qui venoient des Villages & des Bourgs voisins , rompirent aussi toute communication avec le Camp. Cette révolution fit craindre si vivement aux Soldats de manquer bientôt du nécessaire , qu'ils commencèrent à regarder le dessein de s'établir dans un Pais si stérile , comme une entreprise mal conçue. Ces murmures firent lever la voix à quelques Partisans de Diego Velasquez. Ils accusèrent le Général d'un excès de témérité ; & leur hardiesse croissant de jour en jour , ils sollicitèrent tout le monde de s'unir , pour demander leur retour dans l'Isle de Cuba , sous prétexte d'y fortifier la

Occasion qui  
excite leurs  
murmures.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Habileté avec  
laquelle Cor-  
tez prend l'as-  
cendant sur  
les Mutins.

Flotte & l'Armée. Cortez, informé de ce soulèvement, employa ses plus fideles Amis, pour reconnoître les sentimens du plus grand nombre. Il trouva que celui des Mutins se réduisoit à quelques anciens Mécontents, dont il avoit toujours eu de la défiance. Lorsqu'il se crut assuré de la disposition des autres, il déclara qu'il vouloit prendre conseil de tout le monde, & que chacun avoit la liberté de lui apporter ses plaintes. Ordas, & quelques autres Officiers se chargerent de celles des Mécontents. Elles furent écoutées, sans aucune marque d'offense. Comme elles tendoient principalement à retourner dans l'Isle de Cuba, pour remettre la disposition de la Flotte à Velasquez, & qu'il n'y avoit point, en effet, d'autre moïen de la fortifier, Cortez se contenta de répondre qu'elle avoit été jusqu'alors assez favorisée du Ciel pour en espérer constamment les mêmes secours; mais que si le courage & la confiance manquoient aux Soldats, comme on l'en assuroit, il y auroit de la folie à s'engager plus loin; qu'il falloit prendre ses mesures pour retourner à Cuba, en leur avouant néanmoins qu'il s'arrêtoit à cette résolution pour suivre leur conseil, & sur le témoignage qu'ils lui

rendoient de la disposition des Soldats. Aussi-tôt il fit publier, dans le Camp, qu'on se tint prêt à s'embarquer le lendemain pour Cuba, & l'ordre fut donné aux Capitaines de remonter, avec leurs Compagnies, sur les mêmes Vaisseaux qu'ils avoient commandés. Mais cette résolution ne fut pas plutôt divulguée, que tous ceux qui étoient prévenus en faveur du Général s'écrierent, avec beaucoup de chaleur, qu'il les avoit donc trompés par de fausses promesses ? Ils ajouterent que s'il étoit résolu de se retirer, il en étoit le maître, avec ceux qu'il trouveroit disposés à le suivre ; mais, que dans l'esperance qui les attachoit au Mexique, ils n'abandonneroient pas leur entreprise, & qu'ils sauroient choisir un Chef pour lui succéder. Les Officiers qui servoient Cortez, feignant d'approuver cette ouverture, demanderent seulement qu'il en fût informé. Ils se rendirent à sa Tente, accompagnés de la plus grande partie des Soldats, pour lui représenter que toute l'Armée étoit prête à se soulever ; & cette comédie fut poussée jusqu'à lui reprocher d'avoir pris la résolution de partir, sans consulter ses principaux Officiers. Ils se plainquirent de la honte dont il vouloit couvrir les Espagnols.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

en abandonnant son Expedition , au seul bruit des obstacles qu'il avoit à surmonter. Ils lui représenterent ce qui étoit arrivé à Grijalva , pour avoir manqué de faire un Etablissement dans le País qu'il avoit découvert. Enfin , ils lui répéterent fidèlement tout ce qu'il leur avoit dicté lui-même. Cortez parut surpris de les entendre. Il rejetta sa conduite sur l'opinion qu'il avoit eue des dispositions de l'Armée. Il affecta de se défendre , de balancer , d'avoir peine à se persuader ce qu'il desiroit le plus ardemment ; & se plaignant d'avoir été mal informé , sans nommer néanmoins ceux qui lui avoient rendu ce mauvais office , il protesta que les ordres qu'il avoit donnés étoient contre son goût ; qu'il n'avoit cédé qu'à l'envie d'obliger ses Soldats ; qu'il demeureroit au Mexique avec d'autant plus de satisfaction , qu'il les voioit dans les sentimens qu'ils devoient au Roi leur Maître & à l'honneur de leur Nation : mais qu'ils devoient comprendre que pour des entreprises aussi glorieuses que les siennes , il ne vouloit que des Guerriers libres & dévoués à ses ordres ; que si quelqu'un souhaitoit de retourner à Cuba , il pouvoit partir sans obstacle ; & que sur le champ il

alloit donner ordre qu'il y eût des Vaisseaux prêts , pour tous ceux qui ne seroient pas disposés à suivre volontairement sa fortune. Ce discours produisit des transports de joie , dont il fut surpris lui-même ; & ceux , qui avoient servi d'Interprètes aux Mécontents, n'eurent pas la hardiesse de se déclarer. Ils lui firent des excuses , qu'il reçut avec la même dissimulation (60).

FERNAND  
CORTESZ.  
1519.

Heureux  
succès de son  
artifice.

La Fortune , qui sembloit le conduire par la main , amena dans le même tems cinq Indiens , que Diaz del Castillo vit descendre d'une Colline , vers un poste avancé qu'il gardoit. Leur petit nombre , & les signes de paix avec lesquels ils continuoient de s'approcher , ne lui laissant aucune défiance de leurs intentions , il les conduisit au Camp. On crut remarquer , à leur air & leur habillement , qu'ils étoient d'une Nation différente des Mexiquains ; quoiqu'ils eussent aussi les oreilles & la levre percées , pour soutenir de gros anneaux d'or & d'autres bijoux. Leur langage ne ressembloit pas non plus à celui des autres , & Marina ne l'entendit pas sans difficulté. On apprit néanmoins , par son organe , qu'ils

Députation  
qu'il reçoit de  
la part du Cacique de Zaucoala.

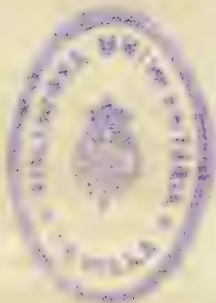
(60) *Ibidem* , Chap. 5. & 6 ; Herrera , *ibid.*



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

étoient Sujets du Cacique de Zampoala, Province peu éloignée, & qu'ils venoient faire des complimens de sa part au Chef de ces braves-Etrangers, dont les Exploits dans la Province de Tabasco s'étoient déjà répandus jusqu'à lui. C'étoit un Prince guerrier, qui faisoit profession d'aimer la valeur jusques dans ses Ennemis. Les Députés insistèrent beaucoup sur cette qualité de leur Maître, dans la crainte apparemment que ses avances ne fussent attribuées à des motifs moins dignes de lui. Cortez les reçut avec avec de grands témoignages d'estime & d'affection. Outre l'effet que cet heureux incident pouvoit produire sur les Mexiquains, pour arrêter leurs entreprises, & sur les Espagnols mêmes, pour leur inspirer une nouvelle confiance, il apprit que la Province de Zampoala étoit vers le Port que Montejo avoit découvert sur la Côte; & son dessein étoit toujours d'y transporter son Camp. Cependant, sa joie se déguisant sous un air de fierté, il demanda aux Indiens pourquoi leur Cacique étant si voisin, avoit différé si long-tems à lui faire cette députation? Ils répondirent que les Peuples de Zampoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexiquains, dont ils ne

Fruits qu'il  
s'en promet.







**CARTE DU  
MEXIQUE**  
Pour l'Histoire Generale  
des Voyages 1754.  
Par M. B. Ing. de la Marine  
Lieut. Communes de France.

GOLPHE

DU

MEXIQUE

Souffroient les cruautés qu'avec horreur. Nouveau sujet de satisfaction pour Cortez; sur-tout lorsque les Indiens eurent ajouté que Motezuma étoit un Prince violent, qui s'étoit rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, & qui tenoit ses Peuples soumis par la crainte.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il est tems de faire connoître quelles étoient ses forces, & d'où venoit le trouble que l'arrivée des Espagnols avoit jetté dans son esprit. L'Empire du Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les Provinces qui avoient été découvertes dans l'Amérique septentrionale étoient gouvernées par ses Ministres, ou par des Caciques qui lui païoient un tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieues, & sa largeur, du Midi au Nord, d'environ deux cens. Il avoit pour bornes, au Nord, la Mer Atlantique, dans ce long espace de Côte qui s'étend depuis Panuco jusqu'au Yucatan. L'Océan qui se nomme Asiatique (61), le bornoit au Couchant, depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extrémités de la Nouvelle Galice. Le côté méridional occupoit cette

Idee de l'état  
où le Mexi-  
que étoit  
lors.

(61) Ou le Golfe d'Anian.



FERNAND  
CORTEZ.  
1539.

vaſte Côte qui borde la Mer du Sud ; depuis Acapulco juſqu'à Guatimala , & qui vient près de Nicaragua , vers l'Iſthme du Darien. Celui du Nord , s'étendant juſqu'à Panuco , comprenoit cette Province entière ; mais ſes limites étoient reſerrées en quelques endroits par des Montagnes , qui ſervoient de retraite aux Chichimegues & aux Otomies ; Peuples farouches & barbares , auxquels on n'attribuoit aucune forme de Gouvernement , & qui n'ayant pour habitations que les cavernes des Rochers , ou quelques trous ſous terre , vivoient de leur chaffe & des fruits que leurs arbres produiſoient ſans culture. Cependant ils ſe ſervoient de leurs flèches avec tant d'adreſſe & de force , & la ſituation de leurs Montagnes aidoit ſi naturellement à leur déſenſe , qu'ils avoient repouſſé pluſieurs fois toutes les forces des Empereurs du Mexique. Mais ils ne penſoient à vaincre que pour éviter la tyrannie , & pour conſerver leur liberté au milieu des Bêtes ſauvages.

Il n'y avoit pas plus de cent trente ans que l'Empire du Mexique étoit parvenu à cette grandeur , après avoir commencé à s'élever , comme la plûpart des autres Etats , ſur des fondemens aſſez

foibles. Les Mexiquains, portés par inclination à l'exercice des armes, avoient assujetti par degrés plusieurs autres peuples qui habitoient cette partie du Nouveau Monde. Leur premier Chef avoit été un simple Capitaine, dont l'adresse & le courage en avoient fait d'excellens Soldats. Ensuite ils s'étoient donné un Roi, qu'ils avoient choisi entre les plus braves de leur Nation, parce qu'ils ne connoissoient pas d'autre vertu que la valeur; & cet usage de donner la Couronne au plus brave, sans aucun égard au droit de la naissance, n'avoit été interrompu que dans quelques occasions, où l'égalité du mérite avoit fait donner la préférence au Sang royal. Motezuma, suivant les peintures qui composoient leurs Annales, étoit l'onzième de ces Rois (62). Quoique son Pere eût occupé le Trône, il n'avoit dû son élévation, qu'à ses grandes qualités naturelles, qui avoient été soutenues long-tems par l'artifice. Mais lorsqu'il s'étoit vû le Maître, il avoit lâché la bride à tous les vices qu'il avoit su déguiser. Son orgueil avoit éclaté le premier, en lui faisant congédier tous

Caractere de  
l'Empereur,  
qui se nom-  
moit Motezuma.

(62) Voyez ci-dessous, suite de ses Prédécesseurs, dans la Description de avec les principales circonstances de leur Histoire.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Combien il  
s'étoit rendu  
odieux.

les Officiers de sa Maison, qui étoient d'une naissance commune, pour n'employer que la Noblesse, jusques dans les Emplois les plus vils; affectation également choquante pour les Nobles qui se trouvoient avilis par des fonctions indignes d'eux, & pour les Familles populaires qui s'étoient vû fermer l'unique voie qu'elles avoient à la Fortune. Il paroissoit rarement à la vue de ses Sujets, sans excepter ses Ministres mêmes & ses Domestiques, auxquels il ne se communiquoit qu'avec beaucoup de réserve; » faisant entrer » ainsi, suivant l'expression de Solis, » le chagrin de la solitude dans la composition de sa Majesté. Il avoit inventé de nouvelles révérences & des cérémonies gênantes, pour ceux qui approchoient de sa Personne. Le respect lui paroissoit une offense, s'il n'étoit poussé jusqu'à l'adoration; & dans la seule vue de faire éclater son pouvoir, il exerçoit quelquefois d'horribles cruautés, dont on ne connoissoit pas d'autre raison que son caprice. Il avoit créé, sans nécessité, de nouveaux impôts, qui se levoient par tête, avec tant de rigueur, que ses moindres Sujets, jusqu'aux Mandians, étoient obligés d'apporter quelque chose au pié du Trône.

Ces violences avoient jetté la terreur dans toutes les parties de l'Empire, & cette terreur avoit produit la haine. Plusieurs Provinces s'étoient révoltées. Il avoit entrepris de les châtier lui même. Mais celles de Mechoacan, de Tlascala, & de Tepeaca, se soutenoient encore dans la révolte. Motezuma se vantoit de n'avoir differé à les soumettre, que pour se conserver des Ennemis, & fournir des Victimes à ses cruels Sacrifices. Il y avoit quatorze ans qu'il regnoit suivant ces maximes (63).

Mais la dernière de ces années avoit été remplie d'affreux prodiges, qui commençoient à lui faire sentir des remors & des craintes. Une effroïable Comete avoit paru pendant plusieurs nuits, comme une pyramide de feu. Elle avoit été suivie d'une autre, en forme de Serpent à trois têtes, qui se levant de l'Ouest, en plein jour, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horison, où elle disparoissoit après avoir marqué sa trace par une infinité d'étincelles. Un grand Lac, voisin de la Capitale, avoit rompu ses digues, & s'étoit répandu avec une impétuosité dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Un Temple s'étoit embrasé.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Prodiges qui  
avoient an-  
noncé la rui-  
ne de l'Empi-  
re.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

fé, fans qu'on eût pû découvrir la cause de cet incendie, ni trouver de moien pour l'arrêter. On avoit entendu, dans l'air, des voix plaintives qui annonçoient la fin de la Monarchie; & toutes les réponses des Idoles s'accordoient à répéter ce funeste pronostic. Laissons aux (64) Histoires Espagnoles ce qui

(64) On ne doit pas passer néanmoins deux traits, que le Pere d'Acosta, Botero, & d'autres Ecrivains du même poids, ont crus assez vérifiés, pour les donner comme certains, & qui explique d'ailleurs les questions qu'on faisoit l'année précédente à Grijalva. Quelques Pêcheurs prirent au bord du Lac de Mexique un Oiseau d'une grandeur & d'une figure monstrueuse, qu'ils présentèrent à l'Empereur. Il avoit sur la tête une espece de lame luisante, où la reverberation du Soleil produisoit une lumiere triste & affreuse. Motezuma, fixant ses yeux sur cette lame, y apperçut la représentation d'une nuit, avec des Etoiles, qui brilloient assez, d'espace en espace, pour l'obliger de se tourner aussi tôt vers le Soleil, dans le doute s'il n'avoit pas cessé tout d'un coup de luire. Ensuite, retournant à cet étrange miroir, il y vit des Soldats incon-

nus & bien armés, qui venoient du côté de l'Orient, & qui faisoient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeller ses Prêtres & ses Devins, pour les consulter sur ce prodige. L'Oiseau demeura immobile, tandis que plusieurs d'entre eux firent la même expérience. Ensuite, s'échappant tout d'un coup de leurs mains, il leur laissa un nouveau sujet de crainte par une fuite si brusque.

Peu de jours après, un Laboureur vint au Palais, & demanda fort instamment d'être introduit à l'Audience de l'Empereur. On tint conseil sur son transport, qui parut sur-naturel, & l'on résolut de l'écouter. Il fit un récit qu'on pouvoit prendre pour un songe, quoiqu'il le donnât comme une vérité, par lequel il prétendoit qu'ayant vu l'Empereur endormi dans un lieu écarté, & qui tenoit à la main une pastille allumée, une voix lui avoit ordon-

Commence à prendre un air fabuleux : mais , le récit des deux Indiens faisant juger à Cortez qu'il ne lui seroit pas difficile de former un parti contre un Tyran , entre des Peuples révoltés contre ses injustices , il envoya , au Cacique de Zampoala , des présens & tout ce qui pouvoit le disposer à l'amitié.

Cet heureux incident lui fit naître une autre idée , que les Historiens re- gardent comme le chef-d'œuvre de sa Politique , & qu'il exécuta aussi habilement qu'il l'avoit conçue. Comme elle l'obligeoit d'avancer le dessein qu'il avoit toujours eu de former une Colonie dans le lieu où il étoit campé , il

FERNAND  
CORTEZ.  
1719.

Chef-d'œuvre  
de la Politi-  
que de Cortez

né de prendre la pastille , & de la lui appliquer sur la cuisse ; ce qu'il avoit fait sans que l'Empereur se fût éveillé. Alors la voix lui avoit dit ; c'est ainsi que ton Souverain s'endort , pendant que le tonnerre gronde sur sa tête , & qu'il lui vient des Ennemis d'un autre Monde , pour détruire son Empire & sa Religion. Sur quoi le Laboureur , ayant fait une exhortation fort vive à Motezuma , prit la fuite avec beaucoup de vitesse. On pensoit d'abord à le faire arrêter , pour le punir de son infolence ; mais une douleur extraordinaire ,

que l'Empereur sentit à la cuisse , y ayant fait regarder aussi-tôt , tous ceux qui étoient présens apperçurent la marque d'une brûlure récente , dont la vûe effraya Motezuma & lui fit faire de sérieuses réflexions. Le passage de Grijalva & l'arrivée de Cortez semblant répondre à tous ces avis du Ciel , la Cour du Mexique étoit dans le trouble ; on y avoit tenu quantité de Conseils , & c'étoit après de longues délibérations que l'Empereur s'étoit déterminé à refuser , aux Etrangers , la liberté de le voir. Solis, Chapitre 6.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

Il établit une  
Colonie, sous  
le nom de  
Villa ricca de  
la Vera-Cruz.

se hâta de la communiquer aux Officiers dont il connoissoit l'attachement pour sa personne ; & lorsqu'il eut réglé avec eux tout ce qui pouvoit en assurer le succès , il tint une Assemblée générale , pour donner une forme au nouvel Établissement. La conférence fut courte. Ses Partisans , qui composoient le plus grand nombre , seconderent toutes ses propositions par leurs suffrages. On nomma pour Alcaldes , ou Chefs du Conseil Souverain , Portocarero & Montejo ; & pour Conseillers , d'Avila , Alvarado & Sandoval. D'Escalante fut créé Alguazil Major , ou Lieutenant Criminel ; & l'Office de Procureur Général fut confié à Chico. Tous ces Officiers , après avoir prêté le serment ordinaire à Dieu & au Roi , prirent possession de leurs Charges , avec les formalités ordinaires en Espagne , & commencerent à les exercer en donnant à la nouvelle Colonie le nom de *Villa ricca de la Vera-Cruz* , qu'elle a conservé dans un autre lieu. Ils la nommerent *Villeriche* , parce qu'ils y avoient commencé à voir beaucoup d'or ; & *Vraie Croix* , parce qu'ils y étoient descendus le jour du Vendredi Saint (65).

---

 FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

 Comment il  
se fait revêtir  
de l'autorité  
absolue.

Cortez affecta d'assister à leurs premières fonctions, comme un simple Habitant, qui ne tiroit aucun droit de sa qualité de Général de la Flotte & de Commandant des Armées. Il vouloit autoriser le nouveau Tribunal par son respect, & donner au Peuple l'exemple d'une juste soumission; parce qu'il croioit avoir également besoin & de l'autorité civile & de la dépendance des Sujets, pour remplir, par le bras de la Justice & par la voix du Peuple, les vuides de la Jurisdiction militaire, dont on le supposoit toujours le Chef, en vertu de la Commission du Gouverneur de Cuba. Mais elle avoit été révoquée; & dans le fond son pouvoir étoit appuyé sur des fondemens trop foibles. Ce défaut ne l'obligeoit que trop souvent de fermer les yeux, sur la résistance qu'il trouvoit à ses ordres. Il le mettoit dans le double embarras de penser à ce qu'il devoit commander & aux moïens de se faire obéir. De-là son impatience, pour l'exécution d'un projet dont toutes ces dispositions n'étoient que les préparatifs.

Le lendemain, pendant que le Conseil étoit assemblé, il demanda modestement la permission d'y entrer. Les Juges se leverent pour le recevoir. Il



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

leur fit une profonde révérence , & se contenta de prendre place après le premier Conseiller. Là , dans un Discours où l'art étoit revêtu des apparences du désintéressement & de la simplicité (66) , il leur représenta que depuis

(66) On le donnera ici tel que Solis le rapporte après Diaz , suivant la loi qu'on s'est imposée de conserver tous les grands traits qui portent un caractère original. » Seigneurs , ce » Conseil , que Dieu par » sa bonté nous a permis » d'établir , représente la » personne du Roi , à qui » nous sommes obligés de » déclarer la vérité ; hom- » mage que tous ceux qui » aiment l'honneur & la » vertu lui rendent volon- » tiers. Je parois donc de- » vant vous comme si j'é- » tois en sa présence , sans » autre vûe que celle de » son service , sur lequel » vous me souffrirez l'am- » bition de ne le céder à » personne. Vous êtes as- » semblés pour délibérer » sur les moïens d'établir » cette nouvelle Colonie , » trop heureuse d'avoir des » Chefs tels que vous. J'ai » cru vous devoir propo- » ser ce que j'ai médité sur » le même sujet , dans la » crainte que vous arrê- » tant à des suppositions » mal fondées , vous ne » vous trouviez obligés de

» prendre de nouvelles » conclusions. Cette Ville , » qui commence à s'éle- » ver sous votre gou- » vernement , est fondée » dans un Pais peu connu » & fort peuplé , où nous » avons trouvé des mar- » ques de résistance , qui » nous annoncent une en- » treprise périlleuse , où » nous aurons besoin de » la tête & des mains , » c'est-à-dire , où il fau- » dra , souvent que la for- » ce achève ce que la pru- » dence aura commencé. » La politique & les con- » seils , ne suffisent pas » dans notre situation. Vo- » tre premier soin doit être » de conserver l'armée qui » nous sert de rempart ; » & mon premier devoir » est de vous avertir qu'el- » le n'a pas tout ce qui est » nécessaire pour notre sû- » reté & pour le soutien » de nos esperances. Vous » savez que jusqu'à pré- » sent je l'ai commandée , » sans autre titre , que la » nomination de Don Die- » go de Velasquez , qui n'a » pas été plutôt expédiée » en ma faveur , qu'il l'a

les variations du Gouverneur de Cuba, dont il tenoit sa Commission, il ne se croïoit plus un pouvoir assez absolu pour commander ; & que les circonstances demandant une pleine autorité dans un Capitaine général, il se désistoit de toutes ses prétentions entre les mains du Conseil, auquel il appartenoit d'en nommer un, jusqu'à ce qu'il plût au Roi d'en ordonner autrement. Il n'oublia pas de demander Acte

révoquée. Je n'examine point ici l'injustice de sa défiance. Ce n'est pas de quoi il est question. Mais on ne peut désavouer que la Jurisdiction militaire, dont vous sentez l'importance pour nous, ne subsiste plus dans ma personne, que contre la volonté de celui qui en pouvoit disposer. Elle n'a donc plus d'autre fondement qu'un titre forcé, qui porte avec soi la foiblesse de son principe. Les Soldats n'ignorent point ce défaut. Je n'ai pas le secret assez bas pour exercer une autorité précaire ; & notre entreprise se demande une Armée, que la raison contient dans l'obéissance plutôt que l'habitude. C'est à vous, Seigneurs, qu'il appartient de remédier à cet inconvénient. Vo-

tre Assemblée, qui représente notre Souverain, a le droit de pourvoir, en son nom, au commandement de ses Troupes. Cette Armée vous offre plusieurs Sujets. Pour moi je me dépouille ici de tous mes droits. Je renonce entre vos mains, au titre qui peut me les avoir acquis. Soiez libres dans votre choix. Assurez-vous que mon ambition se borne au succès de notre entreprise ; & que sans aucune violence pour mes inclinations, cette main, qui a porté le Bâton de Général, saura fort bien manier le sabre ou la lance. Si l'on apprend à commander en obéissant, c'est quelquefois aussi par le commandement qu'on se forme à l'obéissance.

FERNAND  
CORTEZ.  
519.

de son désistement ; après quoi , jettant sur la table les Provisions de Diego Velasquez , & baissant le Bâton de Général , qu'il remit au Chef de l'Assemblée , il se retira seul dans sa Tente.

Quoique ses mesures lui laissassent peu d'incertitude pour le succès de l'événement , personne n'a parlé , sans admiration , d'une ruse si noble. Le choix du Conseil ne fut pas différé longtemps. La plupart des Conseillers y étoient préparés , & les autres n'y pouvoient rien opposer. Toutes les voix s'accordoient à recevoir la démission de Cortez ; mais à condition qu'il reprendroit aussi-tôt le Commandement , avec des Patentes au nom du Roi , & qu'on informeroit le Peuple de cette élection. Elle n'eut pas été plutôt publiée , qu'on vit éclater la joie par de vives acclamations. Ceux qui prirent le moins de part à la satisfaction publique se virent forcés de dissimuler leur mécontentement. Ensuite le Conseil , accompagné de la plus grande partie des Soldats , qui représentoient le Peuple , se rendit solennellement à la Tente de Cortez , & lui déclara que la Ville de la Vera-Cruz , au nom du Roi Catholique , l'avoit élu Gouverneur de la nouvelle Colonie , & Général de l'Armée Castillane

Tillane , en plein Conseil , avec la con-  
noissance & l'approbation de tous les  
Habitans (67).

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

Il reçut ces deux nouvelles Charges, Noblesse  
avec tout le respect qu'il auroit eu pour avec laquelle  
le Roi même , dont on emploioit le il soutient sa  
nom & l'autorité. Il affecta toujours de  
les appeller nouvelles , pour marquer  
la différence qu'il faisoit de l'autre , à  
laquelle il avoit renoncé ; & dès ce mo-  
ment , il donna ses ordres avec un ca-  
ractere de grandeur & de confiance ,  
qui n'eut pas moins de pouvoir pour  
exciter tout le monde à la soumis-  
sion. Cependant les Partisans de Velas-  
quez lâcherent la bride, en secret, à tous  
les ressentimens qu'ils n'avoient osé  
faire éclater. Ils attaquèrent sourde-  
ment l'autorité du Conseil , les pou-  
voirs du Général , & tout ce qui com-  
mençoit à porter sur ces deux fonde-  
mens. Cortez , après avoir éprouvé que  
la douceur & la patience n'arrêtoient  
pas le cours du mal , fit mettre aux fers,  
sur les Vaisseaux , Ordaz , Escudero ,  
& Jean Velasquez , trois Chefs de la  
faction opposée. Cette fermeté jetta la  
terreur dans l'esprit des autres , sur-tout  
lorsqu'il eut déclaré que son dessein

(67) Solis , Liv. 2. Chap. 7.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

étoit de faire le procès aux Séditieux. Mais, pendant qu'il marquoit une févérité feinte, il employoit toute son adresse pour les ramener insensiblement à la raison; & cette conduite lui en fit à la fin des Amis fideles (68).

Premier usage qu'il fait de son autorité.

Aussi-tôt qu'il crut son autorité bien affermie, il détacha cent Hommes, sous le commandement d'Alvarado, pour aller reconnoître le País, & pour chercher des vivres, qui commençoient à manquer depuis que les Indiens avoient cessé d'en apporter au Camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques Villages, dont les Habitans avoient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les Bois. Il y trouva du Maiz, de la Volaille, & d'autres provisions, qu'il se contenta d'enlever, sans causer d'autre désordre; & ce secours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna ses or-

Sa marche vers Zampoala.

droes pour la marche de l'Armée. Les Vaisseaux mirent à la voile vers la Côte de Quiabizlan, où l'on avoit découvert un nouveau Port, & les Troupes suivirent par terre le chemin de Zampoala. Elles se trouverent en peu d'heures sur les bords d'une profonde Riviere, où l'on fut obligé de rassembler quelques Canots de Pêcheurs pour

le passage des Hommes, tandis que les Chevaux passerent à la nâge. On s'approcha d'une Bourgade, qui ne fut connue que dans la fuite pour la premiere du País de Zampoala. Les Habitans avoient non-seulement abandonné leurs Maisons, mais emporté jusqu'à leurs meubles; ce qui causa d'autant plus d'inquiétude à Cortez, que leur retraite sembloit préméditée. Ils n'avoient même laissé dans leurs Temples qu'une partie de leurs Idoles, avec des coupleaux de bois garnis de pierre, & quelques misérables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient sacrifiées, & qui caufoient autant de pitié que d'horreur. Ce fut dans ce lieu que les Castillans virent, pour la premiere fois, la forme des Livres Mexiquains. Ils en trouverent quelques-uns, qui contenoient apparemment les cérémonies d'une cruelle Religion. Leur matière étoit une espece de parchemin, enduit de gomme ou de vernis, & plié en double, pour faire un grand nombre de feuilles, qui composoient chaque Volume. Ils paroissoient écrits de tous côtés, ou plutôt chargés de ces images & de ces chiffres, dont les Peintres de Teutillé avoient donné des exemples beaucoup plus réguliers. L'armée passa la

Temples qu'il  
rencontre, &  
victimes hu-  
maines.

Livres Mex-  
iquains.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

nuît dans cette Bourgade , avec toutes les précautions qui pouvoient assurer son repos. Le lendemain elle reprit sa marche dans le même ordre & par le chemin le plus fraîé , qui descendoit vers l'Ouest en s'écartant un peu de la Mer. Cortez fut surpris de n'y trouver, pendant tout le jour , qu'une continuelle solitude , dont le silence lui devint suspect. Mais , vers le soir , à l'entrée d'une belle Prairie , on vit paroître douze Indiens, chargés de rafraîchissemens , qui s'étant fait conduire au Général , lui offrirent ce présent de la part de leur Cacique , avec une invitation à se rendre dans le lieu de sa demeure , où il avoit fait préparer des logemens & des vivres pour toute l'Armée. On apprit d'eux qu'il restoit un Soleil , c'est-à-dire , dans leur langage , une journée de chemin , jusqu'à la Cour de Zampoala. Cortez , renvoia six de ces Indiens au Cacique , avec des remerciemens fort nobles , & garda les autres pour lui servir de Guides. Une civilité si peu prévue n'avoit pas laissé de lui causer quelque défiance : mais , le soir , il trouva tant d'empressement à le servir dans les Habitans d'une Bourgade où ses Guides lui conseillèrent de s'arrêter , qu'il ne douta plus de la bonne

Députés de  
Zampoala qui  
viennent au-  
devant des Es-  
pagnols.

foi du Cacique; & cette opinion fut heureusement confirmée par les fruits importans qu'il tira de son amitié (69).

FERNANDO  
CORTEZ.  
1519.

Le jour suivant, en continuant de marcher vers Zampoala, il rencontra, presque à la vue de cette Place, vint Indiens, fort galamment équipés, qui étoient sortis pour le recevoir. Après l'avoir salué, avec beaucoup de cérémonies, ils lui firent un compliment civil, au nom du Cacique, » à qui ses » incommodités n'avoient pas permis » de se mettre à leur tête, mais qui » l'attendoit, avec une extrême impatience de connoître des Etrangers, » dont la valeur avoit tant d'éclat. La Ville étoit grande & bien peuplée, dans une agréable situation, entre deux Ruisseaux qui arrosoient une Campagne fertile. Ils venoient d'une Montagne peu éloignée, revêtue d'arbres, & d'une pente aisée. Les Edifices de la Ville étoient de pierre, couverts & crépis d'une sorte de chaux blanche, polie & luisante, dont l'éclat formoit un spectacle fort brillant. Un des Soldats, qui furent détachés, revint avec transport, en criant de toute sa force que les murailles étoient d'argent (70).

Cortez arrive  
à Zampoala.

(69) *Ibidem*, Chap. 8.

(70) Diaz & Solis, *ubi supra*.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Sa réception  
dans cette Vil-  
le.

Figure du  
Cacique.

Cortez juge  
bien de ce  
Prince.

Toutes les rues & les Places publiques se trouverent remplies d'Indiens ; mais sans aucune espece d'armes qui pussent donner du soupçon , & sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le Cacique s'offrit à la porte de son Palais. Ses incommodités n'étoient qu'une prodigieuse grosseur. Il s'approcha lentement , appuyé sur les bras de quelques Indiens , au secours desquels il sembloit devoir tout son mouvement. Sa parure étoit une mante de coton , enrichie de pierres précieuses, comme ses oreilles & ses levres. La gravité de sa figure s'accordant avec le poids de son corps , Cortez eut besoin de toute la sienne , pour arrêter les éclats de rire des Espagnols , & pour se faire cette violence à lui-même. Mais , après avoir entendu le Prince Mexiquain , dans le compliment qu'il lui fit en l'embrassant , il en prit une idée fort différente. Son discours fut simple & précis. Il le félicita de son arrivée ; il se félicita lui même de l'honneur qu'il avoit de le recevoir ; & sans un mot inutile , il le pria d'aller prendre quelque repos dans son Quartier , où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs (71).

Les logemens , qu'il avoit fait préparer , étoient sous les portiques de plusieurs Maisons , dans un assez grand espace , où tous les Espagnols furent placés sans embarras , & trouverent abondamment tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Le jour suivant , la visite du Cacique fut annoncée par un présent , dont la valeur montoit à deux mille marcs d'or. Il le suivit de près , sur une espece de brancard , porté par ses principaux Officiers. Cortez , accompagné de tous les siens , alla fort loin au-devant de lui , & le conduisit dans son Appartement , où il ne retint que ses Interpretes , pour donner à cette premiere conférence l'air important du secret. Après l'exorde ordinaire , sur la grandeur de son Roi , & sur les erreurs de l'Idolâtrie , il ajouta fort habilement qu'une des principales vues des Soldats Espagnols étoit de détruire l'injustice , de réprimer la violence , & d'embrasser le parti de la justice & de la raison. C'étoit ouvrir la carrière au Cacique , pour apprendre de lui-même ce qu'on pouvoit espérer de ses dispositions. En effet , le changement qui parut sur son visage fit connoître au Général qu'il l'avoit touché par l'endroit sensible. Quelques soupirs servi-

Sa conférence  
avec lui.

FRERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

Plaintes du  
Cacique con-  
te Motezuma

rent de prélude à sa réponse. Enfin, la douleur paroissant l'emporter, il confessa que tous les Caciques gémissaient dans un esclavage honteux, sous le poids de la tyrannie & des cruautés de Motezuma, sans avoir la force de secouer le joug, ni même assez de lumières pour en imaginer les moyens; que ce cruel Maître se faisoit adorer de ses Vassaux, comme un des Dieux du Pays, & qu'il vouloit que ses injustices & ses violences fussent révérees comme des arrêts du Ciel; que la raison néanmoins ne permettoit pas de demander du secours à des Etrangers pour tant de Misérables, non-seulement parce que l'Empereur du Mexique étoit trop puissant, mais plus encore parce que Cortez n'avoit pas assez d'obligation aux Mexiquains pour se déclarer en leur faveur, & parce que les loix de l'honnêteté ne permettoient pas de lui vendre à si haut prix les petits services qu'ils lui avoient rendus.

Idée que  
Cortez lui  
donne de ses  
forces & de  
ses desseins.

Un langage si fin causa beaucoup de surprise & d'admiration au Général Espagnol. Il feignit néanmoins de s'y être attendu; & répondant avec la même noblesse, il assura le Cacique qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient fa-

vorisées du Ciel , & qu'elles avoient un avantage naturel sur les Tyrans ; mais qu'étant appelé par d'autres vues dans le Quiabizlan , il y attendroit ceux qui se croioient opprimés , & qui auroient quelque confiance à son secours. Il ajouta que dans l'intervalle , le Cacique pouvoit communiquer cette proposition à ses Amis. Soiez sûr , lui dit-il du même ton , que les insultes de Motezuma cesseront , ou qu'elles tourneront à sa honte , lorsque j'entreprendrai de vous protéger (72). Ils se séparèrent , après cette courte explication. Cortez donna aussi-tôt des ordres , pour continuer sa marche. A son départ , quatre cens Indiens se présentèrent pour porter le bagage de l'Armée , & pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le Pais , qui restoit à traverser jusqu'à la Province de Quiabizlan , offroit un mélange de Bois & de Plaines fertiles , dont la vue parut fort agréable aux Espagnols. Ils se logerent le soir dans un Village abandonné , pour ne pas se présenter la nuit aux portes de la Capitale. Le lendemain , ils découvrirent dans l'éloignement les Edifices d'une assez grande Ville , sur une hau-

Il continuera  
de marcher  
vers Quiabizlan.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

teur environnée de Rochers , qui sem-  
bloient lui servir de murailles. Ils y  
monterent avec beaucoup de peine ,  
mais sans opposition de la part des Ha-  
bitans , à qui la fraïeur avoit fait aban-  
donner leurs Maisons. Tandis qu'ils  
s'avançoient vers la Place , ils virent  
sortir de quelques Temples , qui en fai-  
soient l'ornement , douze ou quinze In-  
diens d'un air distingué, qui les prièrent  
civilement de ne pas s'offenser de la re-  
traite du Cacique & de ses Sujets, & qui  
offrirent de les rappeler sur le champ ,  
si le Général étranger vouloit s'enga-  
ger à les traiter avec amitié. Cortez  
leur donna toutes les assurances qu'ils  
desiroient , & ne fut pas peu surpris de  
voir presqu'aussi-tôt la Ville repeuplée  
de tous ses Habitans. Le Cacique arriva  
le dernier. Il amenoit celui de Zam-  
poala , pour lui servir de Protecteur ;  
& tous deux étoient portés par quel-  
ques uns de leurs Officiers. Après quel-  
ques excuses fort adroites , ils tombe-  
rent sur les violences de Motezuma ,  
en joignant quelquefois des larmes à  
leurs plaintes. Le Zampoalan , qui pa-  
roissoit le plus irrité , ajouta pour con-  
clusion : » Ce Monstre est si fier & si  
» cruel , qu'après nous avoir appauvris  
» par ses impôts , il déclare la guerre

à notre honneur, en nous ravissant nos Filles & nos Femmes. Cortez s'efforça de le consoler, & lui promit ouvertement d'aider à sa vengeance (73).

Pendant qu'il s'informoit des forces & de la situation des deux Caciques, il vit entrer quelques Indiens, qui leur parlèrent avec tant de marques de crainte, que s'étant levés aussi-tôt d'un air tremblant, ils sortirent sans prendre congé de lui, & sans avoir achevé leurs discours. On fut bientôt informé du sujet de leur crainte, lorsqu'on vit passer, dans le Quartier même des Espagnols, six Officiers de Motezuma, du nombre de ceux qu'il envoioit dans les Provinces pour y lever les Tributs. Ils étoient richement vêtus, & suivis d'un grand nombre d'Esclaves, dont quelques-uns soutenoient au-dessus d'eux des Parasols de plumes. Cortez étant sorti pour les voir, à la tête de ses Capitaines, ils passèrent d'un air méprisant. Cette fierté irrita les Soldats Espagnols, qui l'auroient châtiée sur le champ, si le Général ne les eût retenus. Marina fut envoyée aux informations, avec une escorte. On apprit,

Arrivée de quelques Officiers de Motezuma, & sujet de leur voyage.

(73) *Ibidem*, Chapitre 9.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Nouvelle ru-  
se de Cortez

par cette voie, que les Officiers Mexiquains avoient établi le siège de leur audience dans une Maison de la Ville, où ils avoient fait citer les Caciques; qu'ils leur avoient reproché publiquement d'avoir reçu, dans leurs Villes, des Etrangers Ennemis de leur Maître; & que pour l'expiation de ce crime, ils avoient demandé, avec le Tribut ordinaire, vingt Indiens qui devoient être sacrifiés. Cortez, indigné de cette audace, fit appeller aussi-tôt les Caciques, & recommanda qu'ils fussent amenés sans bruit. Il feignit d'avoir pénétré leurs pensées, par une supériorité de lumières; & louant le ressentiment qu'il leur supposoit, d'une violence qu'ils n'avoient pas méritée, il leur dit qu'il n'étoit plus tems de souffrir un abominable Tribut sur le sang humain; qu'un ordre si cruel ne seroit pas exécuté devant ses yeux; qu'il vouloit au contraire que ces infâmes Ministres fussent chargés de chaînes, & qu'il prenoit la défense de cette action sur lui-même & sur la valeur de ses Soldats. Les Caciques furent embarrassés. L'habitude de l'esclavage leur avoit abbatu le cœur & l'esprit. Cependant, Cortez aiant répété sa déclaration, d'un air d'autorité auquel ils n'osèrent résis-

FERNAND.

CORTEZ.

1519.

Il fait enlever  
les Officiers de  
Motezuma.

ter, les Officiers de Motezuma furent enlevés, à la vûe de tous les Indiens, qui applaudirent à cette exécution. On leur mit une espee d'entraves, assez semblable à la cangue de l'Orient, qui leur ferroit le cou, & qui les obligeoit de soulever à tous momens les épaules contre le poids du fardeau, pour se donner la liberté de respirer. Alors les Caciques, animés par une si vigoureuse entreprise, offrirent de les sacrifier eux-mêmes à leurs Dieux. Mais Cortez s'assura des Prisonniers par une bonne garde. Ses réflexions ne lui firent pas trouver peu d'embarras, dans l'engagement qu'il avoit pris de protéger les Caciques. Il ne vouloit pas rompre absolument avec Motezuma. Son dessein n'avoit été que de lui causer de la crainte & de la jalousie. Etoit-ce le moien de se contenir dans ces bornes, que de soutenir par les armes quelques Vassaux mécontents, sans y avoir été provoqué par un nouvel outrage, & de fermer, sans aucun prétexte, toutes les ouvertures au raccommodement? D'un autre côté, il lui paroissoit important de maintenir un Parti, que la fortune sembloit avoir formé en sa faveur, & dont il pouvoit espérer dans le besoin une puissante assistance. La résolution

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

à laquelle il s'attacha, comme à la plus sûre, fut de garder quelques ménagemens avec Motezuma, en se faisant un mérite auprès de lui d'avoir suspendu les effets de cette révolte ; & d'attendre, pour appuyer ouvertement les Rebelles, qu'il y fût forcé par d'autres événemens. Il paroissoit difficile d'informer la Cour qu'il lui avoit rendu ce bon office ; mais les expédiens ne manquerent point à son adresse. Il se

Il en délivre  
deux, &  
leur persuade  
qu'ils lui ont  
obligation de  
leur salut.

fit amener, pendant la nuit, deux des Prisonniers ; & feignant de n'avoir pas eu de part au traitement qu'ils avoient essuié, il leur dit qu'il avoit dessein de les mettre en liberté, & que c'étoit de sa main qu'ils alloient la recevoir ; qu'ils pouvoient assurer l'Empereur qu'il s'efforceroit de la rendre aussi à leurs Compagnons qui étoient encore au pouvoir des Caciques ; qu'il n'épargneroit rien pour ramener les Rebelles à la soumission ; & que souhaitant la paix, il vouloit mériter, par son respect & sa conduite, les civilités qui étoient dues à l'Ambassadeur d'un très

Il les renvoie  
à l'Empereur.

grand Monarque. Ensuite, faisant conduire les deux Mexiquains à ses Vaisseaux, par une bonne escorte, il donna ordre qu'ils fussent embarqués dans un Esquif, & mis à terre hors des li-

mites de la Province de Zampoala. Les Caciques vinrent lui raconter , le jour suivant , avec de grandes marques de tristesse & d'inquiétude , que les deux Prisonniers s'étoient échappés. Il témoigna de la surprise & du chagrin. Il blâma la négligence des Gardes ; & prenant cette occasion pour ordonner , devant les Caciques , que les autres Officiers de Motezuma fussent menés à la Flotte , il promit qu'ils ne sortiroient pas si facilement de cette Prison. Mais il recommanda , aux Officiers des Vaisseaux , qu'ils fussent bien traités. Les Historiens de sa Nation relevent beaucoup cet heureux artifice , qui lui fit conserver tout-à-la-fois la confiance des Caciques & celle de l'Empereur (74).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Les autres  
sont conduits  
sur la Flotte.

La douceur affectée des Castillans & le zele qu'ils avoient fait éclater pour leurs Alliés s'étant bientôt répandus dans les Cantons voisins , plusieurs autres Caciques , informés par ceux de Zampoala & de Quiabizlan du bonheur dont ils jouissoient sous la protection d'une Nation invincible , qui pénétrait jusqu'à leurs plus secretes pensées , & qui sembloit défier toutes les forces de l'Empire du Mexique ,

Alliance de  
Cortez avec  
plusieurs Na-  
tions.

(74) Diaz de Solis , *ubi supra*. Herrera , Liv. 5. Chap. 10 & 11.



FERNAND

CORTÉZ.

1519.

Peuples nom-  
més Toton-  
gucs.

s'assemblerent pour implorer un secours si puissant, contre la même (75) oppression. En peu de jours, on en vit plus de trente à Quiabizlan, la plupart sortis des Montagnes qu'on découvre de cette Ville. Leurs Peuples, qui se nommoient *Totonagucs*, avoient plusieurs Bourgades fort peuplées, dont le langage & les coutumes ressembloient peu à celles des autres Provinces de l'Empire: C'étoit une Nation extrêmement robuste, endurcie à la fatigue, & propre à tous les exercices de la guerre. Non-seulement les Caciques offrirent leurs Troupes à Cortez; mais s'étant engagés à la fidélité par des sermens, ils y joignirent un hommage formel à la Couronne d'Espagne (76). Après cette espece de confédération, ils se retirèrent dans leurs Etats, pour y attendre les ordres de leur nouveau Général. Alors Cortez, ne voyant plus d'obstacles à redouter, prit la résolution de donner une forme régulière & constante à la Ville de Vera-Cruz, qui étoit comme errante avec l'Armée dont elle étoit composée, quoiqu'elle

(75) Les mêmes aux mêmes endroits.

(76) Herrera dit qu'ils offrirent plus de cent mil-

le Hommes; mais Diaz n'explique point le nombre, quoiqu'il assure que le País étoit fort peuplé.

en fût distinguée par différentes fonctions. Sa situation fut choisie dans une Plaine, entre la Mer & Quiabizlan, à une demie lieue de cette Place Indienne. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux, & la beauté des arbres, semblerent inviter les Castellans à ce choix. On creusa les fondemens de l'enceinte. Les Officiers se partagerent, pour régler le travail & pour y contribuer par leur exemple. Le Général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés & parurent une défense suffisante contre les armes des Indiens. On bâtit des Maisons assez basses, avec moins d'égard aux ornemens qu'à la commodité (77).

Dans cet intervalle, les deux Officiers de Motezuma étoient retournés à la Cour, & n'avoient pas manqué, dans le récit de leur disgrâce, de faire valoir l'obligation qu'ils avoient de leur liberté au Général des Etrangers. Cette nouvelle eut le pouvoir d'appaîser la fureur de Motezuma, qui n'avoit pensé d'abord qu'à lever une Armée formidable, pour exterminer les Rebelles & leurs Partisans. La colere & l'orgueil ne pouvant lui faire oublier les mar-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Cortez rend  
sa Colonie sé-  
dentaire, &  
jette les fon-  
demens de la  
Ville de Vera-  
Cruz.

Disposition  
de l'Empereur  
Motezuma.

(77) L'Acte en fut passé pardevant un Notaire nommé Diego de Sodois. Herrera, *ibid.*

FERNAND  
CORTEZ  
1519.

il députe  
deux de ses  
Neveux aux  
Castillans.

ques du courroux du Ciel & les menaces de ses Idoles, il prit le parti d'en revenir à la négociation, & de tenter, par une nouvelle Ambassade & de nouveaux présens, d'engager Cortez à s'éloigner de l'Empire. Ses Ambassadeurs arriverent au Camp des Espagnols, lorsqu'on achevoit de fortifier Vera-Cruz. Ils amenoient avec eux deux jeunes Princes, Neveux de l'Empereur, accompagnés de quatre anciens Caciques, qui leur servoient de Gouverneurs. Leur présent étoit d'une richesse éclatante. Après avoir remercié le Général, du service qu'il avoit rendu aux deux Officiers de l'Empire, & l'avoir assuré que la punition des Caciques rebelles n'avoit été suspendue qu'à sa considération, ils renouvelèrent les anciennes instances, pour l'engager à partir; & cet article fut répété avec tant de détours & de raisons mystérieuses, qu'il parut assez que c'étoit le principal objet de leur commission.

Explications  
de Cortez avec  
eux.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs & marqua beaucoup d'estime pour le présent. Avant que de leur répondre, il fit paroître les quatre Prisonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir, & qui le remercièrent du bon traitement qu'ils avoient reçu

sur les Vaisseaux. Il les remit aux Ambassadeurs, pour les prévenir en faveur de ses intentions. Ensuite, s'expliquant par la bouche de Marina, qu'il avoit eu le tems de préparer à ce rôle, il leur dit que la liberté qu'il donnoit aux Ministres de l'Empereur devoit être une expiation suffisante pour l'emportement des Caciques ses Alliés, comme elle étoit une heureuse occasion, pour lui, de donner à ce Prince un témoignage de son respect & de son zele; qu'il reconnoissoit de bonne foi que l'emprisonnement des Officiers Impériaux avoit été offensante pour la Cour, quoique cette violence pût être excusée par celle de ces Officiers mêmes, qui avoient exigé, au-delà des Tributs ordinaires, & sans doute de leur propre autorité, vingt Hommes destinés à mourir dans un odieux sacrifice; qu'une proposition si cruelle étoit un abus qui ne pouvoit être supporté par les Espagnols, élevés dans une autre Religion, plus amie de la nature & de la véritable piété; qu'il avoit d'ailleurs une extrême obligation aux Caciques ses Alliés, de lui avoir accordé de bonne grace une retraite dans leurs Terres, lorsque Teutilé & Pilpatocé, Gouverneurs de ces Provinces, l'avoient aban-

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

donné fort incivilement , au mépris du droit des gens & de l'hospitalité , sans l'ordre & vraisemblablement sans la participation de l'Empereur , qui ne pouvoit approuver un procédé si barbare ; qu'il n'en parloit d'ailleurs que pour en informer la Cour , parce que n'ayant en vue que la paix , il ne vouloit point qu'on s'aigrît mutuellement par des plaintes ; que les Totonagues ne feroient rien de contraire au service Impérial , & qu'il osoit en répondre , lui qui se croioit assez de leurs Amis pour se promettre qu'ils ne mépriseroient pas ses ordres ; mais que cette raison même l'obligeoit d'interceder pour eux , & de représenter qu'ils ne méritoient aucun reproche pour avoir reçu favorablement des Etrangers : qu'à l'égard des instances qui regardoient son départ , il n'avoit pas d'autre réponse que celle qu'il avoit déjà répétée plusieurs fois ; c'est à-dire , qu'aussi-tôt que l'honneur de voir le grand Moteczuma lui seroit accordé , il lui seroit connoître les motifs & l'importance de son Ambassade ; mais qu'aucun obstacle n'auroit le pouvoir de l'arrêter , parce que les Guerriers de sa Nation , loin de connoître la crainte , sentoient croître leur courage à la vue du dan-

Il insiste sur  
la permission  
d'aller à la  
Cour de Mo-  
tezuma,

ger, & s'accoutumoient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entreprises (78).

FERNAND  
CORTEZ  
1519.

Après ce discours, qu'il accompagna d'un air majestueux & tranquille, il fit donner avec profusion, aux Ambassadeurs Mexiquains, toutes les bagatelles qui venoient de Castille; & sans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater sur leur visage, il leur déclara qu'ils étoient libres de retourner à la Cour. Cette indifférence apparente pour l'effet de sa réponse, les démarches de l'orgueilleux Motezuma, qui sollicitoit son amitié par des présens, & s'il en faut croire un Historien (79), l'éloquence même de Marina, & sa facilité à parler la langue Mexiquaine, qui la faisoient prendre pour une Divinité venue de l'Europe, redoublèrent la vénération des Indiens pour les Espagnols, aux dépens de celle qu'ils avoient eue jusqu'alors pour leur Souverain. On ne remarqua plus rien de forcé dans leur soumission. Bientôt un service considérable, que le Général rendit aux Caciques de Zampeala & de Quiabizlan, leur fit pousser l'attachement jusqu'à

Respect qu'il  
s'attire des Indiens.

Il rend un  
service important aux  
Caciques de  
Zampoala &  
de Quiabizlan

(78) Solis après Diaz,  
Chap. 10.

(79) Herrera, Liv. 5.  
Chap. 11.



**FERNAND  
CORTEZ.**  
1519.

l'affection. Il humilia par la terreur de ses armes les Habitans de Zimpazingo Contrée voisine , dont ils lui avoient fait beaucoup de plaintes , & les força de jurer des conditions qu'ils observèrent fidèlement. A la vérité ces Caciques l'avoient trompé , en lui représentant leurs Ennemis comme des Mexiquains , qui cherchoient à nuire aux Castellans ; & le motif de Cortez dans cette guerre , fut bien moins d'obliger ses Hôtes , que de faire prendre à la Cour du Mexique une idée de sa valeur : mais lorsqu'il eut découvert l'artifice des deux Caciques , il se fit demander grace pour eux par tous ses Capitaines ; & l'ayant accordée , avec des circonstances qui releverent sa bonté , il acheva de les lier à ses intérêts par cette faveur (80).

Il entreprend  
d'abolir leur  
Culte.

Mais rien n'eut tant de force , pour assurer leur fidélité , que le changement qu'il trouva l'occasion de mettre dans leur Culte. Un jour , qui étoit celui d'une de leurs plus grandes Fêtes , tous les Indiens du Canton s'étoient assemblés dans le plus célèbre de leurs Temples , pour y faire le Sacrifice de plusieurs Hommes par le ministère de leurs

Prêtres. Quelques Espagnols, que le hasard rendit témoins de cette horrible scene, se hâterent d'en informer le Général. Son zele, ou sa colere, s'alluma jusqu'au transport. Il fit prendre aussitôt les armes à toutes ses Troupes; & commençant par se faire amener le Cacique & les principaux Indiens, il se mit en marche avec eux vers le Temple. Les Ministres des Sacrifices parurent à la porte. Le soupçon que ce mouvement les regardoit leur fit pousser d'effroyables cris, pour appeller le Peuple au secours de leurs Dieux. On vit paroître sur le champ quelques troupes d'Indiens armés, que leur défiance, comme on l'apprit ensuite, avoit fait aposter, & dont le nombre augmenta bientôt jusqu'à causer de l'inquiétude au Général. Cependant, avec la présence d'esprit qui ne l'abandonnoit jamais dans l'occasion, il fit crier par Marina, qu'à la première fleche qui seroit tirée, il seroit égorger le Cacique, & qu'il lâcheroit la bride à ses Soldats, pour châtier cette insolence par le fer & par le feu. Cette menace arrêta les plus emportés. Le Cacique même leur aiant ordonné, d'une voix tremblante, de quitter les armes & de se retirer, ils obéirent avec un empref-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Danger qu'il  
surmonte par  
sa fermeté.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

fement, dans lequel on ne put distinguer ce qui venoit de la crainte ou de la soumission.

Cortez, demeuré avec le Cacique & les Indiens de sa suite, se fit amener les Sacrificateurs. Il les rassura par un langage plein de douceur & d'humanité. Ensuite, leur représentant toutes les raisons qui devoient les désabuser de leurs erreurs, avec une force que l'Historien nomme plus que militaire, & qui leur exposoit, dit-il, la vérité sous une forme presque visible, il leur déclara qu'il avoit résolu de ruiner toutes leurs Idoles, & que s'ils vouloient employer leurs propres mains à cette exécution, il leur promettoit une éternelle amitié. Alors il voulut leur persuader de monter les degrés du Temple, pour abattre tout ce qu'ils avoient adoré. Mais ils ne répondirent que par des cris & des larmes; & s'étant jettés tous à terre, ils protestèrent qu'ils souffriroient mille fois la mort, avant que de porter la main sur les Dieux. Cortez, sans insister sur une proposition qu'il désespéra de leur faire

Il fait briser toutes les Idoles, & célébrer les Mystères du Christianisme dans leur Temple.

goûter, n'en ordonna pas moins à ses Soldats de mettre les Idoles en pièces. A l'instant on vit sauter, du haut des degrés, le principal de ces Monstres, &

& les autres à sa suite , avec les Autels mêmes & tous les instrumens d'un exécrable Culte. Les Indiens ne virent pas ce débris , sans beaucoup d'étonnement & de fraïeur. Ils se regardoient d'un air interdit , comme s'ils eussent attendu des effets présens de la vangeance du Ciel. Mais lorsqu'ils le virent tranquille , ils jugerent , comme les Insulaires de Cozumel , que des Divinités , qui n'avoient pas le pouvoir de se vanger , ne méritoient pas leurs adorations. S'ils avoient regardé jusqu'alors les Espagnols , comme des Hommes d'une espece supérieure , ils commencerent à les croire au-dessus de leurs Dieux mêmes ; & cette persuasion les rendit si dociles , que Cortez aiant profité du nouvel ascendant qu'elle lui procuroit sur eux , pour leur donner ordre de nettoïer le Temple , ils s'y emploïerent avec une ardeur qui leur fit jeter au feu toutes les pièces dispersées de leurs Idoles. Les murailles furent lavées , pour en effacer les taches du sang humain , qui en faisoient le principal ornement. On les revêtit d'une couche de *Gez* , espece de vernis d'une blancheur brillante , dont l'usage étoit commun dans toutes les maisons du Mexique ; & Cortez y fit élever un Au-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

tel, où l'on célébra, dès le jour suivant, les plus saints Mystères du Christianisme. La plupart des Indiens y assistèrent avec plus d'admiration à la vérité que de foi. Le tems ne permettoit pas d'achever l'instruction d'un Peuple si nombreux; & le dessein du Général étoit de commencer la conversion de ce grand Empire par celle de Moteczuma. Cependant on les laissa dans un profond mépris pour leurs Idoles, & dans la disposition d'entretenir l'Autel qui avoit été dressé sur leur ruine (81).

Arrivée d'un  
Vaisseau & de  
quelques re-  
mes.

Les Espagnols quitterent Zampoala, qui reçut dans la suite le nom de Nouvelle Séville, & se retirèrent dans Vera-Cruz. En y arrivant, ils virent paroître dans la Rade un petit Vaisseau, qui

(81) Herrera, Ch. 13. & 14. Diaz & Solis, *ibidem*. Les Historiens n'oublient point la pieuse résolution d'un Soldat, nommé Jean de Torrez, natif de Cordoue, qui se voyant fort âgé, voulut demeurer seul entre ces Indiens, pour avoir soin de l'Autel jusqu'à la fin de sa vie. Cette action mérite, suivant Solis, de passer avec son nom à la postérité, *ibid.* Le même Ecrivain rapporte que le Cacique de Zampoala offrit à Cortez huit belles Filles, entre lesquelles étoit une de ses Parentes,

qu'il lui proposa d'épouser; mais que le Général répondit qu'il n'étoit pas permis aux Espagnols d'épouser des Femmes qui n'étoient pas de leur Religion. Herrera nous apprend qu'après la Messe, qui fut célébrée dans le Temple, on y baptisa ces huit Indiennes; que Cortez prit pour lui la Niece du Cacique, qui fut nommée Catherine, & les sept autres furent données à sept de ses Officiers, Ch. 14. Il paroît que Marina n'en conserva pas moins son ancienne faveur.

venoit d'y mouiller. Il étoit parti de Cuba, sous le commandement du Capitaine Sancedo ; & quoiqu'il n'aménât que dix Soldats & deux Chevaux, ce secours parut considérable dans les circonstances. On ne trouve, dans aucun Historien, le motif qui amenoit Sancedo ; mais l'utilité dont il fut pour Cortez, en lui apprenant que le Gouverneur de Cuba continuoit de le menacer, & que la qualité d'Adelantade, dont il avoit été nouvellement revêtu, lui donnoit plus que jamais le pouvoir de lui nuire, fait juger qu'il n'étoit venu que pour s'attacher à sa fortune. La Colonie fut alarmée de cette information, & sentit de quelle importance il étoit, pour la sûreté du nouvel Etablissement, de rendre compte au Roi de toutes ses opérations. Les principaux Officiers, dans une Lettre qu'ils se hâterent d'écrire à Sa Majesté, lui firent une exposition fidele des Provinces qui lui étoient déjà soumises, & del'espoir qu'ils avoient d'étendre son autorité dans une si belle & si riche partie du Nouveau Monde. Ils lui représentoient l'injustice & les violences du Gouverneur de Cuba, les obligations que l'Espagne avoit à la conduite de Cortez autant qu'à sa

FERNAND  
CORTEZ.

1519.

Les Chefs  
de la Colonie  
Castillane é-  
crivent à la  
Cour d'Espa-  
gne en faveur  
de Cortez.



BERNARD  
CORTÉZ.  
1519.

Il y écrit lui-même.

Portocarrero  
& Montejo  
sont chargés  
des deux Let-  
tres & des pré-  
sents pour la  
Cour.

valeur, le parti qu'ils avoient pris, au nom de Sa Majesté, de le rétablir dans une dignité qu'il étoit seul capable de remplir, & que sa modestie lui avoit fait abandonner; enfin ils supplioient le Roi de confirmer leur élection, sans aucune dépendance de Don Diego de Velasquez. Le Général écrivit de son côté, & rendoit à-peu-près le même compte de sa situation: mais remettant au Roi la disposition de son sort, avec une noble indifférence, il ne s'expliquoit fortement que sur l'espérance qu'il avoit de soumettre l'Empire du Mexique à l'obéissance de Sa Majesté, & sur le dessein qu'il se proposoit de combattre la puissance de Motezuma par ses Sujets mêmes, révoltés contre sa tyrannie. On choisit, pour envoyer ces dépêches à la Cour, Portocarrero & Montejo, qui furent chargés aussi de l'or, & des bijoux, rares ou précieux, qu'on avoit reçus de Motezuma & des Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats mêmes, cédèrent volontairement la part qu'ils avoient à cet amas de richesses (82); & quelques Indiens s'offrirent à faire le Voyage, pour être présentés au Roi, comme les prémices des nouveaux Sujets qu'on acqueroit à l'Es-

pagne. On équipa le meilleur Vaisseau de la Flotte. Alaminos fut nommé pour le commander. Il mit à la voile le 16 Juillet, avec l'ordre précis de prendre sa route par le Canal de Bahama, sans toucher à l'Isle de Cuba, où les caprices de Velasquez étoient un écueil redoutable.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

Pendant les préparatifs de cet embarquement, la fortune du Général lui ménageoit une autre occasion de faire éclater son adresse & sa fermeté. Quelques Soldats avec un petit nombre de Matelots, fatigués peut-être de leurs courses, ou tentés par les récompenses qu'ils esperoient de Velasquez, formèrent le dessein de prendre la fuite sur un Vaisseau, pour lui porter avis des Lettres que la Colonie écrivoit au Roi, & de tout ce qu'elle avoit fait en faveur de Cortez. Ils furent trahis par un de leurs Complices, qui servit même à les faire arrêter au moment de l'exécution, sans qu'ils pussent désavouer leur projet. Cortez crut devoir un exemple à la sûreté de la Colonie. Il en condamna deux des plus coupables au dernier supplice. Mais la hardiesse de ces Mutins lui laissa beaucoup d'inquiétude. C'étoit le reste d'un feu qu'il croïoit avoir éteint. Il considéroit

Conspiration  
éteinte par  
Cortez.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

qu'étant résolu de marcher vers le Mexique, il pouvoit se trouver dans l'occasion de mesurer ses forces avec celles de Motezuma, & qu'une entreprise de cette nature ne pouvoit être tentée par des Troupes mécontentes, ou d'une fidélité suspecte. Il pensoit à subsister encore quelques jours dans un Canton qui lui étoit affectionné, à faire quelques expéditions de peu d'importance pour donner de l'occupation à ses Soldats, & à jeter, plus loin dans les Terres, de nouvelles Colonies, qui pussent se donner la main avec celle de Vera Cruz. Mais tous ces projets demandoient beaucoup d'union & de correspondance, entre le Général & l'Armée. Dans cette agitation, ne consultant que son courage, il prit la résolution de se défaire de sa Flotte, en mettant ses Vaisseaux en pièces, pour forcer tous ses gens à la fidélité par cette voie, & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui; sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent Hommes, qui faisoient les fonctions de Pilotes & de Matelots. Ses Confidens, auxquels il communiqua ce dessein, le secondèrent avec beaucoup d'habileté, en disposant les Matelots à publier que les

Il entreprend  
le parti de dé-  
truire sa Flot-  
te, pour rete-  
nir ses gens  
dans le devoir

Navires s'étoient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avoient fait dans le Port , & qu'ils étoient menacés de couler à fond. Ce rapport fut suivi d'un ordre pressant du Général , pour faire mettre à terre les voiles , les cordages , les planches & tous les ferremens , dont il pouvoit tirer quelque utilité. Le Public ne vit d'abord , dans cette précaution , que l'effet d'une prudence ordinaire. Mais , aussi-tôt que les Vaisseaux eurent été déchargés , un autre ordre , dont l'explication fut confiée à la plus fidele partie de l'Armée , les fit tous échouer , à l'exception des Chaloupes , qui furent réservées pour la Pêche. On compte , avec raison , la conduite & l'exécution d'un dessein si hardi , entre les plus grandes actions de Cortez (83).

Grandeur de  
cette résolution.

(83) Il n'étoit pas sans exemple. On cite Agathocles , Tyran de Sicile , Timarque , Chef des Eoliens , & Fabius Maximus ; mais ils conduisoient des Armées nombreuses ; au lieu que Cortez n'avoit qu'une poignée d'Hommes. Cependant Diaz de Castillo semble diminuer un peu sa gloire , en s'attribuant à lui-même & à quelques autres Conseillers l'honneur de l'invention. Solis accuse cet Ecrivain de

malice ou de vanité , & lui reproche de s'être contredit , en ajoutant , quelques lignes après , » que Cortez n'avoit déjà pris la résolution de faire échouer les » Navires , mais qu'il vouloit qu'elle parût venir de » ses Officiers. Herrera paroît encore moins supportable à Solis , lorsqu'il assure » que les Soldats dè- » manderent eux-mêmes » qu'on se défit de la Flotte , & qu'ils y furent » poussés par l'adresse de

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

L'ardeur des  
Castillans re-  
double.

Etat de leurs  
forces.

Quoique le débris de la Flotte parût affliger quelques Soldats , les mécontentemens furent étouffés par la joie & les applaudissemens du plus grand nombre. On ne parla plus que du Voïage de Mexico ; & Cortez rassembla toutes ses Troupes , pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses & ses exhortations. L'Armée se trouva composée de cinq cens Hommes de pié , de quinze Cavaliers (84) , & de six pièces d'artillerie. Il étoit resté dans la Ville une partie du canon , cinquante Hommes & deux Chevaux , sous la conduite d'Escalante , dont Cortez estimoit beaucoup la prudence & la valeur. Les Caciques Alliés reçurent ordre de respecter ce Gouverneur , de lui fournir des vivres , & d'employer un bon nombre de leurs Sujets aux fortifica-

» Cortez , qui feignant de  
» ne pas vouloir fournir  
» seul à l'entretien des  
» Vaisseaux , proposa d'y  
» faire contribuer toute  
» l'Armée. Solis répond  
» que cette ruse eut été  
» sans vraisemblance , que  
» Cortez n'étoit plus en  
» état de craindre qu'on  
» lui fit un procès pour  
» avoir détruit la Flotte ,  
» & que cette idée ne peut  
» être conciliée avec les  
» grands desseins dont il

» étoit uniquement rem-  
» pli. Il ajoute que si c'est  
» une simple conjecture  
» d'Herrera , cet Historien  
» a tort d'avilir les belles  
» actions par la bassesse  
» des motifs qu'il leur at-  
» tribue , & qu'il peche  
» contre la proportion ,  
» en faisant produire de  
» grands effets par de pe-  
» tites causes. Solis , *ubi*  
*suprà* , Ch. 13.

(84) Il en étoit mort  
quelques-uns.

tions de la Ville ; moins par défiance du côté des Indiens , que sur les soupçons de quelques insultes de la part du Gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta , de leurs offres , que deux cens *Tamenes* , nom d'une sorte d'Artisans qui servent au transport du bagage , & quatre cens Hommes de guerre , entre lesquels on en comptoit cinquante de la principale Noble du Pais. C'étoient autant d'Otages , pour la Garnison de Vera-Cruz , & pour un jeune Espagnol qu'il avoit laissé au Cacique de Zampoala , dans la vûe de lui faire apprendre exactement la langue du (85) Méxique.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Secours qu'ils  
acceptent des  
Caciques.

Tout étoit disposé pour la marche , lorsqu'un Courrier dépêché par d'Escalante , informa le Général qu'on voïoit paroître quelques Vaisseaux dans la Rade , & que les signaux de paix n'avoient pû les engager à répondre avec amitié. Un incident de cette importance obligea Cortez de retourner sur le champ à Vera-Cruz , avec quelques-uns de ses Officiers. Quatre Hommes , détachés d'un des Vaisseaux inconnus , s'approcherent bientôt dans une Chaloupe , & se firent connoître pour des

Arrivée d'Alfonse Pineda  
avec quatre  
Vaisseaux.

(85) Les Historiens sont admirer une attention qui s'étendoit à tout.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Objet de  
son Voïage.

Espagnols , qui cherchoient Fernand Cortez. L'un étoit Ecrivain de son Vaisseau , & les autres l'accompagnoient , pour être témoins d'une signification qu'il avoit ordre de faire au Général. Elle portoit que Garay , Gouverneur de la Jamaïque , étant chargé , par la Cour d'Espagne , de découvrir & de peupler de nouveaux Païs , avoit équipé trois Navires , montés par deux cens soixante Hommes , sous le Capitaine Alfonse de Pineda , pour prendre possession d'une partie de cette Côte , vers Panuco ; & que Pineda , qui se disposoit à former une Colonie près de *Naothlan* , donnoit avis à Cortez de ne pas étendre ses Etablissmens du même côté. Quoique cette déclaration fût moins redoutable , de la part de Garay , que de celle du Gouverneur de Cuba ; le Général , après avoir offert inutilement d'ajuster toutes les prétentions avec le Chef d'Escadre , prit le parti de faire arrêter l'Ecrivain , qui refusoit de retourner à Bord avec cette réponse. Ensuite , s'étant caché derriere les Dunes , il y passa toute la nuit & une partie du jour suivant , dans l'espérance que le retardement de la Chaloupe ameneroit à terre quelques autres personnes du Vaisseau. En effet , quinze

Hommes s'approcherent dans une autre Chaloupe. Cortez fit dépouiller les quatre Prisonniers de leurs habits , dont il fit revêtir quatre de ses Soldats , avec ordre de se présenter sur le rivage. L'effet de ce stratagème fut d'attirer les quinze Hommes jusqu'à terre : mais ils reconnurent trop tôt qu'on cherchoit à les tromper ; & lorsqu'ils virent sortir Cortez & ses gens de leur embuscade , ils rentrèrent si légèrement dans leur Chaloupe , qu'on n'en put retenir que trois. Cortez , s'alarmant peu des prétentions de Garay , qui pouvoient être ajustées dans d'autres tems , rejoignit son Armée avec la satisfaction d'y mener une recrue de sept Espagnols , qu'il regardoit comme un supplément précieux dans sa situation. Il donna aussi-tôt ses ordres pour la marche. Les Espagnols composèrent l'Avant-garde ; & les Indiens suivirent à peu de distance , sous le commandement de Manegi , Teuche , & Tamelili , trois des plus braves Caciques de la Montagne.

On partit le 16 d'Août. *Jalapa* , *Socothima* & *Techucla* , furent les premiers lieux qui s'offrirent successivement. La beauté du chemin , & la disposition des Peuples , qui étoient dis-

FERNAND  
CORTÉZ  
1519.

Ruse de Cortez pour se saisir de quelques-uns de ses gens.

Départ pour la Cour Impériale.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Extrêmes dif-  
ficultés de la  
route.

Province de  
Zocothla.

Pascel-Blanco

nombre des Alliés, firent trouver peu de difficulté dans cette route. Mais, au-delà de ces Bourgs, pendant trois-jours qu'on mit à traverser les Montagnes, on ne trouva que des sentiers étroits & bordés de précipices, où l'artillerie ne put passer qu'à force de bras. Le froid y étoit cuisant & les pluies continuelles. Les Soldats, obligés de passer les nuits sans autre couverture que leurs armes, & souvent pressés par la faim, y firent le premier essai des fatigues qui les attendoient. En arrivant au sommet de la Montagne, ils y trouverent un Temple & quantité de Bois, qui ne leur cachèrent pas long-tems la vue de la Plaine. C'étoit l'entrée d'une Province, nommée *Zocothla*, fort grande & fort peuplée, dont les premières Habitations leur offrirent bientôt assez de commodités pour leur faire oublier leur misère. Cortez, apprenant que le Cacique faisoit sa demeure dans une Ville du même nom, peu éloignée de la Montagne, l'informa de son arrivée & de ses desseins, par deux Indiens, qui lui furent renvoyés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vue d'une Ville magnifique, qui s'étendoit dans une grande Vallée, & dont les Edifices tiroient beaucoup d'éclat de

leur blancheur. Elle en reçut le nom de *Castel - Blanco* (86).

Le Cacique vint au - devant des Etrangers , avec un nombreux cortège : mais , au travers de ses politesses , on crut distinguer que cette démarche étoit forcée. Cortez n'affecta pas moins de le recevoir avec un mélange de douceur & de majesté ; & s'imaginant que les marques de chagrin , qu'il découvroit sur son visage , pouvoient venir de ses ressentimens contre Motezuma , il crut lui donner occasion de s'expliquer , en lui demandant s'il étoit Sujet de l'Empereur du Mexique ? L'Indien répondit brusquement » Est-il quel-  
» qu'un , sur la terre , qui ne soit Es-  
» clave ou Vassal de Motezuma ? Un ton si fier révolta Cortez jusqu'à lui faire répliquer , avec un sourire dédaigneux , » qu'on connoissoit fort peu le monde à Zocothla , puisque les  
» Espagnols étoient Sujets d'un Em-  
» pereur si puissant , qu'il comptoit ,  
» entre ses Vassaux , plusieurs Princes  
» plus grands que Motezuma. Les Historiens , s'accordant à rapporter cette étrange conversation dans les mêmes termes , font prendre ici un ton plus

Fierté d'un  
Cacique , &  
portrait qu'il  
fait de son  
Empereur.

(86) Solis , *ubi sup.* Chap. 14.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

grave au Cacique, pour faire une exposition de la grandeur de son Maître, qu'il crut capable de décider la question : » Motezuma , dit-il , étoit le » plus grand Prince que les Indiens » connussent dans les Terres qu'ils habitoient. Personne ne pouvoit retenir dans sa mémoire le nombre des » Provinces qui lui étoient soumises. » Il tenoit sa Cour dans une Ville » inaccessible, fondée au milieu de » l'eau , entourée de Lacs , & dans » laquelle on n'entroit que par des » chaussées , ou des digues , coupées » d'une suite de ponts levis , dont les » ouvertures servoient à la communication des eaux Il exagéra les immenses richesses de l'Empereur , la force de ses armes , & sur-tout le malheur de ceux qui lui refusoient leur soumission , dont le sort étoit de servir de Victimes dans ses Sacrifices. » Tous les » ans , plus de vingt mille de ses Ennemis , ou de ses Sujets rebelles , » étoient immolés sur les Autels de » ses Dieux (87).

Réponse L'expérience fit connoître que le Cacique n'ajoutoit rien à la vérité ; mais on reconnoissoit , au ton même de sa

adroite de  
Cortez.

voix , que par cet étalage de puissance & de grandeur , il vouloit causer plus d'effroi que d'admiration. Cortez , qui pénétra ses vues , n'entreprit point de rabbaïsser ce qu'il venoit d'entendre ; mais , feignant au contraire de ne pas ignorer les grandeurs de Motezuma , il répondit que s'il l'avoit cru moins puissant , il ne seroit pas venu de l'extrémité du Monde pour lui offrir l'amitié d'un Monarque encore plus grand que lui ; qu'il venoit avec des intentions pacifiques , & que s'il étoit armé , c'étoit uniquement pour donner plus de poids & d'autorité à son Ambassade ; mais qu'il vouloit bien informer Motezuma , & tous les Caciques de son Empire , qu'il desiroit la paix sans craindre la guerre , & que le moindre de ses Soldats étoit capable de défaire une Armée de Mexiquains ; qu'il ne tiroit jamais l'épée s'il n'étoit attaqué , mais qu'aussi-tôt qu'il lui faisoit voir le jour , il mettoit à feu & à sang tout ce qui se présentoit devant lui ; que la Nature produisoit des Monstres en sa faveur , & que le Ciel lui prêtoit ses foudres , parce qu'étant sous la protection d'un Dieu terrible , dont il soutenoit la Cause ; il en vouloit particulièrement aux fausses Divinités qu'on ado-



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.  
Comment  
il rassure ses  
gens.

roit au Mexique, & à ces mêmes Saotifices du sang humain, dont Motezuma prétendoit tirer sa gloire. Ensuite, ne pensant pas moins à rassurer les gens contre de vaines frayeurs, qu'à réprimer l'orgueil du Cacique : » mes Amis, » leur dit-il, en se levant fierement & » se tournant vers eux, voilà ce que » nous cherchons ; de grands périls & » de grandes richesses. C'est de ce jour » que je vois notre fortune & notre réputation bien établies. Solis ne fait pas difficulté d'assurer » qu'il n'exprimoit que ses véritables sentimens, » & qu'aussi tôt qu'il eut formé de si » grands desseins, Dieu lui remplit » le cœur d'une si noble fermeté, que » sans fermer les yeux sur le péril, » & sans le mépriser, il y entroit » avec autant de confiance que s'il » eût tenu dans ses mains la disposition des événemens (88).

Sa conduite eut tant de succès, que pendant cinq jours qu'il passa dans Zo-cothla, il ne reçut que des marques extraordinaires de la considération du Cacique. Cependant, il rejeta le conseil de ce Seigneur Indien, qui lui proposoit de prendre sa route par la Province de Cholula, sous prétexte que les Hab-

rans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteroient pas d'obstacle à son passage. Il aima mieux s'en rapporter aux Zampoalans, ses Alliés, qui le presserent de prendre par la Province de Tlascala, où les Peuples étoient, à la vérité, plus guerriers & plus féroces, mais unis par d'anciens Traités avec les Zampoalans & les Totonagues. Après s'être arrêté à cette résolution, il prit le chemin de Tlascala, dont les frontières touchoient à celles de Zocothla. Sa marche fut tranquille, pendant les premiers jours. Mais, en sortant du País qu'il avoit traversé, il entendit quelque bruit de guerre; & bientôt il apprit que la nouvelle Province, où il étoit entré, avoit pris les armes, sans que les Coureurs, dont il se faisoit précéder, pussent l'informer de la cause de ce mouvement. Il s'arrêta, pour se donner le tems de prendre des informations (89).

Tlascala étoit alors une Province extrêmement peuplée, à laquelle on donnoit environ cinquante lieues de circuit. Son terrain est inégal, & s'élève de toutes parts en Collines, qui semblent naître de cette grande chaîne de Montagnes, qu'on a nommée depuis

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il prend par  
la Province  
de Tlascala.

Etat de cette  
Province.

FERNAND  
CORTÉZ,  
1519.

Comment  
elle s'étoit  
formée en Ré-  
publique.

la grande Cordelière. Les Bourgades Indiennes occupoient le haut de ces Collines, par une ancienne politique des Habitans, qui trouvoient, dans cette situation, le double avantage de se mettre à couvert de leurs Ennemis, & de laisser leurs Plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avoient été gouvernés par des Rois; mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la soumission, ils avoient secoué le joug de la Roiauté, pour former une espèce de République, dans laquelle ils se maintenoient depuis plusieurs siècles. Leurs Bourgades étoient partagées en Cantons, dont chacun nommoit quelques Députés, qui alloient résider dans la Capitale, nommée *Tlascala*, comme la Province; & ces Députés formoient le Corps d'un Sénat, dont toute la Nation reconnoissoit l'autorité. Cet exemple du Gouvernement Aristocratique est assez remarquable entre des Barbares. Les Tlascalans, s'étant toujours défendus contre la puissance des Empereurs du Mexique, se trouvoient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs Alliés, & que depuis peu ils s'étoient ligués, pour

leur sûreté commune , avec les *Otomies* , Peuples fort barbares , mais d'une grande réputation à la guerre , où la férocity leur tenoit lieu de valeur.

Cortez , informé de toutes ces circonstances , crut devoir garder quelques ménagemens avec une République si puissante , & ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du Sénat. Il chargea de cette Commission quatre de ses Zampoalans , les plus distingués par leur noblesse & leur habileté. Marina prit soin de les instruire , jusqu'à composer avec eux le discours qu'ils devoient faire au Sénat , & qu'ils apprirent par cœur (90). Ils partirent , avec toutes les marques de leur dignité. C'étoient une Mante de coton , bordée d'une frange tressée avec des nœuds ; une flèche fort large , qu'ils devoient porter dans la main droite , les plumes en haut ; & sur le bras gauche , une grande coquille , en forme de bouclier. On jugeoit du motif de l'Ambassade par la couleur des plumes de la flèche. Les rouges annonçoient la guerre , & les blanches marquoient la paix. Ces caractères faisoient connoître & respecter les Ambassadeurs Indiens dans leur route ; mais ils ne pou-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Cortez tenoit les dispositions du Sénat Tlascalan par des Délégués.

Usages Mexicains dans les Ambassades.

(90) Solis , *ibidem*.

FERNAND  
CORTEZ,  
1519.

voient s'écarter des grands chemins , sans perdre leur droit de franchise : Loix sacrées entre ces Barbares , auxquelles ils donnoient, dans leur Langue, des noms qui revenoient à celui de droit des gens & de foi publique.

Comment les  
Députés sont  
reçus à Tla-  
cala.

Les quatre Zampoalans se rendirent à Tlascala, & furent conduits civilement dans un lieu (91) destinée au logement des Ambassadeurs. Dès le jour suivant, ils furent introduits dans la Salle du Conseil, où les Sénateurs étoient assis, suivant l'ordre de l'ancienneté, sur des tabourets assez bas, d'un bois extraordinaire & d'une seule pièce (92). En entrant dans l'Assemblée, la tête couverte de leurs mantes, ce qui passoit parmi eux pour une grande marque de soumission, ils tinrent leurs flèches levées. Aussi-tôt qu'ils parurent, tous les Sénateurs se leverent à demi de leurs sièges, & les reçurent avec une certaine modération dans leurs civilités. Pour eux, ils firent la révérence au Sénat, suivant leurs usages; & s'étant avancés gravement jusqu'au milieu de la Salle, ils se mirent à genoux, les yeux baissés, pour attendre la permission de parler. Alors, le plus

(91). On nomme ce lieu,  
*la Calpisca.*

(92) Ils les nommoient  
*Xopales.*

ancien des Sénateurs leur aiant demandé le sujet de leur Ambassade, ils s'affirent sur leurs jambes : & celui que Cortez avoit choisi pour l'Orateur, prononça le Discours dont on avoit chargé sa mémoire (93). Aussi-tôt qu'il

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Leur Discours au Sénat.

(93) Cette circonstance ne permet pas de le regarder comme une fiction dans les Historiens. Noble République, brave & puissant Peuple, le Cacique de Zampoala & les Caciques de la Montagne, vos Amis & vos Alliés vous saluent. Après vous avoir souhaité une récolte abondante & la mort de vos Ennemis, ils vous font savoir qu'ils ont vu arriver dans leur País, du côté de l'Orient, des Hommes extraordinaires, qui semblent être des Dieux, qui ont passé la Mer sur de grands Palais, & qui portent dans leurs mains le tonnerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est réservé l'usage. Ils se disent les Ministres d'un Dieu supérieur aux nôtres, qui ne peut souffrir la tyrannie, ni les Sacrifices du sang des Hommes; leur Capitaine est Ambassadeur d'un Prince très puissant, qui étant poussé par le devoir de sa Religion, veut remédier aux abus qui règnent parmi nous, & aux violences de Moteczuma. Cet Homme, après nous avoir déliivrés de l'oppression qui nous accabloit, se trouve obligé de suivre le chemin de Mexico par les Terres de votre Etat, & souhaite de savoir en quoi ce Tyran vous a offensés, pour prendre la défense de votre droit comme du sien, & la mettre entre les autres motifs de son Voïage. La connoissance que nous avons de ses intentions, & l'expérience que nous avons faite de sa bonté, nous a portés à le prévenir, pour vous exhorter, de la part de nos Caciques, à recevoir ces Etrangers comme les Bienfaiteurs & les Amis de vos Alliés; & nous vous déclarons, de la part de leur Capitaine, qu'il vit avec un esprit de paix, & qu'il ne demande que la liberté du passage sur vos Terres. Soiez persuadés qu'il ne



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Réponse des  
Sénateurs.

fut achevé, ils se leverent sur leurs genoux ; ils firent, dans cette posture, une profonde inclination ; & se laissant retomber sur leurs jambes, ils attendirent modestement la réponse du Sénat. Les délibérations durèrent quelques momens. Ensuite un Sénateur répondit, au nom de l'Assemblée, qu'elle recevoit avec reconnoissance la proposition des Zampoalans & des Totonaques, dont elle estimoit l'alliance ; mais qu'elle avoit besoin de quelques jours, pour délibérer sur une affaire de cette importance. Les Ambassadeurs se retirèrent. On ferma les portes de la Salle. Dans un fort long Conseil, *Maxiscatzin*, Vieillard respecté de toute la Nation, fit prévaloir d'abord le goût de la paix, par cette seule raison, que les Etrangers paroissent envoiés du Ciel (94), & que ne demandant que la liberté du passage, ils avoient pour eux la raison & la volonté des Dieux. Mais le Général des Armées,

Leurs délibérations.

» desire que votre avan-  
» tage ; que ses armes  
» sont les instrumens de  
» la justice & de la rai-  
» son ; qu'elles soutien-  
» nent la cause du Ciel ;  
» que ceux qui les portent  
» recherchent la paix &  
» la douceur, naturelle-  
» ment & par inclina-

» tion, & n'emploient la  
» rigueur que contre ceux  
» qui les attaquent, ou  
» qui les offensent par  
» leurs crimes. Solis,  
après Diaz, *ubi supra*,  
Chap. 16. Herrera, *ubi  
supra*, Chap. 3.

(94) Tentés dans leur  
Langue.

nommé *Xicotencatl*, jeune homme plein de courage & de feu, représenta si vivement le danger qu'il y avoit, pour la Religion & pour l'Etat, à recevoir des Inconnus dont on ignoroit les intentions, qu'il excita tout le monde à la guerre. Cependant un troisième Sénateur, nommé *Temilotecatl*, ouvrit une opinion plus modérée, qui sembloit concilier les deux autres, ou du moins qui favorisoit le parti de la guerre sans ôter le pouvoir de revenir à la paix. C'étoit de faire partir sur le champ *Xicotencatl*, avec les Troupes qui étoient prêtes à marcher, pour mettre à l'épreuve ces Inconnus qu'on faisoit passer pour des Dieux. S'ils étoient battus dans leur première rencontre, leur ruine faisoit évanouir toutes les craintes, & la Nation demeurait glorieuse & tranquille. Si la victoire se déclaroit pour eux, on auroit une voie toujours ouverte pour traiter, en rejetant cette insulte sur la férocité des Otomies, dont on se plaindroit de n'avoir pû réprimer l'emportement. Cette proposition aiant réuni tous les suffrages, on trouva le moyen d'amuser les Ambassadeurs, par des Sacrifices & des Fêtes, sous prétexte de consulter les Idoles; & *Xicotencatl* se

Avec quelles  
vues ils se dé-  
terminent à la  
guerre, sous  
le commande-  
ment de *Xico-  
tencatl*.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

mit secrètement en campagne avec toutes les Troupes qu'il put (95) rassembler.

Cortez s'ap-  
proche de leur  
Ville.

Cortez, qui vit passer huit jours, sans recevoir aucune information de ses Députés, commençoit à se livrer aux soupçons. Les Zampoalans lui conseillèrent de continuer sa marche, & de s'approcher de Tlascala, pour observer du moins la conduite d'une Nation, dont ils commençoient eux-mêmes à se défier. S'il ne pouvoit éviter la guerre, il étoit résolu d'ôter à ses Ennemis le tems de s'y préparer, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils eussent assemblé toutes leurs forces. Il leva aussi-tôt son Camp, avec toutes les précautions que la prudence exigeoit dans un Pais suspect. Sa marche fut libre, pendant quelques lieues, entre deux Montagnes séparées par une Vallée fort agréable. Mais il fut surpris de se voir tout-d'un-coup arrêté par une muraille fort haute, qui, prenant d'une Montagne à l'autre, fermoit entièrement le chemin.

Muraille singu-  
lière, qui  
bouche le che-  
min.

Cet ouvrage dont il admira la force, étoit de pierre de taille, liée avec une espèce de ciment. Son épaisseur étoit

(95) Herrera, Liv. 6. Ch. 3. Solis, Liv. 2. Chap-  
itre 16.

d'environ

d'environ trente piés, sa hauteur de neuf. Il se terminoit en parapet, comme dans les fortifications de l'Europe. L'entrée en étoit oblique & fort étroite, entre deux autres murs qui avançaient l'un sur l'autre (96). On apprit des Zocothlans que cette espece de rempart faisoit la séparation de leur Province & de celle de Tlascala, qui l'avoit fait élever pour sa défense, depuis qu'elle s'étoit formée en République. Cortez regarda comme un bonheur, que ses Ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage; soit que le tems leur eût manqué pour s'y rendre, soit que se fiant à leur nombre, ils eussent résolu de tenir la campagne, pour employer librement toutes leurs Troupes. Les Espagnols passerent sans obstacle; & s'étant arrêtés pour rétablir leurs Bataillons, ils s'avancerent en bon ordre dans un terrain plus étendu, où ils découvrirent bientôt les panaches de vingt ou trente Indiens. Cortez détacha quelques Cavaliers, pour les inviter à s'approcher, par des cris & des signes de paix. Dans le même instant, on apperçut une seconde troupe, qui s'étant jointe à l'autre, tint ferme avec

Les Espagnols  
la passent.

(96) Herrera donne dix piés de large à cette entrée, & quarante de long, Chap. 4.

FERNAND  
CORTIZ.  
1519.

Ils mettent en  
suite un corps  
d'Indiens.

une apparence assez guerrière. Les Cavaliers, n'en ayant pas moins continué de s'avancer, se virent aussi-tôt couverts d'une nuée de flèches, qui leur blessèrent deux Hommes & cinq Chevaux. Un gros de cinq mille Indiens, qui s'étoient embusqués à peu de distance, se découvrit alors, & vint au secours des premiers. L'Infanterie Espagnole arrivoit de l'autre côté. Elle se mit en bataille, pour soutenir l'effort de ces Furieux, qui venoient à la charge avec une extrême ardeur. Mais au premier bruit de l'artillerie, qui en fit tomber un grand nombre (97), ils tournerent le dos; & les Espagnols, profitant de leur désordre, les presserent avec tant de vigueur, qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante Indiens morts sur le champ de bataille, & quelques Blessés, qui demeurèrent Prisonniers. Cortez, arrêté par la fin du jour, fit passer la nuit à ses Soldats dans quelques maisons voisines, où ils trouverent (98)

(97) Herrera s'écarte beaucoup ici de Diaz, & de Solis. Il prétend que ce fut à coups de lance que les Espagnols désirent leurs Ennemis, & que la vue des Chevaux contribua beaucoup à leur victoire.

Ils en perdirent deux, que Cortez eut soin de faire enterrer, afin que les Indiens n'eussent pas occasion de reconnoître que ces Animaux étoient mortels. Liv. 6. Chap. 4. & 5.

(98) Solis, *ibidem*,

toutes sortes de rafraîchissemens.

FERNAND  
CORTIZ.  
1519.

Ruse de  
Tlascalans.

Après la retraite des Indiens , on vit arriver deux des Ambassadeurs Zam-poalans , accompagnés de quelques Députés de la République , qui firent des excuses à Cortez de la témérité que les Otomies avoient eue de l'attaquer. Ils s'emportèrent vivement contre cette Nation féroce ; & l'accusant de ne connoître aucun frein , ils ajoûterent que le Sénat se réjouissoit qu'elle eût été punie par la perte d'un grand nombre de ses Chefs , qui avoient été tués dans le combat. Ils offrirent , au nom des Sénateurs , de paier en or le dommage qu'elle avoit pu causer aux Espagnols ; mais , ne s'expliquant pas avec plus de clarté sur les dispositions de la République , ils se retirèrent après avoir fini leur compliment.

Cortez ne balanço point à continuer sa marche. Il rencontra peu d'obstacles. La Province lui parut semblable à l'Andalousie ; grasse , chaude & fertile , remplie d'eaux douces & poissonneuses , & couverte d'un grand nombre de Forêts. Il rencontra , près d'un fort mauvais passage , ses deux autres Ambassadeurs , suant , pleurant , & si maltraités , que dans la crainte qui leur restoit encore , à peine avoient-ils la force de respirer.

Cortez ren-  
contre ses Dé-  
putés en fort  
mauvais état.



FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

Ils se jetterent à terre ; ils embrassèrent ses piés. Les perfides Tlascalans , lui dirent-ils , violant le droit sacré des Ambassades , les avoient chargés de chaînes , pour les sacrifier au Dieu de la Victoire ; mais aiant trouvé le moien de se détacher mutuellement , ils s'étoient échappés pendant la nuit. Ils avoient entendu dire à ces Barbares , que leur dessein étoit aussi de sacrifier tous les Espagnols (99).

Il se dispose  
sérieusement  
à la guerre.

Ce récit ne laissa pas de doute , à Cortez , que la République de Tlascalala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin , dans un détroit fort difficile , que son seul courage lui fit heureusement traverser au milieu d'une foule d'Ennemis. Ce n'étoit plus la fortune , qu'il proposoit pour motif à ses Soldats : il les exhortoit à combattre pour leur vie ; & les Zampoalans mêmes , effraîés de la grandeur du péril , dirent secrètement à Marina que la perte de l'Armée leur paroïsoit inévitable. Elle leur répondit , d'un air comme inspiré , que le Dieu des Chrétiens avoit une particulière affection pour les Castillans , &

qu'il les sauveroit de ce danger. Cette réponse fit une égale impression sur les Soldats de Cortez & sur leurs Alliés. Ils se crurent tous, sous la protection déclarée du Ciel ; & s'étant dégagés du détroit dont on leur avoit disputé le passage, ils arriverent dans la Plaine, où le même transport de valeur & de Religion leur fit renverser une Armée fort nombreuse (1). Herrera ne donne aucun détail de cette seconde action, qui fut beaucoup plus régulière que la précédente, & dont les autres Historiens ont cru le récit d'autant plus indispensable, qu'en faisant connoître le caractère des Ennemis de Cortez, elle doit être regardée comme la plus importante de ses victoires, puisqu'elle servit bientôt à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

Il remporta  
une victoire  
importante.

Après avoir passé le détroit, en combattant de loin, suivant Diaz & Solis, parce que les Ennemis qu'on y avoit rencontrés affectoient de se tenir à quelque distance, dans le dessein apparemment d'attirer l'Armée Espagnole jusqu'au centre de leurs forces ; on découvrit, d'une hauteur qui dominoit sur la Plaine, une multitude innombrable d'Indiens, que plusieurs Ecrivains ont

Détail de  
cette action.

(1) *Ibidem.*

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

fait monter à quarante mille Hommes. Ces Troupes étoient composées de diverses Nations , distinguées par les couleurs de leurs Enseignes & de leurs plumes. La Noblesse de Tlascala tenoit le premier rang , autour de Xicotencatl , qui avoit le commandement général ; & tous les Caciques auxiliaires étoient à la tête de leurs propres Troupes. Cortez reconnut alors que la facilité qu'il avoit trouvée , dans le passage du détroit , n'avoit été qu'un stratagème ; & tous les Castellans parurent étonnés du danger. Cependant la crainte n'entra point dans leur cœur avec la surprise. Le souvenir de Tabasco servit à les animer. Ils descendirent d'un air gai dans la Plaine ; & Cortez , qui reconnut cette disposition sur leurs visages , ne s'arrêta pas même à les haranguer. Comme le terrain étoit inégal , & rude sur-tout pour les Chevaux , on eut d'abord beaucoup de peine à repousser les Ennemis. Il fallut tirer de haut en bas une volée de toute l'artillerie , pour écarter quelques bataillons , qui sembloient avoir entrepris de disputer la descente. Mais aussi-tôt que les Cavaliers Espagnols eurent trouvé le terrain plus commode , & qu'une partie de l'Infanterie eut mis le pié dans

la Plaine , on gagna bientôt assez de champ pour mettre le canon en batterie. Le gros des Ennemis avoit eu le tems de s'avancer à la portée du mousquet. Ils ne combattoient encore que par des cris & des menaces. Cortez fit faire un mouvement à son Armée , pour les charger. Mais ils se retirèrent alors , par une espece de fuite , qui n'étoit en effet qu'une nouvelle ruse , pour faire avancer les Espagnols , & pour trouver le moïen de les envelopper. On ne fut pas long-tems à le reconnoître. A peine eut-on quitté la hauteur , qu'on laissoit à dos , & par laquelle on avoit espéré de demeurer couvert , qu'une partie de l'Armée ennemie s'ouvrit en deux aîles , & s'étendant des deux côtés enferma Cortez & tous ses gens dans un grand cercle. L'autre partie s'étant avancée avec la même diligence , doubla les rangs de cette enceinte , qui commença aussi-tôt à se resserrer. Le péril parut si pressant , que Cortez , songeant à se défendre avant que d'attaquer , prit le parti de donner quatre faces à sa Troupe & recommanda instamment de suppléer par l'union & le bon ordre à l'inégalité du nombre. L'air , déjà troublé par d'effroyable cris , fut alors obscurci par une nuée de flé-

FERNAND  
CORTÉZ.  
Lj, L2o

ches, de dards & de pierres. Mais les Indiens, remarquant que ces armes faisoient peu d'effet, se disposerent à faire usage de leurs épées & de leurs massues. Cortez attendoit ce moment pour faire jouer l'artillerie, qui en fit un grand carnage. Les arquebuses ne causèrent pas moins de désordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur étoit de dérober la connoissance du nombre de leurs Morts & de leurs Blessés, ce soin, qui ne cessoit pas de les occuper, contribua beaucoup à les jeter dans la confusion. Cortez n'avoit pensé, jusqu'alors, qu'à courir avec ses Cavaliers aux endroits où le péril étoit pressant, pour rompre à coups de lances & dissiper ceux qui s'approchoient le plus. Mais reconnoissant leur trouble, il résolut de saisir ce moment pour les charger, dans l'esperance de s'ouvrir un passage, & de prendre quelque poste, où toutes ses Troupes pussent combattre de front. Il communiqua son dessein à ses Officiers. Les Cavaliers furent placés sur les aîles; & tout-d'un coup, invoquant Saint Pierre à haute voix, le Bataillon Espagnol s'avança contre les Indiens. Ils soutinrent assez vigoureusement le premier effort; mais la furie des Chevaux, qu'ils

prenoient toujours pour des Êtres sur-naturels , leur causa tant de fraieur , qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuse consternation. Dans le tems qu'ils se heurtoient entr'eux , & que se renversant les uns sur les autres , ils se faisoient plus de mal qu'ils n'en vouloient éviter , il arriva un incident qui ranima leur courage , & qui faillit d'entraîner la ruine des Espagnols. Un Cavalier , nommé Pierre de *Moron* , qui montoit un Cheval très vîte , mais un peu rétif , s'engagea si loin dans la mêlée , que plusieurs Officiers Tlascalans qui s'étoient ralliés , & qui le virent séparé de ses Compagnons , l'attaquerent de concert. Les uns saisirent sa lance & les rênes de la bride , tandis que les autres percerent le Cheval de tant de coups , qu'il tomba mort au milieu d'eux. Aussitôt , ils lui couperent la tête ( 2 ) ; & l'élevant au bout d'une lance , ils exhorterent les plus timides à redouter moins des Monstres , qui ne résistoient pas à la pointe de leurs armes. Moron reçut plusieurs blessures , & demeura quelques mo-

Les Indiens tuent un Cheval , lui coupent la tête & la portent en triomphe.

( 2 ) Solís reproche à quelques Auteurs d'avoir dit qu'ils la lui couperent d'un seul coup d'épée. Ces exagérations , dit-il , sont

peu d'honneur aux Historiens , & ne rendent point l'action plus considérable. *Ibid.*



FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

mens Prisonnier ; mais il fut secouru par d'autres Cavaliers , qui l'enleverent à ses Vainqueurs. Cependant une partie des Tlascalans , encouragée par la mort du Monstre , reprit ses rangs & parut se disposer au combat. Mais lorsque les Espagnols se croioient menacés d'une nouvelle attaque , ils furent surpris de voir succéder tout-d'un-coup un profond silence aux cris des Indiens , & de ne plus entendre que le bruit de leurs timbales & de leurs cors. C'étoit la retraite , que ces Barbares sonnoient à leur manière. Un mouvement , qu'ils firent aussi-tôt vers Tlascala , ne permit pas de douter qu'ils ne fussent prêts d'abandonner le champ de bataille. En effet , ils s'éloignèrent insensiblement , jusqu'à ce qu'une colline les dérobbât tout-à-fait aux yeux des Espagnols. Une aventure si extraordinaire fut attribuée d'abord à des causes surnaturelles ; mais on apprit ensuite , de quelques Prisonniers , qu'elle venoit de la perte des principaux Chefs de l'Armée Indienne , & que Xicotencatl , voyant la plûpart de ses Bataillons sans Commandans , avoit craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand Corps. Cependant il n'en prit pas moins les airs du triomphe ; & la tête du Che-

Ils prennent  
la fuite.

val, qu'il portoit lui-même, & qu'il envoya bientôt au Sénat, lui tint lieu de tous les avantages de la (3) Victoire.

HERNAND  
CORTES.  
1519.

Ils étoient demeurés à Cortez, puisqu'il se trouvoit maître du champ de bataille, après avoir repoussé tant d'Ennemis. Mais il se voioit forcé d'accorder quelque repos à ses Troupes, qui étoient accablées de fatigue. D'ailleurs, informé par les Prisonniers que l'animosité des Tlascalans venoit de l'opinion qu'ils avoient conçue de son Voïage à la Capitale du Mexique, où ils s'imaginoient qu'il alloit rechercher l'amitié de Motezuma, pour lequel ils avoient une haine mortelle, & lui offrir contr'eux le secours de ses armes, il se flattoit encore de pouvoir les détromper sur ses intentions, & leur inspirer du goût pour la paix. Ces deux raisons le déterminèrent à se saisir d'un petit Bourg, qu'on découvroit à peu de distance, sur une hauteur qui commandoit toute la Plaine. Les Habitans, s'étant retirés à son approche, laissèrent assez de vivres pour renouveler ses provisions. Un lieu, naturellement capable de défense, ne fut pas difficile

Poste où Cortez s'établit.

(3.) Solis, ubi supra, Chap. 17.

BERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il va lui-même observer  
les Ennemis.

à fortifier par quelques ouvrages ; & les Zampoalans , irrités du mépris avec lequel ils voïoient traiter leur alliance , apportèrent une ardeur infatigable au travail. Aussi-tôt que le Général Espagnol se crut en sûreté dans ce poste , il se mit à la tête de deux cens Hommes , moitié des Troupes Zampoalanes & moitié des siennes , pour aller lui-même (4) observer la disposition des Ennemis , aux environs de Tlascalala. Il y fit quelques Prisonniers , qui lui apprirent que Xicotencatl étoit campé assez proche de la Ville , & qu'il y assembloit une nouvelle Armée. Cette nouvelle l'obligea de retourner à son Quartier ; mais ce ne fut pas sans avoir brûlé quelques Villages , pour faire connoître à ses Ennemis qu'il ne craignoit point la guerre : & revenant néanmoins à l'espérance de leur donner une meilleure idée de ses intentions , il rendit la liberté à deux de ses Prisonniers , avec ordre de déclarer à Xicotencatl , » Qu'il étoit affligé de la mort  
» d'un si grand nombre de braves Tlascalans , qui avoient péri dans le der-

Déclaration  
qu'il fait faire  
à Xicotencatl.

(4) On fait un reproche à Cortez de s'être trop exposé dans cette occasion. Il devoit se ménager , dit

Solis , pour le salut de tous ses gens , qui étoit attaché à sa personne , Chap. 18.

„ nier Combat ; mais que ce malheur  
 „ ne devoit être attribué qu'à ceux qui  
 „ l'attiroient à leur Patrie , en recevant  
 „ à main armée des Etrangers qui ve-  
 „ noient leur demander la paix ; qu'il  
 „ la demandoit encore , malgré les ou-  
 „ trages qu'il avoit reçus , & qu'il pro-  
 „ mettoit de les oublier ; mais que s'il  
 „ ne recevoit cette grace à l'heure mê-  
 „ me , il juroit de détruire la Ville de  
 „ Tlascala , pour en faire un exemple  
 „ dont tous les Peuples voisins seroient  
 „ effraïés. Après la perte que les Tlas-  
 „ calans avoient réellement essuïée , cette  
 „ déclaration auroit pû faire quelque im-  
 „ pression sur le Sénat , si toutes les voies  
 „ n'eussent été fermées pour la faire pas-  
 „ ser dans la Ville ; mais elle étoit adressée  
 „ à Xicotencatl , qui en fut irrité jusqu'à  
 „ couvrir de blessures ceux qui avoient  
 „ eu l'audace de s'en charger ; & les ren-  
 „ voyant dans cet état à Cortez , il lui fit  
 „ dire ; „ Qu'il n'avoit pas voulu leur  
 „ donner la mort , afin que les Espa-  
 „ gnols apprissent d'eux quelles étoient  
 „ ses dernières résolutions ; que le len-  
 „ demain , au lever du Soleil , ils le  
 „ verroient en campagne , avec une  
 „ Armée innombrable ; que son des-  
 „ sein étoit de les prendre tous en vie ,  
 „ & de les porter sur les Autels de ses-

Elle est reçue  
 avec une fier-  
 té barbare.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

» Dieux, pour leur faire un Sacrifice de  
» sang & des cœurs de leurs (5) Enne-  
mis. Ensuite, joignant la raillerie à cette  
brutale réponse, il fit porter au Camp Es-  
pagnol trois cens Poulets d'Inde & d'au-  
tres provisions ; afin que les Ennemis  
de ses Dieux, fit-il dire à Cortez, ne  
s'imaginassent point qu'il aimât mieux  
les prendre par la faim que par les ar-  
mes, & qu'après avoir bien mangé,  
leur chair, dont il vouloit faire un  
grand festin, fût d'un goût plus savou-  
reux (6).

Les Espagnols  
sont attaqués  
dans leur pos-  
te.

Cette insolence causa moins d'effroi  
que d'indignation, dans le Camp. Les  
Espagnols ne laisserent pas de réparer  
leurs forces, avec les provisions qu'on  
leur envoioit (7) ; & Cortez profita  
de l'avis qu'il avoit reçu, pour se dis-  
poser à tous les événemens. Il prit avan-  
tage de la nature du terrain, pour for-  
mer plusieurs batteries, qui lui pro-  
mettoient une sanglante exécution ; &  
ses Bataillons furent distribués, suivant  
l'expérience qu'il avoit de la méthode  
de ces Barbares. A la pointe du jour,  
on vit en effet la campagne inondée  
d'Indiens, qui devoient avoir fait beau-

(5) Solis, *ubi supra*, rapporte un trait si singu-  
lier. Liv. 6. Chap. 6.

(6) C'est Herrera qui (7) Herrera, *ibidem*

coup de diligence, pour s'être approchés du Camp dans l'espace d'une nuit. Cette Armée montoit à plus de cinquante mille Hommes (8). C'étoit, comme on l'apprit bientôt d'eux-mêmes, le dernier effort de la République & de tous ses Alliés. On découvroit, au centre, une Aigle d'or fort élevée, qui n'avoit point encore paru dans les autres combats, & que les Tlascalans ne portoient pour Enseigne, que dans les plus pressantes occasions. Ils sembloient courir, plutôt que marcher. Cortez, les voyant à la portée du canon, fit faire une décharge générale, qui modera beaucoup cette ardeur. Cependant, après avoir paru quelque tems arrêtés par la crainte, il reprirent courage, pour s'avancer jusqu'à la portée des frondes & des arcs. Mais ils furent arrêtés une seconde fois par de nouvelles décharges de l'artillerie & des arquebuses, dont chaque coup faisoit de larges ouvertures dans leurs rangs. Le combat dura long-tems sous cette forme, avec peu de dommage pour les Espagnols, qui voïoient tomber à leurs piés les fleches & les pierres, tandis

(8) Solis, *ubi supra*, mes, mais sur le seul témoignage des Prisonniers Tlascalans, Chap. 6.  
Herrera la fait monter à cent cinquante mille Hom-



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Ils repoussent  
les Indiens.

que leurs boulets & leurs balles portoient le désordre & la mort dans tous les Bataillons ennemis. Cependant un gros d'Indiens, comme transporté de fureur, s'approcha jusqu'au pié des batteries, & commençoit à causer de l'inquiétude à Cortez; lorsque la confusion se répandant plus que jamais dans le corps de leur Armée, on y remarqua divers mouvemens opposés les uns aux autres, qui aboutirent à une retraite sans désordre, pour ceux qui composoient l'arrière-garde, & qui se tournerent bientôt en fuite pour ceux qui combattoient dans les Postes avancés. Alors Cortez les fit charger avec l'épée & la lance; mais sans permettre à ses gens de s'écarter trop, dans la crainte de quelque ruse qui pouvoit les exposer au danger d'être enveloppés (9).

Causes de la  
déroute des  
Indiens.

Cette étrange révolution passa d'abord, aux yeux des Espagnols, pour un miracle du Ciel en faveur des armes Chrétiennes. Mais on fut bientôt que Xicotencatl, jeune Homme fort emporté, avoit outragé un des Caciques auxiliaires, parce qu'il avoit refusé d'obéir à ses ordres, & que le Cacique s'étoit senti de ses injures jus-

qu'à lui proposer un combat singulier. Tous les Alliés de la République s'étoient soulevés à cette occasion. Ils avoient résolu brusquement de quitter une Armée, où l'on marquoit si peu de reconnoissance pour leur zele & leur valeur. Ce dessein s'étoit exécuté avec une précipitation, qui avoit jeté le désordre dans les autres Troupes; & Xicotencatl, troublé par un incident qui lui donnoit de la défiance pour ses propres Soldats, avoit pris le parti d'abandonner la victoire & le champ de bataille aux Espagnols. Cette querelle même, au jugement de quelques Historiens, & l'heureux effet qu'elle produisit, doivent être regardés comme l'ouvrage d'une Puissance supérieure qui veilloit à la conservation des Espagnols (10).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Malgré tant de marques de la protection du Ciel, le péril dont ils se voioient délivrés, & qui pouvoit se renouveler à tous momens, les jeta dans une vive inquiétude, qui produisit de nouveaux murmures. Cortez retomba dans la nécessité d'employer son éloquence & son adresse, pour les appaiser. Il ordonna une Assemblée générale, sous prétexte de délibérer en com-

Murmure des  
Espagnols.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Discours de  
Cortez qui les  
appaïso.

mun sur une situation dont il reconnoissoit le danger. Il avoit recommandé, à ses Confidens, de placer sans affectation les plus mutins près de sa personne, autant pour s'assurer d'en être entendu, que pour se les concilier par cette apparence de distinction & de faveur. Le discours qu'il leur tint fut bien persuasif, puisqu'il l'eut à peine achevé, qu'un Factieux des plus emportés éleva la voix, & dit à ses Partisans : » Mes » Amis, le Général nous consulte ; » mais, en nous demandant le parti » qui nous reste à prendre, il nous l'en- » seigne. Je crois, comme lui, qu'il » est impossible de nous retirer sans nous perdre (11). Tous les autres en-

(11) Un Discours si puissant, que Solis rapporte après Diaz qui l'avoit entendu, ne peut être dérobé à l'Histoire. Les circonstances qu'on a rapportées, sont tirées des mêmes Ecrivains. » Il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup sur le parti que nous avons à prendre, après avoir gagné deux batailles, où votre valeur n'a pas moins éclaté que la foiblesse de nos Ennemis. Il est vrai que les travaux de la guerre ne conduisent pas toujours à la victoi-

» re. La maniere d'en profiter n'est pas non plus sans difficultés. Il reste du moins à se précautionner contre les périls qui environnent souvent les plus grands succès. C'est une espece de tribut, imposé au bonheur des Hommes. Cependant j'avoue, mes Amis, que ce n'est pas là le motif de mon inquiétude. Des raisons plus fortes & plus pressantes me rendent votre conseil nécessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arriere est tombée dans l'esprit de

trerent dans le même sentiment, & reconnurent l'injustice de leurs plaintes.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

» quelques-uns de nos Sol-  
» dats, & qu'ils s'excitent  
» mutuellement à me faire  
» cette proposition. Je m'i-  
» magine qu'elle n'est pas  
» sans fondement. Mais il  
» n'est pas honnête qu'une  
» affaire de cette impor-  
» tance soit traitée four-  
» dement, avec un air de  
» cabale. Il faut que cha-  
» cun explique librement  
» ce qu'il en pense, afin  
» que son zele pour le  
» bien Public, soit auto-  
» risé. Commençons par  
» considérer l'état où nous  
» sommes; c'est le moïen  
» de faciliter les raisonne-  
» mens sur l'avenir, & de  
» prendre une fois des  
» résolutions constantes.  
» Cette Expédition a été  
» non-seulement approu-  
» vée, mais généralement  
» applaudie par tous ceux  
» qui m'écoutent. Nous  
» avons entrepris d'aller  
» jusqu'à la Cour de Mo-  
» tezuma. Nous nous som-  
» mes sacrifiés à ce dessein,  
» en faveur de notre Reli-  
» gion & de notre Roi.  
» Nous y avons attaché  
» notre honneur & nos  
» espérances. Les Indiens  
» de Tlascalala, qui ont vou-  
» lu s'y opposer avec tou-  
» tes les forces de leur Ré-  
» publique & de leurs Al-  
» liés, ont été vaincus ou  
» dissipés; & suivant tou-

» tes les regles de la pru-  
» dence humaine, il n'est  
» pas possible qu'ils de-  
» meurent long-tems sans  
» nous accorder la paix,  
» ou du moins un passage  
» libre sur leurs Terres.  
» Si nous obtenons cet  
» avantage, quel éclat  
» pour notre réputation!  
» & que n'avons-nous pas  
» à nous promettre de  
» l'estime de ces Barbares,  
» qui nous regardent déjà  
» comme des demi-Dieux.  
» Si Motezuma nous attend  
» avec crainte, comme il  
» est aisé de le reconnoître  
» par tant d'artificieuses  
» Ambassades, avec quel  
» respect nous regardera-  
» t'il après la défaite des  
» Tlascalans, qui sont les  
» braves de son Empire, &  
» qui ne devoient leur in-  
» dépendance qu'à la for-  
» ce des armes? Il y a  
» beaucoup d'apparence  
» qu'il nous fera des of-  
» fres supérieures à nos  
» propres desirs, par la  
» seule crainte de nous  
» voir embrasser le parti  
» d'un Peuple qui s'est ré-  
» volté contre lui. Ainsi  
» les obstacles mêmes, que  
» nous avons rencontrés  
» dans cette Province,  
» auront été l'instrument  
» dont le Ciel se fera ser-  
» vir pour avancer notre  
» entreprise. Il veut les

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Embarras des  
Tlascalans.

D'un autre côté, la nouvelle déroute de l'Armée Indienne avoit jetté tant de consternation dans la Ville de Tlascala, que le Peuple y demandoit la paix à grands cris. Les plus timides proposoient de se retirer dans les Montagnes, avec leurs familles ; mais la plûpart,

» faire servir d'épreuve à  
» notre constance, parce-  
» qu'il ne nous doit point  
» des miracles auxquels  
» nous n'ayions pas con-  
» tribué de notre cœur &  
» de nos mains. Mais si  
» nous tournons aujour-  
» d'hui le dos, ne voyez-  
» vous pas que nous per-  
» dons tout à la fois nos  
» travaux & le fruit qui  
» devoit les suivre ? sans  
» compter que nous se-  
» rons les premiers à qui  
» la victoire aura fait per-  
» dre le courage. Que  
» nous restera-t-il à espe-  
» rer ? ou plutôt que  
» n'avons nous pas à  
» craindre ? ces mêmes  
» Peuples, que nous a-  
» vons vaincus, & qui  
» sont encore tremblans  
» & fugitifs, s'animeront  
» par notre relâchement.  
» Ils sont les maîtres des  
» défilés. Ils ne cesseront  
» pas de nous suivre. Ils  
» nous accableront dans  
» notre marche. Ceux qui  
» nous servent avec au-  
» tant de fidélité que de  
» courage, ces Zampo-

» sans & ces Totonagues,  
» nos Alliés, & l'unique  
» ressource de notre re-  
» traite, chercheront l'oc-  
» casion de s'échapper. Ils  
» nous abandonneront,  
» pour aller publier notre  
» honte. Peut-être consi-  
» pireront-ils contre nous,  
» après avoir perdu l'opi-  
» nion qu'ils avoient de  
» nos forces. Je le répe-  
» te, mes Amis ; il est  
» aussi important, pour  
» notre sûreté que pour  
» notre honneur, de consi-  
» derer tout avec beaucoup  
» d'attention, en mesu-  
» rant les espérances qu'il  
» est question d'abandon-  
» ner, avec les périls qui  
» peuvent nous rester à  
» vaincre. Proposez, dis-  
» cutez, ce qui vous pa-  
» roîtra convenable à no-  
» tre situation. Je vous  
» laisse une pleine liberté.  
» J'ai touché ces inconvé-  
» niens, sans chaleur,  
» sans art, sans recherche  
» d'éloquence, moins pour  
» défendre mon sentiment  
» que pour le disculper.

persuadés que les Espagnols étoient des Dieux , vouloient qu'on se hâtât de les apaiser par des adorations. Le Sénat , s'étant assemblé , pour chercher quelque remède aux malheurs publics , conclut que les merveilleux exploits des Etrangers devoient être l'effet de quelque enchantement ; & cette idée le fit recourir aux Magiciens du Pais , pour détruire un charme par un autre. Ces Imposteurs furent appelés. Ils déclarerent qu'ayant déjà raisonné sur les circonstances , ce qui paroissoit obscur aux Sénateurs étoit d'une extrême clarté pour eux ; que par la force de leur Art , ils avoient découvert que les Espagnols étoient des Enfans du Soleil , produits par l'activité de ses influences sur la terre des Régions orientales ; que leur plus grand-enchantement étoit la présence de leur Pere , dont la puissante ardeur leur communiquoit une force supérieure à celle de la Nature , qui les faisoit approcher de celle des Immortels ; mais que l'influence cessant lorsque le Soleil déclinait vers le Couchant , ils s'affoiblissoient alors & flétrissoient comme l'herbe des Prairies : d'où les Magiciens inféroient qu'il falloit les attaquer pendant la nuit , avant que le retour du Soleil les rem-

Ils ont recourus à leurs Magiciens.  
Raisonnement de ces Imposteurs.



FERNAND  
CORTEZ.  
8519.

Xicotencatl  
attaque les Es-  
pagnols pen-  
dant la nuit.

dît invincibles. Le Sénat donna de grands éloges à cette découverte , & se flatta d'une victoire certaine. Quoique les combats nocturnes fussent opposés à l'usage de la Nation , l'ordre fut donné à Xicotencatl d'attaquer le Camp Espagnol après le coucher du Soleil. Heureusement que la vigilance de Cortez n'étoit jamais en défaut. Il avoit des Postes avancés & des Sentinelles dans l'éloignement. Il faisoit faire exactement les rondes. Les Chevaux étoient sellés pendant toute la nuit , & les Soldats dormoient armés. Le soir avant celle qu'on avoit marquée pour l'attaque , les Sentinelles découvrirent un gros d'Ennemis , qui s'avançoient à petits pas vers le Camp , dans un silence qui ne leur étoit pas ordinaire. Cortez en fut averti. Quoiqu'il ignorât encore le dessein des Indiens , non-seulement il donna ses ordres pour la défense , mais il recommanda qu'à leur exemple le silence fût observé dans tous les Postes. La confiance de Xicotencatl augmenta la promesse des Magiciens , lorsqu'à peu de distance du Camp , il se crut assuré , par ces apparences de langueur , que les Espagnols se ressentoient de l'absence de leur Pere. Il approcha jusqu'au pié du rempart , où il forma trois atta-

ques, qui furent executées avec beaucoup de hardiesse & de diligence. Mais les premiers Indiens, qui entreprirent de monter, furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas; & ceux qui les suivoient prirent l'épouvante, en voyant tomber les plus avancés, dont les corps rouloient jusqu'à eux. Xicotencatl reconnut l'imposture des Magiciens. Cependant sa colere, ou son courage, le fit retourner à l'assaut. Ses gens donnerent des témoignages extraordinaires de valeur. Ils s'aiderent des épaules de leurs Compagnons, pour monter sur le rempart, où ils recevoient sans étonnement de mortelles blessures, qui continuoient de les faire tomber, sans que les autres parussent rebutés de ce spectacle. Le combat dura long-tems, avec tout le désavantage qu'on peut s'imaginer pour eux, dans une situation où les Espagnols n'avoient que la peine d'allonger le bras pour les tuer à coups de lances. Enfin, Xicotencatl, désespérant de son entreprise, prit le parti de faire sonner la retraite. Cortez, qui savoit que la méthode des Barbares étoit de se retirer en pelotons & sans ordre, sortit alors avec une partie de son Infanterie; tandis que ses Cavaliers, qui

Il est repoussé  
malgré sa supé-  
riorité.

FERNAND

CORTEZ.

1519.

Des Chevaux  
garnis de son-  
nettes ache-  
vent de le met-  
tre en fuite.

avoient garni de sonnettes le poitrail de leurs Chevaux, descendirent aussi dans la Campagne, pour augmenter la terreur des Indiens par la nouveauté de ce bruit. Une charge, à laquelle ils s'attendoient si peu, acheva de les mettre en fuite; & le jour ne revint que pour faire admirer le nombre des Morts & des Blessés, qu'ils avoient laissés, contre leur usage, au pié du rempart. Les Espagnols perdirent un Zampolan, & n'eurent que deux ou trois Blessés de leur Nation; ce qu'ils regarderent comme un miracle, à la vue de l'effroyable quantité de fleches, de dards & de pierres, qui étoient tombés dans l'enceinte de leur (12) Quartier.

Leur joie n'eut d'abord, pour objet, qu'une victoire qui leur avoit si peu coûté; mais elle augmenta beaucoup, en apprenant, des Prisonniers, quelle avoit été l'espérance de leurs Ennemis. Cortez ne douta point que la réputation, qu'il devoit se promettre d'un événement de cette nature, ne servît plus que la force des armes au succès de ses desseins. En effet, tous les Sénateurs de Tlascala, croiant reconnoître, dans ces

(12) Solis, *ubi supra*, Chapitre 19.

invincibles Etrangers, les Hommes célestes qui étoient annoncés par leurs Prophéties, craignirent de s'attirer les derniers malheurs en rejetant plus long-tems leur amitié. Ils commencèrent par sacrifier à leurs Dieux une partie des Magiciens qui les avoient trompés, comme des Victimes de propitiation, pour appaiser le courroux du Ciel. Ensuite, pensant à nommer des Ambassadeurs, qui devoient être chargés de négocier la paix, ils envoïerent d'avance un ordre exprés à Xicotencatl, de faire cesser toutes sortes d'hostilités. Ce fier Indien, loin d'approuver la Délivération de ses Maîtres, répondit, à leur Envoïé, que son Armée étoit le véritable Sénat, & qu'il auroit soin de soutenir la gloire de sa Nation, puisqu'elle étoit abandonnée par les Peres de la Patrie (13). Quoiqu'il fût défabusé de la folle opinion qu'il avoit conçue du raisonnement des Magiciens, il n'avoit point encore perdu l'esperance de forcer, pendant la nuit, les Etrangers dans leurs murs. Il attribuoit sa derniere disgrâce à l'imprudence qu'il avoit eue de les attaquer, sans avoir fait reconnoître la disposition de leur

Les Magiciens  
de Tlascala  
sont sacrifiés  
aux Idoles.

Le Sénat se  
détermine à  
la paix.

(13) Solis, *ibidem*.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Ruse de  
Xicotencatl  
pour s'y op-  
poser.

Camp ; & dans cette idée , il résolut d'y envoyer quelques Espions , avec ordre d'en examiner toutes les parties. Les Habitans des Villages voisins , attirés par les présens des Espagnols , ne faisoient pas difficulté d'y porter des vivres. Il choisit quarante Soldats , qu'il fit déguiser en Paisans , avec des Fruits , de la Volaille & du Maiz. Il leur recommanda d'observer les endroits , par lesquels on pouvoit attaquer la Place avec plus de facilité (14). Quelques Historiens prétendent que ces quarante Emis-saires s'y introduisirent en qualité d'En-voies de Xicotencatl , qui feignit de proposer un accommodement ; & cette supposition rendroit l'inadvertance des Espagnols plus excusable. Mais il est certain que les Indiens travestis entre-  
rent dans le Camp , qu'ils y passerent quelques heures , & que ce fut un Zam-poalan , qui remarqua le premier la curiosité avec laquelle ils observoient la hauteur du mur. Cortez , qui en fut averti , se hâta de les faire arrêter. La force des tourmens en fit parler quelques-uns. Il forma là-dessus un des-sein , qui lui réussit au-delà de ses es-pérances. Ce fut de feindre qu'il avoit

pénétré celui de Xicotencatl, par des lumieres supérieures aux connoissances des Indiens, & de lui renvoyer la plus grande partie de ses Espions, pour lui déclarer de sa part que les Espagnols craignoient aussi peu la ruse & la trahison, que la force des armes; qu'ils l'attendoient sans crainte, & qu'ils avoient laissé la vie à la plûpart de ses gens, afin que leurs observations ne fussent pas perdues pour lui. Mais, jugeant à propos aussi de répandre la terreur dans toute l'Armée Indienne, il fit mutiler diversement les Malheureux qu'il renvoyoit (14). Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur aux Troupes qui marchaient déjà pour l'attaque, qu'elles parurent balancer sur l'obéissance qu'elles devoient à leur Chef. Xicotencatl, frappé lui-même de voir son projet éventé, se figura que les Etrangers n'avoient pu connoître ses Espions & pénétrer jusqu'au fond de leurs pensées, sans avoir quelque chose de divin. Il étoit dans cette agitation, lorsque deux Ministres, envoyés par le Sénat qui avoit été choqué de l'insolence de sa réponse, vinrent lui ôter le

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Cortez s'en  
défend par  
une autre au-  
se.

Il fait mu-  
tiller quantité  
d'Indiens.

(14) Il fit couper les mains à quatorze ou quinze, & les pouces à tous les autres. *Ibid*, & Herrera, *ubi supra*.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Commandement ; & ses Troupes , peu disposées à le soutenir dans sa désobéissance , ne tarderent point à se dissiper. Il rentra néanmoins dans Tlascalala , sous la protection de ses Parens & de ses Amis , qui le présentèrent aux Sénateurs , avec lesquels ils firent la paix (15).

Députation  
du Sénat de  
Tlascalalan au  
Camp de Cor-  
tez.

Les Espagnols avoient passé la nuit sous les armes , & dans une vive inquiétude. Le jour suivant ne fut pas plus tranquille ; & quoiqu'ils apprissent , des Indiens qui leur apportèrent des vivres , que l'Armée des Tlascalans étoit rompue , leur incertitude dura jusqu'au lendemain. Mais les Sentinelles découvrirent au point du jour une troupe d'Indiens , qui s'avançoient vers le Camp ; & Cortez donna ordre qu'on leur laissât la liberté d'approcher. C'étoit l'Ambassade du Sénat , composée de quatre vénérables personnages , dont l'habit & les plumes blanches annonçoient ouvertement la paix. Ils étoient environnés de leur cortège , après lequel marchaient quantité de Tamemes , chargés de toutes sortes de provisions. Ils s'arrêtoient par intervalle , avec de profondes inclinations de corps

Cérémonies  
de la marche  
des Députés.

vers le Camp des Espagnols ; & baissant les mains jusqu'à terre , ils les portoient ensuite à leurs lèvres. A quelques pas des murs , ils rendirent leur dernier hommage , par des encensemens qu'ils firent au Fort. Marina parut sur le bord du rempart , & leur demanda , dans leur langue , de quelle part & dans quelles vues ils se présentoient. Ils répondirent qu'ils étoient envoyés par le Sénat & la République de Tlascala , pour traiter de la Paix. On ne leur refusa point l'entrée ; mais Cortez les reçut avec un appareil de grandeur & d'un air de sévérité , qu'il jugea nécessaires pour leur inspirer du respect & de la crainte. Après avoir recommencé leurs révérences & leurs encensemens , ils exposèrent le sujet de leur députation , qui se réduisit à des excuses frivoles , tirées de l'emportement brutal des Otomies , que toute l'autorité du Sénat n'avoit pu réprimer , & à l'offre de recevoir les Espagnols dans leur Ville , où ils promettoient de les traiter comme les Freres de leurs Dieux. Cortez , dissimulant la joie qu'il ressentoit de ce langage , affecta de les laisser dans le doute de ses intentions. Il leur fit valoir la boâté qu'il avoit de les écouter , lorsqu'ils

Offres qu'ils font à Cortez.

Sa réponse , & sa résolution.

BERNARD  
CORTEZ.  
1519.

qu'ils avoient mérité sa colère, & le penchant qu'il conservoit encore pour la paix, après une guerre injuste qui lui donnoit sur eux tous les droits de la victoire. Cependant il promit de ne pas reprendre les armes, s'il n'y étoit forcé par de nouvelles offenses, & de laisser le tems à la République de réparer le passé par une prompte satisfaction. Il avoit deux vues, dans cette réponse; l'une, de s'assurer en effet, de la bonne foi des Tlascalans; & l'autre, de prendre quelques jours pour rétablir sa santé, qui avoit beaucoup souffert d'une si continuelle fatigue (16).

Nouveaux Ambassadeurs de Motezuma. A peine les Ambassadeurs étoient sortis du Fort, qu'on y vit arriver cinq Mexiquains, qui se firent annoncer au nom de l'Empereur Motezuma. Ils avoient pris des chemins détournés pour entrer sur les Terres des Tlascalans, & c'étoit à force de précautions qu'ils les avoient traversées sans obstacle. Motezuma, informé par la dili-

(16) Les Historiens observent qu'ayant pris médecine, un jour qu'il fut attaqué par les Indiens, il ne laissa pas de monter à cheval, de combattre, & de faire toutes les fonctions de Général & de Soldat, & que sa médecine ne fit son opération que le jour suivant. Herrera, Liv. 6. Chap. 10. Solis, Liv. 2. Chap. 21.

gence de ses Couriers , de tout ce qui se passoit à Tlascala , sentoît redoubler ses allarmes , en voiant une Nation belliqueuse , qui avoit résisté tant de fois à toutes ses forces , vaincue dans plusieurs Batailles par un petit nombre d'Etrangers. Il commençoit à craindre qu'après avoir soumis ces Rebelles , Cortez ne formât de plus grandes entreprises , & n'employât leurs armes à la conquête de l'Empire. Il paroît étonnant qu'avec de si justes soupçons , il n'assemblât point une Armée pour sa défense. Mais on observe , dans toute sa conduite , qu'il se fioit beaucoup aux artifices de sa politique , & que son esperance étoit encore de rompre l'union qui pouvoit se former entre les Espagnols & les Tlascalans. C'étoit dans cette vue qu'il envoioit une Ambassade à Cortez , sous prétexte de le féliciter de l'heureux succès de ses armes , & de l'exhorter à traiter sans ménagement leurs Ennemis communs , pour lesquels il se flattoit de lui inspirer de la défiance & de la haine , par les plus odieuses peintures de leur mauvaise foi. D'ailleurs , ses Ambassadeurs avoient ordre de faire de nouvelles instances aux Général étranger , pour lui faire abandonner le dessein de se

Explication  
de la conduite  
de ce Prince.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

rendre à la Cour , en lui expliquant , avec des apparences d'amitié , les raisons qui ne permettoient point à leur Maître de lui accorder cette liberté. Leurs instructions portoient aussi de reconnoître la situation des Tlascalans ; & s'ils les voioient portés à la paix , de faire naître assez d'obstacles au Traité , pour se donner le tems de l'informer du succès de leur (17) négociation.

Quel fruit  
Cortez tire de  
l'Ambassade  
Impériale.

Cortez les reçut avec d'autant plus de joie & de civilité , que le silence de ce Monarque commençoit à lui causer de l'inquiétude. Il marqua une extrême reconnoissance pour leurs présens , qui montoient à la valeur de deux mille marcs d'or. Mais il trouva des prétextes pour différer sa réponse , parce qu'il vouloit qu'avant leur départ ils vissent avec quelle soumission les Tlascalans lui demandoient la paix ; & de leur côté , ils ne demanderent point d'être dépêchés , parce que ce délai sembloit favorable à leur Commission. Cependant , ils ne furent pas long-tems sans la faire pénétrer , par des questions indiscretes , qui firent connoître toutes les fraieurs de Motezuma , & de

quelle importance il étoit , pour le réduire à la raison , de conclure avec les Tlascalans.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

La République, qui vouloit persuader les Espagnols de la sincérité de ses intentions , envoïa ordre à toutes les Bourgades voisines du Camp , d'y porter des vivres , sans paiement & sans échange. L'abondance y regna aussi-tôt ; & les Paisans du Canton poussèrent la fidélité jusqu'à refuser les moindres récompenses. Deux jours après , on découvrit , sur le chemin de la Ville , un gros d'Indiens qui s'approchoient avec toutes les marques de la paix. Cortez ordonna que le Fort leur fût ouvert , sans aucune apparence de soupçon. Il se fit accompagner , pour les recevoir , des cinq Ambassadeurs Mexiquains , après leur avoir fait entendre avec noblesse qu'il ne vouloit rien avoir de réservé avec ses Amis. Le Chef des Tlascalans étoit Xicotencatl même , qui avoit brigué cette Commission , pour achever de se rétablir dans l'esprit des Sénateurs , ou peut-être , suivant la conjecture de Solis , parce qu'ayant reconnu la nécessité de la paix , son ambition lui faisoit desirer que la République n'en eût l'obligation qu'à lui. Il avoit , pour cortège ,

Xicotencatl  
vient lui même  
en députation  
au Camp  
Espagnol.

Son cortège.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Sa figure &  
son habillem-  
ent.

cinquante Seigneurs des plus distingués, tous dans une magnifique parure. Sa taille étoit au-dessus de la médiocre, assez dégagée, mais droite & robuste. Il étoit vêtu d'une robe blanche, qu'il soutenoit d'un air cavalier, avec quantité de plumes, & quelques pierreries assez galamment distribuées. Les traits de son visage, quoique sans proportion, formoient une physionomie majestueuse & guerrière. Après quelques révérences Indiennes, il s'assit, sans attendre l'invitation de Cortez; & le regardant d'un œil ferme, il lui dit „ qu'il se reconnoissoit seul „ coupable de toutes les hostilités qui „ s'étoient commises; qu'il s'étoit imaginé que les Espagnols étoient dans „ les intérêts de Motezuma & des Culvas, dont il avoit le nom en horreur; mais qu'étant mieux informé, „ il venoit se rendre entre les mains „ de ses Vainqueurs, & qu'il souhaitoit de mériter, par cette soumission, le pardon de la République, „ au nom de laquelle il se présentoit „ pour demander la paix, & pour la recevoir aux conditions qu'il leur „ plairoit de l'accorder; qu'il la demandoit une, deux & trois fois, au „ nom du Sénat, de la Noblesse & du

Son discours  
à Cortez.

» Peuple , & qu'il supplioit le Général  
 » d'honorer leur Ville , de sa présence ;  
 » qu'il y trouveroit des logemens pour  
 » toute son Armée ; que jamais les  
 » Tlafcalans n'avoient été forcés d'en  
 » ouvrir les Portes ; qu'ils menoient ,  
 » dans ces Montagnes , une vie pau-  
 » vre & laborieuse , uniquement ja-  
 » loux de leur liberté ; mais que l'ex-  
 » périence leur aiant fait connoître la  
 » valeur des Espagnols , ils ne vou-  
 » loient pas tenter plus long-tems la  
 » fortune ; & qu'ils leur demandoient  
 » seulement en grace d'épargner leurs  
 » Dieux , leurs Enfans & leurs Fem-  
 » mes (18).

Cortez , dans l'estime qu'il avoit na-  
 turellement pour la grandeur d'ame , fut si touché de la noblesse de ce dis-  
 cours & de l'air libre & guerrier de  
 Xicotencatl , qu'après l'avoir témoigné  
 aux Assistans , il voulut que Marina fit  
 la même déclaration à ce brave Indien ,  
 autant pour se l'attacher par cette mar-  
 que de considération , que pour l'em-  
 pêcher de croire que l'accueil , qu'on  
 lui faisoit , vînt de quelque autre mé-  
 nagement. Ensuite , reprenant un air  
 sévère , il lui fit des reproches fort vifs

Cortez cher-  
 che à se l'at-  
 tacher.

(18). Herrera , Chap. 10 ; Solis , Chap. 17.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

Comment il  
se conduit à  
l'égard du Sé-  
nat.

de l'obstination avec laquelle il avoit entrepris de résister à ses armes ; il exagéra la grandeur du crime , pour faire valoir celle du pardon ; & promettant enfin la paix , sans aucune réserve , il ajouta que lorsqu'il jugeroit à propos d'aller à Tlascalala , il en donneroit avis aux Sénateurs. Ce retardement parut affliger Xicotencatl , qui le regarda comme un reste de défiance , ou comme un prétexte pour mettre la bonne foi des Tlascalans à l'épreuve. Il se hâta de répondre , que lui , qui étoit le Général , & la principale Noblesse de la Nation , dont il étoit accompagné , s'offroient à demeurer Prisonniers entre les mains des Espagnols , pendant tout le tems qu'ils voudroient passer dans la Ville. Cortez , quoique fort satisfait de cette offre , affecta de la rejeter par une générosité supérieure. Il fit dire au Général Indien , que les Espagnols n'avoient pas plus besoin d'otages , pour entrer dans la Ville , qu'ils n'en avoient eu pour se maintenir dans le Pais des Tlascalans au milieu de leurs nombreuses Armées ; qu'on pouvoit s'assurer de la paix sur sa parole , & qu'il iroit à la Ville aussi-tôt qu'il auroit dépêché des Ambassadeurs que Motezuma lui avoit envoïés. Ce dis-

cours , que son habileté lui fit lâcher comme sans dessein , eut le pouvoir d'échauffer également les Ministres des deux Nations. Xicotencatl se hâta de retourner à Tlascala , où la paix fut aussi-tôt publiée avec des réjouissances fort éclatantes. Les Mexiquains , qui demeurèrent dans le Camp , firent d'abord quelques railleries sur le Traité & sur le caractère de ceux qui le proposoient. Ensuite , feignant d'admirer la facilité des Espagnols , ils poussèrent l'artifice jusqu'à dire à Cortez qu'ils le plaignoient de ne pas mieux connoître les Tlascalans , Nation perfide , qui se maintenoit moins par la force des armes que par la ruse , & qui ne pensoit qu'à le tromper par de fausses apparences , pour le perdre avec tous ses Soldats. Mais lorsqu'il leur eut répondu qu'il ne craignoit pas plus la trahison que la violence , que sa parole étoit une loi sacrée , & que la paix d'ailleurs étant l'objet de ses armes , il ne pouvoit la refuser à ceux qui la demandoient , ils tombèrent dans une profonde rêverie , dont ils ne sortirent que pour le supplier de différer de six jours son entrée dans Tlascala. Cortez paroissant surpris de cette demande , ils lui avouerent que dans la supposi-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

La paix est  
publiée à Tlas-  
cala.

Chagrins  
qu'elle cau-  
se aux Mexi-  
quains.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

tion de la paix, ils avoient ordre d'en donner avis à l'Empereur avant qu'elle fût conclue, & d'attendre ses ordres pour s'expliquer davantage. L'habile Espagnol leur accorda volontiers cette grace, non-seulement parce qu'il vouloit conserver des égards pour Motezuma, mais parce qu'il demeura persuadé qu'elle pourroit servir à lever les difficultés que ce Prince faisoit de se laisser voir (19).

Présens que  
Cortez reçoit  
de leur Cour.

Les Députés revinrent, le sixième jour, accompagnés de six autres Seigneurs de la Cour Impériale, qui apportèrent de nouveaux présens à Cortez. Ils lui dirent que l'Empereur du Mexique desiroit avec passion d'obtenir l'alliance & l'amitié du grand Monarque des Espagnols, dont la majesté paroissoit avec tant d'éclat dans la valeur de ses Sujets, & que ce dessein le portoit à partager avec lui ses immenses richesses; qu'il s'engageoit à lui paier un Tribut annuel, parce qu'il le révéroit comme le Fils du Soleil, ou du moins comme le Seigneur des heureuses Régions, où les Mexiquains voioient naître la lumière; mais que ce Traité devoit être précédé de deux conditions: la première, que les Espagnols ne for-

Quelles con-  
ditions Mote-  
zuma lui fait  
proposer.

(19) Solis, *ibidem*.

massent aucune alliance avec la République de Tlascala , puisqu'il n'étoit pas raisonnable qu'ayant tant d'obligation à la générosité de l'Empereur , ils prissent parti pour ses Ennemis ; la seconde , qu'ils achevassent de se persuader que le dessein qu'ils avoient d'aller à Mexico étoit contraire aux Loix de sa Religion , qui ne permettoient pas au Souverain de se laisser voir à des Etrangers ; qu'ils devoient considérer les périls , dans lesquels l'une ou l'autre de ces entreprises ne manqueroit pas de les engager ; que les Tlascalans , nourris dans l'habitude de la trahison & du brigandage , ne cherchoient qu'à leur inspirer une fausse confiance , pour trouver l'occasion de se vanger , & pour se saisir des riches présens qu'il avoit faits à Cortez , & que les Mexiquains étoient si jaloux de l'observation de leurs Loix , & d'ailleurs si farouches , que toute l'autorité de l'Empereur ne seroit pas capable d'arrêter leurs emportemens ; que par conséquent les Espagnols , après avoir été tant de fois avertis du danger , ne pourroient se plaindre avec justice de ce qu'ils auroient à souffrir.

Cortez se trouva fort loin de ses espérances. Il comprit plus que jamais que

Cortez suspend sa résolution.



FERNAND  
CORTIZ.  
1519.

Motezuma le regardoit avec toute l'horreur que ses funestes présages lui avoient inspirée pour les Etrangers , & qu'en seignant d'obéir à ses Dieux , il se faisoit une religion de sa crainte. Cependant il dissimula son chagrin , pour répondre froidement aux nouveaux Ambassadeurs , qu'après les fatigues de le voyage , il vouloit leur laisser prendre un peu de repos , & qu'il ne tarderoit point à les congédier. Son dessein étoit de les rendre témoins de son Traité avec les Tlascalans , & de suspendre ses dernières explications , pour ôter à Motezuma le tems d'assembler une Armée. On étoit bien informé qu'il n'avoit point encore fait de préparatifs pour la guerre.

Il est pressé  
de se rendre  
à Tlascala.

Cependant les délais affectés de Cortez causoient beaucoup d'inquiétude au Sénat Tlascalan , qui croioit ne les pouvoir attribuer qu'aux intrigues des Ambassadeurs Mexiquains. Les Sénateurs prirent la résolution de se rendre au Camp des Espagnols , pour les convaincre de leur affection , & de ne pas retourner dans leur Ville sans avoir déconcerté toutes les négociations de Motezuma. Ils partirent avec une nombreuse suite & des ornemens dont la couleur annonçoit la paix. Chacun

étoit porté dans une sorte de litieré ,  
 sur les épaules des Ministres infé-  
 rieurs. Magiscatzin , qui avoit tou-  
 jours opiné en faveur des Etrangers ,  
 étoit à la tête , avec le Pere de Xico-  
 tencatl , vénérable Vieillard , que son  
 grand âge avoit privé de l'usage des  
 yeux , sans avoir affoibli son esprit , qui  
 faisoit encore respecter son sentiment  
 dans les délibérations. Ils s'arrêtèrent  
 à quelques pas du logement de Cortez  
 & le vieil Aveugle , étant entré le pre-  
 mier , se fit placer proche de lui , &  
 l'embrassa d'abord avec une familiarité  
 noble & décente. Ensuite , il lui passa  
 la main sur le visage , & sur différen-  
 tes parties du corps , comme s'il eût  
 cherché à connoître sa figure , par le  
 sens du toucher , au défaut de ses yeux ,  
 qui ne pouvoient lui rendre cet office.  
 Cortez fit asseoir autour de lui tous les  
 Sénateurs , & reçut dans cette situation  
 un nouvel hommage de la République  
 par la bouche de ses Chefs. Leur dis-  
 cours fut adroit & pressant (20). Solis

FERNAND  
 CORTEZ.  
 1519.

Députation  
 qu'il reçoit  
 des princi-  
 paux Séna-  
 teurs.

Discours de  
 Magiscatzin,  
 Vieillard  
 veugle.

(20) Ce fut l'Aveugle  
 même qui parla , dit-on ,  
 à peu près dans ces ter-  
 mes : » Généreux Capi-  
 »taine , soit que tu sois ,  
 » ou non , de la race des  
 » Immortels , tu as main-  
 »tenant dans ton pou-  
 »voir le Sénat de Tlaf-  
 »cala qui vient te ren-  
 »dre ce dernier témoi-  
 »gnage de son obéissance.  
 » Nous ne venons point  
 » excuser les fautes de nos

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

reproche comme une injustice , à quelques Ecrivains étrangers , peu affectionnés , dit-il , à sa Nation , d'avoir représenté ces Indiens comme des Bêtes dépourvues de raison , dans la vue de rabbaïser les conquêtes de l'Espagne. Il ajoute qu'à la vérité ils admiroient des Hommes , qui leur paroïssent assez différens d'eux , pour les croire d'une autre espece. Ils regardoient leur barbe comme une singularité merveilleuse ,

» tre Nation , mais seule-  
» ment nous en charger ,  
» avec l'espérance d'appai-  
» ser ta colere par notre  
» sincérité. C'est nous qui  
» avons résolu de te faire  
» la guerre ; mais c'est  
» nous aussi qui avons  
» conciu de te demander  
» la paix. Nous n'igno-  
» rons point que Motezu-  
» ma s'efforce de te dé-  
» tourner de notre allian-  
» ce. Ecoute - le comme  
» notre Ennemi , si tu ne  
» le consideres pas com-  
» me un Tyran , tel qui  
» doit déjà te le paroître ,  
» puisqu'il te recherche  
» dans le dessein de te  
» persuader une injustice.  
» Nous ne demandons pas  
» que tu nous assistes con-  
» tre lui ; nos seules for-  
» ces nous suffisent con-  
» tre tout ce qui ne sera  
» pas toi ; mais nous ver-  
» rons avec chagrin que  
» tu prennes confiance à

» ses promesses , parce  
» que nous connoissons  
» ses artifices. Au moment  
» que je te parle , il s'of-  
» fre à moi , malgré mon  
» aveuglement , certaines  
» lumieres qui me décou-  
» vrent de loin le péril où  
» tu t'engages. Tu nous  
» a offert la paix , si Mo-  
» tezuma ne te retient.  
» Pourquoi te retient-il ?  
» Pourquoi te refuses-tu à  
» nos prieres ? Pourquoi  
» ne veux-tu pas honorer  
» notre Ville de ta présen-  
» ce ? Nous venons résolus  
» d'obtenir ton amitié &  
» ta confiance , ou de met-  
» tre entre tes mains no-  
» tre liberté. Choisis , de  
» ces deux partis , celui  
» qui te sera le plus agréa-  
» ble. Il n'y a point de  
» milieu , pour nous , en-  
» tre la nécessité d'être res-  
» Amis ou tes Esclaves.  
Solis, *ibid.*

parce qu'ils n'en avoient pas eux-mêmes. Ils prenoient les armes à feu pour des foudres, & les Chevaux pour de redoutables Monstres. Ils donnoient de l'or pour du verre. Mais leur étonnement ne venoit que de la nouveauté de ces spectacles, & ne doit pas faire juger plus mal de leur raison. L'admiration suppose l'ignorance, mais elle ne prouve point l'incapacité.

Cortez ne put résister à des soumissions, qui portoient un caractère de bonne foi si peu suspect. Après avoir fait une réponse favorable aux Sénateurs, il exigea seulement qu'ils lui envoïassent des Indiens, pour la conduite de l'artillerie & le transport du bagage. Dès le jour suivant, on vit arriver, à la porte du Fort, cinq cens Tamenes, qui se disputèrent entr'eux l'honneur de porter les plus pesans fardeaux. Aussi-tôt Cortez fit disposer tout pour la marche. On forma les Bataillons, & l'Armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre & les précautions qu'elle observoit dans les plus grands dangers; sur quoi les Historiens remarquent que la meilleure partie des prospérités de Cortez étoit due à l'exactitude de la discipline, dont il ne se relâcha jamais. La campagne se trouva

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Cortez marche vers Tlascala.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Marques de  
joie qu'on lui  
donne sur sa  
route.

Son entrée  
dans Tlascala.

couverte d'une multitude innombrable d'Indiens. Leurs cris & leurs applaudissemens différoient peu des menaces qu'ils emploïent dans les combats ; mais les Espagnols avoient été prévenus sur ces témoignages de joie, qui étoient en usage dans les plus grandes Fêtes du País. Le Sénat vint au-devant d'eux, escorté de toute la Noblesse. A l'entrée de la Ville, les acclamations redoublèrent avec un nouveau bruit d'instrumens barbares, qui se mêlerent à la voix du Peuple. Les Femmes jetoient des fleurs sur leurs Hôtes ; & les Sacrificateurs, revêtus des habits de leur ministère, les attendoient au passage, avec des brasiers de copal, dont ils dirigeoient vers eux la fumée. Ils trouverent des logemens, fournis de toutes sortes de commodités, dans un spacieux Edifice, où l'on entroit par trois grands portiques, & qui contenoit tant d'appartemens, que toute l'Armée y fut logée sans embarras. Cortez avoit amené les Ambassadeurs Mexiquains, malgré leur résistance. Il leur fit donner un appartement près du sien, pour les mettre à couvert sous sa protection (21). Tlascala étoit alors une

(21) Herrera met l'entrées de Cortez dans Tlasc.

Ville fort peuplée, bâtie sur quatre éminences, qui s'étendoient de l'Est au Couchant, & qui avoient l'apparence de quatre Citadelles, avec des rues de communications, bordées de murs fort épais, qui formoient l'enceinte de la Place. Ces quatre parties étoient gouvernées par autant de Caciques, descendus des premiers Fondateurs, mais soumis néanmoins à l'Assemblée du Sénat, où ils avoient droit d'assister, & dont ils recevoient les ordres pour tout ce qui concernoit le bien public. Les Maisons étoient d'une hauteur médiocre, & d'un seul étage. Elles étoient de pierre & de brique, avec des terrasses & des corridors au lieu de toit. La plupart des rues étoient étroites & tortueuses, suivant les différentes formes des Montagnes. Enfin l'Architecture, aussi bisarre que la situation, faisoit juger qu'on avoit eu moins d'égard à la commodité des Habitans qu'à leur sûreté.

La Province entière, dans une conférence de cinquante lieues, qui en avoit dix de longueur, de l'Est à l'Ouest, sur quatre de largeur, du Nord au Sud, n'offroit qu'un Pais inégal & mon-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Description  
de cette Ville.

Estat du Pais

cala au 18 de Septembre; & Solis, après Diaz  
an 23,



FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

tueux , mais fertile néanmoins , & soigneusement cultivé. Il étoit borné de tous côtés par des Provinces de l'Empire du Mexique , à l'exception du Nord , où ses limites étoient resserrées par la grande Cordelière , dont les Montagnes , presque inaccessibles , lui donnoient communication avec les Otomies , les Totonagues & d'autres Nations barbares. Il s'y trouvoit quantité de Bourgs & de Villages fort peuplés. Le Pais abondoit en Maïs ; d'où la Province tiroit le nom de Tlascala , qui signifie *Terre de Pain*. On n'admiroit pas moins l'excellence & la variété de ses fruits , & l'abondance de ses Animaux , sauvages & domestiques. Elle produisoit aussi quantité de Cochenille , qui est encore une de ses plus grandes richesses , & dont Solis assure que ses Peuples ne connoissoient pas l'usage avant l'arrivée des Espagnols (22). Mais ces avantages de la Nature étoient balancés par de grandes incommodités. Le voisinage des Montagnes exposoit la Province à de furieuses tempêtes , à des ouragans terribles , & souvent aux inondations d'une Rivière nommée *Zahual* , dont les eaux s'élevoient jusqu'au som-

Ce qu'elle  
produisoit à  
ses Habitans.

(22) Solis , Liv. 3. Chap. 3 ; Herrera , *ubi supra* , Chap. 14.

met des Collines. On leur attribue la propriété de causer la galle à ceux qui en boivent & qui s'y baignent (23).

Le défaut de sel étoit une autre disgrâce pour les Tlascalans ; non qu'ils n'en pussent tirer des Provinces de l'Empire, en échange pour leurs grains ; mais, dans leurs idées d'indépendance, ils aimoient mieux se priver de ce secours, que d'entretenir le moindre commerce avec leurs Ennemis (24). Une politique de cette nature & d'autres remarques, qui firent connoître à Cortez le caractère extraordinaire de cette Nation, ne lui causerent pas moins d'inquiétude que de surprise. Il dissimula ses soupçons ; mais il faisoit faire une garde exacte autour de son logement ; & jamais il n'en sortoit, sans être escorté d'une partie de ses gens, avec leurs ames à feu. Il ne leur permettoit d'aller à la Ville qu'en troupe nombreuse, toujours avec les mêmes précautions. Les Indiens s'affligèrent de cette défiance, & le Sénat en fit des plaintes. Il répondit qu'il connoissoit la bonne foi des Tlascalans, & qu'ils devoient avoir la même opinion de la sienne ; mais que l'exactitude des Gardes étoit

FERNAND

CORTEZ.

1519.

Eaux qui causent la galle.

Disette de sel.

Ordre que

Cortez n'et dans son quartier.

(23) Solis, ubi sup.

(24) Ibidem

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il se fait ai-  
mer des Tlas-  
calans.

un usage de l'Europe , où les Soldats faisoient les exercices de la guerre au milieu de la paix , pour conserver l'habitude de la vigilance & de la soumission ; & que les armes , qu'ils portoient sans cesse , étoient une marque honorable qui distinguoit leur profession. Les Sénateurs parurent satisfaits de cette raison ; & Xicotencatl , naturellement guerrier , prit tant de goût pour la méthode Espagnole , qu'il entreprit d'introduire les mêmes usages parmi les Troupes de la République (25). Cet éclaircissement aiant fait cesser les alarmes des Tlascalans , Cortez , qui sentit ce qu'il avoit à se promettre d'une Nation si prudente & si guerrière , n'épargna rien , pour se les attacher par l'estime & l'affection. Il fit entrer tous ses Soldats dans les mêmes vues , & le succès de cette conduite répondit bientôt à ses espérances. Chaque jour lui en donnoit des preuves , par les civilités & les présens qu'il recevoit de toutes les Villes & des autres Places de la République. Le Sénat ne parut point mécontent , que la plus belle Salle du Logement des Espagnols eût été destinée à servir d'Eglise. Ils y élevèrent un Autel , où les saints Mys-

FERNAND  
CÔRTEZ.  
15 2.

Discours d'un  
Sénateur sur  
la Religion  
des Castillans.

terres étoient célébrés à la vue des principaux Indiens, qui observoient respectueusement les cérémonies. Un des plus vieux Sénateurs demanda un jour à Cortez, s'il étoit mortel. Vos actions, lui dit-il, paroissent surnaturelles. Elles ont ce caractère de grandeur & de bonté que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne comprenons pas ces cérémonies, par lesquelles il semble que vous rendiez hommage à une Divinité supérieure. L'appareil est d'un Sacrifice : cependant nous ne voyons pas de Victimes ni d'Offrandes. Cortez avoua que lui & ses Soldats étoient des Hommes mortels ; mais il ajouta qu'étant nés sous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'esprit & de force que les autres Hommes : & prenant occasion de cette ouverture pour sonder les dispositions des Tlascalans, par celle du Sénateur, il lui dit adroitement que non-seulement les Espagnols reconnoissoient un Supérieur au Ciel, mais qu'ils faisoient gloire aussi d'être les Sujets du plus grand Prince de la Terre, à qui les Peuples de Tlascala obéissoient maintenant, puisqu'étant les Freres des Espagnols ils étoient obligés de reconnoître le même Souverain. Le Sénateur & ceux qui l'accompa-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

gnoient ne marquerent point d'éloignement pour devenir Vassaux de l'Espagne , à condition d'être protégés contre les violences de Motezuma ; mais ils parurent peu disposés à renoncer à leurs erreurs. Ils répondirent que le Dieu des Espagnols étoit très grand , & peut-être au-dessus des leurs ; mais que chaque País devoit avoir les siens , que leur République avoit besoin d'un Dieu contre les tempêtes , d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons , d'un autre pour les assister à la guerre , & de même pour les autres nécessités , parce qu'il étoit impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soins. Là-dessus, Cortez aiant chargé un de ses deux Aumôniers de combattre ces malheureuses préventions, ils l'écouterent avec assez de complaisance ; mais lorsqu'il eut cessé de parler , ils prièrent le Général , avec beaucoup d'empressement , de ne pas permettre que cet entretien sur la Religion se répandît hors de son Quartier , parce que si leurs Dieux en étoient informés , ils appelleroient les tempêtes , pour ruiner entièrement la Province. Cortez , dans le transport de son zele , méditoit déjà de faire briser les Idoles. Il sembloit se fier au succès que la même entreprise

Cortez pense  
à détruire les  
Idoles.

avoit eu dans Zampoala. Mais l'Aumônier lui représenta que la Ville où il se trouvoit étoit incomparablement plus peuplée, & la Nation plus guerrière; que la violence d'ailleurs ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile, & qu'avant que d'introduire le vrai culte, il falloit penser à le rendre aimable, par des instructions & des exemples (26). Cependant les représentations du Général convinquirent le Sénat que les sacrifices du sang humain étoient contraires aux loix de la Nature. Elles eurent le crédit de les faire cesser. On délivra quantité de misérables Captifs, qui étoient destinés à servir de Victimes, aux jours des plus grandes Fêtes. Les Prisons, ou plutôt les Cages où ils étoient engraissés, furent brisées en plein jour, sans aucun ménagement pour les Prêtres, qui se virent forcés d'étouffer leurs (27) murmures.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Raisons qui  
l'arrêtent.

Il délivre les  
Victimes des-  
tinées aux Sa-  
crifices.

(26) Solis, *ibidem*.

(27) Tous les Historiens Espagnols rapportent, sans aucune marque de doute, que Cortez ayant fait planter proche de la Ville une grande Croix, le jour de son entrée, une nuée miraculeuse descendit du Ciel, & baissa insensiblement,

jusqu'à ce qu'ayant pris la forme d'une colonne, elle s'arrêta perpendiculairement sur la Croix; qu'elle s'y soutint pendant l'espace de trois ou quatre ans; qu'il en sortoit une lumière douce, qui n'étoit point affoiblie par les ténèbres de la nuit; que ce prodige effraya



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il congédie  
les Ambassa-  
deurs Mexi-  
quains.

Après avoir donné ses premiers soins à ces importantes occupations, Cortez se crut obligé de congédier les Ambassadeurs Mexiquains, qu'il n'avoit retenus que pour les rendre témoins de son triomphe. Sa réponse avoit été différée jusqu'alors. Il leur fit déclarer, en sa présence, par la bouche de Marina, qu'ils pouvoient rapporter à l'Empereur ce qui s'étoit passé devant leurs yeux, c'est-à-dire, l'empressement des Tlascalans à demander la paix, qu'ils avoient méritée par leurs soumissions, & la bonne foi mutuelle avec laquelle elle étoit observée; que ces Peuples étoient maintenant dans sa dépendance, & qu'avec le pouvoir qu'il avoit sur eux il espiroit les faire rentrer sous l'obéissance de l'Empire; que c'étoit un des motifs de son Voyage, entre quelques autres d'une plus haute importance, qui l'obligeoient de continuer sa route & d'aller solliciter de plus près la bonté de Motezuma, pour mériter ensuite son alliance &

d'abord les Indiens; mais qu'étant revenus de leur crainte, il le regarderent comme une marque de la protection du Ciel en faveur des Espagnols, & qu'ils s'accoutumèrent à rendre du respect à la

Croix. Il dura, suivant Solis, jusqu'à la conversion de la Province, *ubi supra*, Chap. 4. Herrera dit, jusqu'à la pacification de tout le País, *ubi supra*, Chap. 14.

ses faveurs. Les Ambassadeurs comprirent le sens de ce discours, & partirent avec les marques d'un vif chagrin, sous l'escorte de quelques Espagnols, qui les conduisirent jusqu'aux terres de l'Empire. Leur départ fut suivi de l'arrivée d'un grand nombre de Députés des principales Places de la Province. Ils venoient rendre leur soumission à l'Espagne entre les mains de Cortez, qui en fit dresser des Actes formels au nom du Roi Charles (28).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Ils partent  
mécontents.

Il arriva, dans le même tems, un accident qui surprit les Espagnols, & qui causa beaucoup d'épouvante aux Indiens, mais que l'habileté de Cortez fit tourner à l'avantage de ses entreprises. De l'éminence où la Ville de Tlascala est située, on découvre, à la distance de huit lieues, le sommet d'une Montagne qui s'élève beaucoup au-dessus de toutes les autres. Il en sortit, tout-d'un-coup, des tourbillons de fumée, qui montoient en l'air avec beaucoup de rapidité, sans ceder à l'impétuosité des vents, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force, ils se divisoient, pour former des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres & de vapeurs qu'elles

Volcan qui se  
forme près de  
Tlascala.

(28) Solis, *ibidem*.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

avoient entraînée. Bien-tôt ces tourbillons parurent mêlés de flammes, ou de globes de feu, qui se séparoient, dans leur agitation, en une infinité d'étincelles. Les Indiens n'avoient pas marqué de crainte à la vue de la fumée. Ce spectacle n'étoit pas nouveau pour eux. Mais les flammes répandirent une horrible fraïeur dans la Nation. Elle se crut menacée de quelque redoutable événement. Les principaux Sénateurs parurent persuadés que c'étoient les Ames des Méchans, qui sortoient pour châtier les Habitans de la Terre; & cette opinion, qui renfermoit du moins quelque'idée de l'immortalité de l'ame, fut une occasion, pour Cortez, de leur inspirer les esperances & les craintes qui convenoient à ses grandes vues. Pendant que toute la Nation étoit consternée, Diego d'Ordaz demanda la permission d'aller reconnoître de plus près ce Volcan. Une proposition si hardie fit trembler les Indiens. Ils s'efforcèrent de lui faire perdre un dessein, dont ils lui représenterent tous les dangers. Jamais les plus braves Tlascalans n'avoient osé s'approcher du sommet de la Montagne. On y entendoit quelquefois des mugissemens effroyables. Mais les difficultés ne faisant qu'ani-

Opinion des  
des Indiens,  
sur ce Phéno-  
mene.

Diego d'Or-  
daz visita le  
Volcan.

mer d'Ordaz , il obtint facilement la permission de Cortez , qui s'applaudit de pouvoir faire connoître à ses nouveaux Alliés , qu'il n'y avoit point d'obstacles insurmontables pour la valeur des Espagnols.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

D'Ordaz partit , avec deux Soldats de sa Compagnie , & quelques Indiens , qui ne refuserent pas de le conduire jusqu'au pié de la Montagne , après lui avoir déclaré qu'ils s'affligeoient d'avoir été choisis pour être les témoins de sa mort. La premiere partie de la Côte est un Pais charmant , revêtu des plus beaux arbres du monde , qui forment un délicieux ombrage : mais on ne trouve au-delà , qu'un terrain stérile , & couvert de cendre , que l'opposition de la fumée fait paroître aussi blanche que la neige. Les Indiens s'étant arrêtés dans ce lieu , d'Ordaz continua de monter courageusement avec ses deux Espagnols. Ils eurent besoin de s'aider autant des mains que des piés , jusqu'au sommet de la Montagne. En approchant de l'ouverture , ils sentirent que la terre trembloit sous eux , par de violentes secousses. Bientôt ils entendirent les mugissemens qu'on leur avoit annoncés , & qui furent suivis immédiatement d'un tour-

Récit de sa  
route & de ses  
observations.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

billon , accompagné d'un bruit encore plus horrible , & de flammes enveloppées de cendres & d'une affreuse fumée. Quoique le tourbillon fût sorti si rapidement qu'il n'avoit pas échauffé l'air , il s'étendit en parvenant à sa hauteur , & répandit sur les trois Avanturiers une pluie de cendres , si épaisse & si chaude , qu'ils furent obligés de se mettre à couvert sous un rocher , où ils perdirent quelque tems la respiration. Cependant , lorsque le tremblement eut cessé & que la fumée fut devenue moins épaisse , d'Ordaz , animant ses Compagnons , acheva de monter jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua , au fond de cette ouverture , une grande masse de feu , qui lui parut s'élever en bouillons , comme une matiere liquide & fort brillante. La circonférence de cette horrible bouche , qui occupoit presque tout le sommet de la Montagne , n'avoit pas moins d'un quart de lieue. D'Ordaz revint tranquillement après ces observations ; & sa hardiesse fit l'étonnement de tous les Indiens. Elle n'avoit passé d'abord , aux yeux de Cortez , que pour une curiosité bisarre & téméraire ; mais il en reçut dans la suite un fruit plus considérable que l'admiration des Tlaf-

Utilité que  
Cortez en tira  
dans la suite.

calans. Quelque tems après, manquant de poudre dans une des plus importantes circonstances de son Expédition, il se ressouvint de ces bouillons de matière liquide & enflammée, que d'Ordaz avoit observés au fond du Volcan; & ses gens en tirèrent assez d'excellent soufre, pour la munition de toute l'Armée (29).

FERNAND  
CORTIZ.  
1519.

Les Espagnols passèrent vingt jours à Tlascala, qui furent autant de Fêtes, pendant lesquelles ils ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des Habitans. Enfin, Cortez aiant marqué le jour de son départ, on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devoit tenir. Son inclination le portoit à prendre celui de Cholula, grande Ville fort peuplée, qui n'étoit qu'à cinq lieues de Tlascala, & Capitale d'une autre République, avec laquelle Motezuma vivoit en si bonne intelligence, qu'il y avoit ordinairement ses vieilles Troupes en quar-

Cortez se dispose à suivre sa marche vers la Cour Impériale.

(29) Charles - Quint, informé de l'action de d'Ordaz, & de l'utilité qu'on en avoit tirée pour son service, le récompensa par divers faveurs, & donna pour armes à ce Capitaine, un Volcan. Cette fameuse Montagne

a conservé le nom Indien de *Popocatepon*, & n'a pas cessé de jeter par intervalles de la fumée, & des flammes. Solis, *ibidem*. Herrera ajoute, à ce récit, que du sommet on découvre la Ville de Mexico, *ubi supra*, Chap. 19.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

tier (30). Mais cette raison, qui cau-  
soit le penchant du Général Espagnol,  
étoit celle, au contraire, que les Tlas-  
calans faisoient valoir, pour lui con-  
seiller de prendre toute autre route. Ils  
lui représentoient les Cholulans com-  
me une Nation perfide & rusée, ser-  
vilement soumise à l'Empereur, qui  
n'avoit pas de Sujets plus dévoués à ses  
ordres. Ils ajoutoient que toutes les  
Provinces voisines de cette Ville la re-  
gardoient comme une Terre sacrée,  
parce qu'elle renfermoit, dans l'enceinte  
de ses murs, plus de quatre cens Tem-  
ples, & des Divinités si bisarres, qu'il  
étoit dangereux de s'approcher, sans  
leur approbation, des lieux qu'elles

Ambassa-  
deurs de Mo-  
tezuma qui  
entreprennent  
de le tromper.  
protegeoient. Pendant cette irrésolu-  
tion, de nouveaux Ambassadeurs ar-  
riverent, avec des présens de la part  
de Motezuma. Leurs instructions ne  
portoient plus de détourner Cortez du  
Voïage du Mexique; mais paroissant  
supposer qu'il y étoit déterminé, ils  
lui témoignèrent que l'Empereur aiant  
jugé qu'il prendroit le chemin de Cho-  
lula, lui avoit fait préparer un loge-  
ment dans cette Ville. Les Sénateurs  
Tlascalans ne douterent plus alors qu'on

n'y eût dressé quelques embuches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévu, ne put se défendre de quelques soupçons. Cependant, comme il croïoit important de les déguiser aux Mexiquains, il conclut, avec son Conseil, qu'il ne pouvoit refuser le logement qu'ils lui offroient, sans marquer une défiance à laquelle ils n'avoient encore donné aucun fondement; & qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises, en laissant derrière lui des Traîtres qui pouvoient l'incommoder beaucoup, il devoit, au contraire, aller droit à Cholula, pour y découvrir leurs desseins, & pour donner une nouvelle réputation à ses armes, par le châtimement de leur perfidie. Les Tlascalans, qu'il fit entrer dans ses vues, lui offrirent le secours de leurs Troupes, & plusieurs Ecrivains les font monter à cent mille Hommes; mais il leur déclara qu'il n'avoit pas besoin d'une escorte si nombreuse; & pour marquer néanmoins la confiance qu'il avoit à leur amitié, il accepta un corps de six mille hommes (31).

FERNAND  
CORTES.  
1519.

Hardiessé  
avec laquelle  
il brave le péril.

(31) Bernard Diaz n'en met que deux mille, & Martret trois mille; mais Cortez, dans sa courte Relation, en met six, & vraisemblablement il n'a

FERNAND  
CORTEZ.  
1519

Il se rend à  
Cholula.

La marche fut paisible, pendant quatre lieues, jusqu'à la vue de Cholula. Cortez fit faire alte à son Armée, sur le bord d'une agréable Rivière, pour ne pas entrer la nuit dans une Ville si peuplée. A peine eut-il donné cet ordre, qu'on vit arriver des Ambassadeurs Cholulans, qui lui apportèrent diverses sortes de provisions. Leur compliment se réduisit à excuser leurs Caciques de ne lui avoir pas rendu plutôt ce devoir, parce qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, dont les Habitans étoient leurs anciens Ennemis. Ils lui offrirent un logement, qu'on lui avoit préparé dans leur Ville, avec des témoignages exagérés de la joie que leurs Citoyens alloient ressentir, en recevant des Hôtes si célèbres. Cortez les reçut sans affectation. Le jour suivant, il continua sa marche. On ne vit sortir personne de la Ville, pour le recevoir; & cette remarque commençant à réveiller ses soupçons, il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre. Mais à peu de distance des murs, on vit paroître enfin les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens désarmés. Cortez s'ar-

Ses soupçons en approchant de cette Ville.

pas voulu diminuer sa Troupes plus nombreuses gloire, en faisant ses qu'elles n'étoient,

rêta pour les laisser venir jusqu'à lui. Ils donnerent d'abord des marques assez naturelles de joie. Cependant, comme on observoit leurs moindres actions, on fut surpris de voir tout-d'un-coup un grand changement sur leurs visages, & d'entendre un bruit désagréable, qui sembloit marquer entre eux quelque altercation. Les Espagnols redoublèrent leurs précautions; & Marina eut ordre de leur demander la cause de ce mouvement. Ils répondirent qu'ayant apperçu des Troupes Tlascalanes, ils étoient obligés de déclarer au Général Etranger, qu'ils ne pouvoient recevoir leurs Ennemis au milieu de leurs murs; & qu'ils le prioient, ou de les renvoyer dans leur Ville, ou de les faire demeurer à quelque distance, comme un obstacle à la paix qu'ils desiroient. Cette demande causa quelque embarras à Cortez. Il y trouvoit une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même. Cependant il fit espérer aux Caciques qu'on trouveroit le moien de les satisfaire. Ses Capitaines, qu'il assembla aussitôt, furent d'avis de faire camper les Tlascalans hors de la Ville, pour se donner le tems de pénétrer les desseins des Caciques. On leur fit cette propo-

FERNAND

CORTEZ.

1519.

Fidélité des  
Tlascalans.

sition, à laquelle ils consentirent plus facilement qu'on ne l'avoit espéré. Leurs Chefs firent assurer Cortez qu'ils n'étoient venus que pour recevoir les ordres, & qu'ils alloient établir sur le champ leur Quartier hors de Cholula; mais qu'ils vouloient demeurer à la vue des murs, pour voler au secours de leurs Amis, puisque les Espagnols vouloient risquer leur vie en la commettant à des Traîtres. Ce parti fut approuvé des Caciques (32).

Entrée de  
Cortez dans  
Cholula.

L'entrée des Espagnols à Cholula fut accompagnée de mille circonstances, qui lui donnerent l'apparence d'un triomphe. La Ville parut si belle aux Espagnols, qu'ils la comparerent à Valladolid. Elle étoit située dans une Plaine ouverte. On y comptoit environ vingt mille Habitans, sans y comprendre ceux des Fauxbourgs, qui étoient en plus grand nombre. Elle étoit fréquentée sans cesse par quantité d'Etrangers, qui s'y rendoient de toutes parts, comme au sanctuaire de leur Religion. Les rues étoient bien percées; les Maisons plus grandes, & d'une architecture plus régulière que

(32) Solis, Chap. 5. Herrera dit au contraire qu'il sortit beaucoup de monde pour aller au-devant des Espagnols.

celles de Tlascala. On distinguoit les Temples par la multitude de leurs Tours. Le logement qu'on avoit préparé pour les Espagnols étoit composé de plusieurs grandes Maisons , qui se touchoient , & où leur premier soin fut de se fortifier avec les Zampoalans. D'un autre côté , les Troupes Tlascalanes avoient pris , à cinq cens pas de la Ville , un fort bon poste , qu'elles fermerent de quelques fossés , avec des Corps-de Garde & des Sentinelles , suivant la méthode dont elles étoient redevables à l'exemple de leurs nouveaux Alliés. Les premiers jours se passerent avec beaucoup de tranquillité. On ne vit , dans les Caciques , que de l'empressement à faire leur cour au Général. Les vivres venoient en abondance , & tout sembloit démentir l'idée qu'on s'étoit formée des Cholulans. Cependant , ils n'eurent pas l'adresse de cacher long-tems leurs desseins. L'abondance des provisions diminua par degrés. Ensuite les visites & les caresses des Caciques cessèrent tout-d'un-coup. Dans l'intervalle , on remarqua que les Ambassadeurs Mexiquains avoient des conférences secrètes avec les Chefs de la Nation. Il fut même aisé d'observer , sur leur

Trahison des  
Habitans.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

visage , un air de mépris , qui venoit apparemment de la confiance qu'ils avoient au succès de leurs complots. Mais tandis que Cortez apportoit tous ses soins à pénétrer la vérité , elle se découvrit d'elle-même , par un de ces coups du Ciel , qui préviennent toute la diligence des Hommes , & dont les Espagnols furent souvent favorisés dans cette Expédition. Une vieille Indienne , d'un rang distingué , qui avoit lié une amitié fort étroite avec Marina , la prit un jour à l'écart. Elle plaignit le misérable esclavage où elle étoit réduite ; & la pressant de quitter d'odieus Etrangers , elle lui offrit un asyle secret dans sa Maison. Marina , toujours dévouée à Cortez , feignit d'être retenue par la violence , entre des gens qu'elle haïssoit. Elle accepta l'offre de l'asyle. Elle prit des mesures pour sa fuite. Enfin l'Indienne la crut engagée si loin , qu'achevant de s'ouvrir sans ménagement , & lui conseillant de hâter sa résolution , elle lui apprit que le jour marqué pour la ruine des Espagnols n'étoit pas éloigné , que l'Empereur avoit envoyé vingt mille Hommes , qui s'étoient approchés de la Ville ; qu'on avoit distribué des armes aux Habitans , amassé des pierres sur les

Comment  
elle est décou-  
verte par Ma-  
rina.

Préparatifs  
pour accabler  
les Espagnols.

terrasses des maisons, & tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avoit planté des pieux fort aigus, qu'on avoit couverts de terre sur des appuis légers & fragiles, pour y faire tomber les Chevaux; que Motezuma vouloit exterminer tous les Espagnols, mais qu'il avoit ordonné qu'on en réservât quelques-uns, pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de les voir, & pour en faire un Sacrifice à ses Dieux; enfin, que pour animer les Habitans de Cholula par une faveur extraordinaire, il avoit fait présent d'un Tambour d'or à la Ville. Marina parut se réjouir de ce qu'elle avoit entendu, & loua la prudence avec laquelle on avoit conduit une si grande entreprise. Elle ne demanda qu'un moment, pour emporter ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais elle en profita pour avertir Cortez, qui fit arrêter aussi-tôt l'Indienne; & cette Malheureuse, effrayée ou convaincue, acheva sa confession dans les tourmens (33).

Deux Soldats Tlascalans, qui s'é- Conduire de  
Cortez.  
toient déguisés pour entrer dans la Ville, arriverent presque en même tems au Quartier des Espagnols; & se présentant à Cortez, de la part de leurs

(33) Solis, Liv. 3. Chap. 6.

FERNAND

CORTEZ.

3519.

Chefs, ils l'assurèrent que de leur Camp on avoit vu passer quantité de Femmes & de meubles, que les Cholulans envoioient dans les Villes voisines; ce qui sembloit marquer quelque dessein extraordinaire. On apprit d'ailleurs que dans un Temple de la Ville on avoit sacrifié dix enfans de l'un & de l'autre sexe; cérémonie commune à tous ces Barbares, lorsqu'ils se préparoient à la guerre. Quelques Zampoalans, qui s'étoient promenés dans la Ville, avoient découvert aussi plusieurs tranchées, quoiqu'on eût pris le temps de la nuit pour ce travail. Tant de preuves paroissoient suffire. Cependant, comme il étoit important de porter la conviction au dernier degré, Cortez se fit amener, sous divers prétextes, trois des principaux Sacrificateurs. Il les interrogea séparément, sans avoir fait éclater le moindre soupçon. Dans l'étonnement qu'ils eurent de s'entendre reprocher leur perfidie, avec un détail du complot qui leur fit juger que le Général Espagnol étoit un Dieu, & qu'il pénétrait jusqu'au fond de leurs pensées, ils n'osèrent désavouer la moindre circonstance; & se reconnoissant coupables, ils rejetterent leur crime sur Motezuma, qui avoit

dressé le plan de la conspiration , & qui les y avoit engagés par ses ordres. Cortez les mit sous une garde sûre. Enfin , aiant assemblé ses Capitaines , il prit avec eux la résolution de signaler sa vengeance par un exemple éclatant.

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il fit déclarer , sur le champ , aux Caciques de la Ville , que son dessein étoit de partir le jour suivant. Non-seulement il leur ôtoit , par cet avis , le tems de faire de plus grands apprêts , mais les mettant dans la nécessité de changer toutes leurs mesures , il leur cauçoit un trouble dont il esperoit tirer quelque avantage. En même tems il leur fit demander des vivres , pour la subsistance de ses Troupes pendant la marche , des Tamenes pour le transport de son bagage , & deux mille Hommes de guerre pour l'accompagner , à l'exemple des Tlascalans & des Zampoalans. Les Caciques firent quelques difficultés sur les vivres & les Tamenes. Ils accorderent volontiers l'Escorte militaire ; mais , par des raisons fort opposées à celles qui la faisoient demander. Cortez avoit en vue de diviser leurs forces , & d'avoir sous ses yeux une partie des Traîtres qu'il vouloit punir ; au lieu que le dessein des Caciques étoit d'introduire

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

des Conneins couverts parmi les Espagnols pour les déchaîner contr'eux dans l'occasion.

Précaution  
qu'il prend  
à l'égard  
des Ambas-  
sadeurs.

À la fin du jour, les Tlascalans reçurent l'ordre de passer la nuit sous les armes, & de s'approcher des murs, le lendemain au matin, comme s'ils ne pensoient qu'à suivre la marche de l'Armée, mais prêts, lorsqu'ils entendraient la première décharge, à pénétrer dans la Ville pour se joindre aux Espagnols. Les Zampoalans eurent aussi leurs instructions. Ensuite le Général fit appeler les Ambassadeurs Mexiquins; & feignant de leur apprendre un secret, dont il ne doutoit pas qu'ils ne fussent bien instruits, il leur dit qu'il avoit découvert une horrible conjuration, qui violoit également les loix de l'hospitalité, le nœud sacré de la Paix, & le respect que les Cholulans devoient aux intentions de l'Empereur; qu'il devoit cette connoissance, non-seulement à sa pénétration, mais à l'aveu même des principaux Conjurés; que pour se justifier, ils s'étoient rendus coupables d'une lâcheté encore plus énorme, puisqu'ils avoient osé dire qu'ils agissoient par l'ordre de l'Empereur; mais qu'un si grand Prince ne pouvant être soupçonné d'un projet si

noir, c'étoit cette raison même qui le portoit à les châtier rigoureusement de l'outrage qu'ils faisoient à leur Maître. Il ajouta que des Ambassadeurs représentant celui qui lesavoit envoïés, il avoit voulu leur communiquer son dessein, pour leur en faire connoître la justice, & pour les mettre en état de rendre témoignage à l'Empereur, que les Espagnols étoient moins offensés de l'injure qui regardoit leur Nation, que de voir d'indignes Sujets autoriser une trahison par le nom de leur Souverain.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Les Mexiquains, saisissant l'ouverture qui leur étoit présentée, feignirent assez adroitement d'ignorer la conjuration; tandis que Cortez, ravi de les voir donner dans le piège, s'applaudissoit de pouvoir éviter une guerre ouverte avec Motezuma, & faire tourner contre lui ses propres ruses. Il se persuada plus que jamais qu'un Ennemi, qui n'osoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux; & se fiant à ses mesures, il fit garder étroitement les Ambassadeurs. Cependant on vit arriver les Tamenos à la pointe du jour, mais en petit nombre, avec fort peu de vivres. Ils furent suivis des gens de guerre, qui ne vin-

Ils feignent  
d'ignorer la  
conspiration.

Ruse des  
Conjurés.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

rent qu'à la file, & pour cacher mieux qu'ils étoient en plus grand nombre qu'on ne l'avoit demandé. On apprit, dans la suite, qu'ils avoient ordre de charger les Espagnols au signal dont ils étoient convenus. Cortez les fit poster séparément, en divers endroits de son Quartier, où ils étoient gardés à vue, sous prétexte que c'étoit sa méthode, lorsqu'il avoit un ordre de marche à former. Pour lui, montant à cheval, avec quelques-uns de ses plus braves gens, il fit appeller les Caciques, pour les informer enfin de sa résolution. Quelques-uns se présentèrent, & d'autres chercherent des excuses. Marina fut chargée de déclarer, à ceux qui avoient eu la hardiesse de paroître, que leur trahison étoit découverte, & qu'ils alloient apprendre qu'il leur auroit été plus avantageux de conserver la paix. A peine eut-elle parlé de châtiment, qu'ils se retirèrent, en donnant à grands cris le signal du combat. Mais Cortez fit tomber aussi-tôt son Infanterie, sur les Cholulans qui étoient divisés dans son Quartier. Quoiqu'étant sous les armes ils fissent des efforts extraordinaires pour se réunir, la plupart furent taillés en pieces; & ceux qui se déroberent à la fureur des Es-

Vengeance  
que Cortez tire  
d'eux.

paguols , ne durent leur salut qu'à leurs lances , dont ils se servoient avec une adresse extraordinaire pour sauter par-dessus les murs.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Aussi-tôt qu'on se fut défait de ces Ennemis intestins , on donna le signal aux Tlascalans , & l'Infanterie Espagnole s'avança par la principale rue , après avoir laissé une garde au logement. Quelques Zampoalans eurent ordre de marcher à la tête , pour découvrir les tranchées. Le cri des Caciques avoit déjà produit son effet ; & pendant l'action du Quartier , les Habitans avoient introduit dans la Ville le reste des Troupes Mexiquaines. Elles s'étoient rassemblées dans une grande Place bordée de plusieurs Temples. Une partie avoit occupé les Portiques & les Forts ; tandis que le reste , divisé en plusieurs Bataillons , se disposoit à faire face aux Espagnols. Le combat alloit commencer avec les premiers rangs de Cortez , lorsque les Tlascalans vinrent tomber sur l'arrière-garde ennemie. Cette attaque imprévue les jeta dans une consternation dont ils ne purent se relever. Les Espagnols trouverent si peu de résistance , qu'après avoir tué un grand nombre de ces Misérables , dont la plupart sem-

Il attaque  
& force leurs  
Troupes ,  
dans les Tem-  
ples de la Ville.

Boucherie  
qu'il en fait ,

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

bloient avoir perdu l'usage de leurs mains , & présentoient l'estomac aux coups , ils forcerent les autres de se réfugier dans les Temples. Cortez , s'approchant en bon ordre du plus grand de ces Edifices , fit crier à haute voix qu'il accordoit la vie à tous ceux qui descendroient pour se rendre. Mais cet avis aiant été répété inutilement , il fit mettre le feu aux Tours du Temple , & quantité d'Indiens y furent consumés par les flammes (34). Une si rigoureuse exécution ne put vaincre l'obstination des autres ; & les Historiens admirent qu'il n'y en eut qu'un seul , qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols. Cependant il paroît que tous les autres Temples & les Maisons mêmes , où le reste de ces Malheureux se tenoient renfermés , furent attaqués aussi par le feu. La guerre , dit Solis , cessa faute d'Ennemis ; & les Tlascalans profiterent des circonstances pour se ré-

(34) Un Historien, s'efforçant d'excuser les Espagnols , fait naître des doutes sur la facilité de mettre le feu à des bâtimens si élevés ; & diminuant beaucoup l'incendie , il fait entendre que les Ennemis furent délogés par le se-

cours de l'artillerie. Ce qui paroît certain par tous les témoignages , c'est que le nombre des Morts ne monta qu'à six mille. Diaz, Chap. 13 ; Solis , Chap. 7 ; Herrera , Liv. 7. Chapitre 2. & 3.

pandre

pandre dans la Ville, où le pillage fut le moindre de leurs excès. Il ajoute que cette horrible journée ne coûta pas un seul Homme aux Espagnols.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

La Ville est  
pillée par les  
Tlascalans.

Cortez retourna dans son Quartier, avec les Espagnols & les Zampoalans. Il en marqua un, dans la Ville, aux Tlascalans; après quoi, il fit rendre la liberté aux Prisonniers. Mais il les fit amener sous ses yeux, avec les Sacrificateurs qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne, qui avoit découvert la conspiration, & les Ambassadeurs Mexiquains. Il témoigna un extrême regret de la nécessité où les Habitans l'avoient mis de les châtier avec tant de rigueur. Il exagéra leur crime, il rassura les esprits par de meilleures espérances. Enfin, protestant que sa justice étoit satisfaite & sa colere apaisée, il accorda un pardon général, qui fut publié avec beaucoup d'appareil. Les Caciques reçurent ordre de rappeler les fugitifs, & de rétablir l'ordre dans la Ville. En peu de jours, un effroiable tumulte fut changé en une pleine tranquillité; sur quoi Solis observe qu'on ne connut pas tant la facilité avec laquelle ces Indiens passaient d'une extrémité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçue des Espagnols, puisque les mê-

Cortez pardonne aux Traîtres, & rétablit l'ordre à Cholula.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

mes raisons , dit il , qui justifioient le châtimement de leur faute , firent assez d'impression sur leurs esprits pour leur persuader qu'on l'avoit oubliée (35).

Il refuse un  
puissant se-  
cours de Xi-  
cotencatl &  
des Tlascal-  
lans.

Le jour suivant, on vit arriver Xicotencatl , à la tête de vingt mille Hommes , que la République de Tlascala envoioit au secours des Espagnols , sur le premier avis qu'elle avoit reçu de la conjuration. Cortez les remercia vivement de ce zele. Mais, après leur avoir appris que leur secours ne lui étoit plus nécessaire pour la réduction de Cholula, il leur fit comprendre que son dessein étant de prendre bientôt le chemin du Mexique , il ne vouloit pas réveiller la jalousie de Motezuma , ni l'obliger de prendre les armes , en introduisant dans ses Provinces une si grosse Armée. Les Tlascalans ne firent pas difficulté de se retirer , & lui promirent seulement de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Avant leur départ , il entreprit d'établir une amitié sincère entr'eux & les Cholulans. Cette propo-

Il unit les  
Tlascalans &  
les Cholulans  
par une alliance  
solemnelle.

sition trouva d'abord beaucoup de difficultés ; mais elles furent levées en peu de jours , & l'alliance fut jurée entre les deux Peuples , avec toutes les cérémonies qui pouvoient la rendre cons-

tante. La politique de Cortez ouvroit , par ce Traité , un chemin libre aux Tlascalans pour lui conduire toutes sortes de secours , & lui assuroit un passage pour sa retraite , si le succès de son Voïage ne répondoit pas à ses espérances (36).

FERNAND  
CORTEZ.  
1719.

Il avoit marqué le jour de son départ , lorsqu'une partie des Zampoalans , qui servoient sous ses ordres lui demanderent la liberté de se retirer ; soit qu'ils fussent effrayés du dessein de pénétrer jusqu'à la Cour de Motezuma , ou qu'ils appréhendaissent seulement de s'éloigner trop de leur Patrie. Il consentit sans peine à leur demande ; & témoignant même beaucoup de reconnoissance pour leurs services , il prit cette occasion pour informer d'Escalante & les Espagnols de Vera-Cruz , du succès que le Ciel avoit accordé à ses armes (37). De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma , qui arriverent dans le même tems , mirent encore à l'épreuve sa modération & sa pruden-

Autres Ambassadeurs de Motezuma, & leur dissimulation,

(36) On doit remarquer ici que las Casas représente le massacre de Cholula comme une des plus atroces cruautés des Espagnols, & qu'il l'attribue à la soif de l'or ; Solis la croit

justifiée par l'utilité dont elle fut pour ouvrir le chemin au Christianisme.

(37) Herrera place cette information avant l'entrée de Cortez dans Tlascal, Liv. 6. Chap. 124



FERNAND  
CORTEZ.  
1519

ce. Ce Monarque , informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula , vouloit dissiper les défiances des Espagnols. Ses Ministres poussèrent la dissimulation , jusqu'à rendre grace à Cortez d'avoir puni les Cholulans. Ils exagererent la colere & le ressentiment de leur Maître , traitant de perfidie un malheureux Peuple , qui n'avoit mérité cette qualité que pour avoir executé ses ordres. Cette harangue étoit accompagnée d'un magnifique présent , qui fut étallé avec beaucoup d'ostentation. Mais on eut bientôt occasion de reconnoître que c'étoit un nouvel artifice , pour engager les Espagnols à s'observer moins dans leur marche , & pour les faire tomber dans une embuscade qui étoit déjà dressée.

Départ  
des Espagnols  
pour la Capitale  
de l'Empire , & leur  
route.

On partit enfin , quatorze jours après la réduction de Cholula. L'Armée passa la premiere nuit dans un Village de la Jurisdiction de Guagoxinjo , petite République peu affectonnée à Motezuma. Cortez fut ravi d'y trouver les mêmes plaintes , qu'il avoit entendues dans des Provinces peu éloignées. Le jour suivant , il continua sa marche par un chemin fort rude , sur des Montagnes d'une hauteur égale à celle du Volcan. Un Cacique de Gua-

FERNAND

CORTEZ

1519

Trahison  
méditée con-  
tr'eux.

goxinjo l'avoit averti qu'il étoit menacé de quelque danger, à la descente des Montagnes, & que depuis plusieurs jours on y avoit vû les Mexiquains boucher, avec des pierres & des troncs d'arbres, le chemin qui conduit à la Province de Chalco, tandis que d'autres avoient applani l'entrée d'une route voisine. On parvint, avec beaucoup de fatigue, au sommet de la Montagne, parce qu'il tomboit de la nege, avec un vent furieux. Il s'y présenta deux chemins, à peu de distance l'un de l'autre; & Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques que le Cacique lui avoit données. Malgré l'émotion qu'il ressentit en vérifiant cette nouvelle trahison, il demanda tranquillement aux Ambassadeurs Mexiquains, qui marchaient près de lui, dans quelle vue on avoit fait des changemens aux deux chemins? Ils répondirent que pour la commodité de sa marche, ils avoient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, qui étoit le plus difficile. Cortez reprit, avec la même tranquillité: Vous connoissiez mal, leur dit-il, les guerriers qui m'accompagnent. Ce chemin que vous avez embarrassé est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile. Dans le choix

Comme  
Cortez s'en  
dénie.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

de deux partis, les Espagnols se déterminent toujours pour le moins aisé. Alors, sans s'arrêter, il ordonna aux Indiens Alliés de prendre les devants, & de débarrasser le chemin, en écartant les obstacles qui le couvroient; & s'y étant engagé sans crainte, il laissa les Ambassadeurs dans l'admiration de son choix, qu'ils attribuerent à une espèce de divination. Il étoit vrai que les Mexiquains avoient dressé une embuscade au pié de la Montagne; mais se croiant découverts, lorsqu'ils virent prendre aux Espagnols un chemin différent de celui qu'ils avoient préparé, ils ne penserent qu'à s'éloigner, comme s'ils eussent été poursuivis par une Armée victorieuse. L'Armée descendit librement dans la Plaine.

Irrésolution  
de Motezu-  
ma.

Cependant Motezuma, désespéré du mauvais succès de ses artifices, demeurait dans ses irrésolutions, sans oser faire usage de ses forces. Il se réduisoit à consulter ses Dieux, en faisant ruisseler le sang sur leurs Autels. Mais il ne trouvoit rien qui n'augmentât son trouble. Les réponses de ses Prêtres se contredisoient sans cesse. Enfin, lorsqu'il eut appris que les Espagnols étoient dans la Province de Chalco,

& que son dernier stratagème n'avoit tourné qu'à sa confusion , il assembla tous les Magiciens & ses Devins ; & dans la confiance qu'il avoit à leur Art , il leur donna ordre d'aller au-devant des Espagnols , pour les mettre en fuite , ou les endormir par la force de leurs charmes (38).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il emploie le secours de la Magic.

(38) Le Pere d'Acosta & d'autres Ecrivains estimés rapportent ici plusieurs circonstances , qu'il n'est pas permis de supprimer sur de tels témoignages , quoi qu'elles ne puissent entrer dans une Histoire sérieuse. Lorsque ces Magiciens , disent ils , furent arrivés au chemin de Chalco , par lequel notre Armée s'avançoit vers Mexico , & qu'ils eurent commencé à faire leurs invocations , un Fantôme leur apparut sous la forme d'une de leurs Idoles , qu'ils nommoient *Telcaslepulca* , c'est-à-dire , Dieu malfaisant & redoutable , & qui , suivant leur tradition , avoit entre ses mains les pestes , les famines , & les autres fléaux du Ciel. Cet esprit donna des marques d'une horrible fureur. Il avoit l'estomac lié d'une corde , qui le serroit à plusieurs retours , pour leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une main invisible.

Tous les Magiciens se prosternerent pour l'adorer ; & lui sans se laisser fléchir par leurs humiliations , empruntant la voix de l'Idole dont il imitoit la figure , leur parla dans ces termes : » Le tems est » venu , misérables Mexiquains , où vos conjurations vont perdre toute leur force. Tous nos liens sont rompus. » Rapportez à Motezuma que sa ruine est résolue ; & pour être en état de lui parler avec plus de force , jetez les yeux sur cette misérable Ville , dont vous allez voir le sort. L'Esprit disparut , & ses Miristes virent aussi-tôt la Ville de Mexico en feu. Mais les flammes s'évanouirent , & ne laisserent qu'une affreuse fumée sur la Ville. Ils revinrent communiquer leur aventure à l'Empereur. Les menaces du Fantôme firent sur lui tant d'impression , qu'il demeura quelque tems

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

Les Espagnols  
arrivent dans  
la Province  
de Chalco.

L'Armée Espagnole ne continuoît pas moins sa marche. Elle arriva le jour suivant dans un Village de la Province de Chalco, à deux lieues du pié des Montagnes. Le Cacique, en présentant des vivres à Cortez, lui fit des plaintes amères de la tyrannie de Motezuma. On fit quatre lieues, le jour suivant, au travers d'un País fort agréable, pour aller passer la nuit dans le Bourg d'*Amameca*, situé sur le bord du grand Lac de Mexico. Il se fit dans ce lieu un si grand concours de Mexiquains, la plupart armés, que les Espagnols en conçurent de l'inquiétude. Cortez fit faire quelques décharges de l'artillerie & des arquebuses. Il donna ordre que les Chevaux fussent présentés à cette multitude de Curieux, & maniés avec assez d'action pour leur inspirer de l'effroi; tandis que ses plus fideles Interpretes affectoient de répandre que ce bruit & ces terribles Ani-

Effroi que  
les Chevaux  
causent aux  
Indiens.

sans force & sans voix. Il se dépouilla de sa férocité naturelle, pour dire aux Magiciens : » Que pouvez-vous nous faire de plus, » puisque nos Dieux nous abandonnent ? Que les » Etrangers viennent, que » le Ciel tombe sur nous, » il ne faut pas nous ca- » cher, ni souffrir que le » malheur nous accable » en faisant comme des » lâches. Il ajouta : J'ai » seulement une extrême » compassion des Vieil- » lards, des Enfans, & » des Femmes, qui n'ont » pas de mains pour se » défendre. Solis, Liv. 3.  
Chap. 8.

maux annonçoient quelque chose de sinistre. Tous les Indiens effraïés s'éloignerent aussi-tôt du Camp, sans qu'on pût juger quel dessein les avoit amenés. Mais il resta quelque soupçon au Général, qu'ils étoient venus pour l'attaquer.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Cependant, lorsqu'il étoit prêt à se remettre en marche, quelques Seigneurs Mexiquains vinrent lui donner avis que Cacumatzin, Neveu de Moteczuma, & Prince de Tezcucó, s'approchoit avec une suite nombreuse, pour le visiter au nom de l'Empereur. En effet, ce Prince arriva bientôt, porté sur les épaules de plusieurs Indiens, dans une espece de chaise, dont le principal ornement étoit une multitude de plumes fort bien assorties. C'étoit un jeune Homme d'environ vingt-cinq ans, & d'une figure agréable. Aussi-tôt qu'il fut descendu, quelques gens de sa suite s'empresserent de nettoier devant lui le terrain sur lequel il devoit marcher. Cortez le reçut à la porte de son logement, avec toute la pompe dont il savoit se faire honneur. Après les premières civilités, le Prince témoigna la satisfaction qu'il ressentoit, de voir un homme si célèbre; mais revenant aux difficultés

Cacumatzin  
Prince de Tezcucó, & Neveu de Moteczuma.

Il va au-devant de Cortez.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

qui ne permettoient pas de recevoir les Espagnols dans la Capitale de l'Empire, il feignit que la disette avoit été fort grande cette année, & que les Habitans ne verroient pas volontiers une Armée étrangere dans le sein de leur Ville, lorsqu'ils manquoient eux-mêmes de ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. Cortez répéta ce qu'il avoit mille fois dit, de la grandeur de son Maître, & des importantes raisons qui lui faisoient desirer de voir l'Empereur du Mexique. A l'égard de la stérilité du Pais, il assura que les Espagnols, accoutumés à la fatigue, & supérieurs aux infirmités communes, n'avoient pas besoin de beaucoup d'alimens pour conserver leurs forces. Le Prince Mexiquain, n'ayant rien à repliquer, accepta quelques présens que Cortez lui offrit, & prit le parti d'accompagner l'Armée jusqu'à *Tezcuco*.

Description  
de *Tezcuco*.

Cette Ville étoit alors une des plus grandes de l'Empire. Elle le disputoit à la Capitale même, sur laquelle on lui donnoit d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses Maisons s'érendoient sur les bords du grand Lac, dans une belle situation, à l'entrée de la Chaussée principale qui conduisoit à Mexico. Cortez passa sur la Chaussée, sans s'ar-

FERNAND  
CORTES.  
1519.

rêter à Tezcuco, pour se rendre le soir à *Iztacpalapa*, d'où il se proposoit de faire, le jour suivant, son entrée dans Mexico. La Chaussée, qui avoit dans ce lieu environ vingt piés de largeur, étoit composée de pierres liées avec de la chaux, & bordée, par intervalles, de quelques ouvrages. On avoit, des deux côtés, la vue d'une grande partie du Lac, sur lequel on découvroit plusieurs autres belles Chaussées qui le croisoient diversement, & quantité de Bourgades embellies de Tours, d'Arbres & de Jardins, qui paroissoient nâger dans l'eau, & comme hors de leur élément. Les Espagnols arriverent, entre Tezcuco & *Iztacpalapa*, dans un Bourg d'environ deux mille Maisons, nommé *Quitlavaca*, auquel ils donnerent alors le nom de Venezuela, ou petite Venise, parce qu'il étoit réellement bâti dans l'eau. Le Cacique, étant venu au - devant d'eux, les pressa si vivement de passer la nuit dans son Domaine, que Cortez augurant bien de ces témoignages d'affection, lui fit la grace qu'il desiroit. Il trouva des logemens commodes pour toute son Armée; & les Habitans, dont la politesse sembloit annoncer le voisinage de la Cour, lui fournirent des provisions

Belles Chaussées & Lac de Mexico.

Villes & Bourgades du Lac.

FERNAND  
CORTEZ.  
1512.

Instructions  
qui rassurent  
Cortez.

en abondance. Il ne s'étoit pas trompé dans l'opinion qu'ils avoient eue des motifs du Cacique. Ce Seigneur lui confia ses chagrins & l'envie qu'il avoit de secouer un joug insupportable. Il lui peignit l'Empereur comme un Tyran ; & pour l'animer dans son entreprise , il lui donna toutes les instructions qu'il auroit pû attendre du plus fidele Ami de l'Espagne. Cortez apprit de lui que le reste de la Chaussée étoit plus large & mieux entretenu ; qu'il n'avoit rien à redouter dans tous les Bourgs qui la bordoient ; que la Ville même d'Iztacpalapa , quoique dépendante d'un Parent de l'Empereur , étoit paisible , & ne s'opposeroit point à son passage ; que cette indifférence des Mexiquains venoit de l'extrême abbattement de Motezuma , dont l'esprit paroissoit troublé par les prodiges du Ciel , par les réponses de ses Oracles , & par les merveilles qu'on lui racontoit des Etrangers. Enfin le Cacique l'assura qu'il trouveroit la Capitale prête à le recevoir , & l'Empereur plus disposé à souffrir des humiliations , qu'à se livrer aux emportemens de sa fierté. Ces lumieres venoient d'autant plus à propos , qu'une partie de l'Armée avoit commencé à s'effraier de tant de grands

objets, qui devoient faire prendre une magnifique idée de la grandeur & de la force de l'Empire (39).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Le lendemain, Cortez fit partir toutes ses Troupes en ordre de bataille, suivant la largeur de la Chaussée, qui ne pouvoit contenir que huit Cavaliers de front. L'armée étoit alors composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans y comprendre les Officiers, & de six mille Indiens, Zompoalans & Tlascalans. Elle marcha sans obstacles jusqu'aux Portes d'Iztacpalapa. Cette Ville se faisoit distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses Tours, & par la hauteur de ses Edifices, dont une partie étoit bâtie dans l'eau, & l'autre sur les bords de la Chaussée. On y comptoit environ six mille Maisons. Le Cacique, accompagné de plusieurs autres Princes, vint recevoir le Général étranger; & chacun se fit connoître par son nom & sa dignité. Les présens, qu'il reçut à l'entrée de la Ville, monterent à deux mille marcs d'or. Tous les Espagnols furent logés dans le Palais même du Cacique, & les Indiens de l'Armée dans les Portiques & les Cours. Cortez eut un Apparte-

Marche des  
Castillans sur  
la Chaussée.

Ville d'Iztac-  
palapa.

Comment les  
Castillans y  
sont logés.

(39) Solis, Liv. 3. Chap. 9; Herrera, Livre 7.  
Chap. 4.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

ment de plusieurs Salles fort ornées, dont le plafond étoit de cedre & les tapisseries de coton, avec des figures & des compartimens de plusieurs couleurs. Il admira dans la Ville, quantité de Fontaines d'eau douce, dont l'eau venoit des Montagnes voisines, par des canaux, qui servoient ensuite à la répandre dans plusieurs Jardins fort bien cultivés. Celui du Cacique étoit d'une beauté singulière. On y voïoit quantité d'arbres fruitiers, qui formoient de larges allées, & des parterres, divisés par de fort beaux treillages en plusieurs formes, qui offroient une variété admirable d'herbes odoriférantes & de fleurs. Le centre étoit un Etang quarré, d'eau douce & fort pure, qui n'avoit pas moins de quatre cens pas sur chaque face, & dont les bords étoient revêtus d'un mélange de brique & de pierre, avec des degrés de chaque côté pour descendre jusqu'au fond du bassin. On y nourrissoit toutes sortes de Poissons & d'Oiseaux de Riviere. Cet ouvrage, que les Espagnols jugerent digne de l'Europe, & qui n'étoit que l'entreprise d'un Sujet de l'Empire du Mexique, augmenta l'opinion qu'ils avoient des richesses & de la grandeur du Souverain (40).

(40) *Ibidem.*

est un pont-levis, apres lequel on trou-





CARTE DU LAC DE MEXICO,  
ET DE SES ENVIRONS  
Lors de la Conqueste des Espagnols.  
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.  
Echelle de Quatre Lieues.

Il ne restoit que deux lieues de Chaussée, jusqu'à la Capitale. Cortez, résolu d'y faire son entrée le lendemain, donna ordre que l'Armée fût prête à la pointe du jour. La nuit se passa tranquillement; & le lendemain on continua la marche dans l'ordre établi, en laissant à côté la Ville de Magiscartzingo, fondée aussi dans l'eau, & celle de Cuyoacan sur le bord de la Chaussée, outre quantité de grosses Bourgades qu'on découvroit sur le Lac. Enfin l'on eut la vue de la grande Ville de Mexico, qui se faisoit reconnoître pour la Capitale de l'Empire, à la hauteur & la magnificence de ses Bâtimens. Un Corps de plus de quatre mille Hommes, qui paroissoit composé de la Noblesse & des Officiers de la Ville, vint ici au-devant du Général; & quoique leurs complimens ne fussent qu'une simple révérence, que chacun faisoit en passant à la file devant la tête de l'Armée, cette cérémonie l'arrêta longtemps.

Mexico étoit défendu de ce côté-là, par un Boulevard de pierre, qui le couvroit dans toute la largeur de la Chaussée, & dont la Porte donnoit sur un autre bout de Chaussée, terminé par un Pont-levis, après lequel on trou-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Suite de la  
marche.

Première vue  
de Mexico.

Ses Fortifi-  
cations.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

voit une seconde Fortification, qui faisoit proprement l'entrée de la Ville. Aussi-tôt que la Noblesse Mexiquaine eut passé le Pont, elle se rangea des deux côtés, pour laisser l'entrée libre; & les Espagnols découvrirent alors une fort grande rue, dont toutes les Maisons étoient bâties sur le même modèle, avec des terrasses & des balcons, qui parurent chargés d'une multitude infinie d'Habitans. Il ne s'en présentoit pas un dans la rue : mais Cortez fut averti qu'on la tenoit dégagée par l'ordre exprès de l'Empereur, qui vouloit venir le recevoir lui-même, à la tête des Seigneurs de sa Cour, pour honorer son arrivée par une distinction sans exemple.

L'Empereur  
vient au de-  
vant de Cor-  
tez.

Son Cortège.

En effet, on découvrit bientôt la première partie du cortège de ce Monarque, composée de deux cens Officiers de la Maison Impériale, tous en habit uniforme, avec de grands panaches de même figure & de même couleur. Ils marchaient deux à deux, les pieds nus & les yeux baissés. En arrivant à la tête de l'Armée, ils se rangèrent le long des murs, pour laisser voir dans l'éloignement une autre Troupe, plus nombreuse & plus richement vêtue, au milieu de laquelle Mo-

tezuma étoit élevé, sur les épaules de ses Favoris, dans une litiere d'or bruni, dont l'éclat perçoit au travers de quantité de belles plumes. Quatre des principaux Seigneurs de l'Empire marchaient autour de lui, & soutenoient au-dessus de sa tête un Dais de plumes vertes, tissées avec tant d'art qu'elles formoient une espece de toile, mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux Magistrats le précédoient, armés chacun d'un verge d'or, qu'ils levoient par intervalles, pour avertir que l'Empereur approchoit. A ce signal, tout le Peuple, dont les Maisons étoient couvertes, se prosternoit & baissoit le visage. Lever les yeux, dans cette occasion, étoit un crime qu'on ne distinguoit pas du sacrilege. Cortez descendit de Cheval, à quelque distance de Motezuma; & ce Prince mit en même tems pié à terre. Quelques Indiens étendirent aussi-tôt des tapis dans l'intervalle.

L'Empereur s'avança lentement, avec beaucoup de gravité, les deux mains appuyées sur les bras des Princes d'Iztacpalapa & de Tezcuco, ses Neveux. Il fit ainsi quelques pas vers Cortez. Son âge paroissoit d'environ quarante ans. Il avoit la taille de hauteur moyenne,

Son âge &  
figure.



FERNAND  
CORTIZ.  
1519.

Son habillement.

mais plus dégagée que robuste , le nez aquilin , & le teint moins basané que le commun des Indiens. Ses cheveux descendoient jusqu'au dessous des oreilles. Ses yeux étoient fort vifs ; & toute sa personne avoit un air de majesté , dans lequel on remarquoit néanmoins quelque chose de composé. Sa parure étoit un Manteau de coton très fin , attaché simplement sur ses épaules ; assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps , & bordé d'une frange d'or qui traînoit jusqu'à terre. Les joiaux d'or , les perles & les pierres précieuses , dont il étoit couvert , méritoient plutôt le nom de fardeau que d'ornement. Sa Couronne étoit une espèce de Mitre d'or , qui se terminoit en pointe par devant , & dont l'autre partie , moins pointue , se recourboit vers le derrière de la tête. Il portoit des souliers d'or massif. Plusieurs courroies , qui étoient ferrées par des boucles de même métal , & qui remontoient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe , représentoient assez bien l'ancienne chaussure des Romains (41).

Circonstances de son entrevue avec Cortez.

Cortez s'avança de son côté , d'un air noble , mais à plus grands pas , &

(41) Herrera , *ubi supra* , Chap. 5 ; & Solis , Chapitre 10.

fit une profonde révérence , que le Monarque du Mexique rendit en baissant la main jusqu'à terre , suivant l'usage commun de sa Nation , & la portant ensuite à ses lèvres. Cette civilité , qu'on n'avoit jamais vu pratiquer aux Empereurs Mexiquains , parut encore plus étonnante dans Motezuma , qui saluoit à peine ses Dieux d'un signe de tête , & dont le principal vice étoit l'orgueil. Une déférence de cette nature , jointe à la démarche d'être sorti pour recevoir le Général Etranger , fit sur l'esprit des Indiens une impression d'autant plus avantageuse à Cortez , que révéraient tous les Décrets de leurs Empereurs avec une soumission aveugle , ils se persuaderent que Motezuma , dont ils connoissoient la fierté , n'avoit pu s'abaisser à ce point sans de puissantes raisons , dont ils devoient respecter la justice & la force. Cortez portoit sur ses armes une chaîne d'émail , chargée de pierres fausses , mais d'un grand éclat , qui représentoient des diamans & des émeraudes ; & son dessein avoit toujours été d'en faire le présent de sa première Audience : mais se trouvant si proche de l'Empereur , il prit cette occasion pour la lui mettre au cou. Les deux Princes , qui soute-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Cortez lui  
met une chaî-  
ne d'émail au  
cou.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

noient ce Monarque , s'efforcèrent en vain de l'arrêter , en lui faisant connoître que cette galanterie étoit trop libre. Motezuma blâma lui-même leur scrupule , & parut si satisfait du présent , qu'il le regarda quelque tems avec admiration. Il voulut s'acquitter sur le champ par une action éclatante ; & prenant le tems , que tous les Officiers Espagnols emploïoient à lui faire la révérence , pour se faire apporter un Collier qui passoit pour la plus riche piece de son Trésor , il le mit aussi de ses pro-

Faveur qu'il  
reçoit de ce  
Monarque.

pres mains au cou de Cortez. C'étoit un grand nombre de coquilles fines , & fort précieuses dans cette partie du Nouveau Monde , à chacune desquelles pendoient de chaque côté quatre Ecrevisses d'or. Cette nouvelle faveur fit monter au comble l'étonnement des Mexiquains. Les complimens furent courts dans cette premiere entrevûe. Motezuma donna ordre à l'un des deux Princes , ses Neveux , d'accompagner Cortez jusqu'au Logement qui lui étoit destiné ; & continuant de s'appuyer sur le bras de l'autre , il remonta dans sa litiere , pour se retirer avec la même pompe. Tous les Historiens rapportent l'entrée des Espagnols dans la Capitale du Mexique , au huitième

jour de Novembre (42).

Ils font une brillante description du logement qu'on avoit préparé pour Cortez ; c'étoit un des édifices qu'Axayaca, Pere de l'Empereur, avoit fait bâtir. Il égaioit en grandeur le premier des Palais impériaux. On l'auroit pris pour une Forterelle, par la force & l'épaisseur de ses murs, qui étoient flanqués, par Intervalles, de tours & de parapets. Toute l'Armée trouva facilement à s'y loger ; & le premier soin du Général fut d'en reconnoître lui-même toutes les parties, pour y placer des Corps de-gardes, & pour y poster son artillerie. Quelques Salles, destinées aux Officiers, étoient tendues de tapisseries de coton ; principale étoffe du Pais, mais d'un prix fort différent, suivant la variété des couleurs & la délicatesse du travail. Les chaises étoient de bois, & d'une seule

FERNAND

CORTÉZ.

1519.

Palais d'Axayaca, où Cortez est logé.

(42) On trouve quelques legeres differences dans le récit qu'ils font des événemens de ce grand jour ; mais elles peuvent venir de la différente position de ceux qui les avoient observés. La seule qui mérite d'être remarquée regarde le nombre des Espagnols, qu'Herrera ne fait monter qu'à trois cens, & Gomera, à quatre cens, quoique

Diaz & Solis, en comptent quatre cens cinquante. Herrera raconte qu'en sortant de Tlascala, Cortez fut si surpris de voir les Espagnols réduits à une si petite troupe, que s'imaginant qu'il en étoit demeuré plusieurs en arriere, il envoya d'Alvarado pour les presser de sortir, mais qu'il ne s'en trouva aucun. *Ibidem.*

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

piece , variées néanmoins par l'industrie des Ouvriers. Les lits n'étoient composés que d'une natte étendue , & d'une autre , roulée , qui en faisoit le chevet ; mais ils étoient environnés fort proprement de courtines , suspendues en forme de Pavillon. Dans un Pais , où l'on ne connoissoit point encore les recherches de la volupté , les Princes mêmes n'avoient point de lits plus délicats.

Motezuma  
se vifite dans  
ce logement.

Le soir du même jour , Motezuma , suivi du même cortège , se rendit au Quartier des Espagnols , & fit avertir Cortez , qui alla le recevoir dans la premiere cour , d'où il le conduisit jusqu'à son Appartement. L'Empereur s'y aflit d'un air familier , & fit approcher un siège pour Cortez. Ses Officiers se rangerent le long des murs , & ceux de Cortez se mirent dans la même situation. Marina fut appelée pour servir d'Interprète , & Cortez se disposoit à s'expliquer le premier : mais l'Empereur témoigna qu'il vouloit parler avant lui.

Son Discours.

Son discours , tel que les Historiens le rapportent , renferme tout - à - la - fois beaucoup d'adresse & d'ingénuité (43).

(43) Quoique la plupart de ces Pieces soient ordinairement fort sus-

pectes , on a déjà remarqué que celles-ci paroissent d'un autre ordre ,

La réponse de Cortez fut celle d'un Homme supérieur, qui fait tirer avan-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

parce qu'elles tirent un es-  
pece d'autenticité, de leur  
ressemblance dans tous les  
Histoires, qui doivent  
les avoir tirées d'une sour-  
ce commune.

Seigneur & vaillant Ca-  
pitaine, avant que je puisse  
écouter l'Ambassade du  
grand Prince dont vous  
êtes le Ministre, nous de-  
vons commencer, vous &  
moi, par oublier ce que  
la Renommée a publié de  
nos personnes & de no-  
tre conduite. On vous  
aura dit de moi, dans  
quelques endroits, que je  
suis un des Dieux immor-  
tels. D'autres vous auront  
fait entendre que la Fortu-  
ne s'est épuisée à m'enri-  
chir, que les murs & les  
toits de mes Palais sont  
d'or, & que la terre est  
affaïssée sous le poids de  
mes richesses. Enfin, d'au-  
tres auront voulu vous  
persuader que je suis un  
Tyran cruel & superbe,  
qui abhorre la justice, &  
qui ne connoît pas l'hu-  
manité. Les uns & les au-  
tres vous ont également  
trompé par leurs exagéra-  
tions. Cette partie de mon  
corps, dit-il en décou-  
vrant son bras, vous fera  
connoître que je suis de  
chair & d'os, un Hom-  
me mortel, de la même  
espece que les autres Hom-

mes, mais plus noble &  
plus puissant qu'eux. Je  
ne désavouerais pas mes ri-  
chesses; mais l'imagina-  
tion de mes Sujets les gros-  
sit beaucoup. Cette Mai-  
son, où vous êtes logés,  
est un de mes Palais; re-  
gardez ces murailles, elles  
sont composées de pierre  
& de chaux, matière vile,  
qui ne doit son prix qu'à  
la manière dont elle est  
employée. Par ces deux  
exemples, jugez si l'on ne  
vous a pas trompés de mê-  
me, lorsqu'on a pris plai-  
sir à vous exagérer mes  
tyrannies. Suspendez du  
moins votre jugement,  
pour être éclaircis de mes  
raisons; & ne vous en  
rapportez point au lan-  
gage de mes Sujets rebel-  
les, sans avoir examiné  
si les misères dont ils se  
plaignent, ne sont point  
un châtement, & s'ils ont  
droit de m'en faire un  
reproche, sans avoir cessé  
de les mériter. C'est avec  
la même obscurité, qu'on  
m'a rendu compte de vos  
personnes & de vos ac-  
tions. Les uns m'ont as-  
suré que vous étiez des  
Dieux, que les Bêtes fa-  
rouches vous obéissoient,  
que vous teniez les foudres  
entre vos mains, & que  
vous commandiez aux Élémens. D'autres ont voulu

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

tage des illusions mêmes qu'il trouve établies, & qui fait tourner, au suc-

me persuader que vous étiez méchans, emportés, superbes, que vous vous laissiez gouverner aux vices, & que vous aviez une soif intariable de l'or. Cependant je reconnois déjà que vous êtes des Hommes de la même nature que nous; quoiqu'il y ait quelque différence, qu'on ne doit sans doute attribuer qu'à la diversité des climats. Ces Animaux, qui vous obéissent, ne sont à mon avis qu'une espèce de grands Cerfs, un peu plus dociles que les nôtres, que vous avez apprivoisés, & soigneusement instruits des sciences qui conviennent à leur capacité naturelle. Je conçois aussi que ces armes, qui ressemblent à la foudre, sont des tuyaux d'un métal qui n'est pas connu parmi nous, dont l'effet, semblable à celui de nos sarbacanes, vient d'un air pressé qui cherche à sortir, & qui pousse impétueusement tout ce qui s'oppose à son passage. Le feu, que ces tuyaux jettent avec un bruit terrible, est tout au plus un secret de la science, dont vos Sages font profession. Dans tout ce qui m'est revenu d'ailleurs, je trouve encore que vous avez de la

religion & de la bonté, que vous souffrez la fatigue avec constance, & qu'entre vos vertus on voit la libéralité, qui ne s'accorde gueres avec l'avarice. Ainsi, de part & d'autre, nous devons effacer les fautes impressions qu'on a voulu nous donner. En vous y croiant aussi disposé que moi, j'ai souhaité qu'avant que de me parler, vous sussiez que l'on n'ignore pas entre nous, & que nous n'avons pas besoin de votre témoignage pour croire, que le grand Prince à qui vous obéissez descend de notre ancien *Quezalcoal*, Seigneur des sept Cavernes des Navatlaques, & Roi légitime de ces sept Nations, qui ont fondé l'Empire du Mexique. Nous avons appris, par une de ses Prophéties, conservées dans nos Annales, qu'il étoit sorti de ce Pais, pour aller conquérir de nouvelles Terres, du côté de l'Orient, & qu'il avoit laissé des promesses certaines que dans la suite des tems ses Descendans viendroient corriger nos Loix, & réformer notre Gouvernement par les règles de la raison. Comme les caractères que vous portez ont beaucoup de rap-

cès de ses vues , la politique de ceux qu'il veut persuader (44). Son discours avoit deux grands objets ; l'un de faire

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.  
Réponse de  
Cortez.

port à cette Prophétie , & que le Prince qui vous envoie de l'Orient fait éclater par vos Exploits la grandeur d'un si noble Aïeul , nous avons déjà résolu de consacrer à son service tout le pouvoir qui est entre nos mains. J'ai jugé qu'il étoit à propos de vous en avertir , afin qu'il n'y ait aucun embarras dans vos propositions , & que vous attribuez l'excès de ma douceur à cette illustre origine. *Solis, ubi supra*, Ch. 11.

Herrera , qui rapporte le même discours , ne fait que changer l'ordre des idées , sans rien omettre d'essentiel ; mais au lieu de faire descendre les Rois d'Espagne du Seigneur Indien des sept Cavernes , &c , il fait dire à Motezuma que les Empereurs Mexiquains descendoient d'un grand Prince oriental , qui étoit venu au Mexique , & qui étoit retourné dans son País. Herrera , Dec. 2. Livre 1. Chap. 6.

(44) Solis déclare qu'il tient son discours de ses Propres Mémoires : Grand Roi , après vous avoir remercié de l'excès de bonté qui vous fait recevoir si favorablement notre

Ambassade , & de la communication de ces hautes lumières , qui vous portent à mépriser , dans des termes si honorables pour nous , les faux préjugés de l'opinion , je puis vous dire aussi que de notre part nous avons traité celle qu'on doit avoir de vous , avec tout le respect & toute la vénération qui sont dûs à votre majestueuse Grandeur. On nous a parlé différemment de votre personne , dans les Terres de votre Empire. Les uns la mettoient au rang des Divinités ; d'autres noircissoient jusqu'à ses moindres actions. Mais ces discours sont ordinairement des outrages pour la vérité. La voix des Hommes , qui est l'organe de la Renommée , prend souvent la teinture de leurs passions ; & celles-ci ne conçoivent jamais les choses comme elles sont , ou ne les rapportent jamais comme elles les conçoivent. Les Espagnols ont une vue pénétrante , qui fait distinguer les différentes couleurs qu'on donne au discours , & par la même lumière , les faux semblans du cœur. Nous n'avons ajouté foi , ni à vos Sujets rebelles , ni à vos Flat-



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

respecter son Ambassade, & l'autre de  
jetter les premiers fondemens du Chris-

teurs ; & nous paroissions  
devant vous , convaincus  
que vous êtes un grand  
Monarque ; ami de la jus-  
tice & de la raison , sans  
que nous ayions besoin  
du rapport de nos sens  
pour connoître que vous  
êtes mortel. Nous sommes  
aussi de la même condi-  
tion , quoique plus vail-  
lans sans comparaison que  
vos Sujets ; & d'une ca-  
pacité d'esprit fort au-  
dessus du leur , parce que  
nous sommes nés sous un  
climat dont les influences  
ont beaucoup de vertu.  
Les Animaux qui nous  
obéissent , ne ressemblent  
point à vos Cerfs , ils ont  
beaucoup plus de noblesse  
& de fierté ; & quoiqu'in-  
férieurs à l'espece humaine ,  
ils ont de l'inclina-  
tion pour la guerre , avec  
une sorte d'ambition qui  
les fait aspirer à la gloire  
de leurs Maîtres. Le feu  
qui sort de nos armes est  
un effet naturel de notre  
industrie , dans la produc-  
tion duquel il n'entre rien  
de ces connoissances dont  
vos Magiciens font profes-  
sion ; science abomina-  
ble parmi nous , & digne  
d'un plus grand mépris  
que l'ignorance même. J'ai  
eu devoir commencer par  
ces éclaircissemens , pour  
répondre aux avis que vous

nous avez donnés. Après  
cela , je dirai , Seigneur ,  
avec toute la soumission  
qui est due à Votre Majes-  
té , que je viens la visiter  
en qualité d'Ambassadeur  
du plus puissant & du plus  
glorieux Monarque que le  
So'eil éclaire dans les lieux  
où il prend sa naissance.  
J'ai ordre de vous appren-  
dre , en son nom , qu'il  
souhaite d'être votre Ami  
& votre Allié , sans s'ap-  
puier sur ces anciens droits  
dont vous avez parlé , &  
sans autre vue , que d'ou-  
vrir le Commerce entre les  
deux Empires , & d'obte-  
nir par cette voie le plai-  
sir de vous désabuser de  
vos erreurs. Quoique sui-  
vant vos propres Annales  
il pût prétendre une re-  
connoissance plus positive  
dans les Terres de votre  
Domaine , il ne veut user  
de son autorité , que pour  
gagner votre confiance sur  
un principal point , dont  
tout l'avantage se rappor-  
te à vous. Il veut vous  
informer que vous , Sei-  
gneur , & vous nobles Me-  
xiquains qui m'écoutez ,  
vous vivez dans un abus  
terrible de vos lumieres  
naturelles , en adorant des  
Statues insensibles , qui sont  
l'ouvrage de vos propres  
mains , & qu'il n'y a qu'un  
seul Dieu , sans principe

tianisme. Il ne trouva , dans les apparences , que de la facilité pour le premier ; mais l'Empereur , chagrin d'entendre maltraiter ses Idoles , eut peine à prendre patience jusqu'à la fin , & se leva pour déclarer , d'un air ému , qu'il recevoit avec beaucoup de recon-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Explication  
de Motez imz  
sur sa Reli-  
gion.

& sans fin , qui est lui-même l'éternel Principe de tout ce qui existe. C'est lui dont la puissance infinie a tiré l'Univers du néant , qui a fait ce Soleil qui nous éclaire , cette Terre qui nous fournit des alimens , & qui a créé un premier Homme dont nous descendons , avec une égale obligation de reconnoître & d'adorer notre première cause. C'est cette première obligation qui est imprimée dans vos ames , & qui s'y fait sentir , puisque vous reconnoissez l'immortalité , mais , que vous prostituez & que vous cherchez à détruire , en rendant vos adorations à des Esprits frimondes , qui doivent aussi leur existence à Dieu , mais , qui ont mérité , par leur ingratitude & leur révolte contre leur Auteur , d'être précipités dans des feux souterrains , dont vos Volcans sont une imparfaite représentation. La malice & l'envie , qui les rendent ennemis du genre

humain , les portent continuellement à solliciter votre perte , en se faisant adorer sous la figure de vos abominables Idoles. C'est leur voix que vous entendez quelquefois , dans les réponses de vos Oracles. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter les Mysteres d'une si haute Doctrine. Ce même Monarque , que j'ai l'honneur de représenter , & dans lequel vous reconnoissez une si ancienne supériorité , vous exhorte seulement , par mon ministère , à m'écouter sur ce point sans aucune préoccupation. C'est la première chose qu'il souhaite de vous. C'est le principal sujet de mon Ambassade , & le plus puissant moyen d'établir une ferme alliance entre les deux Empires , sur les fondemens inébranlables de la Religion , qui , ne laissant aucune diversité dans les sentimens , unira les esprits par les liens d'une même volonté. Solis , ubi suprà.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

noissance les offres d'alliance & d'amitié qu'on lui faisoit de la part d'un grand Prince , descendant de Quezalcoal ; mais qu'il croïoit que tous les Dieux étoient bons , & que celui des Espagnols pouvoit être tel qu'il le représentoit , sans faire tort aux siens. Ensuite il exhorta Cortez à se reposer dans un Palais , dont il pouvoit se regarder comme le Maître ; & s'étant fait apporter de riches présens , qu'il le pria d'accepter , & dont il distribua quelques-uns aux Officiers Espagnols qui assistoient à l'Audience , il se retira sans avoir fait connoître autrement ses véritables dispositions.

Audience  
qu'il donne à  
Cortez dans  
son Palais.

Le jour suivant , Cortez lui fit demander audience dans le Palais impérial , & l'obtint avec tant de facilité , que les Seigneurs Mexiquains , qui devoient l'accompagner , arriverent avec la réponse. C'étoient les Maîtres des Cérémonies de l'Empire. Le Général prit un habit fort galant , sans oublier néanmoins ses armes , qu'il fit passer pour une parure militaire. Son cortège ne fut composé que de quatre Capitaines , Alvarado , Sandoval , Velasquez de Leon , & d'Ordaz , avec six de ses plus braves Soldats , entre lesquels étoit Bernard Diaz del Castillo ,

qui commençoit à recueillir tout ce qui se passoit sous ses yeux , pour en composer son Histoire (45). Les rues se trouverent remplies d'une multitude infinie de Peuple , à qui l'on entendoit souvent répéter , entre leurs acclamations , le nom de *Teules* , qui signifie , dans leur langue , Dieux , ou gens descendus du Ciel. Les Espagnols découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma , & furent frappés de sa magnificence. On y entroit par trente Portes , qui répondoient au même nombre de rues ; & la principale face , qui donnoit sur une Place fort spacieuse , dont elle occupoit tout un côté , étoit bâtie de Jaspe , noir , rouge & blanc , avec beaucoup de proportion dans ce mélange. On remarquoit , sur la principale Porte , un grand Ecusson , chargé des Armes de Motezuma. C'étoit une sorte de Griffon (46) , dont la moi-

FERNAND  
CORTEZ:  
1519.

Description  
du Palais Impérial.

(45) Solis , Chap. 12. Quoique ce soit lui qu'on suit ici , presque continuellement , on le cite moins que Solis , dont l'Histoire est principalement composée de la sienne.

(46) Les Historiens ne s'accordent point sur cette figure. Quelques-uns , dit Herrera , veulent que dans

les Montagnes de Teguan il y eût de vrais Griffons , qui dépeuplerent la vallée d'Avacatlan , & soutiennent que ces Montagnes , qui sont aussi nommées *Cintlachipell* , tirent ce nom de *Cintlachili* , qui signifie Griffon , ou Animal en forme d'Aigle & de Lion. Mais il y a peu de fond , continue-t'il , à

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

tié du corps représentoit un Aigle , & l'autre un Lion. Il avoit les aîles éten- dues , comme prêt à voler ; & de ses griffes il tenoit un Tigre , qui sembloit se débattre avec fureur. En approchant de la Porte , les Officiers Mexiquains , qui accompagnoient le Général , s'avancèrent près de lui , & formerent une double ligne , avec quelques cérémonies mystérieuses pour ne passer que deux à deux. Après avoir traversé trois vestibules incrustés de Jaspe , ils arrivèrent à l'Appartement de l'Empereur , dont Cortez admira la grandeur & les ornemens. Les planchers étoient couverts de nattes , d'un travail fort délicat & fort varié. Les tentures de coton , dont les murs étoient revêtus , formoient une tapisserie fort brillante par l'éclat de leurs couleurs & la beauté des figures. Les lambris étoient composés d'un mélange de cyprès , de cedre , & d'autres bois odoriférans , avec des feuillages & des festons en relief. Les Mexiquains , sans avoir l'usage des

faire là-dessus , parce que les Castillans n'ont point encore vu de Griffons dans tous leurs Voïages , quoique Motezuma & d'autres Seigneurs Mexi- quains en eussent dans

leurs Armes. Ils les pei- gnoient avec quatre piés , des dents , & du poil , qui étoit plutôt laine que plume , un bec , des grif- fes , & des aîles pour vo- ler , *ubi supra* , Chap. 9.

cloux , ni des chevilles , ne laissoient pas de faire de très grands plafonds , qui devoient leur solidité à l'art avec lequel toutes les pieces se soutenoient mutuellement (47). Chaque Sallon de l'Appartement Impérial offroit un grand nombre d'Officiers , de divers rangs , qui exerçoient différentes fonctions. Les premiers Ministres attendoient Cortez à la porte de l'anti-Chambre. Ils le reçurent avec beaucoup de civilités ; après quoi ils prirent un moment , pour se revêtir d'habit simples , au lieu des riches manteaux , & des sandales dorés , avec lesquels ils avoient paru d'abord. Mais , quoique l'usage de la Cour Mexiquaine ne permît point de se présenter devant l'Empereur avec un habit brillant , on ne proposa point aux Espagnols de faire le même changement à leur parure.

Ils furent introduits , avec un silence qui augmenta leur admiration pour l'air de grandeur qu'ils voïoient regner autour d'eux. Morezuma étoit debout , & revêtu de toutes les marques de la dignité suprême. Il fit quelques pas , pour aller au-devant du Général , & lui mit les mains sur les épaules lorsqu'il se fut baissé pour le saluer. Ensuite,

Conférence  
entre Mote-  
rezuma &  
Cortez.

(47) Solis , *ibidem*.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

ayant jetté un regard doux & caressant sur les Espagnols du cortège , il s'assit ; & l'on donna , par son ordre , des sièges à Cortez & à tous ses gens. L'Audience fut longue , & prit la forme d'une simple conversation. Motezuma fit diverses questions sur l'Histoire , les productions & les usages des Païs orientaux. Les explications qu'il demanda , sur plusieurs difficultés , firent connoître qu'il ne se livroit pas légèrement à des témoignages étrangers. Enfin , revenant à la considération que les Mexiquains devoient aux Descendans de leur premier Roi , il s'applaudit particulièrement de voir accomplir , sous son regne , une Prophétie qui s'étoit conservée depuis tant de siècles. Cortez fit tourner adroitement le discours sur la Religion ; mais se bornant à vanter la morale du Christianisme , qui venoit naturellement à la suite des éclaircissemens qu'il avoit donnés sur les Loix de sa Nation , il en prit occasion de se récrier avec beaucoup de force contre les Sacrifices du sang humain , & contre le barbare usage de manger la chair des Victimes. Ses représentations durent être fort vives , puisqu'à la fin de cette première audience , Motezuma bannit de sa table

les plats de chair humaine (48). Cependant il n'osa la défendre absolument à ses Sujets; & loin de se rendre sur l'article des Sacrifices, il soutint qu'il n'y avoit pas de cruauté à tuer, aux piés des Autels, des Prisonniers de guerre, qui étoient déjà condamnés à la mort. Cortez ne put lui faire comprendre que sous le nom de Prochain, on dût compter jusqu'à ses Ennemis.

FERNAND  
CORTES.  
1519.

Ce Prince donna d'ailleurs peu d'espérance de lui voir ouvrir les yeux à la Vérité. Dans les conversations, que l'Aumônier de Cortez eut souvent avec lui, il reconnut quelques avantages du Christianisme sur la Religion de ses Peres; mais on ne put lui faire abandonner le principe dans lequel il se renfermoit toujours, que ses Dieux étoient bons au Mexique, comme celui des Chrétiens l'étoit dans les lieux où il étoit adoré. Dès les premiers jours, après avoir fait voir aux Espagnols la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un autre sentiment de vanité, leur montrer aussi le plus grand de ses Temples. Il les pria néanmoins de s'arrêter un moment à l'entrée, tandis qu'il alla con-

L'Empereur  
mène Cortez  
dans le prin-  
cipal Temple  
de Mexico.

(48) *Ibidem.*

BERNARD  
CORTÉZ.  
1519.

sulter avec les Sacrificateurs , s'il pou-  
voit faire paroître , devant leurs Dieux ,  
des Etrangers qui ne les adoroient  
pas. La réponse aiant été qu'ils pou-  
voient être admis , pourvû qu'ils n'y  
commissent rien d'offensant , deux  
ou trois des plus anciens Sacrificateurs  
sortirent pour l'apporter à Cortez ,  
avec la priere qu'on lui faisoit. Auf-

Ce qui s'y  
passa.

si - tôt toutes les portes de ce vaste &  
superbe Edifice s'ouvrirent en même  
tems ; & Motezuma prit soin lui-même  
d'expliquer aux Espagnols ce qu'il y  
avoit de plus saint & de plus mysté-  
rieux. Il leur montra les lieux destinés  
au service du Temple , l'usage des va-  
ses & des instrumens sacrés. Il leur ap-  
prit le nom de chaque Idole , & le  
culte particulier qu'on lui rendoit.  
Quelques-uns n'aïant pu s'empêcher de  
rire , il feignit de ne s'en être pas ap-  
perçu ; mais il se tourna vers eux d'un  
air imposant , pour arrêter leur indiscré-

Proposition  
hardie de  
Cortez.

tion par ses regards. Cortez ne laissa  
point de lui dire , avec la confiance  
d'un Missionnaire , que s'il vouloit per-  
mettre un moment que la Croix des  
Chrétiens fût plantée au milieu du  
Temple , il reconnoîtroit bientôt que  
toutes ces fausses Divinités n'en sou-  
tiendroient pas la présence. Les Sacri-

ificateurs parurent irrités d'une proposition si hardie, & Motezuma même, embarrassé pour sa réponse, lui dit, après avoir paru balancer entre son ressentiment & le desir de se contraindre, que les Espagnols pouvoient accorder au lieu où ils étoient l'attention qu'ils devoient du moins à sa personne. Il sortit aussi-tôt ; & s'arrêtant sous le Portique, il leur dit, avec moins d'émotion, qu'ils étoient libres de retourner à leur Quartier, tandis qu'il alloit demeurer dans le Temple, pour demander pardon à ses Dieux de l'excès de sa patience. Après une aventure si délicate, Cortez se détermina, suivant le conseil de ses Aumôniers, à demander au Ciel des conjonctures plus favorables, pour traiter l'affaire de la Religion ; ce qui n'empêcha point qu'il n'obtînt, de Motezuma, la liberté de changer en Eglise une des Salles de son Quartier (49).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.  
Réponse de  
Motezuma.

Les premiers jours, qui suivirent celui de son arrivée, s'étoient passés en réjouissances ; & la discipline qu'il faisoit observer par ses Troupes répondant à l'idée qu'il avoit donnée des principes de sa Religion, & des mo-

Comment  
Cortez se fait  
respecter dans  
Mexico,

(49) Solis, *ibidem*. Herrera, Liv. 8. Chap. 12.

FERNAND  
CORTEZ,  
1519.

tifs de son Ambassade , il observoit avec joie que la vénération des Mexiquains croissoit pour le nom Espagnol , & que l'Empereur même revenoit heureusement de ses préventions. Ce Prince lui rendoit de fréquentes visites , dans lesquelles il ne se laissoit point d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne. Il ne mettoit point de bornes à ses présents. Les Nobles s'efforçoient à son exemple , de s'attirer l'estime & l'amitié de leurs Hôtes , par des soins & des services , qui approchoient de la soumission ; & le Peuple plioit les genoux devant le moindre Soldat Espagnol ( 50 ). Enfin le Quartier des Etrangers étoit respecté comme un Temple ; & l'Arnée y étoit déjà rétablie de ses fatigues , dans l'abondance de toutes sortes de provisions , lorsque deux Zampoalans , déguisés en Mexiquains , arriverent dans la Ville par des chemins détournés , & rendirent au Général une Lettre du Conseil de Vera-Cruz , qui troubla cette agréable situation.

Nouvelles  
qu'il reçoit  
de Vera-Cruz. D'Escalante , Commandant de la nouvelle Colonie , n'avoit pensé qu'à fortifier la Place , & à se conserver les Amis que Cortez lui avoit laissés. Sa

tranquillité ne reçut aucune atteinte des Peuples du País; mais il fut informé qu'un Général de Motezuma étoit entré dans la Province avec une Armée considérable, pour châtier quelques Alliés des Espagnols, qui s'étoient dispensés de paier à l'Empereur le tribut ordinaire, dans la confiance qu'ils avoient à la protection de leurs nouveaux Amis. Ce Capitaine Mexiquain, nommé Quelpopoca, qui commandoit toutes les Troupes répandues sur les frontieres de Zampoala, les avoit rassemblées, dans la seule vue de soutenir les Commissaires Impériaux qui venoient recueillir le tribut; mais sous ce prétexte, elles s'étoient emportées aux plus horribles violences. Les Totonagues de la Montagne, dont elles détruisoient les Habitations, porterent leurs plaintes à la Colonie Espagnole. D'Escalante tenta les voies de la négociation. Il dépêcha, au Général Mexiquain, deux Zampoalans qui demeuroient dans Vera-Cruz, pour le prier, en qualité d'Ami, de suspendre les Hostilités jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ordre de la Cour, parce qu'étant informé depuis peu, que l'Empereur avoit permis aux Ambassadeurs d'Espagne d'y passer, pour établir une alliance

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Guerre entre  
les Espagnols  
de la Colonie  
& les Troupes  
Mexiquaines.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

constante entre les deux Couronnes ; il ne pouvoit se persuader que ce Prince eût en même tems des intentions contraires à la paix. La réponse de Qualpopoca fut injurieuse , & le Conseil Espagnol ne put dissimuler cet outrage. D'Escalante forma un Corps de Montagnards , qui fuïoient les violences des Mexiquains. Il se mit à leur tête , avec quarante Espagnols & deux pieces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre. Le combat fut engagé , & les Espagnols remportèrent une victoire éclatante ; mais elle leur coûta la perte de leur Commandant & de sept de leurs plus braves Soldats , qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Un d'entr'eux , nommé d'Arguello , homme d'une taille & d'une force extraordinaires , aïant été mortellement blessé , à quelque distance de ses Compagnons , fut enlevé par les Vaincus , avec la promptitude qu'ils avoient à retirer leurs propres Morts ; circonstance qui augmenta beaucoup le chagrin de la Colonie , & qu'on verra décider de la conduite de Cortez dans la plus importante de ses entreprises.

D'Escalante  
est tué dans un  
combat.

Conduite de  
Cortez à l'oc-  
casion de cet  
incident.

Le Conseil de Vera-Cruz lui rendoit compte de tous ces événemens , en re-

connoissant que la victoire même laissoit des suites fâcheuses à redouter, & lui demandoit, avec ses ordres, un Successeur pour Escalante. Un contre-tems si cruel & si peu attendu le jetta dans une affliction, qu'il ne put déguiser à ses Officiers. Il les assembla tous; & n'osant se fier aux premières Délibérations, il les pria de prendre quelque repos, comme il leur avoua qu'il en avoit besoin lui-même, pour réfléchir sur le fond de cet incident. Il leur recommanda le secret, dans la crainte que le Soldat ne prît trop vivement l'alarme; & ses Aumôniers reçurent ordre d'implorer le secours du Ciel par leurs plus ardentes prières. Ensuite, s'étant retiré dans son Appartement, il y passa seul le reste du jour & une grande partie de la nuit. On rapporte qu'en s'y promenant avec beaucoup d'agitation, le hasard lui fit découvrir un endroit, nouvellement ma-

Trésors qu'il  
découvre.

çonné, où l'Empereur avoit fait cacher tous les trésors de son Pere; & qu'étant rempli de soins plus importants, il se contenta de le remarquer, sans être tenté alors de le faire ouvrir. Avant la fin de la nuit, il se fit amener secrètement les Indiens les plus habiles & les plus affectionnés qu'il eût à sa

FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

suite , pour leur demander s'ils n'avoient pas remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la conduite ou dans l'esprit des Mexiquains , & s'ils jugeoient que l'estime de cette Nation se soutînt pour les Espagnols. Les Indiens répondirent que le Peuple ne pensoit qu'à se réjouir , dans les Fêtes qui se faisoient en faveur des Etrangers , & qu'il paroîssoit les révéler de bonne foi , parce qu'il les voioit honorés de l'Empereur ; mais que les Nobles étoient devenus rêveurs & mystérieux , & qu'ils tenoient des conférences , dont il étoit aisé de voir que la cause étoit déguisée ; & qu'on avoit entendu de quelques-uns des discours interrompus , qui pouvoient recevoir une interprétation sinistre , particulièrement sur la facilité de rompre les Ponts des Chaussées. Deux ou trois des mêmes Indiens avoient appris , dans la Ville , que peu de jours auparavant on avoit apporté , à Motezuma , la tête d'un Espagnol , & que ce Prince , après en avoir admiré la grosseur & la fierté , ce qui convenoit sans aucun doute à celle d'Arguello , avoit recommandé qu'elle fût cachée soigneusement (51). Cortez fut

Il commence  
à se défier de  
Motezuma.

(51) Herrera s'étend sur cette tête. Il dit qu'elle étoit fort grosse , à barbe noire & frisée ; que Mo-

d'autant plus frappé de ce dernier récit , qu'il y crut trouver une preuve certaine que Motezuma étoit entré , par son approbation , ou par ses ordres , dans l'entreprise de son Général (52).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

A la pointe du jour , il fit rappeler tous ses Capitaines , avec quelques-uns des principaux Soldats , auxquels leur mérite ou leur expérience avoit fait donner entrée au Conseil. Il leur fit une nouvelle exposition du sujet de l'Assemblée , & de tous les avis qu'il avoit reçus des Indiens. On proposa diverses ouvertures. Les uns vouloient qu'on demandât un Passeport à Motezuma , pour aller au secours de la Colonie. D'autres , à qui cette voie parut dangereuse , témoignèrent plus d'inclination à sortir secrètement de la Ville , avec toutes les richesses qu'on y avoit amassées. Le plus grand nombre fut d'avis de demeurer , sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'é-

Conseil qu'il  
tient avec les  
Officiers.

tezuma l'envoia dans un Temple ; qu'il fut extrêmement troublé de cette vue , parce que ne pouvant plus douter que les Espagnols ne fussent mortels , & considérant néanmoins que de nombreuses Armées n'avoient pu vaincre un si petit nobre d'Hommes , il en conclut qu'ils étoient

conduits par une Puissance supérieure , & que les Pronostics qui lui annonçoient la ruine de son Empire & de sa Religion , étoient plus que vérifiés. Arguello n'étoit mort que de ses blessures. *Ibidem.*

(12) Solis & Herrera , mêmes Chapitres.

FERNAND  
CORTEZ.

1519.

Il prend la  
résolution de  
se saisir de  
l'Empereur.

toit passé à Vera-Cruz , & d'attendre l'occasion de se retirer avec honneur. Cortez recueillit toutes ces propositions, mais ce fut pour les rejeter , après en avoir fait sentir le danger. Il pésa sur la tête d'Arguello , qui ne devoit laisser aucun doute que Motezuma ne fût informé de la conduite de son Général , & sur le silence de ce Prince , dont on devoit conclure , avec la même certitude , qu'il falloit se défier de ses intentions. Là-dessus , il établit la nécessité de tenter quelque chose de grand , qui fût capable de faire une profonde impression sur l'esprit des Mexiquains , & de leur inspirer autant de respect que de crainte. Enfin , il proposa , comme le seul parti dans lequel il vit de la sûreté , ou comme le seul du moins dont on pût espérer une composition qui convînt à la dignité du nom Espagnol , de se saisir de la personne de l'Empereur , & de le retenir dans le Quartier , en donnant pour prétexte la mort d'Arguello , dont il avoit eu connoissance , & la perfidie avec laquelle son Général avoit violé la paix. Il ajoûta qu'après avoir considéré les difficultés d'une entreprise si hardie , il y en trouvoit beaucoup moins que dans toute autre résolution ; & s'attachant

à représenter les avantages qu'il croïoit attachés au succès, il en fit une peinture si plausible, qu'elle entraîna toute l'Assemblée dans son opinion (53).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

L'Histoire n'a pas d'autre exemple d'une audace de cette nature. Mais Cortez se voïoit également perdu, soit par une retraite qui lui ôtoit sa réputation, soit en se maintenant dans son Poste, sans la rétablir & l'augmenter par quelque action d'éclat extraordinaire. Il n'y a point de témérité à fermer les yeux au péril, lorsque la prudence n'offre plus d'autre ressource; & les Espagnols, accoutumés d'ailleurs à voir la fortune comme enchaînée à leurs armes, ne pouvoient se persuader qu'après les avoir conduits si loin, par une suite de miracles, elle se lassât d'en faire en leur faveur. Mais, quelque nom qu'on veuille donner à leur résolution, ils tournerent tous leurs soins à l'exécuter habilement. Cortez, pour ne pas causer d'alarme

Hardiesse de  
cette entre-  
prise.

(53) Diaz del Castillo prétend que lui & quelques autres avoient donné ce conseil au Général, plusieurs jours avant qu'on eût reçu avis de ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz. Mais les autres Relations ne lui font point

cet honneur; & Solis, lui reprochant d'avoir voulu s'attribuer la gloire des plus grands desseins, le raille ici de n'avoir pas différé de quelques jours un conseil qui eût été ridicule plutôt. *Ibidem.*



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Comment  
Cortez l'exé-  
cute.

aux Mexiquains , choisit l'heure à laquelle il rendoit sa visite ordinaire à l'Empereur. Il donna ordre que toute l'Armée prît les armes dans le Quartier , que les Chevaux fussent sellés , & que tous ces mouvemens se fissent sans bruit & sans affectation. Ensuite, aiant fait occuper , par quelques Brigades , l'entrée des principales rues qui conduisoient au Palais , il s'y rendit , accompagné d'Alvarado , de Sandoval , de Velasquez de Leon , de Lugo , & d'Avila , avec une escorte de trente Soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir entrer avec leurs armes , parce qu'ils avoient pris l'habitude de les porter , comme un ornement militaire. Motezuma les reçut sans défiance ; & les Officiers se retirèrent dans un autre Appartement , suivant l'usage qu'il avoit lui-même établi. Les Interprètes s'étant approchés , Cortez prit un air chagrin , & commença son discours par des plaintes. Il peignit vivement l'insolence de Qualpopoca , qui avoit attaqué les Espagnols de Vera-Cruz , au mépris de la paix , & de la protection de l'Empereur , sur laquelle ils devoient se reposer. Il traita comme le plus noir & le plus infâme de tous les crimes , le massacre d'un de ses Sol-

Reproches  
qu'il fait à  
Motezuma.

dats , qui avoit été tué de sang froid  
 par les Mexiquains , pour vanger ap-  
 paremment la honte de leur défaite ;  
 & s'échauffant par degrés , il donna des  
 noms encore plus odieux à Qualpopo-  
 ca & à ses Capitaines , pour avoir osé  
 publier qu'ils avoient commis cet at-  
 tentat par l'ordre de l'Empereur. Mais  
 il ajoûta que loin d'avoir prêté l'oreille  
 à cette indigne supposition , il l'avoit  
 regardé comme un autre crime , qui  
 bleffoit l'honneur de sa Majesté. Mo-  
 tezuma parut interdit ; & changeant  
 de couleur , il se hâta de protester que  
 ces ordres n'étoient pas venus de lui.  
 Cortez répondit qu'il en étoit convain-  
 cu , mais que les Soldats Espagnols ne  
 se le persuaderoient pas si facilement ;  
 & que les Sujets de l'Empire ne cesse-  
 roient pas d'en croire le récit du Gé-  
 néral , si cette calomnie n'étoit effacée  
 par un désaveu public ; que dans cette  
 vue , il venoit proposer à Sa Majesté  
 de se rendre sans bruit & comme de  
 son propre mouvement au Quartier des  
 Espagnols , pour y passer quelque tems  
 avec ses Amis ; qu'une si généreuse con-  
 fiance n'appaiseroit pas seulement le  
 chagrin du puissant Monarque qui les  
 avoit envoiées à sa Cour , & le soupçon  
 des Soldats , mais qu'elle tourneroit à

FERNAND  
 CORTEZ.  
 1519.

Comment il  
 lui déclarer ses  
 intentions.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

son honneur , en effaçant une tache qui le ternissoit ; qu'il lui donnoit sa parole , au nom du plus grand Prince de la Terre , qu'il seroit traité entre les Espagnols , avec tout le respect qui lui étoit dû ; & qu'ils n'avoient pas d'autre dessein que de s'assurer de sa volonté , pour lui rendre leurs services avec plus d'obéissance & de vénération (54).

Embarras de  
ce Prince.

Cortez se tut ; & Motezuma , frappé d'une si étrange proposition , demeura comme immobile , de colere ou de surprise. Ce silence aiant duré quelques momens , Cortez , qui ne vouloit emploier la force qu'après avoir perdu l'espoir de réussir par l'adresse & la douceur , continua de lui représenter que le Logement qu'il avoit donné aux Espagnols étoit un de ses Palais , où il leur avoit fait souvent l'honneur de les visiter , & que ses Sujets ne s'étonneroient point de l'y voir passer quelques jours , sur-tout pour se laver d'une imputation qui faisoit tort à sa gloire. Enfin le fier Monarque perdit patience , & ne dissimulant pas même qu'il pénétoit le motif de cette demande , il répondit d'un air assez brusque qu'un Em-

(54) Cet événement a l'air si fabuleux , qu'on ne s'y arrêteroit point s'il n'étoit vérifié par tout ce qu'il y a de certain dans l'Histoire ; & cette raison oblige d'en rapporter toutes les circonstances.

pereur du Mexique n'étoit pas fait pour la Prison, & que quand il seroit capable de s'abaisser jusqu'à ce point, ses Sujets ne manqueroient pas de s'y opposer. Alors Cortez, prenant un ton plus ferme, lui déclara que s'il cédoit de bonne grace, sans obliger les Espagnols de perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il s'embarassoit fort peu de la résistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit emploier toute la valeur de ses Soldats, sans que l'amitié qu'il vouloit entretenir avec lui en reçût la moindre diminution. Cette dispute dura long-tems. Cortez se flattoit toujours de l'emporter, par un mélange de respect & de hauteur. Mottezuma, qui commençoit à découvrir le péril où il étoit, se jeta sur diverses propositions. Il offrit de faire arrêter Qualpopoca & tous les Officiers, pour les livrer entre les mains de Cortez. Il vouloit donner ses deux Fils en ôtages. Il répétoit, avec une vive agitation, qu'on ne devoit pas craindre qu'il prît la fuite & qu'il allât se cacher dans les Montagnes. Cortez refusoit tous les offres. L'Empereur ne se rendoit point. Cependant il s'étoit passé trois heures, & les Officiers Espagnols commençoient à s'allarmer

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Offres qu'il  
fait à Cortez.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Emportement  
de quelques  
Officiers Es-  
pagnols.

Avec quelle  
adresse Mari-  
na détermine  
l'Empereur à  
se livrer aux  
Espagnols.

d'un si long délai. Velasquez de Leon dit hautement, dans son impatience, que les discours étoient inutiles, & qu'il falloit s'en saisir ou le poigner. Motezuma voulut savoir de Marina ce qu'on disoit avec tant d'emportement. Cette habile Interprete saisit l'occasion, pour l'embarasser par de nouvelles allarmes; & feignant de craindre que son discours ne fût entendu des Espagnols, elle lui répondit qu'il étoit en danger s'il résistoit à des gens dont il connoissoit la résolution, & qui étoient assistés d'un secours extraordinaire du Ciel; qu'étant née dans son Empire, elle n'avoit en vue que ses intérêts; que s'il consentoit sur le champ à suivre le Général étranger, elle lui garantissoit qu'il seroit traité avec tous les égards dûs à son rang; mais que s'il s'obstinoit à résister, elle ne répondoit pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté. Il se leva brusquement, pour déclarer à Cortez qu'il se fioit à lui, qu'il étoit prêt à passer dans son Quartier; & que c'étoit la volonté des Dieux du Mexique, puisqu'ils permettoient que les persuasions des Espagnols l'emportassent sur toutes ses difficultés. Il appella aussi-tôt ses Officiers Domestiques, pour leur or-  
donner

donner de préparer sa litiere. Il nomma ceux qui devoient l'accompagner, après leur avoir dit que par des raisons d'Etat, qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit résolu d'aller passer quelques jours dans le Palais de son Pere. Ses Ministres, qu'il fit appeller aussi, reçurent ordre de communiquer sa résolution au Peuple. Il ajoûta qu'il l'avoit formée volontairement & pour le bien de l'Empire. D'un autre côté, chargeant un Capitaine de ses Gardes d'aller se saisir de Qualpopoca & de tous les Chefs de l'Armée, il lui remit, pour la sûreté de sa Commission, un Sceau qu'il portoit attaché au bras droit. En donnant publiquement tous ces ordres, il prioit Marina de les expliquer aux Espagnols, dans la crainte de leur donner de l'ombrage, & de s'exposer à quelque violence.

Il sortit de son Palais, avec une suite assez nombreuse. Les Espagnols étoient autour de sa litiere, & le gardoient sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant répandu dans toute la Ville que les Etrangers enlevoient l'Empereur, on vit aussi-tôt les rues pleines de Peuple, qui pouloit de grands cris, avec l'apparence d'un soulèvement général. Les uns se jettoient à terre; d'autres rémoi-

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il est conduit  
au Quartier  
de Cortez.



FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

Mesures  
qu'on y ob-  
serve avec lui.

gnoient leur affliction par leurs larmes. L'Empereur prit un air gai & tranquille, qui appaisa ce tumulte, sur-tout lorsqu'ayant fait signe de la main, il eut déclaré que loin d'être Prisonnier, il alloit passer librement quelques jours avec les Etrangers, pour se divertir avec eux. En arrivant au Quartier des Espagnols, il fit écarter la foule, qui n'avoit pas cessé de le suivre, avec ordre à ses Ministres de défendre les assemblées tumultueuses, sous peine de mort. Il fit beaucoup de caresses aux Soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Il choisit l'appartement qu'il vouloit occuper. On mit, à la vérité, des Corps-de-garde à toutes les avenues. On doubla ceux du Quartier. On plaça des Sentinelles dans les rues. Aucune précaution ne fut oubliée. Mais les portes demeurèrent ouvertes pour les Officiers de l'Empereur, que l'on connoissoit tous, & pour les Seigneurs Mexiquains qui venoient lui faire leur cour; avec cette réserve, que sous prétexte d'éviter la confusion, on n'en admettoit qu'un certain nombre, à mesure que les autres étoient congédiés. Dès le premier jour, Cortez rendit une visite au Monarque, après lui avoir fait

demandeur audience, avec les mêmes cérémonies qu'il avoit toujours observées. Il le remercia d'avoir honoré cette Maison de sa présence, comme si son séjour y eût été libre; & ce Prince affecta de paroître aussi content, que si les Espagnols n'eussent pas été témoins de sa résistance. Il leur distribua de sa main quantité de présens, qu'il se fit apporter dans cette vue; & loin de découvrir à ses Ministres le secret de sa prison, il s'efforça de dissiper toutes leurs défiances, pour conserver du moins la dignité de son rang dans l'opinion des Mexiquains. Entre ceux qui ne pouvoient se persuader qu'il fût libre, les uns, condamnant la conduite de Qualpopoca, louerent celle de leur Souverain, & donnoient le nom de grandeur d'ame à l'effort qu'il avoit fait d'engager sa liberté pour faire connoître son innocence. D'autres étoient persuadés que leurs Dieux, avec lesquels ils lui supposoient une communication familière, lui avoient inspiré ce qu'il y avoit de plus convenable à sa gloire. Les plus sages respectoient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner, d'autant plus qu'il exerçoit les fonctions Impériales avec la même régularité. Il donnoit ses audiences & tenoit son Conseil

FERNAND  
CORTIZ.  
1519.

Il dissimule  
sa situation à  
ses Sujets.

Jugement  
qu'ils en port.

ERNAND  
SORTEZ  
1519.

aux mêmes heures. Les affaires de l'Estat n'étoient pas plus négligées ; & ce qui surprenoit les Espagnols mêmes , chaque jour sembloit augmenter pour eux sa confiance.

Conduite  
de Motezuma  
dans sa cap-  
tivité.

On apportoit , du Palais Impérial , tout ce qui devoit être servi sur sa table. Le nombre des plats étoit beaucoup plus grand qu'il ne l'avoit jamais été ; & ceux auxquels il n'avoit pas touché étoient aussi-tôt distribués aux Soldats Espagnols. Il connoissoit tous les Officiers par leurs noms , & l'on remarqua qu'il avoit même étudié la différence de leur génie & de leurs inclinations (55). La familiarité (56) , dans laquelle il vivoit avec eux , leur fit croire à la fin qu'il avoit oublié ses ressentimens , ou

(55) Il prit une affection particulière pour un Castillan nommé Penna , qu'il combla de richesses , & sans lequel il ne pouvoit être un moment. Herrera , Liv. 8. Chapitre 5.

(56) Il passoit les soirs à jouer avec Cortez , au Totoloque , espece de jeu de quille , qui se jouoit avec de petites boules & de petites quilles d'or. Motezuma distribuoit son gain aux Soldats Espagnols , & Cortez donnoit le sien aux petits Officiers Méxiquains. Al-

varado marquoit ordinairement , & favorisoit son Général. L'Empereur , qui s'en apperçut fort bien , le railloit agréablement de compter mal , & ne laissoit pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. Solis , Chap. 20. Soit qu'il fût naturellement doux & liberal , & que la disgrâce l'eût ramené à son caractère naturel , soit qu'il se fit violence pour plaire aux Espagnols , il parvint à s'en faire aimer comme un Frere ou un Père. Herrera , ubi supra.

que les témoignages continuels, qu'il recevoit de leur respect & de leur affection, l'avoient persuadé qu'ils n'avoient en vue que sa gloire & la justice (57). On lui expliquoit soigneusement les principes du Christianisme ; & Cortez poussa le zele jusqu'à demander une Assemblée des principaux Seigneurs de la Nation, pour leur représenter les absurdités de l'Idolâtrie, dans une harangue fort singuliere qu'Herrera nous a conservée (58). Mais elle fit aussi peu d'impression sur leur esprit, que les instructions particulieres sur celui de Motezuma. Un miracle même, dont les Historiens font honneur à la foi de Cortez (59), ne put vaincre des cœurs endurcis par l'habitude de l'erreur & du vice.

Cependant le Capitaine des Gardes, qui avoit été dépêché dans la Province des Totonagues, amena, chargés de

BERNARD  
CORTEZ.  
1519.

son obstination dans l'idolâtrie.

La mort d'Escalante & d'Arguello est vengée.

(57) On lui accordoit quelquefois la liberté d'aller se promener sur le Lac, & se réjouir même dans les Maisons de plaisance ; mais il étoit toujours accompagné d'une Garde Espagnole, & d'un grand nombre de Tlascalans, qui le ramenoient le soir dans sa Prison. Herrera, *Liv. 8. Ch. 4.*

(58) *Ibidem*, Chapitre 7.

(59) Il raconte que la saison étant fort seche, & les Prêtres Idolâtres ayant demandé en vain de la pluie à leurs Dieux, Cortez en promit pour un jour marqué, & qu'il en tomba effectivement une fort abondante. *Ibid.* Chapitre 6.

FRNAND  
CORTIZ.  
1519.

chaînes, Qualpopoca & ses principaux Officiers. Ils s'étoient rendus sans résistance, à la vue du Sceau Impérial. Cortez permit qu'ils fussent conduits droit à Motezuma, parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligât de cacher qu'ils eussent agi par ses ordres. Ensuite ils lui furent amenés; & l'Officier, qui les conduisoit, lui dit, de la part de l'Empereur, qu'il pouvoit tirer d'eux la vérité, & les punir avec toute la rigueur qui convenoit à leur crime. Ils confesserent d'abord qu'ils avoient rompu la paix par une guerre injuste, & qu'ils étoient coupables du meurtre d'Arguello, sans chercher à s'excuser par l'ordre de leur Maître: mais lorsqu'on leur eut déclaré qu'ils alloient être punis rigoureusement, ils s'accorderent tous à rejeter leur faute sur lui. Cortez refusa d'écouter leur déposition, qu'il traita d'imposture. La cause fut jugée militairement; & les Coupables reçurent leur Sentence, qui les condamnoit à être brûlés vifs devant le Palais Impérial.

Sentence prononcée contre les Coupables.

On délibéra aussi-tôt sur la forme de l'exécution. Il parut important de ne la pas différer; mais dans la crainte que Motezuma ne s'aigrît & ne voulût soutenir des Malheureux dont tout le

crime étoit réellement d'avoir exécuté ses ordres , Cortez forma un dessein , qui surpassé tout ce qu'on a vu jusqu'à présent de plus audacieux dans ses résolutions , & qui ne peut être justifié que par la facilité avec laquelle il avoit réduit ce Prince à se laisser conduire en Prison. Il se fit apporter des fers , tels qu'on les mettoit aux Espagnols qui avoient mérité cette punition ; il se rendit à l'appartement de l'Empereur , suivi d'un Soldat , qui les portoit à découvert , de Marina , pour lui servir d'Interprete , & d'un petit nombre de ses Capitaines ; il ne se dispensa d'aucune des révérences & des autres marques de respect , qu'il rendoit ordinairement à ce Monarque ; ensuite élevant la voix , d'un ton fier , il lui déclara que son Général & les autres Coupables étoient condamnés à mourir , après avoir confessé leur crime ; qu'ils l'en avoient chargé lui-même , en soutenant qu'ils ne l'avoient commis que par son ordre ; que des indices si violens l'obligeoient de se purger par quelque mortification personnelle ; qu'à la vérité les Souverains n'étoient pas soumis aux peines de la Justice commune , mais qu'ils devoient reconnoître une Justice supérieure , qui avoit droit sur leurs

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Célebre audace de Cortez , qui met les fers aux mains de l'Empereur.



FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Couronnes, & à laquelle ils devoient quelque satisfaction. Alors il commanda, d'un air ferme & absolu, qu'on lui mît les fers, & s'étant retiré, sans lui laisser le tems de répondre, il donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ses Ministres.

Consternation de Motezuma & de ses Sujets.

Un traitement si honteux jetta le malheureux Motezuma dans une si profonde consternation, que la force lui manqua également pour résister & pour se plaindre. Il fut long-tems dans cet état, comme un Homme absolument hors de soi. Quelques-uns de ses Domestiques, qui étoient présens, accompagnoient sa douleur de leurs larmes, sans avoir la hardiesse de parler. Ils se jettoient à ses piés, pour soutenir le poids de ses chaînes. Ils faisoient passer, entre sa chair & le fer, quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ses bras & ses jambes ne fussent offensés. Lorsqu'il revint de cette espece d'égarement, il donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience; mais ces mouvemens s'appaisèrent bientôt, & son malheur lui parut une disposition du Ciel, dont il attendit la fin avec assez de constance.

D'un autre côté, les Espagnols pressoient l'exécution des Coupables. Ils

avoient reçu avis , quelques jours auparavant , que dans une des Maisons Impériales, nommée *Tlacoachalco* , il y avoit un amas de lances , d'épées , de boucliers , d'arcs & de fleches , qu'ils craignirent de voir quelque jour employer contre eux. Ils en avoient parlé à Motezuma , & ce Prince leur avoit répondu naturellement que c'étoit un ancien Magasin d'armes , tel que ses Prédecesseurs l'avoient toujours eu , pour la défense de l'Empire. L'occasion leur parut favorable , pour se délivrer d'un sujet d'allarme. Ils employèrent toutes ces armes à composer le bucher , dans lequel Qualpopoca & ses Complices furent brûlés (60). Cette action eut pour témoins tous les Habitans de la Ville , sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit , dit un grave Historien (61) , qu'il fût tombé sur les Mexiquains un esprit d'étourdissement , qui tenoit tout à la fois de l'admiration , de la terreur & du respect. Leur surprise étoit extrême , de voir exercer une Jurisdiction absolue par des Etrangers , qui n'avoient au plus que le caractère d'Ambassadeurs d'un autre Prince ; mais ils n'avoient

BERNARD  
CORTEZ.

1519.

Exécution de  
la Sentence  
portée contre  
les Meurtriers  
d'Arguello.

(60) Herrera , Liv. 8.  
Chap. 8.

(61) Solís , Livre 3.  
Chap. 10.

FERNAND  
CORTEZ,  
1519.

pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voioient établi par la tolerance de leur Souverain. D'ailleurs ils avoient condamné la conduite de Qualpopoca ; & son crime leur parut d'autant plus odieux qu'il en chargeoit son Maître , quoique ce Prince n'eût pas cessé de le désavouer. Mais n'attirons point Cortez au tribunal de la raison. S'il n'étoit pas enivré lui-même par l'excès de ses prosperités , il faut supposer que sa prudence le conduisoit par des regles que les Historiens ont ignorées , & qui étoient alors les plus sages , parce qu'elles étoient les plus convenables aux circonstances.

Comment  
Cortez ôte les  
fers à l'Em-  
pereur.

Après l'exécution , il se hâta de retourner à l'appartement de Motezuma , qu'il salua d'un air gai & caressant. Il lui dit qu'on venoit de punir des Traîtres , qui avoient eu l'insolence de noircir la réputation de leur Souverain ; & l'aïant félicité du courage qu'il avoit eu lui-même de satisfaire à la justice du Ciel , par le sacrifice de quelques heures de liberté , il lui fit ôter ses fers. Quelques Relations assurent qu'il se mit à genoux pour les lui ôter de ses propres mains. Ce Monarque humilié s'applaudit du retour apparent de sa grandeur , avec des transports si vifs , qu'il ne ces-

soit pas d'embrasser Cortez, & de lui exprimer sa joie. Tandis qu'il s'y livroit sans mesure, le Général Espagnol, par un autre trait de cette politique, qu'il savoit transformer en générosité, donna ordre en sa présence qu'on levât toutes les Gardes, & lui dit que la cause de sa détention aiant cessé, il étoit libre de se retirer dans son Palais. Mais il savoit que cette offre ne seroit point acceptée. On avoit entendu dire à Motezuma, que jusqu'au départ des Espagnols il n'étoit plus de sa dignité de se séparer d'eux, parce qu'il perdrait l'estime de ses Sujets, s'ils pouvoient s'imaginer qu'il tint sa liberté d'une main étrangère. C'étoit Marina qui lui avoit inspiré ce sentiment, par l'ordre même de Cortez, qui n'avoit pas cessé d'employer l'adresse, pour le retenir dans sa Prison. Cependant, quoique ce motif conservât sur lui toute sa force, il eut honte de l'avouer; & prenant un autre prétexte, dont il crut se faire un mérite dans l'esprit des Espagnols, il répondit que leur propre intérêt ne lui permettoit pas de les quitter, parce que sa Noblesse & son Peuple le presseroient de prendre les armes contre eux. Cortez loua sa générosité, & lui rendit grâces de l'attention

Artifices par  
lesquels il mé-  
nage l'esprit  
de ce Prince

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

qu'il faisoit à ses Amis : nouvelle ruse , qui servit à rétablir toutes les apparences de la bonne foi , entre des gens qui croioient se tromper mutuellement. Elle se soutint , avec des affectations , dont le récit blesse quelquefois la vraisemblance (62).

Il entreprend  
de se rendre  
maître des  
passages du  
Lac.

Dans cet intervalle , Cortez n'oublia aucune des précautions qui pouvoient établir sa sûreté. Les Historiens n'expliquent point quels étoient particulièrement ses desseins ; mais aiant nommé Sandoval , pour succéder à d'Escalante dans le Gouvernement de Vera-Cruz , il se fit apporter les mâts , les voiles , la ferrure , & tous les agrès des Navires qu'il avoit fait couler à fond. Il ne pouvoit oublier ce que les Tlascalans avoient entendu , sur la facilité de rompre les Chaussées & les Ponts ; & son dessein étoit de faire construire deux Brigantins dans Mexico , pour se rendre maître des passages du Lac. Il fit agréer cette entreprise à Moteczuma , sous le prétexte de lui donner quelque idée de la Marine de l'Europe. Ce Prince lui fournit du bois ; & les Charpentiers Espagnols acheverent en peu de tems un ouvrage , qui devint un

nouveau sujet d'admiration pour les Mexiquains. On s'en servit pour faire des promenades & des Chasses, qui donnerent occasion à Cortez d'observer toutes les parties du Lac. En même tems, il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire; & les questions qu'il faisoit sur une matiere si délicate étoient amenées si habilement, que loin d'en concevoir aucun soupçon, l'Empereur lui fit dessiner, par ses Peintres une espece de Carte qui représentoit l'étendue & la situation de ses Etats. Dans ces explications, les Provinces d'où l'on tiroit l'or furent nommées; & Cortez, qui tendoit par mille détours à cette importante connoissance, offrit aussi-tôt d'y envoyer quelques Espagnols, qui entendoient parfaitement le travail des Mines. Sa proposition fut acceptée. Motezuma lui apprit alors que les plus riches étoient dans la Province de Zacatuta, du côté du Sud, à douze journées de Mexico; & dans celle de Chivantla, située au Nord, qui ne dépendoit pas à la vérité de son Empire, mais où son nom étoit assez respecté pour garantir ceux qui feroient ce Voïage sous sa protection. Il lui nomma aussi le País des Zapotecas, en lui promettant des Guides, qui con-

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Il s'informe  
des Mines du  
Mexique.



FERNAND

CORTÉZ.

1519.

Il y envoie  
quelques-uns  
de ses Offi-  
ciers.

noissoient tous ces lieux. Cortez choisit Umbria & Pizarre, pour une Commission qui fut brigüée de tous les Espagnols. Ils partirent avec quelques Soldats de leur Nation, & une bonne escorte d'Indiens. Umbria, qui revint le premier, apporta trois cens marcs d'or, & rendit témoignage que les Mines du Sud étoient fort abondantes. Pizarre apporta mille marcs de celles du Nord (63).

Entreprise  
qu'il forme  
pour détruire  
l'Idolâtrie.

C'est pendant leur Voïage, qu'on place une entreprise beaucoup plus dangereuse, qui est rapportée avec une sorte de faste par les Historiens originaux, comme le plus glorieux exploit de Cortez, & sur laquelle néanmoins Solis fait naître des doutes (64). Elle

(63) Herrera, Liv. 9.  
Chap. 1.

(64) Il est important de les rapporter, pour donner plus de crédit à tout ce qui vient d'un Ecrivain si mesuré. » Bernard Diaz assure, dit-il, qu'on se détermina dans le même tems à mettre en pièces toutes les Idoles du Mexique, & à convertir en Eglise le principal Temple de cette Ville. Lopez de Gomara, qui s'accorde quelquefois avec cet Auteur sur ce qui paroît le

» moins vraisemblable ;  
» avance la même chose.  
» Ils assurent que les Espagnols sortirent de leur Quartier dans la résolution d'exécuter ce projet malgré les prières & la résistance de Moteczuma ; que les Sacrificateurs prirent les armes, & que toute la Ville se souleva pour défendre ses Dieux ; qu'enfin la considération de la paix obligea Cortez de laisser les Idoles en repos, se contentant d'élever dans le Temple même, un

regarde la Religion, dont on prétend que le zele transporta Cortez jusqu'à le faire entrer à force ouverte dans le principal Temple de Mexico, pour y faire célébrer la Messe au milieu des Idoles. Ceux qui croient ce récit injurieux pour sa prudence, & qui le traitent de fic-

FERNAND  
CORTEZ,  
1519.

» Autel, sur lequel on  
» plaça une Croix & une  
» Image de la Sainte Vier-  
» ge; qu'on y célébra so-  
» lennellement la Messe;  
» que cet Autel y subsista  
» long tems par les soins  
» des Sacrificateurs, qui  
» s'appliquoient à le tenir  
» propre & à le parer.  
» Herrera confirme cette  
» Relation, & la pousse  
» encore plus loin, par  
» des circonstances ou-  
» trées. Il nous représen-  
» te une procession fort  
» dévote, quoique faite  
» les armes à la main,  
» pour accompagner les  
» saintes Images jusqu'au  
» Temple. Il rapporte l'O-  
» raison que Cortez fit  
» devant le Crucifix, &  
» il place dans cette occa-  
» sion le Miracle de la  
» pluie accordée à la dé-  
» votion du Général. On  
» ne fera point de réflé-  
» xion sur l'embarras où  
» Cortez se seroit jeté,  
» en garantissant aux Infi-  
» deles un Miracle qui  
» devoit être une preuve  
» de la vérité de sa Re-

» ligion: mais quand on  
» voudroit attribuer cette  
» imprudence à l'ardeur  
» de son zele, elle paroît  
» tra choquer la raison,  
» si l'on considère ses lu-  
» mières, le savoir du  
» Pere Olmedo son Au-  
» mônier, & l'obstination  
» de Motezuma & de ses  
» Sujets, qui n'avoient  
» donné aucune marque  
» de penchant pour le  
» Christianisme. D'ail-  
» leurs, on ne se conten-  
» te point de placer la  
» Croix dans un lieu dé-  
» testable, on la com-  
» met encore à la discrétion  
» des Sacrificateurs  
» idolâtres, exposée à leurs  
» irrévérences; on fait cé-  
» lébrer les plus saints  
» Mysteres de la Religion  
» au milieu des Idoles.  
» Voilà les attentats qu'on  
» ose donner non-seule-  
» ment pour vrais, mais  
» comme glorieux & mé-  
» morables. C'est au Lec-  
» teur à décider sur la  
» qualité de ces éloges.  
Solis, ubi supra,

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Elle irrite les  
Seigneurs Mexi-  
quains.

tion, conviennent du moins, que son emportement contre l'Idolâtrie allarma les Sacrificateurs. Cacumatzin, Prince de Tezcucó, animé par leurs sollicitations, prit ce prétexte pour se déclarer fortement contre les Espagnols. Il y joignit celui de rendre la liberté à Moteczuma, & de soutenir tout-à-la-fois l'honneur de ses Dieux & de son Souverain. Quoique ces spécieux motifs ne fussent qu'un double voile pour couvrir l'ambition qui le faisoit aspirer au Trône, il les fit valoir avec tant de force & d'adresse, qu'ayant engagé dans sa cause un grand nombre de Seigneurs, qui n'attendoient que l'occasion pour faire éclater leur haine contre les Etrangers, il se vit bientôt à la tête d'un Parti formidable. A cette nouvelle, Cortez résolut d'employer les armes, pour étouffer la révolte dans sa naissance. Mais l'Empereur, qui pénétra l'intention réelle de son Neveu, & qui, dans l'illusion où les Espagnols l'entretenoient sur sa liberté, ne mettoit plus de différence entre leurs intérêts & les siens, trouva des voies plus courtes pour arrêter les Rebelles. L'ascendant qu'il conservoit encore sur quelques-uns des plus puissans, & les récompenses qu'il leur fit offrir en secret,

Conspiration  
étouffée dans  
l'origine.

les disposerent à trahir leur Chef. Cacamatzin fut arrêté par ses propres Complices, & conduit au Quartier des Espagnols, où Cortez demanda que sa punition fût bornée à la perte de son Domaine, qui fut transporté à Cucuzca son Frere (65).

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Politique de  
Motezuma.

Cependant, lorsque le calme eut succédé à cette révolution, l'Empereur ouvrit les yeux sur le danger dont il étoit sorti. En réfléchissant sur sa situation, il lui parut que les Espagnols faisoient un long séjour dans sa Capitale. Quoiqu'il ne pût lui tomber dans l'esprit qu'un si petit nombre d'Etrangers en voulussent à sa Couronne, il s'apercevoit de la diminution de son autorité parmi ses propres Sujets, & la guerre qu'il venoit d'éteindre pouvoit se rallumer. Il sentoît la nécessité d'engager Cortez à presser son départ; mais sa fierté lui donnoit de la répugnance pour une ouverture qui renfermoit l'aveu de ses craintes; sans compter que l'impression du premier avis de Marina duroit encore, & l'allarmoît pour la sûreté de sa personne. Ces incertitudes produisirent une résolution fort étrange. Il conçut que le moyen de se délivrer

(65) Herrera, Liv. 9. Chap. 2. & suiv. Solis, Liv. 4. Chap. 1.

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

honnêtement des Espagnols étoit de marquer une extrême impatience de se lier avec leur Prince, & non seulement de les charger de richesses, qu'il les presseroit de lui porter en son nom, mais de lui rendre entre leurs mains un hommage solennel, en qualité de Successeur de Quezalcoal, & de premier Propriétaire de l'Empire du Mexique. Cette proposition, qu'il trouva le moyen de leur faire assez adroitement, étoit, en effet, ce qu'il y avoit de plus propre à flatter leur avarice & leur ambition. Aussi Cortez parut-il extrêmement satisfait, de se voir offrir ce qu'il n'auroit osé demander. Il pénétra néanmoins l'artifice; mais quelles que pussent être ses vues, sur lesquelles il ne s'étoit encore ouvert à personne, il prit le parti d'accepter les avantages qu'on lui présentait, sans renoncer au fond de son entreprise, sur lequel il remettoit à s'expliquer après l'arrivée des ordres qu'il attendoit d'Espagne.

Cortez la fait  
tourner à son  
avantage.

Motezuma  
fait homma-  
ge de ses Etats  
à l'Espagne.

Motezuma ne différa point à faire assembler ses Caciques. Ils se rendirent dans l'Appartement qu'il occupoit, au Quartier des Espagnols. Diaz assura qu'il eut avec eux une longue conférence, à laquelle Cortez ne fut point appelé, pour les disposer apparemment à goûter ses propositions. Mais dans

une autre Assemblée, où il tenoit la première place après l'Empereur, avec ses Interpretes & quelques-uns de ses Capitaines, Motezuma fit une courte exposition de l'origine des Mexiquains, de l'expédition des Navatlaques, des prodigieux exploits de Quezalcoal, leur premier Empereur, & de la Prophétie qu'il leur avoit laissée, en partant pour la conquête des Païs orientaux. Ensuite, ayant établi, comme un principe incontestable, que le Roi d'Espagne, Souverain de ces Régions, étoit le légitime Successeur de Quezalcoal, promis tant de fois par les Oracles, & désiré si ardemment de toute la Nation, il conclut qu'on devoit reconnoître dans ce Prince un droit héréditaire, qui appartenoit au sang dont il étoit descendu. Il ajouta que s'il étoit venu en personne, au lieu d'envoier ses Ambassadeurs, la justice auroit obligé les Mexiquains de le mettre en possession de l'Empire; & que lui-même, qu'ils reconnoissoient pour leur Souverain, il auroit remis sa Couronne à ses piés, pour lui en laisser la disposition absolue, ou pour la recevoir de sa main: mais que la même raison l'obligeoit de lui en faire hommage dans la personne de ceux qui le représentoient, & de joindre à cette



FERNAND  
CORTÉZ.  
1519.

déclaration la plus riche partie de ses trésors ; & qu'il souhaitoit que tous les Caciques de l'Empire suivissent son exemple , par une contribution volontaire de leurs biens , pour se faire un mérite de leur zèle aux yeux de leur premier Maître (66).

Son motif dans cette étrange démarche.

Ses regrets.

La résolution de ce Prince paroîtroit incroïable , après l'opinion qu'on a dû prendre de sa puissance , & plus encore après les premières idées qu'on a données de son caractère, si l'on ne se rappelle qu'il se croïoit menacé de la perte de son Empire , & que cette crainte l'avoit disposé à toutes sortes d'humiliations. Il ne paroît pas moins , que son orgueil souffroit une mortelle violence. Tous les Historiens conviennent qu'en prononçant le terme d'hommage , il s'arrêta quelques momens , & qu'il ne put retenir ses larmes. Cortez , s'il faut s'en rapporter aux mêmes témoignages , voyant que la douleur du Souverain faisoit impression sur les Caciques , se hâta de les rassurer , en leur déclarant que l'intention du Roi son Maître n'étoit pas d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement dans l'Empire , & qu'il ne demandoit que l'éclaircissement de

les droits en faveur de ses Descendans ; mais qu'au reste il étoit si éloigné du Mexique , & partagé par tant d'autres soins , qu'on ne verroit peut-être de long-tems l'effet des anciennes prédictions. Mais il n'en accepta pas moins la disposition qui venoit de se faire en faveur des Espagnols (67).

Cette fameuse cérémonie , qui a fait le principal titre de l'Espagne pour justifier la conquête du Mexique , fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvoient lui faire mériter le nom d'Acte national (68). Peu de jours après , Motezuma fit remettre à Cortez les riches présens qu'il tenoit prêts. C'étoient quantité d'ouvrages d'or, curieusement travaillés; des figures d'Animaux, d'Oiseaux & de Poissons , du même métal; des Pierres précieuses, sur-tout un grand nombre de celles que les Mexiquains nommoient Chalchites , de la couleur des Emeraudes, & qui leur tenoient lieu de diamans ; de fines étoffes de coton ; des tableaux & des tapisseries , d'un tissu des plus belles plumes du monde ; enfin tout l'or qui se trouvoit en masse dans la Fonderie Impériale. Les Caci-

FERNAND

CORTEZ.

1519.

Adresse de  
Cortez.Présens  
qu'il reçoit de  
l'Empire du  
Mexique.(67) Solis & Herrera, *ibidem*.(68) Herrera, *ubi supra*, Chap. 4 ; Solis, *Chap. 4*.

FERNAND

CORTÉZ.

1519.

Distribution  
qu'il en fait.

ques aiant apporté leur contribution de toutes les Provinces , cet amas de richesses monta bientôt, en or seulement, à plus de six cens mille marcs (69) , que Cortez prit le parti de faire fondre en lingots de différens poids , & dont il tira le quint pour lui , après avoir levé celui du Roi d'Espagne. Il se crut en droit de prendre aussi les sommes , pour lesquelles il se trouvoit engagé dans l'Isle de Cuba. Le reste fut partagé entre les Officiers & les Soldats, en y comprenant ceux qu'on avoit laissés à Vera-Cruz. Quelque soin qu'on pût apporter à mettre une juste proportion dans les parts , il étoit difficile d'aller au-devant de toutes les plaintes , entre des gens dont l'avarice étoit égale , & qui ne se rendoient point justice sur l'inégalité du mérite & des droits ; mais Cortez , avec un délintéressement digne de sa grandeur d'ame , fournit de son propre fond ce qui manquoit à la satisfaction de ceux qui se croïoient mal traités.

Moteczuma le  
presse de quitter  
ses Etats.

Moteczuma n'eut pas plutôt rempli ses engagemens , qu'il fit appeller le Général Espagnol. Celui qui fut chargé de cet ordre étoit un Soldat de Cortez ,

que ce Prince avoit pris en affection , parce qu'il parloit déjà facilement la langue Mexiquaine , & qui avoit remarqué, pendant la nuit précédente, que plusieurs Seigneurs & quelques Prêtres s'étoient introduits secretement dans l'Appartement Impérial. Cortez, alarmé d'un Message qui venoit à la suite d'une conférence dont on lui avoit fait mystere , se fit accompagner de douze de ses plus braves Soldars. Il fut surpris de trouver, sur le visage de l'Empereur, un air de sévérité qu'il n'y avoit jamais vû pour lui. Ses soupçons augmentèrent lorsqu'il se vit prendre par la main , & conduire dans une Chambre intérieure , où ce Prince, l'ayant prié gravement de l'écouter , lui déclara qu'il étoit tems de partir , puisqu'il ne lui restoit rien à demander , après avoir reçu toutes ses dépêches ; que les motifs , ou les prétextes de son séjour ayant cessé , les Mexiquains ne pourroient se persuader qu'un plus long retardement ne couvrît pas des vues dangereuses. Cette courte explication , qui paroissoit préméditée , & même accompagnée d'un air de menace , alarma si vivement Cortez , qu'il ordonna secretement à un de ses Capitaines de faire prendre les armes aux Soldats, &

FERNAND  
CORTEZ.  
1519.

Réponse  
qu'il fait à ce  
Prince.

de les tenir prêts à défendre leur vie. Cependant, aiant rappelé toute sa modération, il prit un visage plus tranquille pour répondre à l'Empereur, qu'il pensoit lui-même à retourner dans sa Patrie, & qu'il avoit déjà fait une partie de ses préparatifs; mais qu'on n'ignoroit pas qu'il avoit perdu ses Vaisseaux, & qu'il demandoit du tems & de l'assistance pour construire une nouvelle Flotte.

Diffimulation  
des Espagnols

On prétend que l'Empereur avoit cinquante mille Hommes armés, & qu'il étoit déterminé à soutenir sa résolution par la force. Mais, comme il ne vouloit rompre qu'à l'extrémité, sa joie fut si vive, de voir le Général disposé à le satisfaire, que l'aïant embrassé avec transport, il lui protesta que son intention n'étoit point de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir ce qui étoit nécessaire à leur Voïage, & qu'il alloit donner des ordres pour la construction des Vaisseaux. Il ajoûta, dans cette effusion de cœur, avec une imprudence qui fit pénétrer ses motifs, qu'il lui suffisoit, pour obéir à ses Dieux & pour appaiser les plaintes de ses Sujets, d'avoir déclaré qu'il faisoit attention à leurs demandes. Ce langage fit aisément juger qu'il étoit violemment

violemment combattu par la Religion & la Politique. Cortez , informé en effet que les Sacrificateurs avoient demandé son départ , au nom des Idoles , avec d'horribles menaces , prit le parti de céder à l'orage par toutes les apparences d'une prompte soumission. Les ordres furent donnés pour rassembler des Ouvriers sur la Côte , & le départ des Espagnols fut publié. Motezuma nomma les Bourgs qui devoient contribuer au travail , & les lieux où les bois devoient être coupés. Cortez fit partir aussi ses Charpentiers , avec ce qui lui restoit de cordages & de fer. Il ne s'entretint , en public , que de l'ouvrage auquel il paroissoit donner tous ses soins dans l'éloignement. Mais il avoit chargé ceux qui en avoient la conduite , de faire naître des obstacles & des contre-tems. En un mot , son but , sur lequel il se vit forcé de s'ouvrir à ses Officiers , étoit de se maintenir à toute sorte de prix dans cette Cour , & d'y faire un Etablissement qui le mît en état de braver toutes les forces de l'Empire. Il vouloit gagner du tems , jusqu'au retour de Montejo qu'il avoit envoié en Espagne , & qu'il espéroit de voir revenir avec un puissant secours, ou du moins avec des ordres de l'Empereur , pour autoriser

FERNAND  
CORTEZ,  
1519.



FERNAND  
CORTÉZ.  
1520.  
Projet de  
Cortez.

son entreprise ; & s'il se trouvoit réduit , par la violence , à quitter le poste qu'il occupoit dans la Capitale , il se promettoit du moins de s'arrêter à Vera-Cruz , où se couvrant des fortifications de cette Place , & s'appuyant du secours de ses Alliés , il se croioit capable de faire tête assez long-tems aux Mexiquains pour attendre des nouvelles d'Espagne (70).

Arrivée de  
dix-huit Vais-  
seaux. Espa-  
gnols.

Pendant qu'il rapportoit tout à ce grand projet , Motezuma fut averti , par ses Courtiers , qu'on avoit vu paroître sur la Côte dix-huit Navires étrangers ; & la description qu'il reçut de cette Flotte , par les portraits qui tenoient lieu d'écriture aux Mexiquains , ne lui laissant aucun doute qu'elle ne fût Espagnole , il fit appeller aussi-tôt le Général , pour lui déclarer , en lui montrant les peintures , que les préparatifs qu'on faisoit pour son départ devenoient inutiles , lorsqu'il pouvoit s'embarquer sur des Vaisseaux de sa Nation. Cortez regarda ces tableaux avec plus d'attention que d'étonnement. Quoiqu'il ne comprît rien aux caractères qui leur servoient d'explication , il crut reconnoître l'habit Espagnol & la

fabrique des Vaisſeaux de l'Europe. Son premier mouvement fut un tranſport de joie, proportionné à la faveur qu'il recevoit du Ciel, en voyant arriver une Flotte ſi puiffante, qu'il ne pouvoit prendre que pour le ſecours qu'il attendoit ſous les ordres de Montejo. Mais, diſſimulant ſa ſatisfaction, il ſe contenta de répondre qu'il ne tarderoit point à partir, ſi ces Vaisſeaux retournoient bientôt en Eſpagne; & ſans être plus ſurpris que l'Empereur eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoiſſoit l'extrême diligence de ſes Courriers, il ajouta que les Eſpagnols, qu'il avoit laiffés à Zampoala, ne pouvant manquer de l'informer bientôt des mêmes nouvelles, on apprendroit d'eux, avec plus de certitude, la route de cette Flotte, & l'on verroit ſ'il étoit néceſſaire de continuer les préparatifs. Motezuma parut goûter cette réponse, & reprit toute ſa confiance pour les Eſpagnols.

Il étoit vrai qu'une Flotte étrangère ſ'étoit approchée des Côtes du Mexique; & les Lettres de Sandoval, Gouverneur de Vera-Cruz, apportèrent bientôt d'autres lumières à Cortez. Mais la liaiſon des événemens oblige de reprendre ici le Voïage de Montejo & de

BERNARD  
CORTIZ.  
1520.

Cortez continue de ménager l'Empereur.

Occaſion qui avoit amené une Flotte Eſpagneſe au Mexique.

FRERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Voyage de  
Montejo &  
de Porto Car-  
rero.

Porto-Carrero , qu'il avoit envoiés en Espagne. Ils étoient partis de Vera-Cruz, le 16 de Juillet de l'année précédente , avec l'ordre précis de prendre leur route par le Canal de Bahama , sans toucher à l'Isle de Cuba. Leur Navigation fut heureuse ; mais ils s'étoient exposés au dernier danger , par une imprudence dont aucun Historien ne les excuse. Montejo avoit une Habitation dans l'Isle de Cuba. Il ne put se voir à la hauteur du Cap Saint Antoine , sans proposer à son Collegue d'y relâcher , sous prétexte d'y prendre quelques rafraîchissemens. Ce lieu étant fort éloigné de la Ville de San-Yago , où Diego de Velasquez faisoit sa résidence , il lui parut peu important de s'écarter un peu des ordres du Général. Cependant c'étoit risquer , non-seulement son Vaisseau & le riche présent qu'il avoit à Bord , mais encore toute la Négociation qui lui avoit été confiée. Velasquez , que la jalousie tenoit fort éveillé , n'avoit pas manqué de répandre des Espions sur toute la Côte , pour être averti de tous les événemens. Il craignoit que Cortez n'envoîât quelque Navire à Saint-Domingue , pour y rendre compte de sa découverte , & demander du secours à ceux qui gouver-

Avis que le  
Gouverneur  
de Cuba en  
avoit eu.

noient cette Isle. Ses Espions lui aiant appris l'arrivée de Montejo, il dépêcha deux Vaisseaux bien armés, avec ordre de se saisir de celui de Cortez. Ce mouvement fut si prompt, que Montejo eut besoin de toute l'habileté du Pilote Alaminos, pour échapper d'un péril qui mit au hasard la Conquête de la Nouvelle Espagne (71).

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Le reste de sa Navigation fut heureux jusqu'à Seville, où il arriva dans le cours du mois d'Octobre de la même année. Mais il y trouva les conjonctures peu favorables à ses prétentions. Diego de Velasquez avoit encore, dans cette

Les Envoyés  
de Cortez ar-  
rivent en Es-  
pagne.

(71) Diaz del Castillo l'accuse d'avoir mal reconnu ce qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il prétend qu'il ne visita son habitation que dans le dessein de retarder son voyage, & de donner à Velasquez le temps de se saisir du Navire; qu'il lui écrivit une Lettre dont un Mate'ot fut chargé, & que ce Messager la porta, nageant entre deux eaux. Mais il paroît se contredire ensuite, lorsqu'il rapporte avec quelle ardeur & quelle activité Montejo combattit, à la Cour d'Espagne, les Agens de Velasquez. Il ajoute fausement que les Envoyés de Cortez

ne trouverent point l'Empereur Charles, en Espagne. D'autres particularités, sur lesquelles il est certain qu'il se trompe, doivent donner une juste défiance pour son témoignage sur tout ce qu'il n'avoit pas vu de ses propres yeux; & c'est la raison qui ne le fait citer ici qu'avec beaucoup de réserve. Alaminos ne trouva point d'autre moyen, pour sauver le Vaisseau de Cortez, que de reprendre par le Canal de Bahama, dont il surmonta le premier les rapides courans, pour se jeter promptement en pleine Mer. Solis, Liv. 3. Chap. 3.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Ville, les mêmes Envoies qui avoient obtenu pour lui l'Office d'Adelantade, & qui attendoient un embarquement pour retourner à Cuba. Surpris de voir paroître un Vaisseau de Cortez, ils emploierent tout le crédit qu'une longue négociation leur avoit fait acquérir auprès des Ministres, pour faire valoir leurs plaintes à la *Contratacion*; nom qu'on avoit déjà donné au Tribunal des Indes. Benoît Martin, Aumônier de Velasquez, représenta vivement que le Navire & sa charge appartenoient au Gouverneur de Cuba, son Maître, comme le premier fruit d'une conquête qui lui étoit attribuée par ses Commissions; que Fernand Cortez étant entré furtivement, & sans autorité, dans les Provinces de la Terre-ferme, avec une Flotte équipée aux frais de Velasquez, Montejo & Porto-Carrero, qui avoient l'audace de se présenter en son nom, méritoient d'être punis sévèrement, ou du moins qu'on devoit se saisir de leur Vaisseau jusqu'à ce qu'ils eussent produit les titres sur lesquels ils fondeoient leur Commission. Velasquez s'étoit fait

Leur Vaisseau est saisi, par le crédit des Amis de Diego de Velasquez. tant d'Amis par ses présens, que les représentations de ses Agens furent écoutées. On saisit le Navire & ses effets, en laissant néanmoins aux Envoies de

Cortez la liberté d'en appeller à l'Empereur.

FERNAND  
CORTEZ.

1520.

Ce Prince étant alors à Barcelone, les deux Capitaines & le Pilote se hâterent de prendre le chemin de cette Ville; mais ils y arriverent la veille du départ de la Cour, qui se rendoit à la Corogne, où les Etats de Castille avoient été convoqués. Ils jugerent, avec prudence, qu'une affaire de si grand poids ne devoit pas être traitée dans l'agitation d'un Voïage; & s'étant informés de la marche de l'Empereur, qui devoit aller prendre congé de la Reine Jeanne sa Mere, après la tenue des Etats, & passer quelque tems avec elle, pour se rendre ensuite en Allemagne, où il étoit appelé par les cris de l'Empire, ils résolurent de l'attendre à Tordesillas, séjour ordinaire de cette Princesse. Dans l'intervalle, ils emploierent le tems à visiter Martin Cortez, Pere de Fernand. Outre la satisfaction de le consoler par de glorieuses nouvelles, qui devoient lui causer autant de joie que d'admiration, ils avoient conçu que s'ils pouvoient l'engager à se rendre à la Cour avec eux, la présence de ce vénérable Vieillard donneroit beaucoup de forces aux demandes de son Fils. En effet, l'aïant déterminé à

Ils portent  
leurs plaintes  
à la Cour,  
avec le Pere  
de Cortez.



BERNARD  
CORTEZ.  
1520.

les accompagner, ils ne trouverent que de la faveur dans leur première Audience. Un heureux incident servit encore à lever les difficultés. Les Officiers de la Contratacion n'ayant osé comprendre, dans leur faisie, le présent qui étoit destiné à l'Empereur, il arriva précisément à Tordesillas dans le tems que les Envoies de Cortez avoient choisi pour s'y présenter. Cette conjoncture les fit écouter avec d'autant plus de plaisir, que toutes les merveilles qu'ils avoient à raconter étoient soutenues par des témoignages présens. Ces bijoux d'or, aussi précieux par l'industrie du travail que par leur matière, ces curieux ouvrages de plume & de coton, ces Captifs Indiens, qui applaudissoient eux-mêmes aux grandes actions de leurs Conquérens, passerent pour autant de preuves, qui donnoient de l'autorité à des Relations incroyables (71).

Ils sont reçus favorablement.

Aussi furent-elles écoutées avec toute l'admiration qu'on avoit eue pour les premières découvertes des Colombes. L'Empereur, après avoir fait rendre à Dieu des grâces solennelles, pour la gloire qui étoit réservée à son regne,

(71) Herrera, & Solis, *ibidem*.

eut diverses conférences avec les deux Capitaines & le Pilote ; & vraisemblablement il auroit décidé en leur faveur , s'il ne lui étoit survenu des affaires plus pressantes , qui le mirent dans la nécessité de hâter son départ. La Requête de Cortez fut renvoyée au Cardinal Adrien , & au Conseil qui avoit été nommé pour l'assister , avec ordre , à la vérité , de favoriser la Conquête de la Nouvelle Espagne , mais de trouver aussi des expédiens pour sauver les prétentions de Velasquez. Le Président du Conseil des Indes étoit toujours Fonseca , alors Evêque de Burgos , qui , après avoir été si long-tems l'Ennemi des Colomb , ne s'étoit pas moins prévenu contre Cortez. Son penchant déclaré pour le Gouverneur de Cuba lui fit diffamer ouvertement l'Expédition du Mexique , comme un crime dont les conséquences étoient dangereuses pour l'Espagne. Non - seulement il soutint que la conduite de l'entreprise appartenoit à Velasquez , & qu'elle ne pouvoit lui être ôtée sans injustice ; mais , insistant sur le caractère de Cortez , il prétendit qu'on ne pouvoit prendre de confiance aux intentions d'un Aventurier , qui avoit commencé par une révolte scandaleuse contre son Bienfai-

FERNAND  
CORTEZ.  
1510.

Obstacles qui  
s'opposent au  
succès de leur  
Commission.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

teur & son Maître, & que dans les Contrées éloignées on ne devoit attendre que des désordres d'une si mauvaise source. Il protesta de tous les malheurs que l'avenir présentoit à son imagination. Enfin, ses remontrances ébranlèrent le Cardinal & les Ministres du Conseil, jusqu'à leur faire prendre le parti de remettre leur décision au retour de l'Empereur (73). L'unique grâce, qu'ils accorderent pendant ce délai à Martin Cortez & aux Envoies, fut une médiocre provision sur les effets saisis, pour fournir à leur subsistance en Espagne.

Diego de  
Velasquez en  
est averti.

D'un autre côté, l'Aumônier de Velasquez aiant saisi la première occasion pour informer son Maître de l'arrivée du Vaisseau de Cortez, & de l'accueil que ses Envoies avoient reçu à la Cour, cette nouvelle, jointe au titre d'Adelantade dont le Gouverneur de Cuba se voioit honoré, réveilla si vivement sa colere & ses prétentions, qu'il résolut d'équiper une puissante Flotte, pour ruiner Cortez & ses Partisans. L'intérêt qu'il fit prendre à tous les siens, en partageant avec eux les trésors qu'il devoit tirer des Régions conquises, le rendit capable d'assembler, en peu de

tems , huit cens Hommes d'Infanterie Espagnole , quatre-vingt Cavaliers , & dix ou douze pièces d'artillerie , avec une abondante provision de vivres , d'armes & de munitions. Il nomma , pour commander cette Armée , Pamphile de Narvaez , né à Valladolid ; Homme de mérite & fort considéré , mais trop attaché à ses opinions , qu'il foutenoit avec quelque dureté. Il lui donna la qualité de son Lieutenant , en prenant lui-même celle de Gouverneur de la Nouvelle Espagne , & l'ordre secret de s'attacher particulièrement à se saisir de Cortez.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Il se hâta  
d'équiper une  
Flotte.

Pamphile de  
Narvaez est  
nommé pour  
la commander.

Les Jeronymites , qui présidoient encore à l'Audience royale de Saint-Domingue , furent instruits de ces préparatifs ; & leur autorité s'étendant sur toutes les autres Isles , ils se crurent obligés de faire représenter à Diego de Velasquez les malheurs qui pouvoient résulter d'une si dangereuse concurrence , & de l'exhorter à soumettre ses querelles & ses prétentions , aux Tribunaux de la Justice. Le Licencié Luc Velasquez d'Aillon , qui fut chargé de cet ordre , trouva la Flotte de Cuba composée d'onze Navires de haut bord & de sept Brigantins , & prête à mettre à la voile. Ses remontrances n'ayant

Oppositions  
inutiles des  
Jeronymites.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1520.

fait aucune impression sur le Gouverneur, qui se croioit trop relevé par sa nouvelle qualité d'Adelantade pour reconnoître des Supérieurs dans son Gouvernement, il produisit ses ordres; mais ils n'eurent pas plus de pouvoir, & cet esprit violent se précipita ainsi dans la même désobéissance dont il faisoit un crime à Cortez. D'Aillon, le voiant obstiné dans son entreprise, témoigna quelque desir de voir un País aussi renommé que le Mexique, & demanda la permission de faire ce Voïage, par un simple motif de curiosité. On doute si sa résolution venoit de lui, ou de ses instructions, mais elle fut approuvée de toute l'Armée, qui la crut capable d'arrêter les suites d'une rupture éclatante entre les deux Partis; & Velasquez même ne s'y opposa point, quoique son seul motif fût d'empêcher qu'on n'apprît trop tôt, à Saint-Domingue, le refus qu'il avoit fait d'obéir. André Duero, son Secrétaire, le même qui avoit contribué anciennement à la fortune de Cortez, s'embarqua sur la même Flotte, dans le dessein apparemment de faire aussi l'office de Médiateur.

Départ de la  
Flotte de Die-  
go de Velas-  
quez, & son  
arrivée au Me-  
xique.

La Flotte mit à la voile, & n'eut qu'un vent favorable jusqu'à la Terre qu'elle cherchoit. C'étoit elle, dont les

Couriers Mexiquains avoient déjà porté la description à Motezuma , & que Cortez , dans la flateuse opinion qu'il avoit de sa fortune , prenoit pour un secours que Montejo lui amenoit d'Espagne. Elle jetta l'ancre dans le Port d'Ulua , & Narvaez mit quelques Soldats à terre , pour prendre langue & reconnoître le Pais. Ils rencontrèrent deux Espagnols , qui s'étoient écartés de Vera-Cruz , & qu'ils amenèrent à Bord. Ces deux Hommes n'ayant pu cacher ce qui se passoit au Mexique & dans la Colonie , Narvaez , qu'ils flatterent peut-être aux dépens de Cortez , se promit de traiter facilement avec Sandoval , & d'entrer dans Vera-Cruz , soit pour la garder au nom de Velasquez , ou pour la raser , en joignant à son Armée , les Soldats de la Garnison. Il commit cette négociation à un Ecclésiastique qui le suivoit , nommé Jean Ruiz de *Guevara* , homme d'esprit , mais plus emporté qu'il ne convenoit à sa profession. Un Notaire eut ordre de le suivre , avec trois Soldats qui devoient servir de témoins.

Sandoval , qui avoit doublé les Sentinelles , pour être averti de tous les mouvemens de la Flotte , fut informé de l'approche des Envoies , & ne fit

FRANÇOIS

CORTEZ.

1529.

Narvaez tente de séduire Sandoval , Gouverneur de Vera-Cruz.

Fidélité de Sandoval pour Cortez.



**FERNAND  
CORTEZ.  
1520.**

pas difficulté de faire ouvrir les portes ; Guevara lui remit sa Lettre de créance ; & lui ayant exposé les forces que Narvaez conduisoit, il ajouta qu'elles venoient tirer satisfaction de l'outrage que Cortez avoit fait au Gouverneur de Cuba , & se mettre en possession d'une Conquête qui ne pouvoit appartenir qu'à lui , après avoir été entreprise à ses frais & par ses ordres. Sandoval répondit , avec une émotion qu'il eut peine à cacher , que Cortez & ses Compagnons étoient fideles Sujets du Roi , & que dans l'état où ils avoient poussé la Conquête du Mexique ils devoient espérer , pour l'honneur & l'intérêt de l'Espagne , que Narvaez s'uniroit à eux pour terminer une si belle entreprise ; mais que s'il tentoit quelque violence contre Cortez, il pouvoit compter qu'ils perdroient tous la vie pour la défense de leur Chef & pour la conservation de ses droits. Guevara , ne suivant que l'impétuosité de son humeur , s'emporta jusqu'aux injures. Il donna le nom de Traître à Cortez ; & ceux qui le reconnoissoient pour Chef ne furent pas plus ménagés. Ils s'efforcèrent en vain de l'appaiser , en lui représentant la bienfaisance de son caractère, pour lui faire comprendre du moins à quoi il

**Emportement  
d'un Prêtre.**

avoit obligation de leur patience. Sandoval lui pardonna ses invectives ; mais voyant que sans changer de style il ordonnoit à son Notaire de signifier les ordres dont il étoit chargé , pour faire connoître à tous les Espagnols qu'ils étoient obligés sous peine de la vie d'obéir à Narvaez , il jura qu'il feroit pendre sur le champ celui qui auroit la hardiesse de lui signifier des ordres qui ne vinssent pas du Roi même ; & dans le mouvement de cette premiere chaleur , il fit arrêter les Envoies. Ensuite , faisant réflexion que s'il les renvoioit à Narvaez après cet outrage , ils pourroient lui communiquer leur ressentiment , il prit le parti de les faire transporter à Mexico. Des Indiens , qui furent appelés aussi-tôt , les mirent dans une espece de litiere , qu'ils nomment *Andas* , & les porterent sur leurs épaules , escortés de quelques Soldats sous la conduite de Pierre de Solis. Sandoval informa le Général , par un Courrier , de l'arrivée de ses Ennemis & de sa conduite ; après quoi , s'étant assuré de la fidélité de ses Soldats , il se fortifia par le secours des Indiens alliés , & par toutes les ressources du courage & de la prudence (74). Quelques Ecrivains

Sandoval  
fait transporter les Envoies de Narvaez à Mexico.

(74) Solis , *ubi supra* , Chap. 5.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

lui reprochent d'avoir poussé la van-  
geance trop loin , en faisant arrêter un  
Homme d'Eglise , revêtu d'ailleurs du  
caractere d'Envoié ; mais d'autres assu-  
rent , pour l'excuser , que la colere eut  
moins de part à cette action que la po-  
litique , & qu'il jugea qu'un Conseiller  
si violent ne pouvoit faire qu'un rôle  
dangereux dans le Cortege de Nar-  
vaez (75).

Embarras où  
l'arrivée de  
Narvaez jette  
Cortez.

Pendant que la fortune préparoit ces  
obstacles à Cortez , divers avis , qu'il  
reçut par intervalles , lui donnerent des  
lumières certaines sur ce qui n'avoit  
encore excité que ses soupçons. Il ap-  
prit , ensuite , par le Courrier de San-  
doval , non - seulement que Narvaez  
avoit débarqué ses Troupes & déclaré  
sa Commission , mais qu'il s'avançoit  
droit à Zampoala avec son Armée.  
Sa raison , dit un Historien , lui fit pas-  
ser alors quelques heures fâcheuses , en  
lui donnant des vûes fort étendues sur  
les dangers qui le menaçoient , & beau-  
coup d'incertitude sur les remèdes qu'il  
y devoit apporter. Il ne pouvoit entre-  
prendre , sans témérité , d'aller combat-  
tre Narvaez avec des forces inégales ,  
dont il étoit même obligé de laisser  
une partie à Mexico , pour maintenir

le Quartier , pour garder les trésors qu'il avoit acquis , & pour conserver cette espece de garde que Motezuma souffroit encore. La prudence ne lui défendoit pas moins d'attendre l'Ennemi dans Mexico , au hasard de remuer l'humeur séditieuse des Habitans , en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation. Il ne se sentoît point d'éloignement pour traiter avec Narvaez & pour joindre leurs intérêts & leurs forces ; mais ce parti , qui lui sembloit le plus raisonnable , étoit aussi le plus difficile. Il connoissoit la rudesse & la fierté de cet Officier. Enfin la nécessité de s'expliquer avec Motezuma , & de donner une couleur honorable à ses démarches , quelque parti qu'il pût embrasser , étoit un autre sujet d'embarras , & d'autant plus pressant , que ce Prince , allarmé lui-même des nouvelles qu'il recevoit de jour en jour , attendoit de lui des éclaircissemens , & paroissoit étonné de son silence. Il commença par se délivrer de cette inquiétude , en lui disant avec une feinte assurance , que les Espagnols de la Flotte étoient des Sujets de son Roi , & de nouveaux Ambassadeurs , qui venoient sans doute appuyer ses premières propositions ; qu'ils formoient

FERNAND  
CORTÉZ.  
1520.

Comment il  
s'en explique  
avec Motezu-  
ma , & avec  
ses propres  
Soldats.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

une espece d'Armée suivant l'usage de leur Nation , mais qu'il les disposeroit à retourner en Espagne , puisqu'ils n'avoient rien à desirer de Sa Majesté après ce qu'il en avoit obtenu , & qu'il étoit même résolu de partir avec eux. L'adresse ne lui parut pas moins nécessaire , pour animer ses propres Soldats. Il leur dit que Narvaez étoit son Ancien Ami , & qu'il lui connoissoit assez d'élevation d'esprit & de sagesse pour préférer l'honneur de l'Espagne & le service du Roi aux intérêts d'un Particulier ; qu'à la vérité Velasquez ne pensoit qu'à la vengeance ; mais que les Troupes qu'il croïoit envoyer contre eux étoient plutôt un secours qui les aideroit à pousser leurs Conquêtes , & qu'au lieu d'y trouver des Ennemis , ils pouvoient se promettre de les voir bientôt leurs Compagnons. Cependant il s'ouvrit plus librement avec ses Capitaines ; & s'étant contenté de leur faire observer que Narvaez entendoit peu la guerre , que la plûpart de ses Soldats n'avoient pas plus d'expérience , & que tant de foiblesse pour le soutien d'une cause injuste devoit donner peu d'alarme à des cœurs éprouvés , il ne laissa pas de les faire entrer , par des raisons de prudence & d'honneur , dans

la résolution de tenter la voie d'un accommodement , en offrant à Narvaez des conditions si raisonnables , qu'il ne pût les refuser sans se couvrir de tout le blâme d'une rupture ; ce qui ne l'empêcha point de prendre diverses précautions qui répondoient à son activité. Il avertit ses Amis de Tlascala de tenir prêt un corps de six mille Guerriers. Les Espagnols, qu'il avoit employés à la découverte des Mines , dans la Province de Chinantla , reçurent ordre de disposer les Caciques de cette Province à lui envoyer deux mille Hommes. Ces Peuples étoient belliqueux & fort Ennemis des Mexiquains. Ils avoient témoigné beaucoup d'affection pour les Espagnols. Cortez les crut propres à fortifier ses Troupes ; & se souvenant d'avoir entendu vanter le bois de leurs piques , il en fit venir trois cens , qu'il fit armer d'excellent cuivre , au défaut de fer , & qui furent distribuées à ses Soldats. Ce soin regardoit particulièrement la Cavalerie de Narvaez , qui faisoit la principale crainte.

Les Prisonniers de Sandoval étant arrivés au bord du Lac , & Solis l'ayant informé qu'il y attendoit ses ordres , il se hâta d'aller au-devant d'eux. Mais ce fut pour leur ôter leurs fers & pour

FERNAND

CORTEZ.

1520.

Il se détermine à tenter un accommodement.

Il gagne les Envoyés de Narvaez , par ses caresses.



FERNAND  
CORTÉZ.  
1510.

les embrasser avec beaucoup de bonté ; en assurant Guevara qu'il puniroit Sandoval d'avoir manqué de respect pour sa Personne & son caractère. Il le conduisit au Quartier , après avoir recommandé à tous ses gens de le recevoir avec beaucoup de gaieté & de confiance. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit , & de la vénération que les Princes Mexiquains avoient pour lui. Parmi toutes ces caresses , il lui répétoit , sans affectation , qu'il se félicitoit de l'arrivée de Narvaez , parce qu'ayant toujours été de ses Amis , il s'en promettoit tous les fruits d'une heureuse intelligence. Enfin l'ayant comblé de présens , lui & ses Compagnons , il les renvoya , quatre jours après , également touchés de ses raisons & de ses bienfaits.

Conduite imprudente de Narvaez.

Guevara trouva Narvaez établi dans Zampoala , où le Cacique l'avoit reçu comme l'Ami de ses Alliés , qui venoit à leur secours , & dont il attendoit les mêmes témoignages de confiance & d'affection. Mais il reconnut bientôt , dans ces nouveaux Hôtes , un air de fierté , qui se déclara d'abord par la violence qu'on lui fit pour enlever de sa Maison tout ce que Cortez y avoit laissé. Guevara aussi rempli de la gran-

deur & de l'opulence de Mexico, que de l'accueil doux & généreux qu'il y avoit reçu, vint dans le même tems raconter ses aventures; & s'étant expliqué avec force sur la nécessité de ne donner aucune marque de division, il ne balança point à conclure par des propositions d'accommodement. Ce langage déplut si fort à Narvaez, qu'après l'avoir brusquement interrompu, & lui avoir dit de retourner à Mexico, si les artifices de Cortez l'avoient déjà séduit, il le chassa de sa présence avec indignité. Dans son ressentiment, Guevara chercha d'un autre côté à se faire entendre, & releva de toute sa force les généreuses bontés de Cortez. Les uns furent touchés de ses raisons, d'autres furent charmés par la vue de ses présens, & l'inclination générale étoit pour la paix. Ainsi les Espagnols & les Indiens commencerent également à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Barthelemi d'Olmedo, premier Aumônier de Cortez, dont l'éloquence & la sagesse donnoient beaucoup d'autorité à son caractère, suivit de près Guevara. Il étoit chargé de proposer tous les moyens qui pouvoient conduire à l'union, avec des Lettres particulieres pour Luc Velasquez d'Aillon, & pour

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Olmedo ;  
Aumônier de  
Cortez, en-  
treprend la  
négociation.

FERNAND  
CORTÈZ.  
1520.

André Duero, auxquelles Cortez avoit joint des présens, qui devoient être distribués suivant l'occasion. Un Député si respectable ne fut pas écouté plus favorablement de Narvaez. On répondit, à ses offres de paix & d'amitié, qu'il ne convenoit point à la dignité du Gouverneur de Cuba de traiter avec des Sujets rebelles, dont le châtimement étoit le premier objet de son Armée; que Cortez, & tous ceux qui lui demeureroient attachés, alloient être déclarés Traîtres, & que la Flotte avoit apporté assez de forces pour lui enlever ses Conquêtes. Olmedo repartit, avec autant de fermeté que de modération, que les Amis de Diego de Velasquez devoient penser deux fois à leur entreprise; qu'il n'étoit pas aussi facile, qu'ils le supposoient, de vaincre un Général de la valeur & de l'habileté de Cortez, adoré de tous ses Soldats, qui étoient prêts à mourir pour lui, & soutenu par un Prince aussi puissant que Motezuma, qui pouvoit mettre autant d'Armées sur pied, que Narvaez avoit d'Hommes dans sa Flotte; enfin qu'une affaire de cette importance demandoit une mûre délibération, & qu'il laissoit aux Amis de Velasquez le tems de penser à leur réponse,

Après cette espece de bravade , qu'il avoit crue nécessaire pour diminuer la confiance de Narvaez , il vit ouvertement d'Aillon & Duero , qui ne firent pas difficulté d'approuver son zele & ses ouvertures de paix. Il continua de voir les Officiers & les Soldats de sa connoissance ; & ménageant avec adresse ses discours & ses présens , il avoit déjà commencé à former un parti , en faveur de Cortez ou de la paix , lorsque Narvaez , averti de ses progrès , les interrompit par des injures & des menaces. Il l'auroit fait arrêter , si Duero ne s'y étoit opposé par ses représentations ; & dans la colere , il lui ordonna de sortir sur le champ de Zampoala. D'Aillon prit part à ce démêlé , pour soutenir qu'on ne pouvoit renvoyer un Ministre de paix , sans avoir délibéré sur la réponse qu'en devoit faire à Cortez. Plusieurs Officiers appuierent cette proposition. Mais Narvaez , transporté d'impatience & de mépris , ne répondit que par un ordre de publier , à l'heure même , la guerre à feu & sang contre Fernand Cortez , & de le déclarer Traître à l'Espagne. Il promit une récompense à celui qui le prendroit vif , ou qui apporteroit sa tête ; & sur le champ il donna des

---

FERNAND  
CORTEZ.

1510.

D'Aillon &  
Duero se dé-  
clarent pour  
la paix.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Narvaez met  
la tête de Cor-  
tez à prix.

Ses autres  
violences.

On croit Nar-  
vaez d'intel-  
ligence avec  
Motezuma.

ordres pour la marche de l'Armée. D'Aillon ne put supporter cet excès d'empchement ; & s'armant de l'autorité d'un premier Juge de l'Audience royale , il fit signifier à Narvaez , défense , sous peine de la vie , de sortir de Zampoala , ou d'employer les armes , sans le consentement unanime de tous les Officiers de l'Armée. Il y joignit des protestations solennelles. Mais cette barriere fut trop foible. L'ardent Général , oubliant qu'il manquoit de respect pour le Roi dans la personne de son Ministre , le fit arrêter honteusement & reconduire à Cuba sur un Vaisseau de la Flotte. Olmedo , épouvanté de cette violence , reprit le chemin de Mexico sans avoir demandé d'autre réponse ; & les Troupes même de Velasquez se refroidirent pour une Cause , qu'ils voioient soutenir avec tant d'orgueil & d'indécence (76).

Quelques Auteurs Espagnols ont écrit que Narvaez avoit formé une étroite correspondance avec Motezuma , & que par des Courriers fréquens , qu'il dépêchoit de Zampoala à Mexico , il se vantoit d'être venu avec une Com-

(76) Solis , Liv. 4. Chap. 7 ; Herrera , Liv. 9. Chap. 18 , 19 & 20.

mission du Roi d'Espagne, pour châtier l'insolence d'une troupe de Sujets rebelles & bannis, qui rendoient le nom Espagnol odieux par leurs brigandages. Mais cette supposition paroît peu vraisemblable à Solis, qui ne peut comprendre, dit-il, comment Narvaez, sans Interpretes, & sans aucune relation à la Cour de Mexico, auroit trouvé le moien de lier tout-d'un-coup un commerce de cette nature avec l'Empereur. Il en conclut que le retour d'Olmedo avec de fâcheuses nouvelles, qui causerent assez de chagrin à Cortez pour en faire paroître quelques traces sur son visage, & les avis qui venoient continuellement à la Cour par des Courriers Mexiquains, sont les seules lumieres qu'on puisse attribuer à Motezuma sur la division des Espagnols (77). Cependant ce Prince devoit avoir pénétré fort habilement la vérité, puisque dans le premier entretien qu'il eut avec Cortez, il lui parla ouvertement des mauvais desseins que le nouveau Capitaine

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

(77) Herrera parle de quelques présens que ce Prince avoit envoïés à Narvaez, & qui semble supposer une correspondance ; mais on répond

que c'étoit l'usage des Mexiquains à l'égard de tous les Etrangers qui abordent sur leur Côte ; comme on l'a vu dans l'exemple de Cortez



FERNAND

CORTEZ.

1520.

Raisonne-  
ment de Mo-  
t. zuma sur la  
division des  
Espagnols.

de sa Nation faisoit éclater contre lui. Il ajoûta qu'il n'étoit pas surpris qu'ils eussent ensemble quelque différend particulier, mais de ce qu'étant Sujets du même Prince, ils commandoient deux Armées qui paroissoient ennemies; & qu'il falloit nécessairement qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des bornes de l'obéissance qu'il devoit à son Souverain. Le Général, d'autant plus embarrassé de cette conclusion qu'il ne croïoit pas l'Empereur si bien instruit, rappella toute sa présence d'esprit pour lui répondre, que ceux qui l'avoient averti de la mauvaise disposition du nouveau Capitaine ne s'étoient pas trompés sur ce point, & que venant d'en recevoir avis lui-même par Olmedo, il s'étoit proposé de communiquer cette nouvelle à Sa Majesté; mais que cet Officier, qui se nommoit Narvaez, étoit moins un Rebelle qu'un Homme abusé par de spécieux prétextes; qu'étant envoié par un Gouverneur mal informé, qui résidoit dans une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, & qui ne pouvoit avoir appris les derniers ordres de leur Souverain, il s'étoit vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade lui appar- noient; prétention imaginaire, qui se-

Comment  
Cortez lui ré-  
pond.

toit bientôt dissipée , lorsqu'il auroit fait signifier lui-même à cet inutile Ambassadeur les pouvoirs en vertu desquels il devoit commander à tous les Espagnols qui aborderoient sur la Côte du Mexique ; que pour remédier promptement à cette erreur , il avoit résolu de se rendre à Zampoala , avec une partie de ses Troupes , dans la seule vue de renvoyer celles qui s'y étoient arrêtées , & de leur déclarer qu'elles devoient du respect aux Peuples de l'Empire , depuis qu'ils étoient sous la protection de l'Espagne ; & qu'il vouloit exécuter promptement ce dessein , par le juste empressement qu'il avoit d'empêcher qu'elles n'approchassent de la Cour , parce qu'étant moins disciplinées que les siennes , il craignoit que leur voisinage n'excitât des mouvemens dangereux pour le repos de l'Empire.

Cette réponse étoit d'autant plus adroite , qu'elle intéressoit la Cour Mexiquaine à la résolution qu'il avoit déjà formée d'aller au-devant de Narvaez. Aussi l'Empereur , qui n'ignoroit pas les violences auxquelles ses Ennemis s'étoient emportés , ni la supériorité de leurs forces , lui représenta-t'il qu'il y avoit de la témérité à s'ex-

FERNAND  
CORTÉZ.  
1520.  
Motezuma  
offre une Ar-  
mée à Cortez.

poser avec si peu de Troupes. Il lui offrit une Armée , pour soutenir la sienne , & des Chefs qui respecteroient ses ordres. Mais Cortez sentit le danger d'un secours , dont il pouvoit être forcé de dépendre ; & s'étant excusé sur la diligence qui étoit nécessaire à ses vues , il ne pensa qu'aux préparatifs de son départ. Il se flattoit encore , sinon d'engager Narvaez à l'union , du moins de faire servir les intelligences qu'Olmedo lui avoit ménagées , à le forcer d'accepter des conditions raisonnables. Cependant , pour ne pas donner trop au hasard , il envoya ordre à Sandoval de venir au-devant de lui avec la Garnison de Vera-Cruz , ou de l'attendre dans quelque Poste où ils pussent se joindre sans obstacle , & d'abandonner sa Forteresse à la garde des Indiens alliés.

Cortez va  
au-devant de  
Narvaez , &  
laisse une par-  
tie de ses gens  
à Mexico.

En quittant son Quartier , il y laissa quatre-vingt Espagnols , sous le commandement d'Alvarado , pour lequel il avoit remarqué de l'affection aux Mexiquains , & dont il connoissoit d'ailleurs le courage & la conduite. Il lui recommanda particulièrement de conserver à l'Empereur cette espece de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa Prison , & d'apporter néan-

moins toute son adresse à lui ôter les moïens d'entretenir des pratiques secretes avec les Prêtres & les Caciques. Il remit à sa charge le trésor du Roi & celui des Particuliers. Les Soldats, qui demeuroient sous ses ordres, promirent, non-seulement de lui obéir comme à Cortez même, mais encore de rendre à Motezuma plus de respect & de soumission que jamais, & de vivre dans une parfaite correspondance avec tous les Mexiquains. La principale difficulté sembloit consister à s'assurer des dispositions de l'Empereur, dont le moindre changement pouvoit renverser les plus sages précautions. Cortez, par des ressources de génie, qui augmentoient dans ses plus grands embarras, parvint à lui persuader qu'il n'avoit pas d'autre intention que de le servir; & qu'il reviendrait bientôt prendre congé de lui, pour retourner en Espagne avec ses présens, & l'assurance de son amitié, qui paroîtroit d'un prix inestimable au grand Prince dont il avoit accepté l'alliance. Il le toucha par ses respects & par son langage, jusqu'à lui faire engager sa parole de ne pas abandonner les Espagnols, qui se fioient à sa protection, & de veiller à leur sûreté, en conti-

Il s'assure  
des dispositions de l'Em-  
pereur.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

nuant son séjour dans leur Quartier. Quelque explication qu'on puisse donner à cette promesse, la suite des événemens ne permet pas de douter qu'elle ne fût sincère, & qu'Herrera ne se soit trompé, lorsque faisant sortir l'Empereur, suivi de toute sa Cour, pour accompagner fort loin le Général, il attribue cette extrême civilité au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols (78).

Samarche par  
Tlascala.

Ils prirent leur chemin vers Cholula, où ils furent reçus avec de grandes marques d'affection. De-là, s'étant rendus à Tlascala, ils trouverent à quelque distance de cette Ville le Sénat & la Noblesse, qui s'étoient assemblés pour venir au-devant d'eux. Il sembloit que Cortez eût acquis un nouveau mérite aux yeux de ces fiers Républicains, par l'humiliation de Motezuma. Cependant les Historiens sont partagés sur le secours qu'il leur avoit demandé. Quelques-uns assurent qu'ils

(78) Herrera, Liv. 10. Chapitre 1. Un autre Historien, sentant la difficulté d'expliquer cet excès de bonté dans un caractère tel que celui de Motezuma, se réduit à regarder cette révolution comme un miracle du Ciel

pour faciliter aux Espagnols la conquête du Mexique. De-là, dit-il, cette crainte respectueuse pour Cortez, qui étoit directement opposée à l'orgueilleuse fierté de ce Prince. Solis, Livre 4. Chapitre 7.

le refuserent , sous prétexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre des Espagnols. D'autres soutiennent qu'ils accorderent six mille Hommes , & qu'ils en offrirent un plus grand nombre , mais qu'en arrivant sur leurs Frontières ces Troupes demanderent d'être congédiées , parce qu'elles n'étoient point accoutumées à combattre hors de leur Province. Il paroît constant , du moins , qu'aucun Tlascalan ne servit dans cette Expédition. Mais Cortez sortit de leur Ville sans se plaindre , & sans donner aucune atteinte à la confiance établie ; & dans la suite , lorsqu'il rechercha leurs secours , contre les Mexiquains , il les trouva toujours prêts à le servir.

Il se rendit , à grandes journées , sous les murs de Motaliquita , Bourgade d'Indiens alliés , à douze lieues de Zampoala , où Sandoval arriva presque en même tems , avec sa Troupe , & quelques Soldats de l'Armée de Narvaez , que la violence exercée contre d'Aillon en avoit détachés. Cortez apprit d'eux le désordre qui regnoit dans l'Armée ennemie ; & ce récit lui fut confirmé par Sandoval , qui avoit fait entrer dans Zampoala deux Espagnols déguisés. Il regarda la négligence de

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Il trouve  
Narvaez à  
Zampoala.



ERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Narvaez comme une marque de la confiance qu'il prenoit à ses forces, & & du mépris qu'il faisoit du petit nombre de ses Adversaires. Mais quelque avantage qu'il crut pouvoir tirer de cette vaine présomption, il ne voulut pas rompre ouvertement, sans avoir fait de nouveaux efforts pour obtenir la paix. Olmedo fut envoyé pour la seconde fois; & sa négociation n'ayant pas mieux réussi, le Général, soit pour mettre toute la justice de son côté, soit pour se donner le tems de recevoir les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla, résolut d'envoyer Jean Velasquez de Leon, que la distinction de sa naissance, & l'honneur qu'il avoit d'appartenir de près par le sang au Gouverneur de Cuba, rendoient fort propre à cette médiation. Narvaez avoit tenté inutilement de l'attirer dans son parti; & Cortez avoit eu d'autres preuves de sa fidélité, auxquelles il ne pouvoit répondre avec plus de noblesse, qu'en remettant une affaire si délicate à sa bonne foi (79).

Ses efforts  
pour la paix.

Nouveaux  
emportemens  
de Narvaez.

Lorsqu'il entra dans Zampoala, tous les Espagnols se persuaderent qu'il venoit se ranger sous leurs Etendards,

& Narvaez s'empresſa d'aller au-devant de lui : mais après quelques explications , ces civilités furent ſuivies de tant d'emportement & de Violence, que Velasquez , irrité juſqu'à défier ceux qui oſeroient bleſſer l'honneur de Cortez , ſe vit dans la néceſſité de retourner ſur ſes pas. Olmedo le ſuivit. Narvaez les eut fait arrêter , ſi la plûpart de ſes Officiers , offenſés de voir traiter ſi mal un Homme du mérite & du rang de Velasquez , ne ſ'y fuſſent oppoſés avec beaucoup de chaleur (80). Ce mécontentement paſſa bientôt des Capitaines aux Soldats. Ils s'expliquèrent ſi librement , ſur le peu de ſoin qu'on prenoit de juſtifier leur conduite dans cette guerre , que Narvaez n'oſa réſiſter au conſeil qu'on lui donna d'envoier promptement après Velasquez , pour lui faire quelques excuſes , & pour apprendre de lui qu'elles étoient les propositions qu'on avoit refusé d'écouter. Duero fut choiſi pour cette Com-  
miſſion. Mais n'ayant pu le joindre ,  
ſur la route , il prit le parti de le ſui-  
vre juſqu'au Camp de Cortez , qu'il  
trouva prêt à changer de poſte , dans  
la réſolution de commencer la guerre.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Duero eſt  
envoie à Cor-  
tez.

(80) *Ibidem*. Herrera , Liv. 10. Chap. 1.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1520.

Son arrivée fit renaître quelque espérance de paix. Cortez le reçut comme son Ami. Dans plusieurs conférences qu'ils eurent ensemble, il s'ouvrit avec tant de franchise sur le desir qu'il avoit d'adoucir Narvaez, dont l'obstination étoit l'unique obstacle à l'accommodement, que Duero, charmé de le voir agir si noblement avec un Ennemi déclaré, proposa une entrevûe entre les deux Généraux, comme le seul moyen d'abrèger des difficultés dont la fin paroïssoit fort éloignée. Cette proposition fut acceptée avec joie. Tous les Historiens conviennent que Duero étant retourné à Zampoala avec la parole de Cortez, on dressa une capitulation authentique, par laquelle l'heure & le lieu de la conférence étoient désignés, & que chacun des Commandans s'engagea par écrit à s'y rendre, accompagné seulement de dix Officiers, qui devoient servir de Témoins à leurs conventions. Mais tandis que Cortez se disposoit à remplir son engagement, il reçut avis, par un Courrier secret de Duero, qu'on lui préparoit une embuscade, dans le dessein de l'enlever, ou de lui ôter la vie; & cette étrange information lui fut confirmée par d'autres Officiers qui se sentoient de l'hor-

Trahison de  
Narvaez.

reur pour la trahison. Un dessein si noir l'obligeant de renoncer à toutes sortes de ménagemens , il écrivit à son Ennemi , non-seulement pour lui reprocher sa perfidie , mais pour lui déclarer qu'il rompoit le Traité , & qu'il remettoit la décision de leur querelle à la voie des armes (81).

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Cortez  
rompt absolu-  
ment avec lui

Quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de la marche des Indiens Auxiliaires , il hâta celle de son Armée. Elle n'étoit composée que de deux cens soixante-six Espagnols , & des Indiens de charge : mais jugeant qu'un Ennemi capable de tant de bassesses avoit peu de fond à faire sur ses propres Troupes , il ne craignit point d'asseoir son Camp à moins d'une lieue de Zampoala , dans un Poste à la vérité , qui se trouvoit fortifié en tête par un Ruisseau , que les Espagnols avoient nommé *Riviere des Canots* , & derriere lequel il avoit à dos sa Ville de Vera-Cruz. Narvaez fut informé de ce mouvement. Son impétuosité , plus que sa diligence , le fit sortir aussi-tôt de son Quartier pour tenir la Campagne , mais avec une confusion qui répondoit à celle de ses idées. Il fit publier encore une fois la guerre. Il mit la tête de

Poste qu'il  
prend.

(81) Solis , *ibidem*.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Prudence  
avec laquelle  
il attire Nar-  
vaez dans ses  
pièges.

Cortez à prix pour deux mille écus ;  
& celles de Sandoval & de Velasquez  
pour quelque chose de moins. » Ses  
» ordres , dit un Historien , étoient  
» mêlés de menaces. Il en donnoit plu-  
» sieurs à la fois. On découvroit un  
» air de crainte , dans le mépris qu'il  
» affectoit pour Cortez. Enfin son Ar-  
» mée se mit d'elle-même en bataille ,  
» comme par hasard , & sans attendre  
» ses ordres (82). Après l'avoir fait  
avancer l'espace d'un quart de lieue , il  
résolut d'attendre l'Ennemi , dans la  
folle persuasion qu'un Général de l'ha-  
bileté de Cortez pourroit oublier le  
désavantage du nombre , & que la for-  
ce de ses ressentimens lui feroit quitter  
son Poste. Il passa tout le jour dans cette  
situation. La nuit approchoit , lors-  
qu'un nuage , où le Soleil se cacha tout-  
d'un-coup , répandit une pluie si froide  
& si abondante , que tous ses Soldats de-  
manderent d'être reconduits au Quar-  
tier. Il céda facilement à leurs ins-  
tances.

Il le surprend  
dans Zampo-  
la.

Cortez , qui fut averti de cette re-  
traite , regreta beaucoup que le Ruif-  
seau , sur le bord duquel il avoit son  
Camp , fût trop enflé par la pluie pour  
lui permettre de le passer à gué , & de

tomber sur un Ennemi qui sembloit fuir. Mais son génie guerrier , & le fond qu'il faisoit sur ses intelligences , lui inspirerent un dessein qui demandoit toute sa hardiesse pour le tenter , & la confiance qu'il avoit à son bonheur pour s'en promettre le succès qu'il obtint. Ce fut de surprendre pendant la nuit , au milieu de Zampoala , ses Ennemis mouillés & rebutés de la fatigue du jour. Après avoir communiqué ce projet à ses Troupes , & les avoir animées avec la plus vive éloquence , il les divisa en trois Corps , dont il donna le premier à Sandoval , & le second à d'Olid. Le troisieme , dont il prit le commandement lui-même , avec quelques-uns de ses plus braves Officiers , donna l'exemple , en passant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Herrera prétend que par représailles , la tête de Narvaez fut mise à prix (83) , & que Cortez , pour justifier plus que jamais sa Cause , donna par écrit à Sandoval qui faisoit l'Office de Général Major , un ordre , qui portoit , » que Narvaez étant entré dans » le Pais à force ouverte , au préjudice des intérêts de l'Espagne , de la » Religion & du Domaine roïal , &

FERNAND  
CORTEZ  
1520.

Conduite de  
cette entrepri-  
se.

(83) *Ubi supra*, Chapitre 2.



FERNAND  
CORTEZ,  
1520.

» n'ayant ni voulu montrer ses Provi-  
» sions ni prêter l'oreille aux propo-  
» sitions d'accommodement , Fernand  
» Cortez, Commandant de la Nation  
» Espagnole au Mexique, ordonnoit  
» à tous les Capitaines, Cavaliers &  
» Soldats de son Armée, de se saisir  
» de sa personne, & de le tuer s'il fai-  
» soit quelque résistance (84).

L'Armée avoit fait près d'une demi-  
lieue dans les ténèbres, lorsque les  
Coureurs amenerent une Sentinelle de  
Narvaez qu'ils avoient enlevée; mais  
ils rapportèrent qu'il leur en étoit  
échappé une, qui s'étoit dérobbée en-  
tre les buissons, à la faveur de l'obs-  
curité. Cet incident fit perdre l'espé-  
rance qu'on avoit eue de surprendre les  
Ennemis. Cependant, comme il y avoit  
beaucoup d'apparence que la crainte  
d'être arrêté feroit prendre quelque dé-  
tour au Fugitif, on résolut de s'avan-  
cer promptement, soit pour arriver  
avant lui, soit pour attaquer les Enne-  
mis mal éveillés, s'ils étoient avertis,  
& dans le trouble d'une première al-  
larne. La Sentinelle, que la peur avoit  
rendue fort légère, arriva dans la Ville  
avant Cortez, & répandit ses fraieurs.  
Mais Narvaez, ne pouvant se persua-

dér qu'une troupe d'Avanturiers, dont il méprisoit le nombre, osât l'attaquer dans une grande Ville, ni qu'elle eût pû quitter son Poste, d'un si mauvais tems, rejetta brusquement l'avis & celui qui l'apportoit (85).

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Il étoit minuit, lorsque Cortez entra dans Zampoala; & son cri de guerre, *Saint-Esprit*, qui étoit pris, suivant la remarque des Historiens, de la Fête qu'on avoit célébrée le même jour, nous apprend que c'étoit celle de la Pentecôte. Narvaez étoit logé, avec toute son Armée, dans le plus grand Temple de la Ville. Ses Coureurs pouvoient s'être égarés ou s'être mis à couvert pendant la pluie; mais des Soldats, tels que ceux de Cortez, endurcis à la fatigue & supérieurs à la crainte, pénétrèrent jusqu'au pié du Temple, sans s'embarrasser s'ils avoient été découverts. Leurs Chefs furent surpris néanmoins de ne rencontrer aucune Garde. La dispute de Narvaez durroit encore avec la Sentinelle qui l'avoit averti. Quoique cet avis passât pour une fausse alarme, quelques Soldats inquiets s'étoient mis en mouve-

Narvaez est  
forcé de se  
rendre à Cor-  
tez.

(85) Le même Historien dit nettement que quelques Officiers, qui favorisoient Cortez, aiderent à l'erreur.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

ment. Cortez, qui s'en apperçut, ne balança point à les attaquer avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître. Il donna le signal du Combat, & Sandoval entreprit aussitôt de monter les degrés du Temple. Les Canoniers de garde entendirent le bruit, & mirent le feu à deux ou trois pièces, qui donnerent sérieusement l'alarme. Les tambours succederent au bruit du canon. On accourut de toutes parts, & le combat se réduisit bientôt aux coups de piques & d'épées. Sandoval eut beaucoup de peine à se soutenir dans un poste défavantageux, & contre une Troupe plus nombreuse que la sienne. Mais d'Olid vint à propos le secourir; & presque aussitôt Cortez, ayant laissé son Corps de réserve en bataille, parut l'épée à la main, se jeta dans la mêlée, & s'ouvrit un passage, où tous ses gens se précipiterent après lui. Les Ennemis ne résistèrent point à cet effort. Ils abandonnerent les degrés, le vestibule & l'artillerie. Plusieurs se retirèrent dans leurs logemens, & les autres allerent se rassembler à l'entrée de la principale Tour, où l'on combattit long-tems avec une égale valeur.

Narvaez parut alors. Il avoit employé quelque tems à s'armer; mais on

convient qu'en se présentant au combat, il fit des efforts extraordinaires pour ranimer ses gens, & qu'il marqua de l'intrépidité au milieu du danger. Elle alla jusqu'à le mettre aux mains avec les Soldats de Sandoval ; mais il en reçut dans le visage un coup de pique, qui lui creva l'œil, & qui le fit tomber sans connoissance. Le bruit se répandit qu'il étoit mort. Ses gens s'effraierent. Les uns l'abandonnerent par une honteuse fuite ; les autres cessèrent de combattre ; & ceux qui s'empresserent de le secourir ne faisant que s'embarrasser mutuellement, il fut aisé de les pousser, quoiqu'avec beaucoup de peine & de confusion. Les Vainqueurs prirent ce tems pour enlever Narvaez, en le traînant au bas des degrés, d'où Sandoval le fit transporter au milieu du Corps de réserve. Sa honte fut égale à sa douleur, lorsqu'étant revenu à lui-même, il se trouva les fers aux piés & aux mains, & qu'il se vit livré à la discrétion de ses Ennemis (86).

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

(86) On suit ici Diaz & Solis. Herrera s'en écarte un peu. Ces différences méritent d'être remarquées, dans un événement si célèbre. L'approche, dit Herrera, n'ayant pu se faire si secrètement qu'on ne s'en aperçût, on en avertit Narvaez, qui se revêtoit d'une cote d'armes. Il répondit ; qu'on ne se mette point en peine ; nous y donnerons bon ordre. Aussi-tôt il fit sonner l'alarme. Dans le Temple où il étoit, il y avoit deux Tours, qui servoient aussi

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Tous les Es-  
pagnols se  
réunissent  
sous Cor-  
tez.

Le combat aiant cessé , par la retraite de tous ses gens , qui s'étoient jettés dans les donjons , ceux de Cortez firent retentir le cri de *Victoire* , pour le Roi , pour Cortez , pour le Saint-Esprit ; & ces transports de joie augmentèrent beaucoup la fraïeur des Ennemis. Mais on remarque une circon-

de logement au reste de son armée ; mais il n'en fut pas secouru. Les uns disent que ses gens firent la sourde oreille , & d'autres qu'étant arrêtés par ceux de Cortez , ils ne purent approcher. Cependant Sandoval étant arrivé , les Sentinelles qui étoient au pié des degrés commencerent à s'écarter. Sandoval se voyant découvert , commanda de battre la caisse. Cortez en même tems cria ; ferre , ferre ; Saint-Esprit , Saint-Esprit ; à eux , à eux. Sandoval monta vivement les premiers degrés , & rencontra une chambre pleine de Nègres , un desquels étant sorti avec de la lumière à la main fut tué de deux coups de pique. De-là Sandoval & ses gens arriverent à la chambre de Narvaez. Ils y trouverent l'artillerie en état , & ne purent empêcher qu'une piece qui fut tirée ne leur tuât deux Hommes. Mais ils serre-

rent de s'en presser , qu'on n'eut pas le tems de tirer les autres. Cortez , qui survint , fit jeter toutes les pieces au bas des degrés. Alors on voulut entrer dans la chambre de Narvaez , qui n'avoit pas avec lui moins de quarante Soldats ; & Sandoval le somma de se rendre. Mais , étant Homme de cœur , il combattit vaillamment avec les siens , quoique leurs lances , n'étant pas si longues que les piques de Cortez , ne fissent pas tant d'effet. Lopez , Soldat de Sandoval , mit le feu à la paille dont la Tour étoit couverte ; ce qui força Narvaez & ses gens de sortir. Là , il reçut un coup de pique dans un œil ; Sanchez Forfan le serra de près , avec Sandoval , qui lui dit , Je te fais prisonnier. Ils le traînerent le long des degrés en descendant , & lui mirent les fers aux piés. Herrera , Liv. 10. Chap. 3.

lance, qui, jointe à la prise de leur Chef, & aux intelligences de Cortez, peut servir à diminuer leur honte. Des fenêtres de leur logement, ils découvroient à diverses distances, & dans plusieurs endroits, des lumieres qui perçoient l'obscurité, avec l'apparence d'autant de méches allumées, qu'ils prirent pour celles de plusieurs Troupes d'Arquebusiers; c'étoit des vers luisans, qui sont beaucoup plus gros & plus brillans que les nôtres, dans cette hemisphere, & qui leur firent croire que l'attaque de Cortez étoit soutenue par une puissante Armée (87). L'artillerie qui fut tournée aussi-tôt contre les donjons, la menace du feu qu'on y pouvoit mettre aisément, & le pardon qui fut offert à tous ceux qui voudroient s'enrôler sous les Etendards du Vainqueur, avec la liberté du départ & le passage pour ceux qui voudroient retourner à Cuba, firent quitter les armes au plus grand nombre. Cortez donna ordre qu'elles fussent reçues & soigneusement gardées, à mesure qu'ils venoient les rendre en troupes, sans excepter celles de ses Partisans secrets, qu'il ne vouloit pas faire connoître,

(87) Solis Chap. 10 ; Herrera n'en dit rien.



FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

parce que leur exemple servoit à déterminer les autres. Ce soin de les désarmer étoit d'autant plus important, qu'à la pointe du jour, s'apercevant que leurs Vainqueurs étoient en si petit nombre, ils regretterent beaucoup de s'être abandonnés à d'indignes fraieurs (88). Cependant les civilités de Cortez, & l'opinion qu'ils prirent bientôt de son caractère, devinrent un lien si puissant pour les attacher à lui, qu'il n'y en eut pas un seul qui acceptât l'offre d'être reconduit à Cuba. Il ne restoit à soumettre que la Cavalerie, qui n'ayant pû prendre part au combat, en attendoit le succès dans la Plaine : mais elle fut réduite aisément par les voies de la douceur. Cortez ne perdit que deux Hommes dans l'action, & deux autres, qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Entre les gens de Narvaez, on compta quinze Morts & un fort grand nombre de Blessés (89).

(88) On lit dans Herrera, que deux Dames Espagnoles, qui étoient venues avec Narvaez, apprenant sa déroute & sa captivité, se mirent à une fenêtre, & s'écrierent : Méchans Soldats, la quenouille vous convenoit bien mieux que l'épée.

Malheureuses les Femmes qui sont venues avec vous ! Après quoi s'étant fait conduire à Cortez, elle louèrent beaucoup sa valeur, *ubi supra*, Chap. 4.

(89) Solis, après Diaz, *ubi supra*, Herrera ne met qu'onze Morts, Chapitre 4.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Humiliation  
de Narvaez.

Cortez ne se refusa point le plaisir de voir son Prisonnier , mais loin de l'insulter dans sa disgrâce , il affecta de ne pas lui faire annoncer son arrivée ; & solis assure même que son dessein étoit de le voir sans le faire connoître. Mais le respect des Soldats l'aïant trahi , Narvaez se tourna vers lui , & lui dit , d'un air assez fier (90) , » Seigneur Capitaine , estimez l'avantage » qui me rend aujourd'hui votre Prisonnier ». Cortez jugea que cet orgueil méritoit d'être humilié. Il répondit sans s'émouvoir : » Mon Ami , il » faut louer Dieu de tout ; mais , je » vous assure , sans vanité , que je » compte cette Victoire & votre Prisonnier se , entre mes moindres Exploits ». Après l'avoir fait panser soigneusement , il le fit conduire à (91) Vera-Cruz.

Zeile des Indiens pour le service de Cortez.

A la pointe du jour , on vit arriver les deux mille Chinantleques , à qui toute leur diligence n'avoit pû faire surmonter plutôt les difficultés d'une longue route. Cortez leur fit le même accueil que s'il eût tiré quelque fruit de leur zele , & les renvoïa quelques

(90) D'un air , dit Solis , qui faisoit connoître qu'il ne sentoit pas encore toute

l'étendue de sa disgrâce , *ibid.*

(91) Herrera , Chap. 3.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

jours après dans leur Province , avec des remercimens & des caresses , qui les disposerent plus que jamais à lui offrir leurs services. Le Cacique de Zampoala , qui s'étoit vu long-tems comme Esclave de Narvaez , fit éclater aussi sa joie ; & tous les Habitans du País célébrèrent la Victoire de leurs anciens Alliés (92). Au milieu de ces soins, Cortez n'oublia point combien il étoit important pour lui de s'assurer de la Flotte. Il dépêcha ses plus fideles Officiers, pour faire transporter à Vera-Cruz les voiles, les mâts & les gouvernails des Vaisseaux , & pour mettre ses Pilotes & ses Matelots à la Place de ceux de Narvaez ; avec un Commandant que Diaz nomme Pierre *Cavallero* , & qu'il honore du titre d'Amiral de la Mer.

Il retourne  
à Mexico.

Le souvenir d'Alvarado & de ses Compagnons, qui se trouvoient comme abandonnés à la bonne foi de Motezuma , étoit l'unique sujet de chagrin qui troublât Cortez (92). Il étoit résolu de

(92) Ces Vainqueurs Espagnols ne se piquoient pas de continence. Le Cacique de Zampoala fit présent à Cortez d'une Femme de condition & fort belle, qui fut nommée Catherine. Il en donna d'autres aux Capitaines. Cortez se logea dans la maison de Cathé-

rine , qui étoit forte , & où il fut traité magnifiquement. Herrera ; Chap. 4.

(93) Herrera , dit néanmoins qu'Alvarado avoit envoyé des informations à Cortez , & que Cortez en avoit envoyé au Quartier par Olmedo. L. 10. Ch. 90.

ne pas perdre un moment pour se délivrer de cette inquiétude, en retournant à Mexico; mais plus de mille Espagnols, qu'il voioit réunis tranquillement sous ses ordres, lui parurent une Armée trop nombreuse, & capable d'allarmer les Mexiquains. Il n'auroit pas fait difficulté d'en laisser une partie à Vera Crux, s'il n'eût craint les mouvemens qui pouvoient naître de l'oïfiveté, sur-tout parmi de nouvelles Troupes, qu'il n'avoit point encore eu le tems de former à sa discipline. Dans cet embarras, il résolut de les employer à d'autres Conquêtes. Il nomma Jean Velasquez de Leon, pour aller soumettre, avec deux cens Hommes, la Province de Panuco; & d'Ordaz, avec le même nombre, pour peupler celle de Cuazacoalco. Environ six cens Soldats Espagnols, qui composoient le reste de l'Armée, lui parurent suffisans pour faire son entrée dans Mexico, avec l'éclat d'un Vainqueur qui vouloit conserver quelque apparence de modération.

Mais lorsqu'il se préparoit au départ, il reçut une Lettre, par un Courrier d'Alvarado, qui l'obligea de changer toutes ses résolutions. On l'informoit que les Mexiquains avoient pris les ar-

Il apprend  
que ses gens  
y sont assiégés  
par les Mexi-  
quains.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Fidélité de  
l'Empereur.

mes & que malgré Motezuma , qui n'avoit pas quitté le Quartier des Espagnols, ils y avoient déjà donné plusieurs assauts. Le Soldat , qui apportoit cette nouvelle , étoit accompagné d'un Messager Impérial , chargé de représenter qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'arrêter l'emportement des Rebelles ; & non-seulement d'assurer Cortez qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols , mais de presser son retour à Mexico , comme le seul remede qu'on pût attendre au désordre. Soit que ce Prince fût allarmé pour lui-même , ou que son inquiétude ne regardât que ses Hôtes , cette démarche ne laissa aucun doute de sa bonne foi.

On n'avoit pas besoin de délibération , pour se déterminer dans une conjoncture si pressante. Les anciens & les nouveaux Soldats de Cortez firent éclater la même ardeur pour se rendre à Mexico ; & cet incident, qui servoit de prétexte pour éviter le partage de l'Armée , fut regardé comme un présage de la conquête de l'Empire , dont la réduction devoit commencer par la Capitale. Rangel fut laissé à Vera-Cruz , en qualité de Lieutenant de Sandoval , avec une assez forte Garnison , qui n'empêcha

cha point que dans la revue du reste des Troupes , il ne se trouvât encore mille Hommes d'Infanterie & cent Cavaliers bien armés. Cortez leur fit prendre différentes routes , pour ne pas incommoder les Peuples. On arriva , le 17 de Juin , à Tlascala , où le Sénat , toujours animé contre les Mexiquains , offrit toutes ses forces pour la délivrance d'Alvarado. Mais Cortez , qui crut remarquer dans le zèle des Sénateurs plus de haine contre leurs anciens Ennemis que d'affection pour les Espagnols , se contenta de prendre deux mille Hommes , dans la crainte d'effraier Motezuma & de pousser les Rebelles au dernier désespoir. Son dessein étoit de faire une entrée pacifique dans la Capitale , & de ramener les esprits par la douceur avant que de penser au châtiement des Coupables.

FERNAND  
CORTIZ.  
1520.

Les Tlascalans  
offrent leur secours  
aux Espagnols

Il se présenta devant Mexico le 24 , sans avoir trouvé d'autre embarras , dans sa route , que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'Armée passa la grande Chaussée du Lac , avec la même tranquillité ; quoiqu'à la vue de plusieurs indices qui devoient réveiller ses défiances. Les deux Brigantins , fabriqués par les Espagnols , étoient en pieces. Quelques Ponts , qui

Présages fâcheux.



FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

fervoyent à la communication du Quartier, avoient été rompus : les remparts & les Donjons paroissoient déserts. Un morne silence regnoit de toutes parts. Des apparences si suspectes obligèrent le Général de régler sa marche, & de n'avancer qu'après avoir fait reconnoître successivement tous les postes. Ces précautions durèrent jusqu'au Quartier des Espagnols, où les Gardes avancées, découvrant le secours qui leur arrivoit, poussèrent des cris de joie, qui rendirent la confiance à Cortez.

Il arrive à  
Mexico.

Alvarado vint le recevoir à la porte du Quartier, accompagné de tous ses Soldats, dont les transports & les acclamations ne peuvent être représentés. La présence de Motezuma, qui parut oublier la fierté de son rang, pour accourir avec la même ardeur (94), retarda de quelques momens les explications. Mais cet empressement fit connoître qu'il souhaitoit l'arrivée de Cortez autant que les Espagnols mêmes ; & si l'on croioit pouvoir douter de ses dispositions, il seroit difficile d'expliquer pourquoi n'étant plus retenu par la force, il n'avoit pas fait usage de cette liberté, pour retourner dans son

Conduite de  
Motezuma ,  
difficile à ex-  
pliquer.

Palais , pendant l'absence du Général. Tous les Historiens reconnoissent que moitié politique , pour soutenir l'opinion qu'il se flattoit d'avoir fait prendre à son Peuple , & aux Espagnols mêmes , des motifs qui l'arrêtoient dans leur Quartier ; moitié crainte , depuis la révolte du Prince de Tezcucos ; & peut être aussi par attachement pour ses Hôtes , qui étoient parvenus à lui inspirer de la confiance , & qu'il regardoit comme un appui contre ses propres Sujets , il ne varia plus dans les témoignages de son affection ni dans l'exécution de ses promesses (95).

Cortez se fit raconter ce qui s'étoit passé dans son absence. Un Corps nombreux de Mexiquains , animés & conduits par quantité de Seigneurs , avoient attaqué plusieurs fois les Espagnols dans

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Ce qui s'étoit passé dans l'absence de Cortez.

(95) Cependant Diaz & Herrera prétendent que Cortez reçut mal ses premières honnêtetés , qu'il se retira dans son appartement sans lui répondre , & qu'il laissa même échapper quelques termes injurieux pour lui , devant les Officiers Mexiquains. Ces deux Ecrivains l'accusent de s'être enorgueilli de ses forces. Mais Gomera & Solis s'efforcent de

tache. Il put affecter quelque froideur , suivant Solis , pour se donner le tems de prendre des informations , mais outre qu'il ne pouvoit soupçonner l'Empereur de mauvaise foi , lorsqu'il le retrouvoit parmi les siens , il auroit été indigne de sa prudence de le maltraiter , dans des conjonctures où il avoit besoin de lui , *ubi supra*.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

leur Quartier , sans respect pour la personne & les ordres de leur Souverain , qui n'avoit rien épargné pour appaîser la sedition. Ils avoient tenu long-tems Alvarado comme assiégé ; & quatre de ses plus braves Soldats avoient été tués dans le dernier assaut. Les Rebelles s'étoient retirés depuis deux jours ; mais loin d'avoir quitté les armes , leur grand nombre & la mort des quatre Espagnols leur inspiroient tant d'audace , qu'ayant appris le retour de Cortez , ils n'avoient pris la résolution de s'éloigner du Quartier que pour lui laisser le tems & la liberté d'y revenir , dans la confiance qu'y étant une fois renfermé avec tous ses gens , ils réussiroient plus heureusement que le Prince de Tezcuco , à détruire les Ennemis de leur Religion & de leur Empire.

Cause de la  
révolte des  
Mexiquains,

La cause d'une si furieuse animosité ne paroît pas bien éclaircie entre les Historiens (96) ; & Cortez même en

(96) Les uns veulent que ce fut en effet des intrigues & des mauvais Offices de Narvacz ; ce qui paroît sans vraisemblance : d'autres que c'étoit simplement l'envie de reprendre la liberté à Motezuma : d'autres, que c'étoit pour se saisir de l'or , des pierres & des bijoux qui étoient demeurés dans le Quartier Espagnol , & dont on faisoit monter la valeur à plus de sept cens mille écus ; enfin d'autres encore , que c'étoit par haine pour les Tlascalans , mortels Ennemis de la Nation , sur lesquels on re-

parle avec incertitude , dans la seconde de ses deux Relations ( 97 ). Solis , qui fait profession d'avoir pésé tous les témoignages , assure , comme une vérité constante , qu'après le départ de Cortez , les Espagnols observerent beaucoup de relâchement dans l'attention & la complaisance que les Nobles avoient témoignées pour eux , & qu'Alvarado , en aiant pris occasion de veiller sur leurs démarches , apprit de ses Emissaires qu'on faisoit des assemblées dans quelques Maisons de la Ville. On approchoit d'un jour solennel , où l'usage étoit d'honorer les Idoles par des danses publiques. Alvarado , suivant le même récit , fut informé que les Conjurés avoient choisi ce tems pour soulever le Peuple , en l'exhortant à

jettoit le dessein que les Espagnols avoient eu de ruiner les Idoles. Barthelme de las Casas , qui ne ménage point sa Nation , raconte que les Mexiquains , aiant voulu divertir leur Empereur , avoit préparé une Fête publique , de l'espece de Danseurs qu'ils nommoient *Mitoles* , & qu'Alvarado , sachant qu'ils s'étoient parés de leurs plus riches joiaux , étoit venu les attaquer avec tous ses Sol-

dats , qu'il les avoit massacrés & dépouillés , & que dans cette occasion plus de deux mille Mexiquains avoient été passés au fil de l'épée. Dans cette supposition , la révolte n'étoit qu'une juste vengeance. Mais tous les autres Ecrivains Espagnols ont prétendu que las Casas , avoit été mal informé. Solis , *ibid* , page 553.

(97) Cartas de D. Hernando Cortez al Emperador.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1520.

prendre les armes pour la liberté de leur Empereur & la défense de leurs Dieux. Le même jour au matin, quelques-uns affectèrent de se montrer dans le Quartier des Espagnols, & demandèrent même au Commandant la liberté de célébrer leur Fête, dans l'espoir de lui fermer les yeux par cette apparence de soumission. Elle le fit douter, en effet, de la vérité de ses informations; & dans cette incertitude il leur accorda ce qu'ils demandoient, à condition qu'ils ne portassent point d'armes, & qu'ils ne répandissent point de sang humain dans leurs Sacrifices. Mais il apprit bientôt qu'ils avoient employé la nuit précédente à transporter secrètement leurs armes dans les lieux voisins du grand Temple. Sur cet avis, il prit des mesures pour attaquer les principaux Conjurés pendant leur danse, c'est-à-dire, avant qu'ils fussent armés, & qu'ils eussent commencé à soulever le Peuple. Il sortit avec cinquante Espagnols, sous prétexte de satisfaire sa curiosité en assistant à la Fête. Il s'approcha du Temple, où les Conjurés, qui s'y étoient déjà rendus, la plupart ivres & sans défiance, se dispoient à danser, pour attirer le Peuple au spectacle. Mais, sans leur lais-

ser le tems de se reconnoître , il les fit charger par ses gens , qui en tuerent une partie , & qui forcerent les autres de se jeter par les fenêtres du Temple.

Quelque jugement qu'on doive porter de cette entreprise , l'Historien confesse qu'elle fut exécutée avec plus d'ardeur que de prudence , & que les Espagnols deshonorèrent leur motif , en se jettant sur les Morts & sur les Blessés , pour arracher les joïaux dont ils les voïoient couverts. D'ailleurs Alvarado se retira , sans prendre soin d'informer le Peuple des raisons de sa conduite ; & Solis lui en fait un reproche. Il devoit , dit-il , publier la conspiration , & montrer les armes que les Nobles avoient cachées. Le Peuple , qui ne fut informé que du carnage de ses Chefs & du pillage de leurs joïaux , attribuant cette exécution à l'avarice effrenée des Espagnols , en conçut tant de fureur , qu'il prit aussi-tôt les armes , sans que les Conjurés y eussent contribué par leurs exhortations ou par leurs soins (98).

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Réproches  
qu'on fait à  
la conduite  
d'Alvarado.

(98) Page 137. Le même Ecrivain croit son récit , bien confirmé par la résolution que Cortez prit de faire publier la vérité

du fait , & par l'offre qu'Alvarado lui fit de se rendre en prison , pour appaiser le Peuple , en justifiant sa conduite.



FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Combat entre  
les Espagnols  
& les Rebel-  
les.

La nuit, qui suivit l'arrivée de Cortez, ne fut pas moins tranquille que le jour précédent. Ce silence, qui duroit encore le lendemain, paroissant couvrir quelque mystere, Ordaz fut commandé pour aller reconnoître la Ville, à la tête de quatre cens Hommes, Espagnols & Tlascalans. Il s'engagea dans la plus grande rue, où il découvrit bientôt une troupe d'Indiens armés, que les Séditieux n'y avoient postés que pour l'attirer dans leurs pièges. En effet, lorsqu'il se fût avancé, dans le dessein de faire quelques Prisonniers, dont il vouloit tirer quelques informations, il se vit couper le passage par des Armées entieres, qui vinrent le charger, de toutes les rues voisines; tandis qu'une Population innombrable, qui se montra tout-d'un-coup aux fenêtres & aux terrasses, remplit l'air de pierres & de traits.

Prudence &  
valeur d'Ordaz.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & son expérience, pour repousser une si vive attaque. Il forma son Bataillon, suivant l'étendue & la disposition de l'espace, avec la précaution de le border de Piquiers, tandis que les Arquebusiers, qui composoient le centre, eurent ordre de tirer aux fenêtres & aux terrasses. Il lui étoit impossible de

faire avertir Cortez de sa situation ; & dans l'opinion , où l'on étoit au Quartier , qu'il avoit assez de force pour exécuter sa Commission , on ne se défia point qu'il eût besoin de secours. Cependant la chaleur des Indiens ne fut pas long tems à se rallentir. L'excès du nombre leur ôtant l'usage de leurs armes , ils s'étoient avancés avec une confusion qui les livroit sans défense aux coups des Piquiers. Ils perdirent tant de monde à la premiere charge , que leur retraite devenant aussi tumultueuse que leur approche , ils se précipitoient en arriere les uns sur les autres , pour se dérober à la pointe des piques. Les Arquebusiers n'eurent pas plus de peine à nettoier les terrasses. Ordaz , qui n'étoit venu que pour reconnoître , ne jugea point à propos de pousser plus loin sa victoire ; & sans faire changer de forme à sa Troupe , il chargea si vigoureusement ceux qui l'avoient coupé par derriere , qu'il s'ouvrit le chemin jusqu'au Quartier. Cette action lui coûta néanmoins du sang. La plûpart de ses gens furent blessés. Il le fut lui-même , & huit de ses plus braves Tlascalans furent tués sous ses yeux ; mais il ne perdit qu'un Espagnol , que Diaz nomme Lezcano , & dont il vante beaucoup la valeur.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Il se retire  
avec gloire.

FERNAND  
CORTÉZ.  
1520.

Les Mexi-  
quains atta-  
quent le Quar-  
tier de Cortez.

Cortez avoit pensé à ramener les es-  
prits par des propositions de paix ; mais  
outre qu'il n'avoit personne dont il pût  
attendre ce service , & que Motezuma  
même sembloit se défier de sa propre  
autorité , le succès d'Ordaz lui fit juger  
qu'il n'étoit pas tems de s'abaisser à  
des offres qui pouvoient augmenter l'in-  
solence des Rebelles. Il fut confirmé  
dans ce sentiment , par la fureur avec  
laquelle ils se rassemblèrent , après leur  
défaite , pour suivre Ordaz jusqu'à la  
vue du Quartier. Leur dessein étoit d'y  
donner un assaut général. En vain ten-  
ra-t-on de les effraier par le bruit de l'ar-  
tillerie. Leurs timbales & leurs cors  
donnerent aussi-tôt le signal du combat.  
Ils s'avancerent , en même-tems , avec  
un emportement sans exemple. Plus-  
ieurs troupes d'Archers , dont ils  
avoient composé leur avant-garde , ti-  
roient aux creneaux , pour faciliter les  
approches à ceux qui les suivoient. Leurs  
décharges furent si épaisses & si sou-  
vent répétées , pendant que les autres  
passoient entre leurs rangs pour mon-  
ter à l'assaut , qu'elles causerent beau-  
coup d'embarras aux Espagnols , qui  
se trouvoient partagés tout-à-la-fois par  
la nécessité de se défendre des fleches ,  
& par celle de repousser leurs Ennemis ;

sans compter un troisième soin, qui consistoit, s'il faut en croire un de leurs Historiens, à ramasser ces fleches, dont la multitude bouchoit les passages (99). L'artillerie & les arquebuses ne laissoient pas de faire un affreux carnage; mais ces furieux étoient si déterminés à mourir ou à vaincre, qu'ils s'empressoient de remplir le vuide que les Morts avoient laissé, & qu'ils se serroient avec le même courage; en foulant aux piés, sans distinction, leurs Blessés & leurs Morts. Plusieurs s'avancerent jusques sous le canon, où ils s'efforcèrent, avec une obstination incroyable, de rompre les Portes, & d'abbattre les murs, avec leurs haches garnies de pierre tranchante. Quelques-uns, élevés sur les épaules de leurs Compagnons, cherchoient le moien de combattre à la portée de leurs armes. D'autres se servoient de leurs zagaies, comme d'échelles, pour monter aux fenêtres & aux terrasses. » Tous enfin, pour emploier les termes de l'Historien, se lançoient au fer & au feu comme des Bêtes farouches; & ces effets d'une témérité brutale auroient pû passer pour des prodiges de valeur, si la férocité n'y eu plus de part que le courage.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Leur fureur

Ils sont très  
poussés,

(99) *Ibidem.* 165.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Cependant, après avoir été repoussés de toutes parts, ils se retirèrent dans leurs rues, pour s'y mettre à couvert des boulets & des balles qui les poursuivoient. Leur usage n'étant point de combattre dans l'absence du Soleil, ils se séparèrent à la fin du jour; ce qui n'empêcha point les plus hardis de venir troubler, pendant la nuit, le repos des Espagnols, en mettant le feu à plusieurs endroits du Quartier. On ignore s'ils l'avoient jetté à force de bras, ou s'ils s'étoient servi de leurs fleches, auxquelles ils pouvoient avoir attaché quelque matiere embrasée; mais la flamme s'empara tout-d'un-coup des Edifices, & s'y répandit avec tant de violence, qu'on fut obligé d'en abattre une partie; après quoi, la nécessité de mettre les breches en défense imposa un autre travail, qui fit durer la fatigue jusqu'au jour.

Les Indiens reparurent au lever du Soleil; mais au lieu de s'approcher des murs, ils se contenterent d'insulter les Espagnols par des reproches injurieux, en les accusant sur tout d'être des lâches, qui ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles. Cortez, qui s'étoit déjà déterminé à faire une sortie, prit occasion de ce défi pour animer ses Soldats,

Cortez fait  
une sortie.

Il forma trois Bataillons ; deux pour nettoier les rues de traverse ; & le troisième , dont il prit lui-même la conduite , pour attaquer le principal corps des Ennemis , qu'on découvroit dans la grande rue (1). Avec la grandeur d'ame qui le rendoit supérieur aux petites jalousies , il fit l'honneur , au brave Ordaz , d'imiter la disposition de rangs , qui l'avoit rendu victorieux dans sa retraite. Les trois Bataillons , étant sortis ensemble , n'allèrent pas loin sans trouver l'occasion de combattre. Mais l'Ennemi soutint cette première décharge sans s'étonner. L'action devint fort vive. Les Mexiquains se servoient de leurs massues & de leurs épées de bois , avec une fureur désespérée. Ils se précipitoient dans les piques & les autres armes , pour frapper les Espagnols au dépens de leur vie , qu'ils paroissoient mépriser. On avoit recommandé aux Arquebusiers de tirer aux fenêtres ; mais leurs décharges continuelles n'arrêtant point une grêle de pierres , que les Mexiquains avoient trouvé le moien de faire pleuvoir sans se montrer , on fut obligé de mettre le feu à quelques Maisons , pour faire cesser cette im-

(1) Elle se nommoit Tabaco.



FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Avantage  
qu'il en tire.

portune attaque. Enfin les Rebelles tournerent le dos ; mais en fuyant , ils rompoient les Ponts & faisoient tête de l'autre côté des Canaux. Cortez fit donner la chasse aux autres , dans plusieurs Quartiers. Cependant , par pitié pour tant de Misérables , qui fuïoient en désordre , il rappella ses Troupes , & se retira sans opposition. Il perdit douze Hommes , dans cette glorieuse journée ; & la plupart des autres ne revinrent pas sans blessures. Du côté des Mexiquains , le nombre des Morts fut si grand , que les rues étoient couvertes des corps qu'ils n'avoient pû retirer , & les Canaux teints de sang.

Il fait  
proposer un  
accommodement.

Tours  
ou Châteaux  
mobiles.

On donna quelques jours au repos ; mais toujours à la vûe de l'Ennemi , qui revenoit un moment à l'attaque , & qui se dissipoit avec la même facilité. Dans cet intervalle , Cortez harda quelques propositions d'accommodement , par divers Officiers de Morezuma , qui ne s'étoient point éloignés de leur Maître. Ce soin ne lui fit pas perdre l'attention qu'il devoit à sa défense. Il fit construire quatre Châteaux mobiles , en forme de Tours , qui pouvoient être traînés sur des roues , pour les employer dans l'occasion d'une nouvelle sortie. Chaque Tour pouvoit con-

tenir vingt ou trente Hommes. Elles étoient de fortes planches , qui pouvoient résister aux plus grosses pierres qu'on jettoit des fenêtres ou des terrasses ; & sur toutes leurs faces elles étoient percées d'un grand nombre de trous , par lesquels on pouvoit tirer sans se découvrir. Cette invention parut propre , non-seulement à garantir les Soldats , mais encore à leur faciliter le moïen de mettre le feu aux Edifices de la Ville , & de rompre les tranchées qui traversoient les rues. Quelques Historiens ajoutent qu'il entroit aussi dans les vues de Cortez , d'épouvanter les Mexiquains par la nouveauté de ce spectacle.

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

De plusieurs Officiers qui étoient fortis pour tenter un accommodement , les uns revinrent fort maltraités , & les autres demeurèrent avec les Rebelles. L'Empereur , qui souhaitoit la réduction de ses Sujets , fut si vivement irrité de leur obstination , qu'il conseilla lui-même à Cortez de les traiter sans ménagement. On résolut une nouvelle sortie. Cette journée fut terrible. Les Ennemis n'attendirent point le coup qui les menaçoit. Ils vinrent au-devant des Espagnols , avec une résolution surprenante. On s'aperçut qu'ils étoient

Nouvelle sortie  
de Cortez.

FERNAND  
CORTEZ.  
1129.

Difficultés  
qu'il trouve à  
vaincre.

conduits avec plus d'ordre & de justice, qu'on ne leur en connoissoit. Ils tiroient ensemble. Ils défendoient leurs Postes sans confusion. A peine les Espagnols furent-ils engagés dans la Ville, que tous les Ponts furent levés pour leur couper la retraite. Il se trouva des Mexiquains jusques dans les Canaux, pour les percer de leurs fleches ou de leurs zagaies, lorsqu'ils approchoient des bords. Les Châteaux de bois furent brisés, par des pierres d'une énorme grosseur, qui devoient avoir été transportées dans cette vue sur les terrasses. On combattit pendant la plus grande partie du jour. Les Espagnols & leurs Alliés se voïoient disputer le terrain, de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup. Plusieurs Maisons furent brûlées; & les Mexiquains, s'approchant de plus près des armes à feu, perdirent encore plus de monde que dans les deux actions précédentes. A l'approche de la nuit, Cortez, maître de plusieurs Postes qu'il ne desiroit pas de garder, conçut qu'il avoit peu d'utilité à tirer de son Expédition, & ne se servit de ses avantages que pour retourner heureusement au Quartier. Il avoit perdu quarante Hommes, la plûpart à la vérité Tlaf-

calans ; mais les deux tiers de ses Espagnols étoient blessés , & lui-même avoit la main percée d'un coup de fleche.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Sa blessure lui servit de prétexte pour se retirer au fond de son Appartement ; mais il reconnoît , dans sa premiere Relation (2), qu'il y porta une plaie plus profonde. Il revenoit convaincu , par les événemens du jour , qu'il lui étoit impossible de soutenir cette guerre sans perdre son Armée ou sa réputation. Il ne pouvoit penser sans une vive douleur à quitter la Capitale du Mexique ; & toutes ses lumieres ne lui offroient aucune ressource pour s'y maintenir.

Craintes qui  
l'agitent.

Après avoir passé la nuit dans cette agitation , il reçut , dès la pointe du jour , un autre sujet de trouble , par la déclaration de Motezuma , qui , désespérant de ramener ses Sujets à la soumission , tandis qu'ils verroient les Espagnols si près d'eux , lui ordonna , d'un ton absolu , de se disposer à partir. Quoique cet ordre parût venir de sa crainte , plutôt que d'une serieuse confiance à son autorité , Cortez , persuadé que la retraite étoit nécessaire , prit le parti de lui répondre qu'il étoit

Il consent à  
partir.

( 2 ) Cartas al Emperador.

FERDINAND  
CORTÈZ.  
1520.

prêt d'obéir ; mais qu'il le prioit de faire quitter les armes aux Mexiquains avant qu'un seul Espagnol sortît du Quartier. Cependant , pour joindre la fierté à la complaisance , il ajouta que l'obstination des Rebelles le touchant moins que son respect pour l'Empereur , c'étoit ce dernier sentiment qui lui faisoit laisser à Sa Majesté le soin de punir les Coupables , & qu'il portoit à la pointe de son épée le pouvoir de se faire respecter dans sa marche. Motezuma , qui n'avoit pas compté sur une décision si prompte , parut respirer après cette réponse , & ne pensa qu'à donner ses ordres , pour faire exécuter une condition qu'il trouvoit juste.

Cette résolution est troublée par un assaut des Mexiquains.

Pendant qu'il se livroit à ce soin , on entendit sonner l'allarme dans toutes les parties du Quartier. Cortez y courut , & trouva les gens occupés à soutenir un nouvel assaut des Mexiquains , qui , fermant les yeux au péril , s'étoient avancés si brusquement , que leur avant-garde , emportée par le mouvement de ceux qui la suivoient , se trouva tout d'un-coup au pié du mur. Ils sauterent en plusieurs endroits sur le Rempart. Les Espagnols avoient heureusement , dans la grande cour du

Château , un Corps de réserve , qui fut distribué aux Postes les plus foibles. Mais Cortez n'avoit jamais eu tant besoin de sa diligence & de sa valeur. Motezuma , informé de l'embaras des Espagnols , envoïa dire , à leur Général , que dans une conjoncture si pressante , & suivant la résolution qu'ils avoient prise ensemble , il jugeoit à propos de se montrer à ses Sujets , pour leur donner ordre de se retirer , & pour inviter les Nobles à lui venir exposer paisiblement leurs prétentions. Cortez approuva d'autant plus cette ouverture , qu'elle pouvoit donner quelque momens de repos à ses Soldats.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Motezuma  
propose de se  
montrer à ses  
Sujets.

L'Empereur , quoique fort agité par le doute du succès , se hâta de prendre tous les ornemens de sa dignité , le Manteau impérial , le Diadème , & toutes les Pierreries qu'il ne portoit que dans le plus grand étalage de sa grandeur. Cette pompe lui parut nécessaire , pour se faire reconnoître , & pour imposer du respect. Il se rendit , avec les Nobles Mexiquains qui étoient demeurés à son service , sur le rempart opposé à la principale avenue du Château. Les Soldats Espagnols de ce Poste formerent deux haies à ses côtés. Un

Circonstances de cette  
entreprise.



FERNAND  
CORTÉZ.  
1520.

de ses Officiers , s'avancant jusqu'au parapet , avertit les Rebelles , à haute voix , de préparer leur attention & leur respect pour le grand Motezuma , qui venoit écouter leurs demandes , & les honorer de ses faveurs. A ce nom , les mouvemens & les cris s'apaisèrent. Une partie des Mutins se mit à genoux. Quelques-uns se prosternerent jusqu'à baiser la terre. L'Empereur , après avoir parcouru des yeux toute l'Assemblée , les arrêta sur les Nobles ; & distinguant ceux qu'il connoissoit , il leur commanda de s'approcher. Il les appella par leurs noms ; il leur prodigua les titres de Parens & d'Amis. Leur silence paroissant répondre de leurs dispositions , il fit violence à son ressentiment jusqu'à les remercier du zèle qu'ils faisoient éclater pour sa liberté : mais après avoir ajouté qu'il étoit fort éloigné de leur en faire un crime , quoiqu'il y trouvât de l'excès , il les assura qu'ils s'étoient trompés , s'ils avoient cru que les Espagnols le retinssent malgré lui ; que c'étoit volontairement qu'il demeurait avec eux , pour s'instruire de leurs usages , pour reconnoître le respect qu'ils lui avoient toujours rendu , & pour marquer une juste considération au puissant Monar-

Discours  
qu'il tient aux  
Séditieux.

que qui les avoit envoiés ; qu'il avoit pris néanmoins la résolution de les congédier , & qu'ils consentoient eux-mêmes à s'éloigner incessamment de sa Cour ; mais qu'il ne pouvoit exiger avec justice que leur obéissance prévînt celle de ses Sujets. Là dessus il donna ordre à tous ceux qui le reconnoissoient pour leur Maître, de quitter les armes , & de retourner paisiblement à la Ville ; contens , comme ils devoient l'être , ajouta-t'il , de sa parole & du pardon qu'il leur accordoit.

---

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Ce discours que les Historiens rapportent avec plus d'étendue , fut écouté sans interruption ; & personne n'eut l'audace d'y répondre. Mais personne aussi ne parut disposé à quitter les armes. Un profond silence , qui continua pendant quelques momens , sembloit marquer de l'incertitude. Le bruit ne recommença que par degrés. Il venoit de ceux qui travailloient sourdement à rallumer le feu ; & le nombre en étoit fort grand , puisque , suivant quelques Ecrivains , on avoit déjà fait l'élection d'un nouvel Empereur , ou que , suivant les autres , elle étoit du moins résolue. Enfin la rédition reprit toute sa force ; & l'insolence fut bientôt poussée jusqu'au mépris. On enten-

Effet qu'il  
produit.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Moteczuma  
est dangereu-  
sement blessé  
par ses Sujets.

dit crier que Moteczuma n'étoit plus Empereur du Mexique ; qu'il étoit un Lâche , un Traître , & le vil Esclave des Ennemis de la Nation. En vain s'efforça-t'il de s'attirer de l'attention par divers signes. Les cris furent accompagnés d'une nuée de traits , qui paroissoient lancés contre lui. Deux Soldats Espagnols , que Cortez lui avoit donnés pour Gardes , le couvrirent de leurs boucliers ; mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de fleches , ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête , & qui le fit tomber sans aucun sentiment. Cet accident fut ressenti de Cortez , comme le plus cruel contre-tems qui pût arriver. Il fit transporter ce malheureux Monarque à son Appartement ; & dans son premier trouble , il courut à la défense avec un emportement terrible : mais il se vit privé de la satisfaction de se vanger. Les Ennemis n'eurent pas plutôt vu tomber leur Maître , que reconnoissant l'énormité de leur crime , ils furent saisis d'une affreuse épouvante , qui les fit fuir & disparaître en un moment ; comme s'ils eussent été poursuivis par la colere du Ciel ( ; ).

L'Empereur étoit revenu à lui , mais

avec tant de désespoir & d'impatience , qu'il fallut retenir ses mains , pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Il ne pouvoit soutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ses Sujets. Il pouffoit d'effroyables menaces , qui se terminoient par des gémissemens & des pleurs. Le coup qu'il avoit reçu à la tête parut dangereux ; mais ses agitations le rendirent bientôt mortel. Il expira le troisième jour , en chargeant les Espagnols de sa vengeance , & sans avoir voulu prêter l'oreille aux instructions. On regretta beaucoup de n'avoir pû remporter cet avantage sur l'Idolatrie ; & si l'on se rappelle que dans un si long commerce avec des Chrétiens , Motezuma n'avoit pû manquer de lumières , on sera porté à croire que l'endarcissement , dans lequel il mourut , venoit moins de son attachement pour ses Dieux ( 4 ) , que des transports de fureur qui avoient obscurci sa raison. Diaz assure que tous

FERNAND  
CORTEZ.  
1529.

SA MORT.

( 1 ) *Ibid.* pages 185. & précédentes.

( 4 ) Quelques Historiens rapportent qu'il avoit commencé à marquer du goût pour les principes du Christianisme : d'autres ont accusé les Espagnols de négligence pour sa conversion. Un autre , que Solis cite sans le nom-

mer , paroît persuadé que ce fut Cortez même , qui fit tuer ce Prince ; mais cette imputation blesse toute vraisemblance , surtout dans un tems où Motezuma étoit si nécessaire aux Espagnols. Solis la refuse avec indignation , page 196.

FERNAND  
CORTEZ.  
1520

Regrets qu'il  
le cause aux  
Espagnols.

Nouvelles  
mesures de  
Cortez.

les Espagnols furent également sensibles à la mort d'un Prince qui s'étoit attiré leur affection par ses caresses & ses présens. Cortez en parut inconsolable. Ses plus hautes espérances aiant eu pour fondement la sujettion volontaire à laquelle il avoit trouvé le secret de l'engager, ce coup imprévu déconcertoit toutes ses mesures, & le mettoit dans la nécessité de former un autre plan.

Il prit d'abord le parti d'assembler les Officiers Mexiquains, qui n'avoient jamais quitté leur Maître, & d'en choisir six, qu'il chargea de porter son corps dans la Ville. Quelques Sacrificateurs, qui avoient été pris dans les actions précédentes, servirent de cortège, avec ordre de dire aux Chefs des Séditieux, „ que le Général Etran-  
„ ger leur envoioit le corps de leur  
„ Empereur, massacré par leurs mains,  
„ & que ce crime donnoit un nouveau  
„ droit à la justice de ses armes; qu'en  
„ expirant, Motezuma l'avoit chargé  
„ de la vengeance de cet attentat,  
„ mais que le prenant pour l'effet d'une  
„ brutale impétuosité du Peuple, dont  
„ les Nobles avoient reconnu sans  
„ doute & châtié l'insolence, il en  
„ revenoit encore aux propositions de  
„ paix; qu'ils pouvoient envoyer des  
„ Députés

» Députés pour entrer en conférence ,  
 » & s'assurer d'obtenir des conditions  
 » raisonnables ; mais que s'ils tardoient  
 » à profiter de ces offres , ils seroient  
 » traités comme des Rebelles & des  
 » Parricides.

FERNAND  
 CORTEZ.  
 1520.

Les Seigneurs Mexiquains partirent ,  
 avec le corps de Motezuma sur leurs  
 épaules. On remarqua , du haut des  
 murs , que les Séditieux venoient le  
 reconnoître avec respect , & qu'aban-  
 donnant leurs postes , ils se rassem-  
 bloient tous pour le suivre. Bien-tôt  
 la Ville retentit de gemissemens qui  
 durèrent toute la nuit ; & le lende-  
 main , à la pointe du jour , le corps  
 fut transporté avec beaucoup de pompe  
 à la Montagne de Chapulteque , sé-  
 pulture des Empereurs du Mexique ,  
 où leurs cendres étoient religieusement  
 conservées (5).

Le corps de  
 Motezuma est  
 envoyé aux  
 Rebelles.

Ils l'enseve-  
 lissent avec  
 honneur.

Ce Prince avoit régné dix-sept ans. Son caractère ;

(5) Quelques Histo-  
 riens ont écrit que les Méxi-  
 quains traînèrent indigne-  
 ment le corps de leur Em-  
 pereur , qu'ils le mirent  
 en pièces & qu'ils ne traitè-  
 rent pas mieux ses Fem-  
 mes & ses Enfans. D'autres  
 ont prétendu qu'ils l'a-  
 voient exposé seulement  
 aux railleries du Peuple ,  
 jusqu'à ce qu'un de ses do-  
 mestiques , ramassant un

peu de bois dont il fit un  
 bucher , le brûla dans un  
 endroit écarté. Mais Sol-  
 lis , qui fait profession  
 d'avoir porté tous ses  
 soins à vérifier le fait par  
 la comparaison des témoi-  
 gnages , assure que le  
 sentiment le plus certain  
 est celui auquel on s'at-  
 tache après lui , *ubi sup.*  
 p. 195.



FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

Il étoit l'onzième Souverain du Mexique, & le second du nom de Motezuma. Si l'on excepte l'orgueil & la cruauté, qui avoient commencé depuis long-tems à le rendre odieux à ses Peuples, il paroît qu'il n'étoit pas sans vertus, & que la libéralité, du moins, en étoit une, qu'il ne cessa point d'exercer à l'égard des Espagnols. Ils reconnoissent d'ailleurs qu'il étoit sobre, si zélé pour la justice, que ses plus cruelles rigueurs tomboient sur les Ministres qui la violoient dans leurs fonctions. Ils lui attribuent un esprit pénétrant, un jugement solide, de la valeur & de l'habileté dans les armes. S'il manqua de prudence & de courage, en prenant le parti de se soumettre à Cortez, on a vu qu'outre les préventions superstitieuses, qui lui faisoient craindre la ruine de son Empire, il fut conduit par degrés à des résolutions fort éloignées de ses vues; & l'on ne fera point surpris que la politique d'un Barbare ait été déconcertée par celle du plus actif & du plus adroit de tous les Hommes (6).

(6) Motezuma laissa quelques Enfans. Deux de ses Fils furent tués par les Mexiquains, dans la retraite de Cortez. Trois

de ses Filles embrasserent le Christianisme, & furent mariées à des Espagnols. Mais le plus illustre de ses Enfans fut Don Pedro

de Motezuma , qui reçut le baptême sous ce nom , peu de tems après la mort de son Pere. Il étoit né d'une Princesse de la Province de Tula ; & sa Mere , qui étoit une des Reines du Mexique , aïant abjuré aussi les Dieux du País , prit au baptême le nom de Donna Maria de *Niua Fuchil* ; titres qui marquoient la noblesse de ses ancêtres. Charles-Quint

donna de grandes Terres à Dom Pedro , dans la Nouvelle Espagne , avec la qualité de Comte de Motezuma , que ses Descendans conservent encore ; & c'est de l'un d'entr'eux que Gemelli Carreri obtint la lecture d'une Lettre originale de Cortez. Voïez ci-dessus , sa Relation , au Tome 44 de ce Recueil.

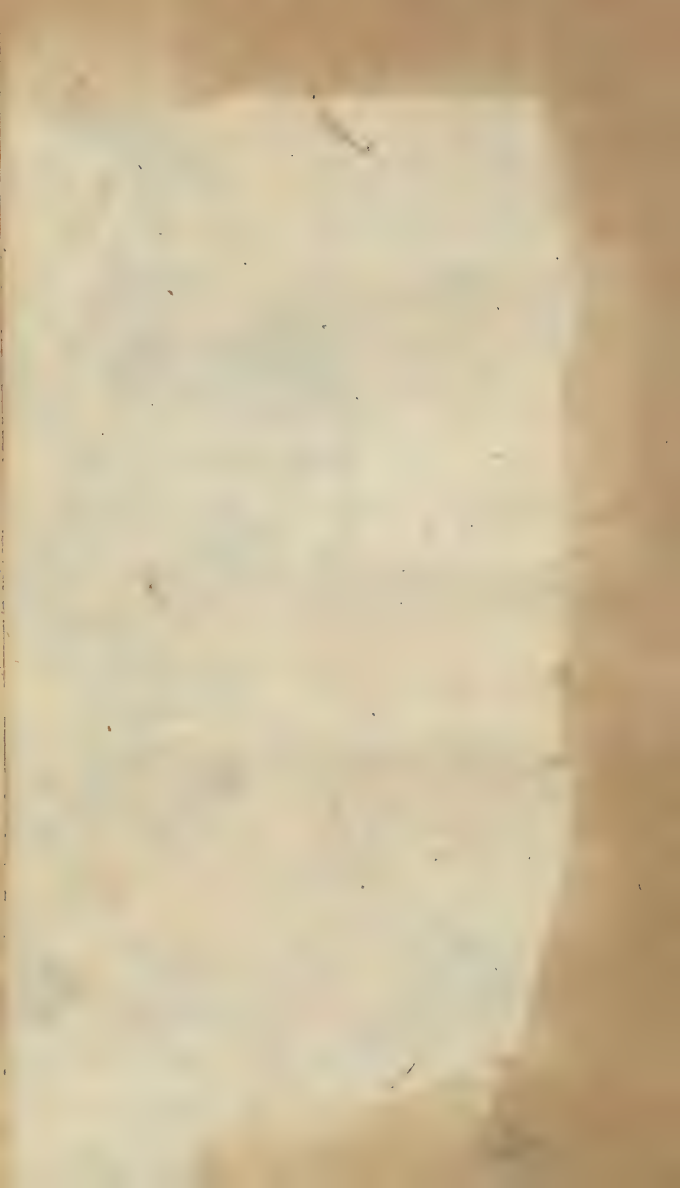
FERNAND  
CORTEZ.  
1520.

*Fin du XLVI<sup>e</sup> Volume.*

















215

HISTOIRE  
DES  
VOYAGE

TOM 46



39



+ colorchecker classic

calibrite



mm